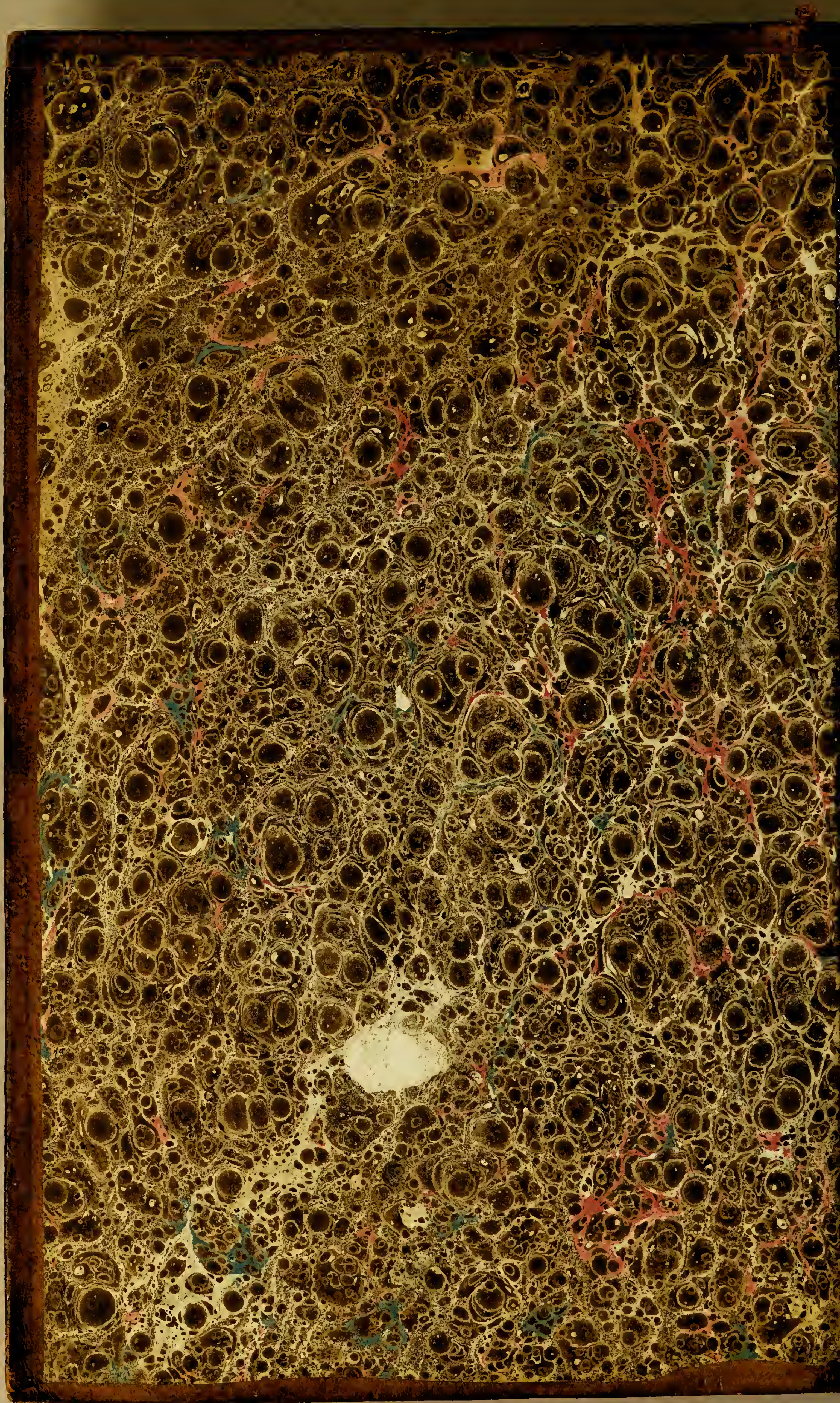
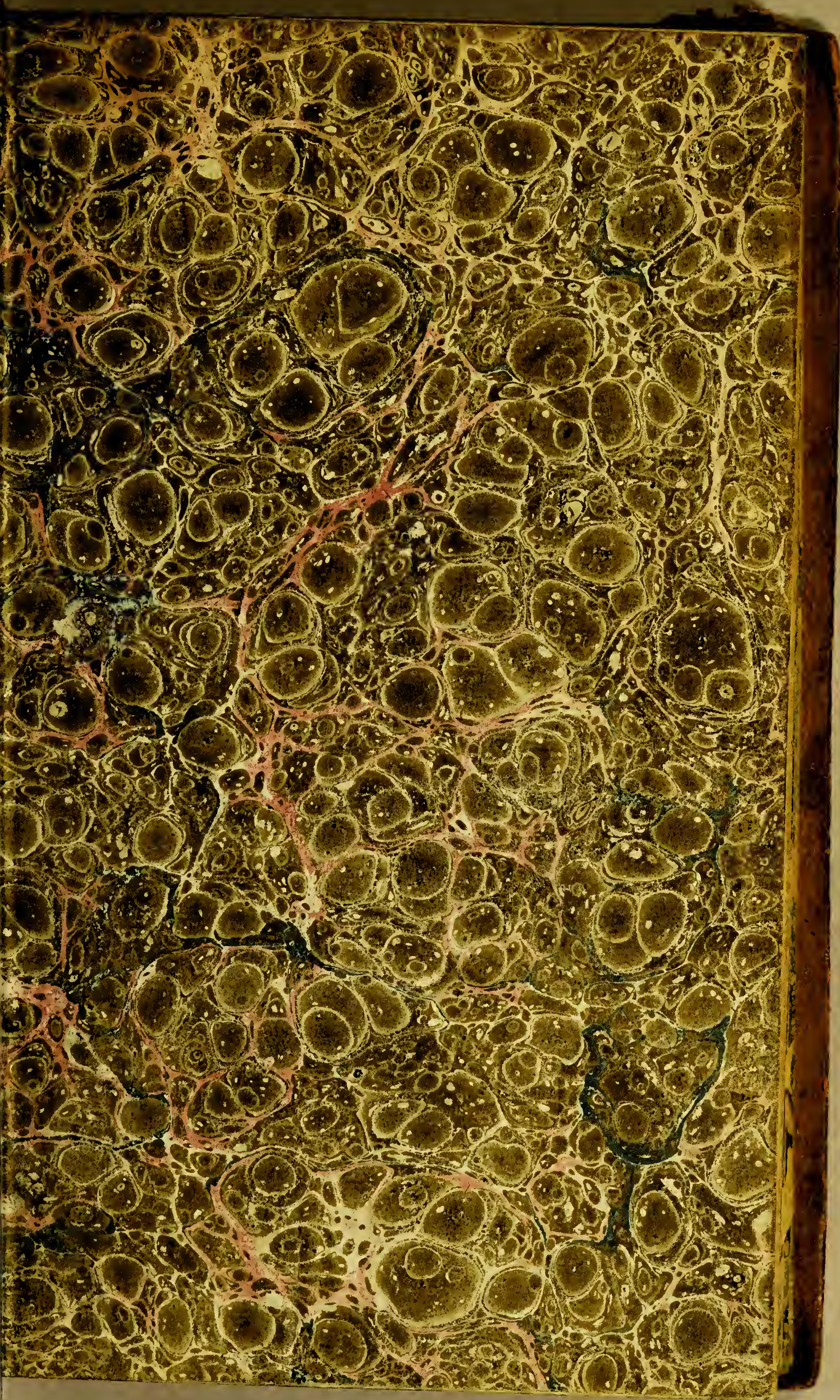






COLLECTION ABRÉGÉE

DES

VOYAGES

ANCIENS ET MODERNES

AUTOUR DU MONDE.

L'on souscrit à Paris, chez Fr. Dufart père, Editeur-Libraire, *rue et maison des Mathurins St.-Jacques.* Le prix de chaque volume ou livraison, de 500 pages d'impression, et au moins 6 planches ou cartes géographiques, est de 6 francs, et 7 fr. 50 c., franc de port, pour toute la France, jusqu'au 1er. janvier 1809. Passé cette époque, le vol. ou livr. sera porté à 7 fr., et 8 fr. 50 c., franc de port, pour ceux qui n'auront pas souscrit.

Le 1er. volume a paru le 1er. mai, le 2e. le 1er. juillet, le 3e. le 1er. septembre, et le 4e. le 1er. novembre 1808, les autres paroissent successivement de deux en deux mois.

L'on souscrit également,

Villes.	Libraires.	Villes.	Libraires.
à *Rouen*,	chez Vallée frères.	à *Angers*,	Fourrier-Mame.
Idem,	Renault.	*Clermont*,	Rousset.
Caen,	Mannoury.	*Tours*,	Pescherard et Mame.
Lyon,	Maire.	*Bruxelles*,	De Mat.
Idem,	Yvernault et Cabin.	*Idem*,	Le Charlier.
Idem,	Garnier.	*Liège*,	Colardin.
Bordeaux,	Melon.	*Idem*,	Desoer.
Idem,	Bergeret.	*Cologne*,	Keil.
Toulouse,	Bonnefoi et Prunet.	*Mons*,	Hoyois.
Agen,	Noubel.	*Douai*,	Tarlier.
Bayonne,	Bonzom.	*Mayence*,	Simon Müller.
Idem,	Gosse.	*Cambray*,	Hurez.
Nismes,	Melquiond.	*Strasbourg*,	Levrault.
Lille,	Wanakere.	*Idem*,	Treutel et Wurtz.
Dunkerque,	Frémaux.	*Perpignan*,	Alzine.
Montargis,	Gille.	*Toulon*,	Curet (Alex.)
Genève,	Manget.	*Brest*,	Egasse frères.
Saint-Malo,	Hovius.	*Amiens*,	Wallois.
Limoges,	Bargeas.	*Idem*,	Carron Brunelle.

Pour l'Etranger,

à *Hambourg*,	Perthès frères.	à *Berlin*,	Umlang.
Idem,	Hoffmann.	*Stockolm*,	Ulrich.
Londres,	De Boffe.	*Copenhague*,	Brummer.
Idem,	Deconchy.	*Milan*,	Margaillan.
Idem,	Dulau et Compag.	*Idem*,	Giegler.
S.-Pétersbourg,	Klostermann.	*Gênes*,	Gravier.
Moscou,	Bouvat.	*Naples*,	Romilly.
Leipsick,	Besson.	*Florence*,	Faure frères.
Idem,	Grieshammer.	*Lisbonne*,	Borel frères.
Turin,	Bocca.	*Idem*,	Angelotty.
Madrid,	ve.Ramos de Agullera.	*Barcelone*,	au Bur. du Jour.
Idem,	De Sancha.	*Idem*,	Girard.
Valence,	Mallen.	*Vienne*,	Schalbaker.
Breslau,	Korn.	*Francfort-sur-Mein*,	Eslinger.

Et chez tous les autres principaux Libraires de l'Europe.

COLLECTION ABRÉGÉE

DES

VOYAGES

ANCIENS ET MODERNES

AUTOUR DU MONDE;

AVEC des extraits des autres Voyageurs les plus célèbres et les plus récens; CONTENANT des détails exacts sur les mœurs, les usages et les productions les plus remarquables des différens peuples de la terre; enrichie de cartes, figures et des portraits des principaux Navigateurs.

RÉDIGÉE PAR F. B******L.

TOME QUATRIÈME.



PARIS.

FR. DUFART, PÈRE, LIBRAIRE-ÉDITEUR.



1808.

COLLECTION ABRÉGÉE
DES
VOYAGES
ANCIENS ET MODERNES.

VOYAGE
DE
GEORGE SHELVOCK.

NOUS avons vu pages 435, 36, 37 du tome II, les commencemens de ce voyage peu agréables. Le 4 février 1719, dit Shelvock, nous sortîmes de Plymouth, sous la conduite de Jean Clipperton, qu'on avoit élevé à ce grade dans la persuasion où l'on étoit qu'il pouvoit être utile par sa connoissance des côtes et des usages du Chili, du Pérou et du Mexique. Deux jours après il vint à moi, me réprimanda de ce que mon vaisseau étoit surchargé, exposé à renverser, et me dit qu'il alloit envoyer chercher son vin et son eau de vie. Mais, pour avoir négligé de le faire, il perdit sa provision de liqueurs fortes,

car nous ne nous revîmes que deux ans après ce jour.

Le 19, il s'éleva au milieu de la nuit une tempête, et une lame d'eau s'élança sur le pont: le feu Saint-Elme brilla sur notre arrière; long-tems nous ne fûmes occupés qu'à éviter d'être submergés; les vagues battoient contre le vaisseau, le couvroient, le traversoient, et dans cette situation affreuse, les pompes étoient le seul moyen qu'on pût employer pour échapper à la mort.

Le 20, nous ne pûmes plus découvrir le Succès. A minuit, nous parvînmes à déplier la voile du perroquet, et à nous diriger vers le nord-ouest. La tempête s'étoit calmée, mais elle avoit fait une impression si forte sur mes gens, que soixante-dix d'entre eux avoient résolu de s'en retourner en Angleterre: on n'entendoit que des plaintes: ce mécontentement me parut s'affoiblir deux jours après, et alors je les appelai tous sur le pont; je leur représentai toutes les raisons qui devoient les engager à poursuivre le voyage; mais le souvenir du danger étoit trop vif encore, ils ne m'écoutèrent qu'à demi, et persistèrent dans leur résolution; ils furent même si opiniâtres à maintenir le gouvernail dans la direction qui leur plaisoit, que je fus obligé d'appeler à mon secours les

officiers, pour leur faire entendre raison. La plupart parurent armés, et cette vue interdit les plus furieux ; ils en vinrent enfin à me prier de tout oublier. Je le promis, mais après les avoir exhortés à connoître mieux leur devoir à l'avenir. Et pour finir tout, je fis apporter de l'eau de vie, et nous bûmes ensemble à notre heureux voyage.

Cependant, dès le lendemain, mon second capitaine, Simon Hatley, fut sur le point de ramener le désordre. Il me dit sur le pont, en présence de l'équipage, qu'il avoit un ordre secret des principaux propriétaires, qui lui donnoient inspection même sur le vaisseau du capitaine Clipperton. Je lui demandai s'il n'avoit point aussi une patente secrette, et il ne me répondit que par une expression dédaigneuse.

Les procédés impertinens de ce marin me firent une nécessité d'employer la prudence et la modération, pour prévenir des dissentions qui pouvoient nuire au but qu'on s'étoit proposé dans notre voyage. On auroit pu agir avec plus de vigueur, si les deux vaisseaux n'avoient pas été séparés.

Nous fîmes une route très-ennuyeuse jusqu'à notre premier rendez-vous aux îles Canaries, où nous n'arrivâmes que le 17 mars (1). Après

(1) Outre les huit îles Canaries, qu'on nomme *Palma*,

avoir croisé quelque tems aux Canaries sans événemens remarquables, sans avoir rien en-

---

de Fer, Gomere, Canarie, Fortaventure, Lancerotte, Tenériffe et Graciosa, il y en a encore cinq petites situées autour de Lancerotte, savoir, Rocca, Allegranza, Santa-Clara, Infierno, et Lobos nommé aussi Vechio-Marino. Une jaquette, un pantalon, avec un mouchoir autour de la tête, composent le costume du paysan dans ces îles : le petit marchand joint au luxe d'un habit et d'une épée, celui d'une chemise. Les dames du commun portent une robe à capuchon de flanelle noire : celles d'un rang supérieur ont une robe de drap écarlate à l'espagnole, richement brodée en or, avec des voiles longs et flottans. Ces dames sortent rarement : leur teint pâle et maladif atteste que leur vie est trop sédentaire. Elles ont de beaux yeux noirs, et des dents d'une blancheur étonnante. Voyez, sur ces îles, tom. II, pag. 440. L'évêque des Canaries, qui réside le plus souvent à Palma, dans la grande Canarie, jouit d'un revenu de 240,000 fr...... Presque tous ces insulaires sont sujets à la gale et à la lèpre. Au lieu d'en chercher la cause dans un vice du sang héréditaire, ou à un défaut de soin et de propreté, peut-être même à une vie trop sédentaire, ils l'attribuent à une trop grande consommation de poissons gras. Les affections scorbutiques y sont aussi générales.

Il est certain que beaucoup de peuples ichtyophages, en Norwège, dans les îles de la mer du Sud, sont affligés de ces éruptions cutanées. M. Bory Saint-Vincent prétend qu'en 1803, la population de toutes ces îles s'élevoit à cent cinquante-sept mille sept cent

tendu dire du Succès, nous cinglâmes vers l'île Ferro, accompagnés d'une barque chargée de sel et de vin que nous venions de prendre. Nous espérions trouver Clipperton vers les îles du cap Vert; nous y tendîmes, mais dans l'intervalle, mes gens recommencèrent à murmurer. Turner

---

cinquante-neuf, savoir; à Ténériffe, soixante-sept mille trois cent quatre-vingt-dix-neuf habitans; à Canarie, quarante et un mille quatre-vingt-deux; et à Palma, vingt mille quatre-vingt-seize : il évalue la population de Lancerotte à neuf mille cinq cents, celle de Fortaventure à huit mille cinq cents, celle de Gomère à sept mille, et enfin celle de Fer à quatre mille ving-deux. La population augmenteroit rapidement dans ces îles, si elle n'étoit arrêtée par une continuelle émigration aux Colonies espagnoles de l'Amérique. Dans certains districts de Ténériffe, le blé rend cent pour un. Canarie est de même très-fertile en blé, vin, olives, miel et coton. Palma fournit beaucoup de soie, du sucre et du vin très-estimé. Le climat de ces îles est peut-être plus beau qu'en aucune contrée de l'Univers : il est rare d'y voir des grandes variations dans la température. Pendant l'été, le thermomètre de Réaumur s'y élève à dix-huit degrés; dans les jours les plus chauds, il monte rarement à vingt et un degrés et demi; et dans les plus froids de l'hiver, il ne descend guère qu'à quinze au dessus de zéro. Aussi voit-on quelquefois des Anglais, menacés du spleen, quitter leur nébuleux pays, et dissiper leur noire mélancolie en respirant l'air pur des îles fortunées.

Stevens, mon canonnier, homme rusé, insinua à tous mes officiers d'aller croiser dans la mer Rouge; car, disoit-il, il n'y a point de déshonneur ni de blâme à dépouiller des Musulmans; mais les Espagnols sont bons chrétiens, et il est condamnable et honteux de leur nuire. Je le fis emprisonner pour ses discours, il me menaça d'une manière outrageante, et ne formoit pas de plus doux projets de vengeance, que celui de faire sauter le vaisseau en l'air. Je pensai à le mettre à terre, lorsque nous y serions arrivés; lui-même le demandoit, et il méritoit d'être puni pour diverses autres fautes qu'il avoit commises.

Le 14 avril, nous découvrîmes l'île Mayo, île du cap Vert (1) : en approchant du rivage, nous

---

(1) Les autres îles du cap Vert sont Sal, Bona-Vista, Saint-Yago, Fuego ou Saint-Philippe, Brava, Saint-Nicolas, Sainte-Lucie, Saint-Vincent et Saint-Antoine. Outre ces dix îles, il y en a qui donnent mal à propos le nom d'îles à quatre rocs, dont les deux premiers, qu'on a nommés *Ghuny* et *Carnera*, sont au nord de Brava; les deux autres, nommés *Chaor* et *Bracna*, sont à l'ouest de Saint-Nicolas. Tout le monde convient que l'air de toutes ces îles est mal sain et d'une chaleur extrême.

Selon M. Barrow, qui étoit dans ces îles en 1792, le thermomètre de Réaumur n'y descend guère au dessous

y vîmes les débris d'un vaisseau. On nous dit qu'ils étoient ceux d'un navire des Indes orientales, nommé le *Vanzittern*, commandé par le capitaine Hide, qui avoit été mis en pièces il y

---

de vingt et un degrés et demi au dessus de zéro, et monte très-souvent au dessus de vingt-six degrés. On trouve dans ces îles beaucoup de sel, des tortues, du coton, de belles oranges, des goyaves, des citrons, de l'ambre gris, des chèvres, des vaches et autres bestiaux. Saint-Iago est la plus considérable et la plus grande; il y a beaucoup d'eau fraîche. M. Barrow y a vu en 1792 un Baobab ou Adansonia, dont le tronc avoit cinquante pieds de circonférence et quatre-vingts pieds de hauteur; les cocotiers et les tamariniers y prospèrent très-bien. A trois lieues de Saint-Iago, dans une plaine élevée, est la triste ville de Praya, qui veut dire en Portugais, *greve* ou *rivage*. Les habitans paroissent pauvres et misérables. Le cap Vert tire son nom de la verdure perpétuelle dont il est environné, et les iles, du Cap vis-à-vis duquel elles sont situées. On voit en effet dans la mer, aux environs du Cap, une herbe qui ressemble beaucoup au cresson d'eau, dont le fruit est souvent semblable à la groseille, et quelquefois vert. Cette herbe est si abondante et si épaisse, qu'on la prendroit de loin pour des îles flottantes. La mer en est couverte depuis le dix-huitième jusqu'au trente-deuxième degré de latitude-nord : il faut même aux vaisseaux un vent assez fort pour leur faire surmonter cet obstacle. Aussi a-t-on donné souvent à cette mer le surnom de *mer Herbée*. Voyez, sur ces îles, le tome II, page 402.

avoit trois semaines. Je cherchai à me rendre ce malheur utile, en me pourvoyant de choses dont je pouvois avoir besoin ; mais je ne pus transporter que deux ou trois planches du doublage.

Je vendis ma prise au chef de l'île Mayo, pour cent cinquante écus ; nous y remplîmes nos futailles, et carenâmes le vaisseau. Six de mes gens s'enfuirent dans le pays, et je ne pus obtenir du commandant qu'il me les fît rendre : mais ayant menacé d'enlever un bâtiment Portugais, il m'en fit rendre deux qui étoient ceux que j'aurais le plus regretté. Ils tombèrent à genoux, me demandèrent pardon, et m'assurèrent que le commandant les avoit séduits, dans le dessein de s'en servir pour une barque sur laquelle il vouloit transporter les débris du Vanzittern, avec lesquels il vouloit faire sa fortune : les quatre autres revinrent aussi.

Je n'y pus rien apprendre du Succès, ni rien d'utile à nos vues ; mais j'avais lu dans les Voyages de Frezier, que, sur l'île de Sainte-Catherine près des côtes du Bresil, on trouveroit tout ce qui nous devenoit nécessaire, et je crus que le meilleur parti qui nous restoit à prendre, étoit de s'y rendre. Nous mîmes donc à la voile le 20 avril ; en tirant nos ancres, nous endommageâmes quelques parties hautes du

vaisseau, et cette réparation consuma le reste du jour. Nous demeurâmes cinquante-cinq jours à nous rendre à Sainte-Catherine, située au vingt-neuvième degré latitude-sud, sur les côtes du Bresil : le seul événement qui rompit l'uniformité du voyage, fut la rencontre d'un vaisseau auquel nous parlâmes. J'y envoyai la chaloupe avec cinq rameurs et le capitaine Hatley, afin de lui demander des nouvelles et y acheter du tabac ; car notre provision de cette drogue étoit sur le Succès, ainsi que d'autres choses, et nous en ressentions le besoin très-vivement. Lorsque Hatley fut revenu, il me dit que c'étoit un vaisseau Portugais qui alloit de Rio Janeiro à Fernambouc ; et, en place de tabac qu'il dit n'avoir pu acheter, il employa l'argent que je lui avais remis, en porcelaines, sucreries et autres objets de ce genre. Je lui reprochai d'avoir employé mon argent à des choses si peu utiles : il répondit, qu'il y auroit bien employé le sien propre ; et je lui témoignai que ce procédé ne me plaisoit point.

Le 19 juin, nous arrivâmes à l'île Sainte-Catherine, et nous y jetâmes l'ancre avant dix heures à la profondeur de dix brasses : l'île Gall étoit, entre le levant et le nord, à deux milles de nous ; la pointe orientale de Sainte-Catherine en étoit à quatre milles. Là, mon premier soin

fut d'envoyer à terre le charpentier et presque tous mes gens pour couper des arbres et en faire des planches, nous fîmes aussi remplir d'eau nos futailles : j'employai ceux qui restèrent à bord à d'autres offices : les habitans nous apportèrent tous les jours des fruits de l'île, nous leur donnions du sel en échange.

Le 2 juillet, nous découvrîmes à la pointe du jour un gros vaisseau à l'ancre, à quatre ou cinq milles de nous. J'envoyai d'abord ma chaloupe armée avec un officier pour le reconnoître : elle revint vers minuit m'apprendre que ce vaisseau étoit le Rubis, autrefois vaisseau de guerre Anglais, aujourd'hui appartenant à un Français nommé *Martinets*, commandé par M. la Jonquiere. Il revenoit de la mer du Sud ; ses officiers et son équipage montoient à quatre cent vingt hommes, tous Français. Quoiqu'alors au service d'Espagne, ils n'avoient point dessein de nous inquiéter.

Ce récit fidèle avoit porté mon lieutenant à désobéir aux ordres que je lui avais donnés, et il s'étoit rendu à bord ; sa témérité auroit pu lui coûter cher, puisque ce vaisseau étoit ennemi, et je pouvais perdre mon lieutenant avec vingt-trois de mes meilleurs hommes : son retour prouva la vérité du récit qu'on lui avoit fait ; mais je n'en vis pas moins que j'étais bien mal-

heureux de n'avoir pas un homme avec moi qui fût prudent, expérimenté, sachant agir sans s'exposer, et se renfermer dans les bornes du devoir d'un officier.

Le jour suivant, le Rubis s'approcha de nous. Le capitaine m'envoya son lieutenant avec un prêtre, pour m'assurer de son amitié et m'inviter à dîner. Je me hasardai à m'y rendre, et j'en fus reçu avec beaucoup de civilité; il m'offrit autant d'argent en échange sur Londres que j'en pouvais désirer, et en général, tout ce qu'il avoit sur son vaisseau. Il m'apprit que les Espagnols avoient eu avis que nos deux vaisseaux se rendoient à la mer du Sud, et qu'on y parloit d'équiper quelques vaisseaux de guerre pour nous poursuivre. Dans ce temps, j'eus avis qu'Hatley s'étoit laissé corrompre par le capitaine du vaisseau Portugais que nous avions rencontré le 5 juin, et qu'il en avoit escroqué quatre-vingts à cent moydors, dont il avoit donné dix au pilote de la chaloupe, et six à chacun de ses matelots pour les engager à n'en rien dire. Je le fis appeler pour savoir ce qu'il pourroit me répondre. Il m'assura n'avoir rien fait dont il eût à rougir, rien qu'il ne pût justifier. Tout ce que je pus faire, fut d'en dresser une déclaration que je remis dans la suite au capitaine Clipperton, lorsque nous le retrouvâmes dans la mer du Sud.

Le 6 juillet, M. la Jonquiere et plusieurs de ses officiers vinrent dîner sur mon bord. Mais au milieu du repas, mon bosman entra violemment dans la chambre et y causa un grand tumulte, parce que je ne l'avois pas invité; il s'étoit formé un parti qui insulta d'abord Betagh, capitaine des soldats de marine, et ensuite Adams, notre chirurgien. Après avoir calmé ce soulévement à l'aide de mes officiers, et des Français, M. la Jonquiere déclara qu'il vouloit que ceux qui avoient commis cette insulte et les chefs du tumulte, fussent mis aux fers et punis; et quand il les vit un peu plus tranquilles, il leur représenta, en les laissant eux-mêmes juges, s'ils n'auroient pas trouvé très-punissables ceux de ses gens qui en auroient agi envers eux, comme ils en venoient d'agir avec lui ?

Le lendemain, je fis venir les auteurs du tumulte; tous rejetèrent leur faute sur le bosman, et sur les boissons fortes qu'ils avoient bues. Je les écoutai avec plaisir, et leur pardonnai, pourvu qu'ils ne retombassent pas dans la même faute. J'avais d'abord résolu de punir sévérement le bosman, cependant je convins de n'en rien faire, parce qu'il avoit demandé pardon d'une manière très-humble, et qu'il m'importoit de ne pas me faire haïr. La boisson, disoit-il, lui avoit fait perdre le sens, et il désiroit que je lui

accordasse la permission de retourner en Angleterre sur le vaisseau Français. Je le lui accordai volontiers, car c'étoit un homme très-bizarre, et qui soulevoit sans cesse les matelots contre le plus grand nombre des officiers qu'il appeloit *des vauriens*.

Le 15 juillet, nous vîmes un grand vaisseau paroître près du port. Quoiqu'il fût ennemi, il s'approcha de nous aussi vîte qu'il le put, ce qui persuada M. la Jonquiere que c'étoit le vaisseau commandé par Clipperton, et il résolut de partir lui-même : il leva l'ancre dès que la nuit fut venue, cingla le lendemain vers la pleine mer et me salua de cinq coups. Trois Français de mon vaisseau avoient passé sur le sien; j'avois reçu en échange deux autres Français et un Irlandais nommé *Morpheus*.

Tout ce tems fut employé par le charpentier à travailler du bois dans les forêts; mais, lorsque je voulus doubler tout le derrière de mon vaisseau avec les planches épaisses qu'il avoit façonnées, je trouvai à mon grand étonnement que nous n'avions point de clous. On m'avoit dit cependant que le premier charpentier et ses gens en avoient fait provision, avant que le vaisseau vînt à Plymouth, c'est-à-dire, avant que j'en fusse nommé commandant.

Le 25 juillet, un grand navire vint encore dans

le port; on l'appeloit le *Sage Salomon*. Il étoit de Saint-Malo, portoit quarante canons et environ cent soixante hommes, et étoit commandé par le capitaine Dumain-Girard : il alloit faire le commerce sur les côtes du Chili et du Pérou, c'étoit le même vaisseau qui avoit paru dix jours auparavant. D'abord honnête et poli envers nous, son capitaine nous parut dans la suite un homme fin et avide, rempli de cette vanité, de cette présomption qu'on reproche à sa nation. Je le priai de me donner quelques clous; il me répondit qu'il le feroit volontiers, mais qu'il ne pouvoit me les donner que pour trente-deux écus le cent, et j'en passai par là. Je lui achetai aussi soixante livres de fromage et trois cents de beurre, et je les payai avec l'argent que j'avais reçu du Rubis, en échange de mes billets sur Londres.

Je pensois à sortir de ce port aussi promptement qu'il me seroit possible, lorsque mon équipage me présenta une lettre, par laquelle il déclaroit vouloir entrer en part de l'argent du butin qu'on pourroit faire, sans attendre la fin du voyage : il disoit que tous insistoient sur ce point; qu'une triste expérience les avoit instruits, qu'à bord du Duc et de la Duchesse, les matelots n'avoient pas reçu la dixième partie de ce qui leur étoit dû; qu'ils avoient entendu dire

avec quelle peine on retiroit son argent, lorsqu'il étoit une fois dans les mains de certaines gens.

Ils me pressèrent fortement de consentir à cet accord, qu'ils croyoient même avantageux aux propriétaires; ils dirent que la prudence exigeoit que je le signasse avant que nous eussions levé l'ancre pour chercher une nouvelle proie. J'y consentis, et rétablis par cette condescendance la tranquillité : tous furent dans la joie, tous me louoient, tous m'assuroient qu'ils prodigueroient leur vie pour le succès de mes entreprises et remplir les vues de ceux qui avoient armé les vaisseaux.

Le 3 Auguste, le Saint-François-Xavier entra dans le port : c'étoit un vaisseau de guerre Portugais de quarante canons et de trois cents hommes : il venoit de Lissabon, alloit à Macao dans la Chine, et étoit sous le commandement d'un Français, nommé *la Rivière*.

Je ne doutais pas de la vérité de l'accusation qu'on avoit faite contre Hatley. Je lui dis que, pour prévenir toute querelle, il convenoit qu'il allât s'en justifier auprès du capitaine Portugais. Il y consentit sans peine. A son retour, il me dit que le capitaine l'avoit mal reçu, que sans doute il avoit de mauvais desseins, et qu'il méditoit un voyage qui ne pouvoit manquer de satisfaire son attente.

Trois de mes gens s'échappèrent le 6 Auguste. Le pilote et ses gens s'avancèrent vers les plantations portugaises pour les chercher : il étoit alors près de minuit; ils trouvèrent les habitans dans l'agitation, et qui se préparoient à les forcer à la retraite; ils la firent : mais à peine furent-ils dans la chaloupe, qu'ils entendirent crier : Tuons ces chiens, tous ces chiens d'Anglais. A ce cri succéda le feu de petites armes, et trois de mes gens en furent blessés, deux à la jambe et un au bras.

Je m'en plaignis dans une lettre que je fis porter au capitaine du vaisseau Portugais par Hatley, qui, trouvant malheureusement sur le navire Emmanuel Mansa commandant de l'île comme un furieux, fut attaqué, insulté, traité d'impudent, d'incendiaire de leurs maisons : Hatley lui avoit prodigué, pour se venger, le surnom de Cocu. A l'ouie de ces accusations diffamantes, l'équipage se joignit à Mansa, tomba sur Hatley, et lui, ainsi que ses gens, y seroient péris peut-être, si le capitaine et ses officiers ne les avoient protégés. Car les matelots Portugais étoient irrités à un tel point, qu'il est vraisemblable qu'ils les auroient mis en pièces si on ne les en avoit empêché.

Dans sa réponse à ma lettre, le capitaine m'exprimoit son chagrin de cette aventure; il me

me disoit que les habitans de l'île étoient si accoutumés à la licence, qu'on n'osoit les punir; qu'ils vivoient en sauvages, et étoient sans cesse en embuscade dans les bois; qu'en cherchant à me venger, j'exposerois tous mes gens au plus grand danger; il me prioit de pardonner les insultes que mon officier avoit dites et reçues sur son bord. Il me fit entendre encore qu'on ne pouvoit porter plus sûrement les gens de cette nation à se montrer cruels et barbares, qu'en les attaquant par les termes dont s'étoit servi Hatley envers le gouverneur Mansa; qu'Hatley s'étoit exposé au milieu de son équipage, avant que lui-même eût été instruit de ce dont il s'agissoit; qu'il eût été nécessaire d'instruire au moins son aumônier, avant que de se mettre entre les mains des matelots. Il me disoit aussi un mot de l'histoire d'Hatley, mais il en parloit avec bonté.

Après cette fâcheuse aventure, je ne voulus pas retarder plus long-tems mon départ, et le 9 Auguste, je dépassai l'extrémité septentrionale de l'île Ste.-Catherine. Le 19, Le Port, mon troisième lieutenant, se cassa la jambe. Depuis notre départ de l'île jusqu'à ce jour, nous avions eu la plupart du tems des ouragans; plus nous avancions au midi, plus l'équipage étoit avide d'alimens, sans doute à cause de l'âpreté

de l'air; de manière que la ration qui avoit été réglée, ne suffisoit plus pour appaiser la faim. Quelques-uns de mes officiers, et surtout Betagh, capitaine des soldats de marine, qui avoit été munitionnaire sur un vaisseau de guerre, et pour lequel j'avois de la considération, désiroient que je les admisse à ma table; car, selon Betagh, il avoit reçu ordre des propriétaires de manger avec moi: ce n'étoit pas pour en être mieux traité; il ne demandoit pas à l'être, et je ne l'étois pas moi-même mieux que le cuisinier; mais je ne pus le lui permettre: il en fut irrité, et disoit que, poussé par mon intempérance, je détruisois plus que je n'usois de nos provisions, sans honnêteté et sans prévoyance; il faisoit entendre que le voyage seroit, sous ma conduite, promptement terminé.

Je craignis l'effet de ses discours, qui pouvoient être dangereux pour moi, dans un homme comme lui. Pour le punir, bien loin de l'admettre à ma table, je le bannis de ma chambre. Quoiqu'il fût le premier en grade après moi, il craignit un châtiment plus sévère encore, et m'écrivit une lettre où il me demandoit pardon de ce qu'il avoit fait. Sur son aveu, j'allai le chercher de la manière la plus amicale, et nous fûmes unis pendant tout le reste du voyage.

Entre l'île Ste.-Catherine et le fleuve de la

Plata, on trouve une grande abondance de baleines, de grampus et autres poissons d'une grandeur incroyable : aussi, n'ai-je jamais pu comprendre pourquoi il ne s'établissoit pas dans ces contrées un commerce d'huile de baleine : la navigation y est plus sûre que celle du Nord, et je crois que la pêche s'y feroit avec plus de succès encore.

Le 19 septembre, je trouvai vers minuit que l'eau changeoit de couleur; je fis jeter la sonde; nous trouvâmes fond à treize brasses de profondeur, je revirai vers la mer, mais nous fîmes cinq milles avant que la profondeur de l'eau augmentât. Il y a donc quelque apparence qu'il y a un banc de sable vers l'entrée du détroit de Magellan. J'avois une occasion favorable d'entrer dans ce détroit, mais le capitaine Clipperton m'avoit prescrit de passer par le détroit de le Maire, quoiqu'il eût passé lui-même dans celui de Magellan, et je crus devoir me conformer à ses intentions.

Le 23, les nuées qui avoient été basses jusqu'alors sélevèrent, et nous vîmes en plein le pays : son aspect étoit triste et désolé; tout y est dans le silence, c'est un désert affreux; il ne paroît formé que par une longue chaîne de montagnes qui se succédoient l'une à l'autre, et toutes couvertes de neiges éternelles.

Vers midi, nous eûmes une mer calme, et nous voyions à trois milles de nous les montagnes qu'on appelle les *Trois-Frères*, nom qui leur fut donné parce qu'elles sont voisines, d'un aspect semblable et d'une hauteur égale. Jusqu'alors nous avions pu avancer dans le détroit; les courans nous étoient quelquefois favorables, quelquefois contraires; cet après-midi, nous fûmes portés avec une rapidité incroyable dans le détroit; mais, lorsque nous fûmes parvenus à-peu-près à la moitié, un courant contraire nous jeta en arrière avec la même rapidité que nous y étions entrés, quoiqu'un vent frais nous favorisât. Par la violence du courant, qui nous entraînoit contre le vent, nous fûmes enlevés et jetés au loin dans la pleine mer; l'arrière du vaisseau étoit si enfoncé, que la lanterne touchoit l'eau; notre vaisseau travailloit beaucoup et avec danger pour nous; et c'étoit avec de grands efforts qu'on parvenoit à retenir le gouvernail. Cependant le courant changea vers le minuit, nous rentrâmes dans le détroit sans découvrir les côtes qui le forment, et le matin, nous nous trouvâmes au sud dans une mer ouverte.

Avant d'être sous cette latitude, nous avions éprouvé un froid assez vif; mais ici, il fut extrême. Le vent du couchant nous pénétroit,

et il fut encore toujours accompagné de neige, mêlée quelquefois à de la pluie; nos mâts, nos voiles, nos cordages étoient couverts de glaçons; ils en étoient si pesans, si roides, qu'on ne pouvoit les mouvoir; nous restâmes quelquefois deux ou trois jours les uns près des autres sous les vergues nues, exposés à des lames plus fortes qu'on n'en voit dans aucune autre mer.

Le vent souffloit sans relâche du couchant, et toujours également impétueux; nous étions parvenus jusques sous le 61° 30′ de latitude méridionale, agités par la crainte continuelle de rencontrer quelqu'île de glace; la déclinaison de l'éguille étoit de 22° 6′ vers le nord-est.

Le 1er. octobre, comme nous tournions tous ensemble notre grande voile, Williams Camell nous cria que ses mains étoient si roides, qu'il ne pouvoit plus se soutenir, et il tomba dans la mer avant que son voisin pût le retenir. Le vaisseau alloit avec tant de vîtesse et la mer étoit si enflée, que nous le perdîmes de vue avant d'avoir pu plier la voile. Il semble qu'il soit impossible de vivre sous des climats si rigoureux; il est certain du moins que nous ne voyions plus ni poissons, ni oiseaux, pas même le solitaire Albatros, qui nous avoit accompagné tous les jours précédens, et qui voltigea

sur nos têtes, jusqu'à ce qu'Hatley, dans un accès de mélancolie, fit feu sur lui, croyant que ce triste oiseau nous portoit malheur.

Le 22 octobre, vers les huit heures du soir, nous transportâmes la voile du perroquet sur le mât d'avant, et le matin nous en assurâmes un autre : après avoir porté long-tems au couchant, nous revirâmes vers le nord, dans l'espérance de nous trouver insensiblement dans la grande mer du Sud : il est étonnant que depuis le jour où nous étions sortis du détroit de le Maire, jusqu'à celui où nous eûmes la vue des côtes du Chili, nous ayons été tourmentés sans cesse par des orages et des tempêtes. C'est le 14 novembre que nous découvrîmes les côtes du Chili, à la distance de dix milles, et sous le 47° 28′ de latitude méridionale.

A peine arrivions-nous sur les limites des possessions Espagnoles, que nous nous trouvâmes dans la disette la plus extrême de bois et d'eau, sans avoir aucun moyen de nous en procurer et de nous reposer. Je crus que ce qu'il y auroit de plus heureux pour nous, seroit d'arriver à quelques-unes des îles découvertes par Narborough, et nous y dirigeâmes notre course.

Le 21 novembre au matin, nous nous trouvâmes sur vingt-huit brasses d'eau; le fond étoit

un beau sable gris et noir; nous y trouvâmes une rade naturelle, mais peu sûre. Ce fut un malheur pour nous, de n'avoir pu trouver un lieu de rafraîchissement sans nous éloigner du chemin qui devoit nous conduire à l'île Juan Fernandez, parce que nous perdîmes du tems à le chercher, et encore à nous en éloigner pour reprendre notre route.

J'étois agité d'inquiétudes et de doutes : trouverons-nous quelque abri, quelques provisions, du bois, de l'eau douce, en nous avançant sur ces côtes? Un Français nommé *de la Fontaine*, nous assuroit que nous ne pourrions trouver dans cette mer un lieu plus propre à fournir à nos besoins que l'île de Chiloé, située un peu au nord du lieu où nous étions. Les villes de Chacao et de Calibuco, élevées, la première dans l'île même, et l'autre sur le continent, étoient des lieux abondans et riches : Chacao étoit le siége d'un commandant; dans Calibuco on voyoit un beau couvent de Jésuites, et dans toutes les deux, on entretenoit toujours de grands magasins de provisions de toute espèce.

Ces considérations me firent diriger la marche du vaisseau vers Chiloé, et le 30, nous entrâmes dans un canal sur les bords duquel on voyoit les deux villes dont nous avons parlé. Mais aussitôt que nous y fûmes arrivés, le courant nous jeta

au loin avec rapidité, et nous nous trouvâmes dans une mer très-agitée : le vent étoit très-fort; la mer présentoit l'image d'un vaste embrâsement qui s'élançoit avec vîtesse : dans cette extrémité, nous jetâmes et filâmes un cable, opération qui ne servit qu'à nous faire perdre notre ancre. Mais enfin, nous découvrîmes deux baies commodes; nous doublâmes une langue de terre, et trouvâmes un lieu tel que nous pouvions le désirer, où nous fûmes à couvert du courant des vagues et des vents impétueux.

Le matin, j'envoyai le capitaine Hatley et mon second lieutenant pour aller à la découverte, le premier, d'un lieu où l'on pût faire provision d'eau douce, et le second, des deux villes que nous avions vues. Hatley revint bientôt avec un Indien qui nous donna l'espérance de nous fournir des provisions; mais le soir il revint nous dire qu'il étoit défendu dans le pays d'avoir aucune affaire avec nous. Mon lieutenant n'étoit point encore de retour, et ce que l'Indien venoit de dire, nous fit craindre que l'ennemi ne l'eût fait prisonnier, et ne sût par là qui nous étions.

Le 3 décembre, un officier Espagnol vint à nous dans une chaloupe conduite par huit rameurs Indiens. Il étoit envoyé par le commandant pour s'informer qui nous étions. Dès que nous vîmes la chaloupe, nous arborâmes pa-

villon français, et lorsque l'Espagnol vint à bord, je lui dis que notre vaisseau étoit français, qu'il s'appeloit *la Sainte-Rose*, que nous retournions dans notre patrie, que mon nom étoit Janis le Breton. Dans cette idée, il demeura toute la nuit avec nous, et il s'en retourna le matin sans paroître soupçonner que nous l'avions trompé.

J'écrivis par lui au commandant, qu'il nous manquoit des provisions pour reprendre le chemin de notre patrie, et je le priois de nous donner tous les secours qui étoient en son pouvoir. Pour réponse, je reçus des plaintes sur les violences de mes gens qui massacroient leurs moutons et enlevoient leur gros bétail. Je conjecturai qu'elles étoient l'ouvrage de mon lieutenant, et je perdis l'espérance de le voir un jour de retour avec les siens.

Je fis donc dire au commandant que j'avois besoin de vivres, et qu'il m'en falloit le plus promptement possible; que tous les soldats de Chacao, de Calibuco, de Carelmapo, ou de Castro ne pouvoient m'épouvanter dans le besoin qui me pressoit. Bientôt arriva une chaloupe pour me dire que le commandant avoit député un homme à Chacao pour y permettre le commerce avec nous. Je répondis que je ne voulois commercer nulle part que sur le bord de mon

vaisseau, et que je ne pouvois attendre plus long-tems, ayant déjà envoyé quatre-vingts hommes pour qu'ils m'apportassent tout ce qu'ils pourroient trouver.

Une barque arriva peu de tems après avec tous les hommes que j'avais cru perdus; mais ils étoient si effrayés, qu'il n'étoit pas probable que j'en pusse tirer quelque service de long-tems. Le lieutenant excusa ses lenteurs par les courans qui l'avoient jeté au loin, quand ils avoient été à la vue de la ville, et qu'il avoit oublié un croc ou ancre pour s'affermir sur le bord, en attendant que le courant eût changé. Je lui représentai l'imprudence de sa conduite, qui m'auroit rendu impossible l'exécution du seul dessein auquel ses recherches pouvoient être utiles, c'est-à-dire, la la prise de Chacao ou de Calibuco.

Le 16 décembre, notre pont étoit plein de bestiaux, de brebis, de porcs, de guanacos ou lamas, de poules, de jambons, de froment, d'orge, de patates, de maïs, en assez grande abondance pour nous nourrir pendant quatre mois, et sans éprouver le moindre obstacle, la moindre inquiétude de la part de l'ennemi. Le lendemain, nous nous préparâmes au départ, levâmes l'ancre à minuit, et partîmes par un vent du couchant. Cette nuit, un de nos gens s'échappa dans la forêt; il est hors de doute que

cet homme finit par apprendre aux Espagnols qui nous étions. Cette fuite, la mauvaise conduite de mon lieutenant, le peu de sens qu'avoient montré mes officiers en général dans toutes les actions un peu importantes où j'avais eu besoin de leurs secours, me fit perdre l'espérance de rien exécuter de difficile avec succès. C'est l'effet du choix aveugle des propriétaires, qui donnent des emplois à l'homme incapable, mais bien recommandé.

De Chiloé, mon dessein étoit de me rendre immédiatement à l'île Juan Fernandez; mais mon équipage ne me le permit pas; il voyoit de très-grands avantages à faire une irruption dans le port de la Conception : c'étoit un conseil du Français qui nous avoit conduit dans notre tentative sur Chiloé : comme jusqu'ici ses récits s'étoient trouvés assez justes, il se faisoit écouter, et chaque homme de mon équipage, qui croyoit avoir quelque chose à dire sur les circonstances où nous nous trouvions et sur nos projets, ne manquoit pas d'appuyer insolemment sa proposition.

Tel étoit en particulier Wilhem Morpheus, cet Irlandais que j'avais reçu du Rubis, et qui depuis plusieurs années étoit dans ces mers : il me disoit effrontément qu'il importoit peu que

nous arrivassions à Juan Fernandez deux jours plutôt ou plus tard; que j'étais étranger dans ces lieux; mais que lui et le Français, étoient si familiers sur ces rives, que chacun espéroit que je ne me refuserois pas au projet d'aller à la Conception; qu'il ne falloit pas que l'orgueil de donner des ordres me fît opposer à un projet dont on avoit la certitude du succès, qu'il ne s'agissoit pour réussir, que d'entrer à tems dans le port.

J'avois à craindre de les rendre désobéissans en me refusant à leurs désirs; d'ailleurs l'autorité perd tant de force en s'éloignant de sa source dans ces contrées lointaines, que je me crus obligé de céder à leur volonté, et je résolus de perdre encore deux ou trois jours pour nous approcher de la Conception.

Le 23 décembre, nous fûmes vis-à-vis des mamelles Bio-Bio, et le soir nous arrivâmes dans la baie, d'où j'envoyai la chaloupe bien armée pour se rendre près du port, voir les navires qui s'y trouvoient, et faire les observations nécessaires pour l'exécution du projet médité. Vers midi, Hatley revint me dire que la Solidad de Anday, vaisseau de cent cinquante tonneaux, étoit le seul qui fût dans le port; qu'il n'avoit personne à bord, excepté le bosman, un vieux

nègre et deux jeunes Indiens : qu'il y avoit aussi près de l'île Quiriquine (1) une barque de vingt-cinq tonneaux ; qu'elle appartenoit à un prêtre qui y avoit chargé des fruits, et qu'il n'avoit avec lui que quatre ou cinq Indiens : il les avoit pris. La barque nous fut utile ; nous la nommâmes le *Mercure*, parce qu'elle étoit bien bâtie, propre à faire des découvertes et à marcher devant nous.

Un autre petit navire avoit passé entre eux et la terre, à une portée de pistolet, mais Hatley ne l'avoit point voulu poursuivre : il disoit ne l'avoir point remorqué ; mais l'équipage de la chaloupe assuroit unanimément qu'il étoit rempli de monde. Sans doute il venoit de Chiloé, et portoit l'avis que nous étions dans ces mers. Je lui reprochois de l'avoir laissé échapper ; mais à quoi servoient ces reproches ?

Le 26, le prêtre vint pour racheter sa barque ; il aborda au rivage dans une chaloupe conduite par des rameurs Indiens, et apportoit son argent avec lui. Vers midi, on amena le vaisseau que nous avions pris près de notre bâtiment, et il jeta l'ancre à demi-mille de nous. Le bosman vint deux heures après me parler ; il me dit

(1) Quiriquine est sur la côte du Chili, un peu au nord de la Conception.

qu'un vaisseau chargé de vin, de brandevin et d'autres choses de prix, destiné pour l'île Chiloé, étoit à l'ancre dans la baie de Herradura, à environ deux milles au nord du lieu où nous étions. J'y envoyai le sieur Randall, mon second lieutenant, avec le bosman de la Solidad, et vingt-cinq hommes, avec ordre précis de ne point mettre le pied sur le rivage, et de ne se hasarder à aucune autre entreprise.

Ils revinrent le soir pour faire de lamentables récits; ils étoient entrés dans la baie, ils avoient trouvé le vaisseau mis à sec sur le rivage. Mon lieutenant proposa aux matelots de débarquer et de monter sur le vaisseau en aussi grand nombre qu'on le pourroit : ils s'étoient approchés; mais à peine avoient-ils mis le pied sur le rivage, que l'ennemi furieux étoit tombé sur eux : cinq d'entre eux crurent s'échapper en se jetant dans un bas-fond couvert d'eau où il les atteignit : ceux qui rentrèrent dans la chaloupe, dirent que ces cinq avoient été mis en pièces à coups de sabre par l'ennemi.

Lorsque les Espagnols voulurent faire leur expédition, on les vit marcher en triomphe avec vingt ou trente chevaux liés l'un à l'autre, et marchant devant eux : ils s'avancèrent sur deux rangs de hauteur; puis les cavaliers Espagnols allèrent le long du rivage, les uns couchés sur

le cou de leurs chevaux, les autres cachés derrière; ils ne se montrèrent sur leur selle, que lorsqu'il n'y eut plus de danger, ou lorsqu'ils voulurent faire feu avec leurs arquebuses. Ce nouveau malheur ajouté aux autres, abattit le courage de la plus grande partie de mon équipage. On n'entendit plus que murmures et malédictions contre la mer du Sud. « Plutôt que » d'y venir chercher l'infortune, disoient-ils, il » nous eût été plus avantageux de demeurer chez » nous, ou de mendier sur les chemins. »

Cependant, lorsque j'eus fait de vives réprimandes à Randall qui avoit conduit cette malheureuse entreprise, je découvris un grand vaisseau qui doubloit la pointe septentrionale de l'île Quiriquine; cette vue nous fut agréable. Le tems étoit obscur: il n'avoit pu découvrir qui nous étions, et il s'approchoit de nous sans crainte. Dès qu'il en fut assez voisin, je le saluai. Il ne répondit pas, et je redoublai mon feu. Bientôt il plia les voiles, et demanda quartier. Il s'appeloit *le Saint-Firmin*, étoit du poids d'environ trois cents tonneaux, venoit du Callao, et étoit chargé de sucre, de sirops, de riz, de toiles françaises, de drap de Quito, de chocolat : il y avoit pour cinq ou six cents écus en argent monnoyé ou travaillé.

J'y envoyai Hendry, agent des propriétaires,

pour visiter les marchandises et y prendre tout ce qui pourroit s'y trouver de précieux. L'équipage y envoya aussi un homme. Ils revinrent après midi, et apportèrent un grand nombre de ballots, de boîtes, de caisses, tout le riz, beaucoup de sucre, de sirops, de chocolat, et pour environ sept mille livres sterlings de biscuit, avec toutes les provisions et les marchandises de quelque prix. Ce vaisseau étoit commandé par D. Francisco Larrajo : il désiroit le racheter ; j'y consentis volontiers, et je le mis à terre dans une chaloupe, afin qu'il pût ramasser l'argent nécessaire pour remplir ce but.

Le 30 décembre, vint une chaloupe portant pavillon de paix, et un officier, qui nous assura que trois de nos gens avoient seuls été tués dans l'escarmouche près d'Herradura, et que les deux autres étoient blessés, mais presque guéris. Il nous apprit encore qu'ils avoient été avertis par une chaloupe de Chiloé, et c'étoit ce que j'avois soupçonné.

Cet officier m'apportoit sept cruches de bon vin, comme un présent de leur commandant, et une lettre polie, mais écrite avec beaucoup d'artifice. Il désiroit voir mes patentes, parce qu'alors il en pourroit agir avec moi selon les lois ordinaires de la guerre.

Le 1er. janvier 1720, j'envoyai le capitaine Betagh

Betagh à la Conception avec mes patentes et la déclaration de guerre. Il revint bientôt après avec un Jésuite Flamand, un jurisconsulte Espagnol, un Ecossais et un Anglais. Le Jésuite m'assura qu'il étoit venu pour me témoigner son respect, faire ses efforts pour faciliter le rachat du vaisseau, et le finir promptement. Ils virent mes patentes, ils les montrèrent à l'Anglais pour les traduire. Ensuite le Jésuite me dit que les capitaines du Saint-Firmin et de la Solidad me compteroient douze mille écus, pour le rachat des deux vaisseaux, en y ajoutant le Mercure.

Ce compte étoit loin du mien; car je demandois seize mille écus du St.-Firmin seul; et je leur donnai pour dernière réponse, que tous leurs discours, leurs ruses, leurs prétextes ne m'obligeroient pas d'en rien rabattre.

Nous avions trouvé dans le St.-Firmin dix grands chandeliers d'argent, dont chacun nous parut valoir vingt-cinq livres sterlings. Le prêtre me représenta qu'ils provenoient d'un legs pieux fait à son couvent; que je ne contesterois pas pour une œuvre de piété, mais que je le laisserois rentrer dans la possession de celui auquel un bienfaiteur l'avoit destiné. J'offris de les lui remettre pour leur poids en argent monnoyé; ce qui étoit une offre considérable, puisque le travail en étoit d'un très-grand prix; mais il

répondit qu'on n'achetoit jamais ce qui étoit destiné à des usages sacrés. Après beaucoup de contestations et de prières inutiles relativement aux vaisseaux et aux chandeliers, le Jésuite et les autres m'assurèrent qu'ils n'étoient autorisés à m'offrir que douze mille écus, et qu'on n'y ajouteroit rien de plus.

Deux jours s'écoulèrent sans recevoir aucune nouvelle du commandant, et je commençois à croire qu'ils avoient d'autres vues que le rachat des vaisseaux. Le 4 janvier, il me renvoya les deux blessés à bord, avec une lettre où il me disoit que, puisqu'il me renvoyoit ses deux prisonniers, il espéroit que je traiterois les miens avec honnêteté, et déposerois sur le rivage tout ce qui leur appartenoit.

Le 6 janvier, je n'avois reçu aucune nouvelle de la ville. Je commençai à préparer tout pour mon départ, et j'y employai la plus grande partie du jour; enfin, ne voyant aucune apparence qu'il vînt une chaloupe de la ville, je fis mettre le feu au St.-Firmin; ses voiles de coton élevèrent une flamme éclatante. Pour hâter un accord, j'avois déjà fait mettre le feu au Solidad.

Je mis à la voile, chagrin d'avoir perdu plusieurs jours sans aucune utilité. J'appris dans la suite que les Espagnols avoient cru que je voulois emmener le St. Firmin; que, pour le sauver,

il auroient donné vingt et même trente mille écus, parce qu'il étoit un des vaisseaux les mieux équipés, et celui qui alloit le mieux à la voile de tous ceux qui font le commerce sur ces côtes.

Je dirigeai ma course sur Juan Fernandez, emmenant avec moi le Mercure. Le 8 janvier, pendant tout le jour, la mer nous parut rouge; on sembloit naviguer sur une mer de sang. Les Espagnols prétendent que cette couleur vient du cadavre de certains poissons; mais cette idée est incontestablement une erreur.

Notre butin fut estimé de grand prix par l'agent des propriétaires; il en fit un compte exact pour en faire le partage; l'équipage m'en demanda sa part, en vertu de l'accord que nous avions fait près de l'île Ste.-Catherine, et je ne pouvois me refuser à sa demande. L'argent du butin se trouva monter pour chacun à dix pièces de huit qui furent payées tout de suite. Toutes les balles de gros draps, de baïettes, de toiles, de rubans, de dentelles, de soies et diverses autres marchandises, furent également partagées : une moitié fut pour les propriétaires, l'autre pour l'équipage.

Le 11, à six heures du matin, nous découvrîmes l'île de Juan Fernandez. Nous y restâmes jusqu'au 15, occupés à parcourir le pays, ou à pêcher sur la mer. Nous ne pûmes découvrir

aucun indice, que le capitaine Clipperton y fût venu; j'y fis caréner le Mercure : nous y prîmes beaucoup de poissons, et nous en salâmes pour remplir cinq tonneaux, qui chacun pouvoit contenir trois cent vingt pots.

Je descendis enfin sur le rivage pour y faire des recherches par moi-même. Quelques-uns de mes gens virent le nom de *Magee*, qui étoit celui du chirurgien de Clipperton, et les mots *capitaine Jean*, gravés sur des arbres; mais on n'avoit laissé aucun ordre, comme nous nous étions engagés à le faire. Cependant, comme ces indices ne pouvoient me laisser en doute que le Succès ne fût dans ces mers, je résolus de cingler au nord le plutôt qu'il me seroit possible.

Le 21 janvier, nous découvrîmes le lieu où est situé Copiapo : j'y envoyai le Mercure, après en avoir renforcé l'équipage de huit hommes, et de Dodd, second lieutenant des soldats de la marine. Ils s'éloignèrent le soir, et firent voile vers le Continent : la haute mer nous les fit bientôt perdre de vue. Ils revinrent le jour suivant, me dirent qu'ils étoient entrés dans le port, mais qu'ils n'y avoient vu aucun vaisseau. Je crus qu'ils s'étoient trompés, et j'envoyai de nouveau le Mercure dans un port situé à six milles de nous vers le nord; je com-

mandai à son équipage de s'informer encore s'il n'y avoit point de vaisseau, et de visiter le lendemain matin, le port de Caldera.

Il le fit, et ne vit rien : mais au lieu de se servir du vent de terre pour gagner la haute mer et me venir joindre, il cotoya le rivage jusqu'à ce que le vent de mer s'élevant, il lui fut impossible de revenir; il ne le put que le lendemain matin. Ainsi je fus forcé de demeurer tranquille pendant un jour et une nuit; et c'est ainsi que j'avois le chagrin de voir exécuter mes ordres.

Le 5 février, j'envoyai le sieur Brook en avant pour découvrir s'il ne se trouveroit point quelques navires dans Arica, et le jour suivant, nous eûmes la vue du Promontoire d'Arica et de l'île Guano, près de laquelle, à son extrémité septentrionale, nous vîmes un vaisseau à l'ancre; je vis aussi le Mercure sortir de la baie. De là je conclus que le vaisseau étoit trop fort pour lui, et je me hâtai pour le joindre. Mais, lorsque j'arrivai dans le port, je trouvai que le Mercure s'en étoit déjà emparé par une attaque imprévue. Il s'appeloit le *Rosario*, et étoit du port d'environ cent tonneaux; il étoit chargé de fumier du pigeon d'eau, que les Espagnols nomment *guana*, et venoit de l'île Iquique : ce fumier sert à la culture du

poivre qui croît dans la vallée d'Arica. Le pilote seul étoit un homme blanc. Je l'envoyai vers le propriétaire de son vaisseau, pour savoir s'il vouloit le racheter; il revint le lendemain matin avec une lettre où le propriétaire se plaignoit de sa pauvreté, mais déclaroit qu'il feroit les plus grands efforts pour ce rachat, et cet honnête homme en donnoit sa parole. Je convins de lui céder le vaisseau, et les six noirs qui s'y trouvoient, pour quinze cents pièces de huit, et il employa tant de soins et de diligence à se les procurer, que le soir, vers les dix heures, il m'apporta la somme fixée.

Nous prîmes encore, à un mille loin de la ville, une barque du port de dix tonneaux, chargée de poissons secs et de fumier de pigeon d'eau : son maître vint à nous dans une balse; c'est une espèce de canot fait de deux grandes peaux de veaux marins, gonflées d'air, liées ensemble et affermies par un petit échaffaudage de bois. J'exigeai, pour le rachat de sa barque, deux cruches de brandevin et quarante pièces de huit; c'étoit, vû sa pauvreté, tout ce qu'on pouvoit en attendre. Les poissons secs valoient seuls davantage.

Le 9 février, nous nous éloignâmes d'Arica. A ma sortie de la baie, les habitans en couvrirent les bords et firent feu sur nous pendant

une demi-heure ; ils me parurent être au nombre de cinq à six cents hommes. Je dirigeai ma course vers la rade d'Hilo, que nous découvrîmes le jour suivant, vers les trois heurs du soir. Là, nous vîmes un grand vaisseau et trois petits à l'ancre. Le premier avoit arboré pavillon français : c'étoit, comme nous le sûmes dans la suite, le Sage Salomon de quarante canons, commandé par le sieur Dumain, que nous avions laissé à Sainte-Catherine ; il se préparoit alors à s'opposer à mon entrée dans le port, et à protéger les bâtimens ancrés près de lui. Je voulus d'abord l'approcher avec honnêteté, mais, après un mûr examen, je crus devoir m'éloigner et cingler vers la mer.

Le 12, l'équipage me demanda sa part du butin fait dans le port d'Arica, et nous le partageâmes.

Le 22, nous nous trouvâmes vis-à-vis de Callao, port de Lima, capitale du Pérou. Comme je ne pouvois espérer d'y faire aucune entreprise utile, je n'attendis que la nuit qui amenoit un vent favorable pour m'en éloigner.

Le 26, le capitaine du Mercure désira ne plus l'être : c'étoit le rang d'Hatley pour le remplacer, et avant d'y aller, il me proposa de suivre la côte jusqu'à l'île Lobos, sous le 6° de latitude sud. Je l'approuvai, parce qu'en

suivant la côte, on devoit rencontrer les vaisseaux, qui venoient de Panama. Chacun fut content de cette résolution, je renforçai l'équipage du Mercure, je lui donnai des provisions pour un mois, et j'y fis transporter deux pièces de canon. Lorsque tout fut prêt pour son départ, le capitaine Betagh, qui devoit relever le chef des soldats de la marine sur le Mercure, mais s'y rendoit avec peine, adressa un discours à tout l'équipage, et lui dit avec un visage intimidé, qu'en l'éloignant, lui et les autres, c'étoient des victimes qu'on sacrifioit; et se servit d'autres expressions encore propres à soulever les matelots.

Ces plaintes pouvoient devenir dangereuses; j'en fis juge tout l'équipage, et je demandai à chacun s'il appuyoit le sentiment de Betagh : personne ne fut de son avis. Il se rendit donc sur le Mercure, qui s'éloigna de nous, en poussant trois fois des cris d'adieu : il cingla vers la côte, nous étions alors sous le 10° 9′ de latitude sud, selon notre estime.

Ce même jour nous prîmes une barque chargée de riz, de chocolat, de froment, de farine et autres choses. Le lendemain nous en prîmes une seconde. Le quatrième jour, après leur départ, le Mercure s'empara d'un navire d'environ deux cents tonneaux, dont la valeur étoit de 150,000

pièces de huit : ce succès les enfla d'un vain orgueil qui fut bientôt dissipé : à peine avoient-ils tourné le gouvernail pour profiter du vent, qu'ils virent une voile venir à eux, et dans peu de tems ils furent certains que c'étoit un vaisseau de guerre Espagnol qui les fit bientôt prisonniers ; déjà ils avoient pensé à se rendre aux Indes avec leurs richesses, et ce malheureux vaisseau emporta leur voyage aux Indes avec eux en Europe.

Les Anglais avoient d'abord été maltraités par les Espagnols ; mais Betagh, qui étoit de la religion Romaine et qui estimoit les Espagnols, s'étant annoncé comme leur commandant, il en reçut des marques de distinction, qui servirent à adoucir le sort de ses malheureux compagnons. Pour mériter toujours mieux leurs bontés, il leur dit quel étoit notre dessein, ce que nous avions fait, ce que nous nous proposions de faire, de manière qu'ils ne doutèrent pas que nous ne tombassions bientôt dans leurs mains.

Le 29 février, nous vîmes un bâtiment à l'ancre dans la rade de Guanchaco ; nous nous en saisîmes, et ancrâmes auprès de lui : nous n'y trouvâmes que deux Indiens et un enfant : ils nous dirent qu'il y avoit un vaisseau très-riche dans la baie de Paita.

Le 21 mars, vers les trois heures après midi,

nous vîmes la Penna Oradado ou le Roc caverneux, et une heure après, nous entrâmes avec pavillon français dans la rade de Paita, où nous ne vîmes qu'un petit vaisseau à l'ancre, qui n'avoit pas son mât de misaine en état de servir. Comme l'argent des revenus de cette ville nous avoit été présenté comme une chose importante que nous ne devions pas négliger, j'assemblai mes officiers pour voir les moyens de nous en rendre maîtres. Le lendemain, à deux heures du matin, je m'embarquai avec quarante-six hommes, laissant le sieur Coldsea et quelques matelots pour garder le vaisseau, et nous faciliter l'embarquement du butin que nous allions faire.

Arrivé au rivage, j'avançai vers la grande église, sans éprouver de résistance : je trouvai bientôt la ville abandonnée de tous ses habitans : au lever de l'aurore, nous vîmes de grandes troupes de gens rassemblées sur les collines, qui nous observoient. J'attendois, quand ils auroient vu notre petit nombre, qu'ils viendroient à nous ; mais au contraire, dès que nous allions à eux, ils se retiroient.

Tout le reste du jour fut employé à embarquer notre butin : il consistoit en porcs, en volailles, en calavanzy ou fêves brunes et blanches, en maïs, froment, farine, sucre, noix de coco, en poêlons et autre vaisselle; enfin en

une si grande abondance de provisions, que nous aurions pu nous en fournir abondamment pour tout le reste du voyage.

Après midi, nous reçûmes un envoyé qui nous demanda ce que nous demandions pour le rachat de la ville et du petit vaisseau. Je demandois 10,000 pièces de huit qui devoient être comptées dans vingt-quatre heures, au bout desquelles la ville et le vaisseau seroient détruits. Mais le commandant me fit déclarer qu'il ne pouvoit ni ne vouloit racheter Paita ; il se bornoit à savoir ce que je demanderois pour épargner l'église. Lorsque ce refus arriva, nous avions emporté de la ville tout ce qui pouvoit nous être de quelque utilité, et j'y fis mettre le feu ; les maisons étoient extrêmement sèches, bientôt les flammes dévorantes l'eurent consumée.

Mais à peine Paita étoit en flammes, que des signaux répétés nous rappelèrent au vaisseau qui faisoit feu sans discontinuer vers l'embouchure du port : je m'y rendis promptement dans un canot, avec trois hommes. Je n'avois pas fait la moitié du chemin, que je vis un grand vaisseau qui avoit son mât de perroquet renversé, et qui sur son mât de misaine faisoit flotter le pavillon espagnol. A cette vue, deux de mes trois hommes tombèrent de frayeur ; et lorsque je regardai vers la ville, je ne pus m'empêcher de désirer de n'y

être point venu. Ce vaisseau de guerre approchoit avec toutes ses voiles déployées, mais Coldsea fit sur lui un feu si vif, à l'aide du peu de monde que j'avois laissé à bord, qu'il lui fit suspendre sa course.

Les Espagnols, voyant qu'il falloit combattre à outrance, calèrent les voiles pour se préparer à nous attaquer avec vigueur. Cette inaction de l'ennemi fit que je pus me rendre à bord, et que mes gens, quittant le rivage, eurent le tems d'arriver ; mais ils n'étoient pas encore dans le vaisseau, que l'ennemi n'étoit qu'à une portée de pistolet.

D'abord nous coupâmes notre cable, mais le vaisseau tourna au rebours, et s'approcha si fort de l'ennemi, qu'il ne restoit qu'un petit espace entre nous et lui. A cet aspect redoutable, notre courage s'abattit, et moi-même, je ne prévoyois que notre ruine certaine : l'artillerie des ennemis pouvoit nous couler à fond, et je ne désirois qu'une occasion de chercher notre salut dans la fuite ; nous le pouvions aussi long-tems que nos mâts seroient debout.

A toutes les minutes, je m'attendois à voir jeter le grappin sur nous, lorsque j'entendis les cris de joie de l'ennemi qui se rassembloit en foule sur le château d'avant ; je croyois que c'étoit pour s'élancer sur notre bord ; mais bientôt

je m'aperçus de ce qui leur faisoit élever ces cris de triomphe ; c'étoit notre pavillon abattu ; je le vis flottant sur la mer, ils le voyoient aussi, et espéroient que nous allions plier les voiles ; mais je détruisis bientôt leur erreur, en faisant arborer un nouveau pavillon sur un des mâts de notre vaisseau.

Lorsqu'ils le virent, ils cherchèrent à s'approcher encore pour s'élancer sur notre pont ; et dans les mouvemens qu'ils se donnèrent, ils nous aidèrent sans le vouloir ; ils dirigèrent leur gouvernail vers le côté droit du vaisseau, afin de nous opposer tout le flanc de leur vaste navire ; mais leur feu fit assez peu d'effet ; leur masse seule nous fermoit le chemin de la retraite, et ils nous donnèrent le tems de nous placer devant eux, et de prendre le vent avant qu'il pût enfler leurs voiles. Je fis promptement étayer nos mâts ébranlés pour porter autant de voiles qu'il nous étoit possible ; nous déployâmes toutes celles que nous avions à bord, et bientôt nous nous éloignâmes des ennemis. Ils se mirent promptement à l'œuvre, élevèrent leurs vergues, dirigèrent leur proue vers nous, s'ébranlèrent, et firent feu sur notre vaisseau avec leurs pièces de chasse placées à leur avant. Mais bientôt nous fûmes assez loin, pour qu'ils ne pussent nous atteindre : nous ne négligions rien pour

conserver cet avantage; toutes les mains étoient occupées, et réparoient avec promptitude le dommage que nous avions souffert. Durant ce combat, nous n'avions pas eu un homme de tué, ni même de blessé, quoique l'ennemi eût fait un feu assez vif. Un de leurs boulets étoit entré par un sabord, et avoit renversé une de nos pièces entre les ponts, en la mettant en pièces au milieu de nous, sans qu'aucun en eût été blessé. Notre bas-bord et nos cordages avoient beaucoup souffert : notre grand mât avoit reçu un boulet, cependant il resta long-tems encore debout, quoique nous ne l'eussions fortifié qu'avec une bonne corde; notre mât de misaine avoit bien plus souffert, mais il soutint la voile; il n'y eut que la grande voile de perroquet qui ne put nous aider.

Un coup malheureux nous priva de notre chaloupe, il mit le feu à quelques tonneaux de poudre et de plomb qu'on avoit laissés sur le tillac par négligence; en éclatant, ils lancèrent en l'air une ancre qui en étoit voisine; elle retomba sur la chaloupe et l'abîma. Je vis une épaisse fumée couvrir le tillac et s'élever dans l'air; je crus d'abord tout l'intérieur du vaisseau en feu; je ne fus rassuré qu'un moment après.

Enfin, dans une heure et demie, nous fûmes absolument hors de portée du vaisseau amiral,

qui tourna bientôt sa proue, et rentra dans le port de Paita. Alors nous diminuâmes de voiles; nous avions échappé à l'ennemi dans le seul moment possible, avec les seuls moyens qui nous restoient, et il le falloit, puisqu'il y avoit une très-grande différence entre ses forces et les nôtres. Ce vaisseau se nommoit l'*Etrange* ou l'*Etonnant:* il avoit cinquante-six pièces de canon, et nous n'en avions que vingt; il avoit quatre cent cinquante hommes, et nous, soixante-treize, parmi lesquels étoient onze nègres et deux Indiens. De plus, ils avoient un grand avantage, en ce qu'ils arrivoient préparés; tandis que nous étions surpris, séparés, et dans le désordre le plus extraordinaire : nos petites armes étoient mouillées et nous étoient inutiles; dans le plus fort du combat, il falloit que le tiers de mes gens fussent occupés non à combattre, mais à travailler avec ardeur pour réparer le mal, et préparer les moyens d'une défense imprévue; ils étoient forcés d'y travailler sans avoir d'armes eux-mêmes, et presque sans espoir d'échapper. Le charpentier et ses gens étoient occupés à faire des sabords pour nos pièces de chasse qui étoient à l'arrière, ouvrage qui ne nous fut d'aucun usage.

Le bonheur d'avoir échappé nous parut d'autant plus grand, que le danger avoit été extrême; nous venions de faire de la ville un grand

incendie qui s'étendoit sur l'église même, quoique sa destruction ne fût point entrée dans nos projets; et sans doute, si nous étions tombés dans les mains de l'ennemi irrité, il ne nous auroit fait aucun quartier. Mais ce bonheur étoit joint à des pertes qui se firent sentir vivement dans la suite; la perte de notre chaloupe et de notre ancre étoit irréparable; elle nous causa tous les maux qui doivent remplir la suite de notre relation. Il ne nous restoit plus qu'une ancre; celle que nous avions perdue à Paita, étoit la troisième que nous laissions dans la mer, et manquant de chaloupe, nous ne pouvions rien entreprendre avec succès.

Le même soir, nous vîmes une voile sous le vent. Je crus que c'étoit une de nos prises; je portai vers le couchant toute la nuit, et le jour naissant nous montra deux voiles; je portai sur elles, bientôt nous pûmes voir que l'une se rendoit à Paita, et que l'autre cingloit vers nous; plus nous nous approchions, moins je pouvois me tromper, je vis bientôt qu'il falloit revirer de bord, et s'éloigner avec toutes ses voiles; avant de pouvoir le faire, nous en étions assez près pour distinguer que ce vaisseau étoit le Brillant, le second des vaisseaux de guerre que les Espagnols avoient dans ces mers. Il avoit été bâti en France, portoit trente-six canons,

canons, un équipage nombreux, des mâts, des voiles et des cordages meilleurs que ceux qu'on trouve dans ces contrées; sa marche étoit supérieure à la nôtre, et, quoique dans le milieu du jour il fit un calme, il s'approcha toujours plus près de nous. Cependant la nuit commençoit à se répandre, et je pus me servir d'une vieille ruse de guerre, nouvelle peut-être pour ces climats; c'est de mettre une lumière dans une vieille futaille vide, et de la pousser loin de nous; j'obscurcis une partie de cette espèce de lanterne, afin de la rendre plus semblable à une lumière de vaisseau, et je pris une route différente.

Au point du jour, je ferlai toutes mes voiles, afin de frapper moins la vue de l'ennemi. Le vaisseau auquel nous venions encore d'échapper, étoit celui où Betagh, mon ancien capitaine de marine, étoit écouté et honoré. Par son conseil, l'amiral avoit donné au capitaine de ce navire, l'ordre de nous venir chercher à Lobos, où avoit été fixé notre rendez-vous, tandis que lui-même étoit venu nous chercher à Paita.

Après avoir été poursuivis si vivement, nous gagnâmes la haute mer à trente milles du rivage; ensuite nous nous rassemblâmes pour voir ce qu'il nous convenoit de faire; nous n'avions rien appris touchant le Succès. J'avois entendu dire

à Paita, que toute navigation sous le vent étoit interdite pour six mois; notre prise dont j'avois voulu faire un brûlot, avoit été enlevée par le Brillant; je n'avois qu'une ancre, point de chaloupe, et j'ignorois ce qu'étoit devenu le Mercure.

C'est au milieu de ces embarras et de ces dangers, que j'assemblai mes officiers; je leur dis que mon opinion étoit, dans les circonstances où nous nous trouvions, de quitter les contrées sous le vent, et de venir du côté du vent; qu'on n'avoit aucun soupçon de notre existence sur les côtes du Chili; qu'en s'y rendant, on échappoit plus sûrement aux vaisseaux de guerre des ennemis; qu'après avoir fait de l'eau dans l'île Fernandez, nous pourrions croiser tout l'été vers les ports de la Conception, de Valparaiso et Coquimbo, et avec les navires que nous prendrions, nous fournir d'ancres, de cables, de chaloupes, et faire un brûlot avec l'un deux. Tous approuvèrent ma proposition. Nous déployâmes donc nos voiles, et cinglâmes du côté du vent, ou vers le midi.

Mon plan étoit ensuite de revenir sur les côtes de Mexico, où j'espérois m'avancer jusqu'aux côtes de Californie et aux trois îles Marie, parce qu'il étoit vraisemblable que nous trouverions le Succès dans l'un ou l'autre de ces

lieux. Ces lieux étoient commodes pour nous, l'un pour saler des tortues, l'autre pour surprendre le vaisseau de Manille, et faire de l'eau et du bois; cette surprise pouvoit être tentée, si j'avois le bonheur de trouver mon compagnon et de faire un brûlot, comme j'espérois le pouvoir.

Ce fut le 26 mars, qu'après avoir raffermi notre grand mât, et mis une nouvelle voile, nous cinglâmes vers le sud, espérant d'y parvenir dans cinq semaines. Le trente-un, comme nous pompions l'eau de notre vaisseau, nous la trouvâmes plus abondante, et de plus, noire comme de l'encre. Je soupçonnois que l'eau avoit atteint notre poudre. J'entrai dans la soute où on la tient, et j'y entendis l'eau pénétrer comme au travers d'une écluse; elle en avoit gâté la plus grande partie, et nous en pûmes seulement sauver six tonneaux.

Après une recherche exacte, nous trouvâmes un trou sous le bec ou l'avant du vaisseau, causé par un boulet, reçu dans le dernier combat, mais qui étoit resté dans l'enfoncement qu'il avoit fait; l'agitation du vaisseau dans la haute mer l'avoit fait tomber, et un courant d'eau avoit couru dans la cale; nous mîmes le vaisseau un peu sur le côté, et bouchâmes le trou avec la plus grande exactitude.

Le 11 mai, nous découvrîmes la grande île

Juan Fernandez; nous y fîmes de l'eau avec peine jusqu'au 21, mais alors s'éleva un ouragan qui venoit de la mer, et nous environna bientôt des vagues; en peu d'heures nos cordages furent détruits; l'eau ne pénétroit point cependant encore dans le vaisseau, mais tout nous annonçoit qu'il alloit être brisé; n'ayant plus de cordages, ne pouvant plus rien faire pour préserver le bâtiment, nous échouâmes, certains de périr tous ensemble.

Notre grand mât, celui de misaine, les vergues, tout avoit été abattu; et ce fut un bonheur pour nous : car nous les rassemblâmes pour en faire un radeau, avec le secours duquel nous arrivâmes au rivage : avant que le vent eût cessé, nous fûmes tous sur la terre, excepté un seul homme.

Mon premier soin dans ce désastre, fut de sauver ma patente, puis d'enlever la poudre qui se trouvoit dans le lieu le plus élevé du vaisseau; j'en emportai la plus grande partie avec sept à huit sacs de pain que nous nous hatâmes d'emporter, parce que le bâtiment alloit être mis en pièces; peu de minutes après que nous l'eûmes quitté, il fut rempli d'eau. Nous en emportâmes aussi deux ou trois compas, quelques livres et quelques instrumens de mathématiques.

Lorsque nous fûmes sur le rivage, nous nous vîmes sans aucun des moyens nécessaires à notre entretien. Pas une chaise, pas un lit où nos membres fatigués pussent se reposer ; la terre inondée devoit être seule notre lit et notre oreiller, et elle le fut.

Dès le soir, les officiers vinrent vers moi pour chercher les moyens de retirer encore quelques secours de notre vaisseau brisé ; nous avions allumé du feu, nous nous enveloppâmes dans ce que nous possédions, et nous assîmes autour de notre foyer, où nous dormîmes tranquillement, autant qu'on le pouvoit dans ces circonstances. Mais le matin nous nous levâmes à la première lueur du jour, et, nous regardant les uns les autres, il nous sembloit que nous sortions d'un songe. Notre malheur avoit été si prompt, que nous ne le croyions qu'avec peine.

Je vins vers nos gens pour les mettre au travail que nous avions résolu de faire la veille : mais ils étoient si dispersés, que nous ne pûmes nous rassembler, et c'est ce qui nous fit perdre notre bœuf et notre porc salés. La chaleur étoit très-vive, et l'on n'avoit point de tentes ni de huttes pour s'en mettre à couvert : nous cherchions à nous en procurer, lorsqu'un nouvel ouragan s'éleva et gâta les provisions qu'on

auroit pu tirer encore du navire, excepté un tonneau de bœuf salé et un de farine, que nous pûmes amener sur le rivage.

J'avois sauvé onze cents écus appartenant aux propriétaires du vaisseau; il me fut impossible de sauver le reste qui se trouvoit dans la chambre où l'on tenoit le biscuit, lieu où il étoit le plus en sûreté.

Je n'ose dire combien mes premières idées, après notre naufrage, furent tristes et noires. Je pensai d'abord au moyen de nous procurer les moyens de subsistance, au partage que j'en ferois aux matelots, à l'économie que j'y mettrois pour ne pas les consommer avec imprudence. A environ demi-mille de la mer, je vis une place commode pour faire élever une tente pour moi; de chaque côté, et à un jet de pierre de distance, couloit un beau ruisseau. Sous la main, on y trouvoit du bois pour faire du feu, et des arbres pour notre usage. L'équipage se plaça autour de moi, de manière que je pouvois me faire entendre de tous sans effort. Après nous être munis contre toutes les incommodités du tems, nous nous assîmes ensemble autour d'un grand feu, et nous fîmes rôtir des crabes sous la cendre.

Je commençai à voir que des débris de notre vaisseau nous en pourrions construire un autre

qui pourroit nous sortir de cette île. Je consultai le charpentier; mais je fus surpris de sa réponse. Je ne puis cuire des briques sans paille, me dit-il, et il s'éloigna en murmurant.

Du charpentier j'allai au forgeron, et je lui demandai ce qu'il pourroit faire pour nous aider, dans le dessein qu'on avoit formé de construire un petit vaisseau. Il me fit espérer qu'il pourroit travailler tout le fer nécessaire, ayant sauvé avec peine son soufflet du naufrage; il ne doutoit pas qu'on ne trouvât encore bien des choses utiles, si on les cherchoit avec soin.

Le 8 juin, nous abattîmes le tronc sur lequel nous voulions construire le bâtiment, et nous le façonnâmes pour en faire la quille : un moment de bonne humeur porta le charpentier à y travailler; mais tout-d'un-coup il abandonne le travail, se tourne vers moi, fait un jurement terrible, et déclare qu'il n'y touchera plus, qu'il ne veut être esclave de personne, qu'il croyoit que le lieu où il étoit, valoit autant que celui où l'on voulait aller : il m'insulta si durement, que je lui répondis avec ma canne. Après cette querelle, il en vint à un accommodement avec moi, exigea que je lui donnasse vingt écus, lorsque l'éperon et l'échaffaudage du bas-bord seroient achevés, et cent pièces de huit, lorsque tout le bâtiment seroit fini.

Nous travaillâmes tous ensemble pour le construire, et en deux mois il fut déjà bien avancé; nous en avions l'obligation surtout aux soins et à la sagacité du forgeron, qui se nommoit *Popplestone*, qui fondit et façonna des marteaux, des repoussoirs, des limes, des vilebrequins, des moules, des balles, fit tous les outils nécessaires, ainsi que des caisses pour conserver la poudre: il couvrit ces dernières avec des peaux de veaux marins, et les rendit enfin aussi propres que d'un usage commode; il nous fit de plus une chaloupe de ses propres mains, ce qui étoit une des choses qui nous étoient les plus nécessaires.

Pendant quelques jours, tout se fit avec ordre et avec soin; une moitié de l'équipage travailloit pendant un jour, tandis que l'autre se reposoit. Mais bientôt on vit succéder le plus grand tumulte et un désordre si funeste, qu'il est étonnant que nous ayions pu sortir de ce lieu par nous-mêmes.

Un après-midi tous mes gens s'éloignèrent, et je ne vis plus auprès de moi que le chirurgien Adams, l'agent Hendry, mon fils et le lieutenant Dodd, homme sur le sens duquel j'avois droit de peu compter. Le soir, j'appris qu'ils s'étoient rassemblés sous un grand arbre, qu'ils y avoient fait un nouveau réglement, un nouvel accord;

qu'ils avoient exclu les propriétaires Anglais de tout partage sur ce qui pourroit se prendre à l'avenir; qu'ils m'avoient déposé de ma charge de capitaine, et qu'ils avoient résolu de faire le voyage de la Jamaïque. Pour me déclarer leurs intentions, ils avoient élu Morphews pour leur orateur.

Il me dit que, puisque le Diligent étoit détruit, ils étoient devenus leurs propres maîtres; que leurs engagemens avec les propriétaires et avec moi, n'avoient plus aucune force, puisque le vaisseau n'existoit plus; qu'ils avoient un nouveau réglement plus propre à produire le bien commun; que si j'y voulais souscrire, ils le vouloient bien; sinon qu'ils ne se confieroient pas plus long-tems à ma conduite; qu'ils ne vouloient pas être joués aussi vilainement que Clipperton s'étoit joué de quelques-uns de ses gens, qui avoient été pris séparément, et qu'il n'avoit pas voulu reconnoître, et que par là il avoit laissé pendre devant ses yeux, comme pirates.

Selon cet accord, les propriétaires étoient exclus, mais je l'étois aussi de la part qu'on m'avoit d'abord assignée; je ne le trouvois pas juste, et je ne voyois point ce que je devois faire dans ces circonstances. Enfin je compris qu'il étoit d'une nécessité absolue pour moi d'y souscrire;

afin de pouvoir sortir de l'île, sur laquelle ils avoient tout pouvoir de me laisser.

Après avoir, pour le bien de la paix et contre ma volonté, consenti à tout ce qu'ils pouvoient désirer, je leur recommandai le vaisseau commencé; je leur dis que je ne doutois point qu'ils n'y travaillassent avec constance, afin que, plus promptement achevé, on pût plus promptement aussi exécuter le dessein pris en commun. Tous dirent que telle étoit leur volonté.

Mais le lendemain matin, comme je me rendais sur le rivage selon ma coutume, pour les encourager chacun au travail, je n'y trouvai que le charpentier, avec deux ou trois matelots; car, quoiqu'il eût approuvé le projet des autres, il espéroit cependant recevoir quelque argent de moi, s'il travailloit avec soin, quoiqu'il ne m'en eût point parlé. Je le priai d'aller s'informer si le reste de l'équipage ne s'étoit point encore rassemblé sous le grand arbre. Il ne demeura pas long-tems, et je sus bientôt le but de cette assemblée. Ils environnèrent ma tente; Morphews et Stewart, leurs agens, s'approchèrent, et me dirent qu'ils s'adressoient à moi, au nom de tout le peuple, pour me redemander tout ce que j'avois en garde pour les propriétaires, et particulièrement sept cent cinquante

livres d'argent en morceaux, une tasse d'argent qui pesoit soixante-quinze onces et deux cents trente écus en monnaie.

Je me refusai d'abord à leurs demandes; mais il me dirent que je ne devois pas seulement contester; qu'ils désiroient tout ce qu'on avoit tiré des débris du vaisseau, tout ce que ces propriétaires ne pouvoient se procurer avec ses débris; et qu'il avoit été décidé que ces biens leur revenoient. Enfin, je fus obligé de leur tout accorder, et sur le moment, ils se le partagèrent entr'eux, selon leur nouveau réglement.

De plus, ils annullèrent le peu de pouvoir qui m'avoit été laissé sur eux, et le moindre d'entr'eux s'estima être mon égal. Quelquefois ils me refusèrent ma part de la pêche, et s'étonnoient de ce que je ne mettois pas la main à l'œuvre aussi bien qu'eux; ils ne vouloient point être mes valets, et se contenter de mon reste, après que j'aurois choisi le meilleur. Pour couronner leurs outrages, mon premier lieutenant qui devoit quelquefois manger avec moi, quitta ma table, et appela Morphews à la sienne, afin qu'il eût une meilleure nourriture Fatigué de leur constante mutinerie, j'en vins à croire que j'affronterois plus volontiers les dangers de la mer dans une petite chaloupe ouverte, que de souffrir tout, au milieu d'un équipage qui ne con-

naissoit plus de frein. J'évitois de leur rien commander, je les laissois entièrement leurs maîtres; je pris soin de n'avoir plus rien de commun avec eux; j'étois mélancolique et rêveur, et je les évitois comme les plus méchans des hommes. Ils observèrent le changement qui s'étoit fait en moi; ils en prirent ombrage, comme si je m'occupois à reprendre mon ancienne autorité sur eux. Ils résolurent de me repousser avec les armes, et enfin ils se rassemblèrent en troupe, ayant à leur tête Morphews et Brook; ils vinrent à ma rencontre, et avec une effronterie insupportable, en présence de tout l'équipage, ils menacèrent de donner la mort à mon fils, parce qu'il avoit dit à Morphews, que chacun des assistans ne l'avoit pas élu pour son orateur. Après m'avoir traité avec cette indignité, ils s'amusèrent à perdre le tems avec leur poudre et leur plomb, à tirer des chats, et dissipèrent en peu de jours toutes les provisions de guerre.

Ce que je raconte, se passa dans l'espace de tems qui est entre le 24 mai et le 15 Auguste, jour dans lequel nous vîmes un grand vaisseau qui causa dans notre troupe beaucoup de mouvemens et d'inquiétude. Avant qu'il fût en travers de la baie, nous éteignîmes tous nos feux, et enfermâmes nos nègres et nos Indiens, afin

que, si le calme retenoit le vaisseau à quelque distance, l'un deux ne s'y rendît pas à la nage. Nos craintes furent cependant bientôt dissipées; bientôt il regagna la haute mer, et parut dans un si grand éloignement, qu'il ne pouvoit être vu que par quelques-uns d'entre nous.

Dans cette occasion, où je marchai gaiement en armes avec la plupart de mes gens, je vis que plusieurs d'entr'eux obéiroient encore à mes ordres. Je leur dis que je voyois avec plaisir que leurs armes fussent en si bon ordre; mais ils me répondirent assez grossièrement, que c'étoit pour l'amour d'eux qu'ils les tenoient ainsi.

A peine ce trouble fut appaisé, qu'il s'en éleva un nouveau entr'eux. On proposa la question s'il falloit continuer le navire, ou l'abandonner; s'il ne conviendroit pas mieux de construire deux grandes chaloupes, et de brûler ce qui étoit fait. Les travailleurs et la plus grande partie des autres, soutenoient avec moi les avantages d'un vaisseau. Sur le soir, le charpentier vint me dire pourquoi je ne lui avois pas envoyé l'argent dont nous étions convenus au commencement; cette demande étoit injuste, puisque le tems du paiement n'étoit pas encore venu, et que peut-être je ne le verrois jamais. Cependant, je crus qu'il falloit l'obliger, et je lui envoyai son argent.

Pour ajouter encore à nos maux, il se forma un troisième parti, qui résolut de ne rien faire de ce qu'avoient conclu les deux autres, et de demeurer dans l'île. Ils se séparèrent des autres, et l'on vint me dire qu'ils vouloient venir durant la nuit autour de la tente et du vaisseau que l'on construisoit, pour enlever la poudre, le plomb, les instrumens et tout ce qui leur tomberoit sous la main. Pour l'empêcher, je pris les armes, les munitions, tout le butin, et je menaçai de faire feu sur ceux qui viendroient rôder autour de la tente, comme sur des ennemis.

Cette nouvelle dissention affaiblit la cabale qui s'étoit élevée contre moi; déjà je pus m'apercevoir que l'on m'écoutoit davantage, et j'en profitai pour faire avancer le travail; le lieutenant Brook vint avec honnêteté à moi, et désira que nous mangeassions ensemble. Mais je ne pus lui ôter la principale cause de sa considération pour Morphews. Cependant je sus rendre utile ce changement, et je l'employai à faire perfectionner promptement notre vaisseau. Nous nous y employâmes de la tête et des mains : le champ étoit couvert de planches, et déjà les plus grandes difficultés étoient vaincues. Mais nous n'avions de planches que celles qui avoient formé le vaisseau détruit, et elles se trouvèrent si sèches,

si peu maniables, que le feu ni l'eau ne pouvoient les rendre flexibles et propres à l'usage pour lequel on les destinoit : elles se fendoient, se séparoient comme du verre, et tout nous persuadoit qu'après toutes nos peines, il nous faudroit attendre patiemment dans la prison où nous avions été jetés, que de nouveaux moyens se présentassent pour réparer notre malheur.

Cependant à l'aide d'un travail opiniâtre, et par différentes inventions, nous parvînmes à rassembler les pièces diverses et à en faire un navire, mais tel qu'on pouvoit bien dire qu'on n'en avoit jamais vu de semblable, ou du moins, qu'il n'y en avoit point eu de pareil dans ces mers.

Le 9 septembre, la chaloupe dont j'ai déjà parlé, achevée par notre armurier ou forgeron, fut lancée à l'eau. Elle nous servit pour perfectionner notre navire, et pour aider à nous fournir des choses nécessaires à notre entretien dans le voyage que nous nous proposions de faire : car toutes nos provisions consistoient alors en un tonneau de bœuf salé, cinq ou six boisseaux de farine de cassave, et quatre ou cinq porcs vivans.

Je fis diverses tentatives pour saler du poisson et du veau marin, mais je ne pus y réussir. Enfin nous fûmes assez heureux pour parvenir

à saler le congre ou l'anguille de mer, après l'avoir mis en morceaux : nous l'ouvrions vers l'épine du dos, nous le jetions dans l'eau salée, puis nous le suspendions, afin de le dessécher sur la fumée. Comme aucun autre poisson ne pouvoit se saler de cette manière, nous recommandâmes à nos pêcheurs de prendre autant de congres qu'il seroit possible.

Alors ceux qui n'avoient point voulu prêter leurs mains au travail, connurent leur sottise; car déjà ils étoient las de vivre dans ce lieu : ils offrirent leurs services pour aller à la pêche; chacun donnoit les excuses les moins sages pour justifier sa conduite passée et son inaction. Lorsque nous eûmes lancé notre nouvelle chaloupe, elle nous fit entrevoir plus de bonheur; car, du premier essai que nous en fîmes à la pêche, elle nous rapporta le soir une grande abondance de poissons de diverses espèces, et surtout deux cents congres : c'étoit un bon commencement. Chaque tente en prit un certain nombre pour les saler.

Nous éprouvions combien il étoit utile d'avoir une grande chaloupe, et je priai le lieutenant Brook, le seul d'entre nous qui fût plongeur, d'essayer s'il ne pourroit point tirer quelques débris que nous voyions encore sous l'eau; il l'entreprit donc, mais il n'en put tirer

qu'un

qu'un petit morceau, avec deux parties rompues des chandeliers d'église, qui faisoient partie des biens des propriétaires.

Notre chaloupe revenoit chaque jour chargée de poissons ; notre armurier exerçoit nos gens à se servir du croc, et à faire des cordes neuves avec les restes éraillés des vieilles ; il fit achever ainsi sur le rivage tout ce qui nous manquoit pour les cordages ; nous rassemblâmes les pièces de nos voiles déchirées, le tonnelier faisoit de nouvelles futailles ; et en peu de tems nous eûmes des mâts, qui, arrangés avec leurs cordages, n'avoient rien de choquant à la vue.

Après avoir fait tout ce que nous pouvions faire, il ne nous restoit plus qu'à lancer le vaisseau à l'eau, pour qu'on pût mieux juger du succès du travail, et en jouir ; tout d'un coup un cri commun s'éleva : Des pompes, disoit-on, il nous manque des pompes ! Il fallut s'en occuper ; et, par un travail infatigable, nous parvînmes à réparer celles de l'ancien vaisseau, et à les rendre propres à celui qui venoit de sortir de nos mains.

Nous trouvâmes le moyen de le lancer à l'eau, dès que la mer fut haute. Nous avions rassemblé environ deux mille trois cents congres dont chacun pesoit une livre, et deux mille quatre cents pintes d'huile de baleine, utile pour cuire

les alimens; telles étoient, avec ce dont nous avons parlé ci-dessus, toutes nos provisions pour nous embarquer.

Quand notre vaisseau ne fut plus sur le chantier, il fallut lui donner un nom, et je lui donnai celui de *la Réparation* : quoique j'eusse des craintes sur sa durée, cependant tout alloit assez bien. Nous savions qu'il étoit dangereux de demeurer long-tems dans cette rade, et qu'il l'étoit d'autant plus, que nous n'avions d'ancres qu'une grosse pierre attachée à un mauvais cable; que le moindre orage pourroit nous jeter sur les rochers, et mettre en pièces ce que nous venions d'édifier avec tant de peine; nous nous hâtâmes de remplir nos futailles d'eau, et de transporter tout ce qui nous étoit nécessaire.

Notre vaisseau portoit deux mâts, et pouvoit être un bâtiment de vingt tonneaux; la seule pompe que nous avions, se trouva suffisante pour épuiser l'eau qui y pénétroit.

Le 6 octobre, nous quittâmes le rivage pour nous rendre tous à bord. Onze à douze des nôtres demeurèrent sourds à nos représentations, et n'y répondirent que ces mots : *Nous ne sommes pas encore préparés pour un autre monde.* Nous les laissâmes donc avec un nombre égal de Nègres ou d'Indiens dans cette île de Juan Fernandez.

Elle est belle, l'air y est sain; de soixante-dix hommes que nous étions, il n'y en eut pas un qui fût malade une heure pendant les cinq mois et onze jours que nous y demeurâmes, quoique nous y fussions mal nourris, et sans pain comme sans sel. Je puis en dire toute l'excellence, moi qui y descendis goutteux et impotent, et qui m'y trouvai bientôt l'un des plus forts et des plus actifs qu'il y eût parmi nous.

On trouve, sur le sommet de quelques montagnes de cette île, des plaines couvertes de forêts de lauriers d'Italie : dans la plupart de ses vallées, on trouve des palmiers qui croissent avec des nœuds ou articulations polies, comme le roseau, et dont les uns sont hauts de trente, les autres de quarante pieds. Les marins nomment *chou de palmier* le sommet de cet arbre. Lorsqu'on le coupe, on y trouve une espèce de chou blanc et tendre; mais, pour avoir un de ces choux, il nous falloit couper un bel et grand arbre.

La partie septentrionale de cette île est marécageuse; l'eau qu'on y trouve est fort bonne et se conserve très-bien en mer; dans les montagnes qui sont au couchant, on trouve deux cascades, dont la chute paroît être de trois cents pieds perpendiculaires. C'est sur ces montagnes et sur leurs limites que croissent les plus beaux

palmiers ; elles offrent la perspective la plus romantique.

Nous ne trouvâmes pas assez de chèvres sur les montagnes pour nous engager à les poursuivre ; mais les chats y sont si nombreux, qu'on ne pouvoit faire un pas sans en mettre en fuite : ceux dont l'estomac s'accommodoit de leur chair, trouvoient qu'un seul repas d'un tel aliment leur étoit plus utile que quatre ou cinq faits avec du poisson. Les Espagnols qui y portèrent des chèvres, y ont multiplié ensuite les chiens pour les y détruire. Mais, comme les chèvres y ont trouvé des asiles inaccessibles, où les chiens ne peuvent les poursuivre, elles y subsistent, et leur race y fournira long-tems des provisions à leurs ennemis et aux hommes.

Le tems où les lions marins viennent sur le rivage pour faire leurs petits, se trouva le même que celui que nous y passâmes. Ils ont le corps d'une grosseur incroyable, long de dix à onze pieds ; ils en ont presqu'autant en circonférence : je croirois que chacun peut remplir un tonneau d'huile ou de graisse : ils sont si paresseux, qu'en arrivant sur le sable, on les voit s'endormir, et ils y demeurent assoupis pendant un mois : tel est leur engourdissement, qu'on peut lâcher un coup de pistolet devant leur tête sans les troubler. Dans les lieux où ils se rassemblent pour allaiter

les petits, c'est toujours un vieux et grand lion marin qui fait une garde constante, et dès qu'un ennemi approche, il commence à rugir d'une manière effrayante; il menace de la mort celui qui ose troubler leur repos, et vraisemblablement un combat avec cet animal seroit redoutable.

Nous étions accoutumés de marcher autour d'eux sans crainte, parce qu'excepté ceux qui prennent soin des petits, ils étoient ensevelis dans un profond sommeil : c'est sur la terre qu'ils s'accouplent, qu'ils font leurs petits, qui s'accouplent eux-mêmes avant que le tems arrive où ils vont se plonger dans la mer, tant leur accroissement est rapide. On peut nommer aussi *loups marins* les veaux marins, puisque leur tête est plus semblable à celle du loup qu'à celle du veau : ils diffèrent des veaux qu'on voit dans l'hémisphère septentrional, car la tête de ceux-ci ressemble en effet davantage à celle du chien. Ils sont naturellement grondeurs, et ils grondent avec colère dès qu'on les approche : leur queue est formée de deux nageoires, par le moyen desquelles ils nagent avec autant de vîtesse que les lions marins.

Tout ce qu'on voit, tout ce qu'on entend sur cette île, est différent de ce qu'on trouve ailleurs. Sa situation même lui donne un air sauvage, une beauté irrégulière qu'il n'est pas facile

d'exprimer : il ne l'est pas non plus de décrire la diversité des points de vue sur les hauteurs ; des collines inaccessibles pendant le jour, l'obscurité, la solitude des étroites vallées durant la nuit : le bruit des flots qui frappent sans cesse le rivage, celui des cascades qui tombent dans de profonds abîmes, les mugissemens des lions et des veaux marins, la voix plus claire et plus résonnante de leurs petits, font un charivari si sauvage et quelquefois si effrayant, que l'homme le plus robuste doit y avoir été long-tems, avant de pouvoir y jouir des douceurs d'un sommeil rafraîchissant, et n'y plus éprouver des sentimens de terreur.

Nous fûmes donc sous voile le 6 octobre : on sait quels étoient nos vivres ; nous étions au nombre de quarante, nous couchions sur des paquets d'anguilles de mer ; nous n'avions aucune commodité, point d'habits, point de chemises dont nous pussions changer ; autour de nous s'élevoit une insupportable puanteur. Nous n'avions aucun vase pour boire ; nous buvions avec un roseau plongé dans un tonneau, qui servoit à tous, et étoit dégoûtant pour plusieurs : les morceaux les plus insipides que nous mangions, faisoient naître parmi nous des querelles qui ne finissoient point, et on entendoit des cris éternels. Notre foyer étoit formé de la moitié d'un

tonneau rempli de terre, et notre cuisine se faisoit avec tant de lenteur, qu'elle causoit un long tintamarre du matin au soir.

C'est ainsi que nous allions voguer sur l'Océan; nous nous estimions heureux de pouvoir naviguer encore une fois, et nous vivions dans l'espérance que bientôt nous aurions quelque bonne rencontre : tous les jours, lorsque le vent de mer souffloit, nous étions en danger; car notre vaisseau n'étoit élevé que de seize pouces au-dessus de l'eau, et les vagues y entroient dès qu'elles s'élevoient : notre tillac étoit à jour, et nous n'avions point de toile cirée pour le couvrir; il falloit que notre pompe fût toujours en mouvement pour nous empêcher d'être submergés.

Le 10 octobre, nous découvrîmes un grand vaisseau qui nous parut avoir été construit en Europe; je tremblai que ce ne fût un vaisseau de guerre : malgré notre inquiétude, nous courûmes sur lui. L'ennemi, qui découvrit notre voile brune, soupçonna ce que nous étions, et tourna vers le couchant pour s'éloigner à toutes voiles. Il éleva son pavillon, et tira un coup de canon, toujours en fuyant. Mais deux heures après, la mer fut calme, et nous nous servîmes de nos rames.

Cependant nous cherchâmes nos armes, et les

trouvâmes en fort mauvais état. Le tiers de nos fusils étoit sans pierre, et nous n'avions que trois sabres, qu'un seul canon mal monté, placé sur le tillac, deux boulets et quelques clous enchaînés, des têtes de clous, le battant de la cloche de notre vaisseau naufragé, et quelques sacs de cailloux arrondis par les flots : nous en avions employé à la chasse; nous ne pouvions être plus mal équipés pour un abordage et pour un combat, et c'étoient là nos seuls moyens pour prendre un autre navire.

Dans l'espace d'environ quatre heures, nous parvînmes à ce vaisseau; chacun, paroissant se reposer sur son courage, regardoit ce bâtiment comme devenu notre proie. Mais, lorsque nous vîmes de plus près sa force, ses canons, ses pierriers, ses nombreux défenseurs, dont les armes brillantes recevoient du soleil un nouvel éclat, que nous nous entendîmes appeler *chiens d'Anglais*, qu'on nous offroit d'un air méprisant des secours pour venir sur leur bord, et qu'en même tems ils firent une décharge qui tua notre canonnier et abattit notre mât d'avant, la plupart de mes gens furent ébranlés, et surtout ceux qui auparavant étoient les plus ardens : ils demeurèrent un instant appuyés sur leurs rames; je les encourageai : nous sommâmes les Espagnols de se rendre, et chamaillâmes avec eux jusqu'à

ce que nous les eussions dépassés ; pour arrêter l'ennemi, il falloit l'accrocher ; trois fois nous l'essayâmes, mais toujours sans succès.

La nuit vint, le calme continua, et nous nous munîmes de crocs pour recommencer le matin nos opérations. Nous avions résolu, ou de prendre le vaisseau, ou d'en être pris. Dès la pointe du jour, vingt hommes se jetèrent dans la chaloupe, qui se mit en travers de l'ennemi, tandis que je l'accrochois : déjà la chaloupe m'assuroit de son succès, déjà je croyois combattre et vaincre, lorsque le vent s'éleva, et le vaisseau s'éloigna de nous. Ce vaisseau s'appeloit la *Perle*, et il avoit appartenu à un armateur de St.-Malo dans la dernière guerre ; alors il portoit quarante canons. Nous ne perdîmes dans cette escarmouche que notre canonnier Gilbert Henderson, mais nous eûmes trois blessés ; le premier lieutenant Brook le fut à la jambe ; notre premier bosman Coldsea, aux parties, et un des matelots, sur le dos. Deux d'entr'eux se rétablirent, et il y eut dans leur guérison quelque chose d'extraordinaire ; car le chirurgien n'avoit d'autres médicamens, que de l'huile de veau marin, et quelques autres choses qu'il avoit trouvées dans l'île ; mais Coldsea, après avoir langui misérablement pendant neuf à dix mois, mourut enfin.

Notre situation ne pouvoit être plus déplorable; car, dès que nous eûmes été séparés du vaisseau, il s'éleva un vent violent qui dura quatre jours sans relâche, tel enfin que durant tout cet espace, nous n'eûmes pas une heure l'espérance de nous sauver. Il fallut nous traîner sur le tillac pour embosser notre chaloupe, qui, tenant au vaisseau par une corde fort courte, donnoit à chaque vague des coups si violens à l'arrière du batiment, qu'elle sembloit devoir le fracasser à chaque instant. La mer étoit très-haute, elle couvroit notre pont, et chaque vague sembloit nous annoncer la fin de notre voyage. Aussi la frayeur extrême que cette tempête inspira, porta plusieurs de nos gens à déclarer qu'à la première occasion, ils descendroient sur le rivage, et ne le quitteroient plus.

Dans cette extrême nécessité, je jetai les yeux sur la relation de Frezier, et sur ce qu'il dit de l'île Iquique; je proposai à mon équipage de faire une tentative dans ce lieu-là; tous approuvèrent mon projet, et nous y dirigeâmes notre course. Il nous fallut trois semaines pour arriver à cette latitude. Nous jetâmes notre ancre à quelque distance, et, pénétrant au travers des rochers avec notre chaloupe, nos gens virent des Indiens qui les invitoient à descendre sur le sable. A cette invitation amicale, ils

s'élancèrent sur le bord, et marchant à la maison du chef, après avoir traversé le village, ils y trouvèrent des vivres plus précieux alors à nos yeux que l'or et l'argent.

Ce trésor consistoit en soixante boisseaux de farine de froment, cent vingt de différens grains, du bœuf, du mouton, du porc, quelques milliers de livres de poisson salé, beaucoup de volaille, du biscuit, du pain blanc pour quatre ou cinq jours, et cinq ou six cruches de vin du Pérou, et du brandevin. Ce qu'il y a de plus heureux encore, c'est que nous trouvâmes une grande chaloupe pour apporter tout le butin au vaisseau; car la nôtre pouvoit à peine porter les hommes qui étoient descendus. (Iquique ou *Yqueique* est au 20e degré de latitude sud.)

On ne peut exprimer par des paroles l'ivresse de la joie que ces provisions firent naître dans le vaisseau. Les banquets succédoient à la faim, l'abondance à la disette. Le pain blanc fut partagé entre tous, ainsi que le brandevin, et j'eus soin de ne leur en laisser boire qu'avec modération; chacun n'en eut d'abord qu'une demi-chopine. Après avoir vécu un jour ou deux de cette nourriture saine, nous nous étonnâmes que notre estomac eût conservé ses forces, après nous être nourris long-tems avec nos anguilles

insipides et puantes, cuites dans l'huile de veau marin.

Notre second lieutenant Randall, qui avoit conduit l'entreprise, me dit qu'il n'avoit pas trouvé la moindre résistance. Le peu d'Indiens qui s'étoient trouvés dans l'île, avoient aidé à piller les Espagnols, et avec autant de satisfaction que nous-mêmes.

Cette petite colonie d'Iquique consiste en une soixantaine de maisons éparpillées et mal bâties, et en une petite église. Il n'y a pas un coin de terre couvert de verdure dans cette île; elle ne produit rien de ce qui peut fournir aux nécessités de la vie, pas même de l'eau, que ses habitans vont chercher dans des chaloupes à Pisagua, lieu situé plus au nord à dix milles de distance. Notre chaloupe s'y rendit, et fut bientôt de retour.

Nous résolûmes de tenter quelque entreprise sur la rade de Nasco, ou à Pisco, et nous déployâmes nos voiles pour nous y rendre : nous arrivâmes le même jour à la hauteur de Sierra, qui domine Nasco, et deux heures avant le jour, nous rencontrâmes un gros vaisseau. Les circonstances de notre combat avec lui furent semblables à celles du combat avec la Perle : nous l'attaquâmes, et le calme nous prit. Nous espérâmes, pendant sept à huit heures, de nous

en rendre maîtres ; puis il s'éleva un vent si violent, qu'il fallut l'abandonner ; car notre vaisseau étoit si foible, qu'il auroit été mis en pièces en heurtant contre celui que nous attaquions ; il s'appeloit le *St.-François Palacio*, portoit sept cents tonneaux, huit pièces de canon, dix pierriers, et étoit bien muni de petites armes.

C'étoit être malheureux, que de voir deux fois sa proie échapper par le même hasard, et c'étoit là les deux seuls vaisseaux que nous eussions rencontré sur ces mers. Cette dernière tentative inutile excita parmi nous beaucoup de murmures. Plusieurs perdirent l'espérance de pouvoir jamais être plus heureux, et, ne pouvant se rendre maîtres de l'ennemi, ils croyoient qu'on devoit se rendre à lui, tandis que le calme qui étoit revenu, le tenoit près de nous.

Pour m'opposer à leurs desseins, je pris soin d'éloigner les deux chaloupes, où je plaçai deux hommes en qui je croyois pouvoir me confier, et je leur ordonnai de les tenir à une assez grande distance, pour que nos hommes ne pussent les atteindre ; mais, quoique j'eusse mis ma confiance sur ces quatre hommes, les deux qui étoient dans la meilleure s'évadèrent

avec elle, et le jour suivant, je m'aperçus que le premier lieutenant et Morphews avoient fait un parti contre lequel j'étois trop foible pour me défendre, et qu'ils vouloient s'éloigner avec la chaloupe qui nous restoit. Mais il s'éleva un vent si fort dans la nuit suivante, qu'ils abandonnèrent leur projet.

Le jour parut, et nous cinglâmes vers la rade de Pisco, où nous découvrîmes un vaisseau. Nous allâmes à lui avec le courage du désespoir, et nous plaçâmes en travers devant lui; mais, à notre grand contentement, nous ne trouvâmes aucune résistance : le capitaine, les officiers sortirent de leurs chambres, le chapeau bas, et nous prièrent bien humblement de leur accorder la vie.

Avant d'arriver à ce vaisseau, j'avois envoyé la chaloupe pour prendre la sienne qui étoit sur le rivage. Mes gens l'amenèrent, mais l'attachèrent si mal, qu'elle fut bientôt assez loin pour que nous ne pussions plus l'atteindre, et avec elle, nous perdîmes les effets les plus précieux du vaisseau qu'on y avoit transportés.

Notre prise étoit un bon vaisseau, nommé le *Jésus-Maria*, d'environ deux cents tonneaux, chargé de poix, de goudron, de cuivre et de planches. Le capitaine nous offrit seize cents

écus pour le racheter; mais, dans les circonstances où nous nous trouvions, nous ne pouvions accepter cette proposition.

Le capitaine me dit que la Perle étoit depuis quelque tems arrivée au Callao, et qu'elle nous y avoit fait connoître. Son capitaine et trois hommes avoient été tués dans le combat, l'aumônier et quelques autres avoient été blessés. Déjà elle étoit retournée à la mer, fortifiée de dix canons et de cinquante hommes, afin de croiser pour nous retrouver : on avoit envoyé dans la même vue une frégate, nommée *le Poisson-volant*, qui portoit vingt-huit canons.

Sur cette nouvelle, nous nettoyâmes notre navire, et le donnâmes avec un ancre au capitaine espagnol : il s'éloigna dès que le vent s'éleva. Nous retrouvâmes peu de tems après la chaloupe qui s'étoit évadée, et qui vint à nous, croyant que nous étions espagnols. Les deux hommes qui la montoient étoient presque morts; il y avoit trois jours qu'ils n'avoient ni mangé ni bu; seulement ils avoient abordé à une petite île pour y tuer quelques veaux marins, et boire leur sang. Ils s'excusèrent de nous avoir abandonné, sur ce qu'ils s'étoient endormis, et le vent qui souffla faiblement durant la nuit, les éloigna de nous au point qu'ils n'avoient pu nous découvrir à leur réveil.

De Pisco, située à soixante lieues au vent de Callao, je cinglai vers la haute mer, jusqu'à ce que nous fussions à cinquante lieues du rivage. Je demeurai dans cet éloignement jusqu'à ce que nous fussions parvenus au nord de Callao. Je gouvernai alors vers le Continent, un peu au midi de Truxillo, et nous visitâmes les rades de Guanchaco, Malabriga et Cheripe; nous n'y trouvâmes aucun bâtiment, et nous nous retirâmes entre l'île de Lobos de Tierra et le Continent (1).

Le 25 novembre, nous nous trouvâmes dans les contrées de Paita. J'y fis quelques prisonniers que j'interrogeai sur l'état de la ville. Ils me répondirent qu'elle étoit fort pauvre, et que je n'y trouverois ni argent ni vivres. Ils me montrèrent sur le rivage un petit bâtiment que Clipperton y avoit envoyé avec quelques prisonniers, qui y avoient répandu tant d'alarmes, qu'on avoit porté dans l'intérieur du pays tout ce qui pouvoit être de quelque prix. Cette désagréable nouvelle ne nous détourna point du projet d'y faire une visite; nous y entrâmes avec pavillon espagnol, et le gardâmes jusqu'à ce que nous eussions trouvé un ancrage.

---

(1) Tous ces endroits sont dans la mer du Sud, sur la côte du Pérou.

A peine avions-nous jeté l'ancre, que j'y envoyai mes deux chaloupes avec vingt-quatre hommes armés et conduits par le lieutenant Brook. Les seuls rameurs avec deux ou trois soldats se montroient; les autres étoient couchés au fond de la chaloupe. Ils s'approchèrent ainsi de la ville, sans faire naître le moindre soupçon aux habitans, qui les croyoient Espagnols; et après leur débarquement, ils trouvèrent les enfans jouant sur le rivage : en s'y montrant armés, ils excitèrent les premières craintes, et dans un instant tout y fut dans le trouble; tout s'enfuit, la ville fut déserte, et l'on n'y put trouver que quelques ballots de draps grossiers, environ cinq cents chiens de mer desséchés, deux ou trois paquets de quincaillerie, un peu de pain et des sucreries.

Nous prîmes encore dans un petit vaisseau à l'ancre, une chaloupe avec cinquante cruches de vin du Pérou et de brandevin, dont le possesseur nous dit qu'il venoit de Callao, où à son départ il étoit arrivé un ordre de ne laisser sortir que des vaisseaux grands et bien armés. Il fut aussi le premier qui m'annonça qu'Hatley avoit été fait prisonnier, et avoit ainsi perdu la riche prise qu'il avoit faite. Il m'assura que si le capitaine Clipperton avoit débarqué ici la première fois qu'il y vint, il y auroit trouvé 400,000 pièces de huit,

avec une grande quantité de quinquina, et autres marchandises précieuses qui eussent été faciles à enlever. Souvent on amène ici le trésor du roi d'Espagne, sous la direction des officiers, et c'est ce qui lui avoit fait former deux fois le dessein de surprendre la ville, sans l'avoir exécuté.

Collan qui est à deux milles au nord de Paita, près de l'embouchure d'un fleuve, est un petit endroit habité par quelques Indiens. De là, nous dirigeâmes notre course vers l'île la Gorgone, dans la baie de Panama. Pendant cette navigation, nous construisîmes une citerne de bois, assez grande pour contenir dix tonneaux, et suffisante pour remédier à notre disette de tonneaux.

En chemin nous visitâmes l'île Plata, le promontoire Saint-François et la Gorgonilla. Enfin le 2 décembre, nous jetâmes l'ancre sous le vent de la pointe septentrionale de la Gorgone, à un quart de mille du rivage. Nous y fîmes avec facilité notre provision d'eau dans une rivière qui s'y jette dans la mer; nous avions le bois dans le voisinage et près du rivage, de sorte qu'en deux fois vingt-quatre heures nous eûmes fait nos provisions, et pûmes retourner à la mer: nous nous hâtions, parce qu'on pouvoit nous y venir chercher.

Après nous être remis en mer, nous tînmes

conseil sur ce qu'il nous convenoit de faire. Le plus grand nombre vouloit qu'on se rendît sur les côtes de l'Asie, et pour cette raison, ils avoient changé l'ancien nom de notre vaisseau en celui du *Retour-Heureux* : ils s'efforcèrent de nous en faire prendre le chemin; mais les vents et les courans s'y opposèrent, et quelques-uns de nous, à qui cette résolution déplaisoit, firent des trous à notre citerne, pour qu'elle perdît la plus grande partie de son eau.

Cette aventure, les vents contraires, le calme nous retinrent assez long-tems pour nous faire consommer nos provisions, et il nous devint impossible d'entreprendre un si long voyage. Pour réparer le vide qu'avoit fait notre consommation, nous résolûmes d'aller à l'île Quibo, sous le 7° 40′ de latitude nord. Je conjecturai, d'après le récit du capitaine Roger, que ses habitans vivoient dans l'abondance avec les productions de l'île.

Le 12 janvier 1721, nous jetâmes l'ancre entre les îles Quibo et Quivetta, dans une baie sablonneuse et commode pour faire de l'eau et du bois. Le matin qui suivit notre arrivée, nous vîmes deux grandes barques ramer vers l'île de Quivetta; l'une d'elles portoit pavillon espagnol. Nos chaloupes, commandées par le lieutenant Brook, s'en emparèrent après un court combat:

il avoit trouvé leur équipage sur la rive, et ne put faire que deux prisonniers, un noir et un métis; tout le reste s'enfuit dans les forêts.

Le métis nous affligea, lorsqu'il nous apprit qu'un vaisseau chargé de provisions avoit passé fort près de nous pendant la nuit; cependant, pour tempérer notre chagrin, il nous promit de nous mener dans un lieu où nous pourrions nous en fournir sans danger, et qui n'étoit éloigné de l'endroit où nous étions que de deux ou trois journées.

Aucune nouvelle ne pouvoit nous être plus agréable; nous travaillâmes avec ardeur pour nous pourvoir d'eau et de bois, puis nous partîmes. Le 19 janvier, nous vînmes nous placer entre le Continent et l'île Sebaco, et nous jetâmes l'ancre sur six brasses d'eau, vis-à-vis d'un champ vert, qui est une marque suffisante pour faire reconnoître cette place. Notre guide désiroit que nous pussions y paroître au moins trois heures avant le jour, afin d'avoir le tems nécessaire pour arriver aux plantations.

Nous descendons dans nos chaloupes vers les deux heures du matin, et je laisse mon fils avec quelques hommes pour prendre soin du vaisseau; nous remontons la rivière Saint-Martin, et de là, en divers bras fort étroits d'un golfe couvert de roseaux où l'on ne pouvoit ramer:

ce chemin me faisoit soupçonner le guide d'avoir de mauvais desseins. Cependant, au point du jour, nous débarquons dans une belle plaine, et après avoir marché pendant une heure, nous arrivons à deux fermes dont le propriétaire s'enfuit, mais laissa sa femme et ses enfans dans la maison.

Ce lieu étoit environné de troupeaux nombreux de gros bétail, de porcs et de volailles : nous y trouvons du bœuf séché, des fruits, du maïs, des gâteaux chauds paîtris avec du lait. Il y avoit long-tems que nous n'avions mangé d'un si bon aliment. Le jour étant devenu plus clair, nous vîmes notre vaisseau fort près de nous : je demandai au métis pourquoi il nous avoit fait faire tant de détours. Il répondit qu'il avoit rencontré une rivière, et ne s'étoit point souvenu s'il falloit la traverser ou la suivre, et qu'il avoit pris ce dernier parti. J'y envoyai quelques hommes qui n'y trouvèrent de l'eau que jusqu'aux genoux, et pour nous épargner la peine de porter notre butin aussi long-tems, je fis remonter la rivière à une des barques.

Nous n'avions pas été long-tems dans ces fermes, que leur possesseur revint. Il offrit de nous fournir autant de bœufs que nous le désirerions, et nous reçûmes amicalement son offre;

il nous en amena plus que nous ne voulions : nous n'avions pas assez d'eau à bord pour les nourrir vivans, et cette considération rendoit nos prétentions modérées.

Ceux que nous crûmes devoir accepter, furent tués, et nous les fîmes porter à bord; nous en coupâmes la chair en longues tranches épaisses d'un doigt, qui prenoient si peu de sel, que sur cent livres on n'en employoit que quatre ou cinq pour les saler : nous les laissâmes dans le sel pendant quelques heures, puis nous les suspendîmes au soleil pour les sécher, ce qui nous a paru la meilleure manière de l'apprêter; la viande nous en a toujours semblé préférable.

Après notre capture, nous revînmes au vaisseau; le tillac étoit couvert de volailles et de cochons. Ceux-ci avoient le nombril, ou quelque chose de semblable, sur le dos. Les Espagnols disent que c'est un animal terrible, lorsqu'on le rencontre sauvage dans les forêts. Il ne devient cependant jamais bien grand : on le nomme *Pécari*.

Le 25 janvier, nous étions sous voiles, à quelque distance du Continent; nous voulions en suivre le rivage jusqu'à ce que nous eussions découvert quelques maisons de construction européenne : je craignois cependant d'être décou-

vert par quelque vaisseau de guerre. Demi-heure après survint un calme. Bientôt nous vîmes une chaloupe ramant vers nous ; c'étoit celle du Succès, commandée par le sieur Davidson. Nous fûmes également étonnés de nous rencontrer après une si longue séparation : ils ne pouvoient croire que nous fussions leurs compatriotes, et quand ils en furent assurés, ils s'étonnèrent de nous voir dans un état si foible et si misérable; nous ne pouvions imaginer que le Succès eût demeuré tant de tems à errer dans ces mers. Je lui racontai nos longues infortunes, et il me dit à son tour les événemens les plus remarquables qui leur étoient arrivés depuis notre départ jusqu'à ce jour.

Il me dit entr'autres choses, qu'il y avoit environ un an qu'ils avoient pris un brigantin neuf et bâti en France, que leur capitaine y avoit fait transporter divers effets précieux, dont la valeur étoit estimée de 10,000 livres sterlings, y avoit mis une partie de son équipage sous le capitaine en second Mitchell, et lui avoit ordonné de se rendre à une île sur la côte du Mexique, et de l'y attendre. Mais n'ayant pu retrouver ensuite cette île, il y avoit toute apparence que Mitchell et ses gens étoient morts de faim, ou qu'ils avoient été tués par les Espagnols ou les Indiens,

ou encore qu'ils avoient été ensevelis dans les flots (1).

Nous fûmes affligés du sort du capitaine Mitchell, homme intègre, officier expérimenté : je demandai à Davidson à quoi se montoit la valeur du butin qu'ils avoient fait; il me répondit, à 70,000 écus; mais qu'elle auroit été bien plus considérable, s'ils n'avoient pas laissé échapper des occasions heureuses.

Le lendemain j'allai sur le Succès : je racontai au capitaine Clipperton et au sieur Godfrey, l'agent commun des propriétaires, toute l'histoire de mon voyage jusqu'à ce jour. Ils voulurent me demander compte de nos prises, et y prendre une part commune; mais notre vaisseau étant perdu, cette prétention me parut injuste. Je leur promis que le jour suivant je leur ferois une réponse sur cette prétention, pour laquelle je devois consulter mes gens.

Parmi d'autres discours que nous tînmes, Clipperton m'apprit qu'il venoit de l'île Cocos, où ses gens étoient devenus malades. Je lui offris mes services pour le conduire à Mariato, qui

---

(1) L'envoi du brigantin et de Mitchell avoit un autre but, comme on l'a vu dans le voyage de Clipperton. On doit se souvenir qu'il y avoit de l'animosité entre les deux capitaines.

n'étoit qu'à cinq lieues de nous, où ses gens pourroient se rafraîchir, et se pourvoir de toutes les choses qui leur étoient nécessaires. Il ne l'accepta pas, mais il résolut de se rendre aussi promptement qu'il lui seroit possible aux trois Isles-Marie, où il prétendoit trouver beaucoup de tortues. Je le quittai le soir.

Le matin, comme je me disposois à me rendre encore à son bord avec quelques-uns de mes officiers, je le vis déployer promptement toutes ses voiles, et s'éloigner de notre chaloupe. Nous revînmes avec elle à bord; je fis des signaux de détresse, je tirai des coups de canon; mais le capitaine n'y fit point attention, jusqu'à ce que ses officiers s'étant récriés sur sa dureté, il fit ferler les voiles.

J'étois irrité de ce traitement. Je m'approchai cependant, et envoyai demander, par mon premier lieutenant Brook, la cause d'un départ si précipité, et pour lui dire que j'avois besoin de diverses provisions, que je ne demandois pas qu'il me donnât, mais qu'il me vendît.

Sur cette clause, il m'accorda deux de ses canons, soixante boulets, des balles, des pierres à fusil, une carte espagnole des côtes du Mexique et d'une partie de l'Inde et de la Chine, un clepsydre d'heures, un de minutes, et environ trois cents livres de sel; mais nulle raison ne

put le déterminer à donner le moindre médicament de la caisse de son chirurgien, pour adoucir la blessure de Coldsea. Je voulus ensuite l'engager à nous permettre de nous rendre aux Indes avec lui ; mais il s'y refusa, et dit que chacun devoit penser à soi. L'agent Hendry, les lieutenans Rainer et Dodd, qui avoient toujours désiré de retourner en Angleterre, me prièrent de leur permettre de passer à bord du Succès; je le leur permis, et Clipperton partit, nous laissant près de l'île Cano.

Après l'achat de nos provisions, je résolus d'aller chercher fortune vers le sud, à la baie de Panama ; mais le plus grand nombre fut d'avis de se rendre aux trois Iles-Marie, pour y saler des tortues, et de là, partir pour l'Inde. Nous dirigeâmes donc notre course vers ces îles ; en chemin, nous rencontrâmes encore le Succès, qui cherchoit Sonsonate, lieu où il espéroit qu'on racheteroit le marquis de Villa-Rocha, qui, depuis quelque tems, étoit son prisonnier. Nous approchâmes du vaisseau, et nous nous informâmes de la santé de tous : ils prirent cela pour une raillerie ; mais, sans nous aigrir davantage, il continua son chemin, et nous le nôtre.

Contrarié par les vents, par des calmes fréquens, par des courans peu connus, nous serions tombés dans une disette affreuse, si nous

n'avions eu des tortues que nous trouvions sur l'eau. Nous avions une sentinelle chargée de veiller sur celles qui se montroient; on les reconnoissoit dans un grand éloignement, par les oiseaux qui se reposoient sur leur dos. Lorsque nous en découvrions une, nous prenions l'avantage du vent pour arriver près d'elle, et en augmenter nos provisions.

Quoique cette chasse aux tortues nous eût écarté de notre chemin, ce n'étoit pas là notre plus grande peine, ni l'inconvénient le plus fâcheux que nous éprouvassions; l'apprêt de nos provisions avoit beaucoup consommé de notre eau, et elle fut encore plus promptement épuisée, parce que nous faisions bouillir la tortue avec des fruits du pays. La crainte de la soif qui nous menaçoit d'une mort prompte, sans espérance de trouver un moyen d'y échapper, nous fit rapprocher du Continent, et former le dessein de piller quelque petite ville, que nous découvririons en suivant le rivage. Guatulco étoit la plus voisine; mais le matin que nous nous disposions à en approcher, nous découvrîmes une voile sous le vent; il nous parut plus avantageux de la poursuivre que de descendre sur le Continent, et nous cinglâmes vers elle. Mais nous reconnûmes bientôt ce vaisseau pour le Succès.

Nous fûmes donc encore doublement trompés dans nos projets. Notre marche sur le vaisseau nous avoit fait tomber sous le vent, ce qui nous rendoit presque impossible d'atteindre Guatulco; et il ne nous resta d'espérance, que celle que le vent nous favoriseroit encore assez long-tems pour que nous pussions entrer dans quelque bon port.

Il nous favorisa, mais foiblement et pendant une heure. Nous luttâmes ensuite contre les vents contraires qui détruisirent nos espérances, et nous jetèrent si loin, que nous fûmes forcés de nous réduire à un petit pot de terre rempli de calavanze, espèce de haricots étroits; c'étoit la ration d'un homme pendant vingt-quatre heures; et encore nous en n'eûmes pas pour long-tems : il fallut recourir au reste négligé depuis quelques mois de nos anguilles de mer, et qui s'étoient amollies et corrompues dans l'eau du fond de cale. C'étoit la nourriture la plus dégoûtante dont jamais homme se soit servi.

C'est dans ces circonstances malheureuses, que nous revîmes une quatrième fois le Succès, près du port des Anges. Après nous être reconnus, nous nous approchâmes de si près, que les matelots auroient pu se parler, et se jeter des morceaux de biscuit de l'un à l'autre bord; mais nous ne nous dîmes pas un mot; le capitaine

Clipperton avoit ordonné à ses gens de ne faire aucune attention à nous, et quoiqu'il connût bien les difficultés et les dangers que nous aurions à combattre pour nous rendre aux Indes, puisqu'il disoit qu'avant de nous y voir, il verroit le jour où un enfant naîtroit avec les cheveux gris; il nous voyoit sans remords dans la situation la plus pénible; il ne vouloit point la soulager, et ne nous offroit point une main secourable pour nous délivrer de la mort qui nous menaçoit.

Nous étions environnés de maux, de désastres menaçans, lorsque le 12 mars, à la hauteur du port Acapulco, nous vîmes un vaisseau entre la terre et nous. Je vis bientôt que c'étoit un beau et grand navire construit en Europe, et qui portoit pavillon espagnol. J'en conclus que c'étoit l'Etonnant, qui avoit appartenu au prince de Saint-Bueno, vice-roi du Pérou. Sur ce soupçon, je m'éloignai pour ne pas retomber sous les serres de cet ennemi.

Lorsque j'eus vu le pavillon espagnol, j'avois arboré celui d'Angleterre, et je donnai à Clipperton des signaux pour nous réunir contre l'ennemi commun, et il parut y concourir. Il m'envoya son second lieutenant Cook, dans sa chaloupe, avec une lettre obligeante pour moi, où il me disoit qu'il cherchoit à combattre le

vaisseau de Manille, et me demandoit si je voudrois l'aider dans cette entreprise ; si je voudrois venir le voir le lendemain sur son bord, où nous traiterions de l'accord entre nos équipages et de nos vaisseaux. Cette demande me surprit, je n'y répondis pas sur le moment, mais je promis de me rendre auprès de lui le lendemain matin.

Je crus devoir lire sa lettre à tous mes gens, et je leur représentois quels avantages en alloient résulter pour nous ; tous montrèrent la volonté la plus déterminée de concourir à cette entreprise. Mais Clipperton en avoit agi si mal avec nous, qu'ils désirèrent qu'on leur donnât des assurances sur la part qui devoit leur en revenir, et qu'elles fussent signées du capitaine de Godfrey, agent des propriétaires, et de tous leurs officiers.

J'allai donc à bord pour dresser un acte tel que mes gens désiroient l'obtenir. Après les réflexions préliminaires, il fut convenu que j'enverrois la plus grande partie de mes gens à bord du Succès, dès que nous aurions découvert le vaisseau de Manille ; qu'on conserveroit une chaloupe pour reconnoître l'ennemi, et que de mon vaisseau je ferois élever un flambeau ou une fumée durant la nuit, si je trouvois l'ennemi trop fort pour nous. Il fut résolu que nous irions

à l'abordage pour ôter à l'ennemi l'avantage de ses gros canons et de la construction forte et épaisse de son navire, qui lui permettoit de braver nos efforts. Clipperton m'assura qu'il connoissoit le tems où le vaisseau que nous attendions devoit sortir du port; c'étoit toujours deux ou trois jours après la semaine sainte; nous avions donc encore une dixaine de jours à attendre.

Avant de retourner sur mon vaisseau, je dis au capitaine Clipperton quelle étoit notre disette, et surtout que nous souffrions du manque d'eau. Il me dit qu'il en avoit quatre-vingts tonnes à bord, et qu'il m'en fourniroit autant que j'en désirerois.

J'avois le plaisir d'être enfin ce que je devois être sur mon vaisseau; j'avois recouvré mon autorité; tous me témoignoient leur contentement, tous avoient les plus heureuses espérances; mais Morphews, qui avoit fait naître les désordres passés, craignoit mon ressentiment, et crut qu'il n'y avoit de sûreté pour lui, qu'en se conciliant la faveur des officiers du Succès; il y parvint par son activité, sa soumission, ses présens. Il passa sur ce vaisseau, et Rainer, qui m'avoit quitté, rechercha ses anciens compagnons, et repassa sur mon navire.

Nous croisâmes en bon ordre et remplis d'es-

pérance jusqu'au 17 mars, que Clipperton, contre sa coutume, parut vers le soir à deux milles devant nous, sans avoir fait de signaux ou calé une de ses voiles, pour que nous pussions le suivre : je demeurai irrésolu sur ce que je devois faire. Cependant je me préparai à le suivre pendant la nuit, et je le vis jusqu'à ce qu'un feu qui parut sur le rivage, me fit retourner vers la mer. Nous étions étonnés de n'avoir reçu aucun signal pendant tout ce tems. Enfin le matin nous espérions en recevoir, mais le jour ne nous montra plus de vaisseau sur la mer. Cette vue nous jeta dans la plus grande inquiétude, surtout quand nous réfléchissions à l'état déplorable dans lequel nous étions réduits, au manque d'eau, à l'espace qui nous séparoit de tous les lieux où nous en pouvions trouver, et nous n'en avions pas même le choix : nous avions plus de trois cents lieues à faire contre le vent, pour arriver aux Iles-Marie, et bien plus encore, si nous voulions nous rendre au golfe Amapalla ou à l'île des Cocos.

Malgré cette situation cruelle, je demeurai encore deux ou trois jours à croiser dans le lieu dont nous étions convenus : mais enfin, je résolus de me rendre dans l'endroit le plus commode pour faire de l'eau, et il en étoit tems. Car nous étions encore environ quarante hommes, et nous n'avions

n'avions plus que trois futailles d'eau pour faire un si long trajet, sur des côtes exposées à de longs calmes, à des vents variables et à des courans incertains.

Nous sûmes dans la suite que Clipperton, dans la nuit où il nous abandonna, avoit assemblé ses officiers, et leur avoit dit que son intention étoit de s'éloigner des côtes ; que tous lui avoient représenté qu'il y auroit de la cruauté à le faire sans m'en avertir, sans nous donner de l'eau ; qu'il avoit répondu à cette représentation que je pouvois me rendre à l'ennemi pour échapper à la disette, et que c'étoit une destinée que bien d'autres avoient subie avant moi.

Le 30 mars, nous arrivâmes à la hauteur de la baie de Sonsonate, et j'y vis, au moment où le soleil se couchoit, un vaisseau à l'ancre. Comme la lune brilloit durant la nuit, j'envoyai mon premier lieutenant avec les plus robustes de mes matelots, pour observer si ce que j'avois pris pour un vaisseau, en étoit un en effet. A leur retour, ils me dirent que c'étoit un grand vaisseau qui avoit au moins une file de canons. Nonobstant cet avis, je m'approchai encore du Continent, et je me préparai au combat.

Dès l'aurore, nous vîmes que ce vaisseau avoit suspendu, à l'extrémité de ses vergues, des cruches remplies de poudre, chacune pouvant

contenir quarante pots, avec une mêche allumée, dans le dessein de les faire tomber sur notre tillac lorsque nous voudrions l'aborder. Cette invention n'étoit pas bien admirable, et pouvoit lui nuire autant qu'à nous; mais ces préparatifs me persuadèrent que nous devions nous attendre à un combat très-vif, et, autant que je pouvois l'observer, leurs canons étoient plus gros que les nôtres.

Vers les onze heures du matin, le vent de mer s'éleva, et nous poussa rapidement vers lui. Nos petites armes, dans des mains exercées, mirent bientôt en pièces des cruches de poudre, avant que nous pussions aborder le vaisseau. Rien ne put nous retarder, mais, après quelques coups tirés de part et d'autre, l'Espagnol se rendit.

Ce vaisseau se nommoit la *Sainte-Famille*; il étoit de trois cents tonneaux, et portoit six canons et soixante-dix hommes; il avoit beaucoup de petites armes, de grenades, de boulets. Il étoit arrivé depuis peu de Callao, chargé de vin et de brandevin; mais il n'avoit alors que cinquante jarres de poudre à canon, qu'une petite provision de biscuit et de bœuf salé. Pour le dire en un mot, il valoit à peine les travaux que nous nous étions imposés, et les dangers que nous avions bravés pour le prendre; mais on pense bien qu'il alloit mieux à la voile, et qu'il

étoit mieux équipé que le nôtre. Nous changeâmes donc de vaisseau, et nous passâmes à bord de notre prise, qui avoit été équipée en guerre, et devoit ensuite nous poursuivre pour s'emparer de notre vaisseau.

Un marchand, qui faisoit les fonctions de secrétaire dans ce vaisseau, désira de nous acheter le Jésus-Maria; j'y consentis, et je le fis descendre sur le rivage pour qu'il pût se procurer de l'argent. Il revint le soir avec un autre Espagnol, et m'apporta une lettre d'un commandant du pays, avec la nouvelle que le roi d'Angleterre et celui d'Espagne avoient fait un traité de paix; ce dont nous n'avions point encore entendu parler. Je fis dire au commandant que je désirois voir ce traité et l'ordre du roi pour cesser la guerre, et que, lorsqu'il me seroit connu, je m'y conformerois.

Nous conclûmes donc un accord avec le commandant, que je demeurerois dans la rade, jusqu'à ce qu'on eût apporté de Guatimala, ville du Mexique, située à plus de cinquante milles de là, une copie du traité de paix, et qu'on m'y fourniroit de l'eau et des vivres. Le 5 avril, le commandant m'envoya deux écrits dans la meilleure forme que nous pouvions souhaiter, pour un ordre du roi; mais ils étoient en Espagnol. Je dis à ceux qui nous les apportèrent,

qu'il nous manquoit un interprete. Ils me répondirent qu'il y avoit des Anglais à Guatimala qu'ils feroient venir, si nous voulions rester encore trois jours, pendant lesquels ils nous fourniroient des vivres. Nous le voulûmes bien. Ils nous assurèrent que nous n'avions qu'à envoyer tous les matins notre chaloupe au rivage, et qu'on lui donneroit des provisions.

J'envoyai donc, le 7 avril, mon premier lieutenant et cinq hommes; le commandant les retint, et envoya le soir un canot avec deux de mes hommes, qui m'apporta une de ses lettres et une du lieutenant Brook : le premier nous annonçoit que si nous ne lui rendions pas notre vaisseau, il alloit nous déclarer pirates. Brook me disoit dans sa lettre, que le commandant vouloit nous effrayer par des menaces, pour que nous nous rendissions à lui, et qu'il lui avoit parlé, mais d'une manière équivoque, d'une suspension d'armes.

Je répondis au commandant, que s'il vouloit nous donner des sûretés et des guides pour nous conduire à Panama, nous et nos biens, et de là à Porto-Bello, et jusqu'au premier établissement anglais, nous voulions bien entrer en traité avec lui. Que s'il y consentoit, il pouvoit le donner à connoître d'abord à la réception de ma lettre par deux coups de canon, et par le renvoi de

mes gens et de mon officier ; que s'il n'y consentoit pas, il nous forçoit de mettre à la voile.

Le commandant ne fit ni l'une ni l'autre des deux choses qui devoient annoncer son consentement, et dès le matin, nous levâmes l'ancre, mais nous restâmes encore dans la rade jusqu'à dix heures ; nous en sortîmes enfin, parce que le manque d'eau nous y forçoit. Cependant la certitude de la paix ne nous permettoit de former d'autres projets, que celui de conduire notre vaisseau dans un port commode et voisin ; c'est ce que nous déclarâmes par une lettre au commandant. Rejetés en pleine mer, nous réduisîmes notre ration d'eau à une chopine par jour ; nous cinglâmes vers le golfe Amapalla, qui est à cinquante lieues de là, pour chercher à y faire de nouvelles provisions.

La perte de mon officier et de mes cinq hommes avoit beaucoup affoibli le nombre des hommes blancs que j'avois sur mon vaisseau, et nous n'aurions jamais pu seuls gouverner notre grand navire avec ses pesantes voiles de coton, si nous n'y avions employé les noirs qui deviennent bientôt d'excellens hommes de mer. La perte de notre chaloupe étoit encore pour nous une grande incommodité. Mon dessein étoit de me pourvoir d'eau, assez du moins

pour nous rendre à Panama, où nous avions tous résolu de descendre, puisque la paix étoit assurée, et je croyois que nous ne pouvions le faire, sans le secours de notre chaloupe, en deux ou trois jours.

Le vent étoit favorable, et nous arrivâmes dans le golfe le 10 avril, sur le soir : en y entrant, nous nous trouvâmes au milieu de diverses petites îles, dans l'une desquelles, appelée *île du Tigre*, nous espérions trouver de l'eau. Mais notre attente fut trompée; nous la visitâmes, ainsi que toutes celles qui nous paraissoient couvertes d'un gazon frais, et dans aucune nous ne trouvâmes un seul pot d'eau fraîche.

Dans cet état misérable, menacés de tous les côtés d'une mort inévitable, n'osant retourner en pleine mer, ni nous confier dans les mains cruelles des habitans, nous ne savions où diriger notre course, et comment terminer nos malheurs. Nous étions abattus, nous nous abandonnions à d'inutiles plaintes sur l'erreur qui nous avoit conduit en ces lieux. Enfin, cédant à la nécessité, nous levâmes l'ancre et sortîmes du golfe le 13 avril, avant le point du jour. Quand nous ne vîmes plus devant nous que le vaste Océan, j'essayai de soutenir la constance de mes gens; je leur représentai qu'il y avoit du danger à descendre sur les côtes, que de telles tentatives

auroient des suites funestes; qu'il falloit aller dans l'île Quibo.

Cette île étoit à trois cents lieues de nous, et il ne nous restoit que cent soixante pots d'eau; il fallut nous réduire à n'en recevoir que demi-chopine par jour, et nous cinglâmes vers Quibo: mais le vent et le tems furent si incertains, qu'il nous fallut vivre encore treize jours dans cette économie extrême et forcée.

Il ne me seroit pas possible de décrire ce que nous souffrions. Quelques-uns, pour soulager leur soif dans ce climat brûlant, buvoient leur urine, et augmentoient leur mal en humectant ainsi leur bouche: quelques autres avaloient de grands traits d'eau de mer, plusieurs se bornoient à manger des calavanzes trempées dans l'eau, et ceux-là furent les moins tourmentés.

Enfin, nous fûmes heureusement secourus; nous découvrîmes l'île Cano, quand nous étions loin encore de nous y attendre: elle est sous le 9° de latitude nord. Nous y découvrîmes une rivière; et le sieur Rondall, sans craindre des écueils dangereux, alla au travers des flots en emplir une cruche qu'il rapporta sur le vaisseau. La joie fut inexprimable parmi nous; nous en fîmes une petite provision de deux cent soixante pintes; car les écueils et les vagues

nous rendoient ce rivage si dangereux, qu'il fallut se hâter de le quitter. Nous nous bornâmes à deux pintes de cette eau pour vingt-quatre heures.

Cependant, avant de quitter ce lieu, je fis encore une tentative. J'envoyai le bosman pour chercher s'il ne pourroit nous en procurer une plus ample provision; il erra tout le jour sur le rivage uni, sans trouver un seul endroit d'où l'on pût approcher sans danger.

Comme il me parut que nous en avions une quantité suffisante pour nous rendre à Quibo, nous levâmes l'ancre, et tournant autour de l'île, nous découvrîmes un sable uni; j'y envoyai notre canot, son équipage y remplit neuf cruches d'eau qui nous suffirent jusqu'à ce que nous eussions jeté l'ancre à Quibo, dans le même lieu où déjà nous nous étions arrêtés deux fois.

Là, nous tînmes conseil, et délibérâmes si nous nous livrerions aux Espagnols : nous n'étions qu'à quatre-vingts milles de Panama, qui n'est point fortifiée du côté de la mer, parce qu'elle n'a point à craindre l'attaque des vaisseaux de guerre; avec laquelle nous pourrions traiter sans nous approcher de trop près, et savoir de ses habitans le véritable état des affaires d'Europe.

Durant nos délibérations, les uns coupoient du bois, les autres apportoient de l'eau, quelques-uns cherchoient des fruits dans les forêts pour nous rafraîchir; ils les disputoient aux bêtes sauvages qui s'en nourrissent, et leur suc agréable nous le parut plus encore après un si long voyage. Ils nous apportèrent des papas, des goyaves, de la casse, des limons, et une espèce de pommes petites, blanches, aigres, que recherchoient la plupart d'entre nous. Un ouragan suspendit quelques jours nos travaux. Nous nous hâtâmes de les finir, et, après avoir achevé notre provision d'eau et de bois, nous mîmes à la voile, résolus de nous rendre à Panama.

Dans notre course, nous rencontrâmes diverses petites îles; les plus remarquables sont, la Montueuse, Sebaco et Picara, situées au couchant de Quibo. Le 15 mai, une barque, nous croyant Espagnols, vint à nous: son maître fut effrayé lorsqu'il reconnut son erreur; cependant il se remit, lorsqu'il sut que nous voulions aller à Panama, pour y descendre et quitter la mer; il nous offrit son pilote, et même sa barque qui se nommoit le *Saint-Sacrement*, pour nous y conduire. Il avoit du bœuf séché, du porc salé et des porcs vivans; nous en

étions affamés; il nous en offrit, et nous l'acceptâmes.

J'étois bien aise, et avec raison, que cette barque fût tombée dans nos mains; car, si le récit du commandant de Sonsonate étoit sans fondement, nous étions avec ce secours en état de faire le voyage de l'Inde. Cependant nous ne savions encore si nous devions nous confier au pavillon de paix. Car mon équipage avoit essuyé tant de perfidies, qu'il étoit inquiet sur le sort du député qu'on enverroit au commandant espagnol, et doutoit si on le recevroit, si on le traiteroit comme ami.

Mon fils parut le plus propre à remplir cette commission; car il y avoit quelque apparence que, par considération pour moi, on me le rendroit. Cependant, ce plan n'étoit pas sans difficulté : nous y persévérâmes, parce qu'il n'y en avoit point qui n'en entraînât de plus grandes encore.

Le 17 mai, une autre barque plus petite vint à nous; après s'être approchée d'assez près, elle tourna sa proue, et courut droit sur le rivage; ses conducteurs exposèrent leur vie pour nous échapper. Ces craintes nous firent soupçonner que le récit du commandant de Sonsonate, touchant la suspension d'armes, étoit hasardé, ou fait pour nous tromper.

Le 19, nous vîmes encore une voile devant nous, qui couroit vers le rivage; comme nous voulions lui parler, j'ordonnai à la barque de déployer toutes ses voiles pour la suivre. Dans tout le jour nous n'en vîmes aucune venir à nous, quoique nous fussions sur leur route ordinaire. La barque s'éloigna, nous y avions laissé cinq Espagnols, et mis quatre de nos gens. Quoique la nuit s'approchât, nous laissâmes toutes nos voiles, et nous nous trouvâmes le matin à une portée d'arquebuse du vaisseau que nous poursuivions.

Je laissai flotter notre pavillon, et tirai un coup sous le vent; j'envoyai un homme pour déployer le pavillon de paix; mais, à la vue du pavillon anglais, le vaisseau chercha à s'éloigner, et fit feu sur nous. Son pont étoit couvert de gens qui nous insultoient. Je ne répondis point à leurs injures; mais, m'approchant de plus près, je leur fis dire par un Espagnol que nous allions à Panama, que nous voulions traiter amiablement avec eux, et que nous espérions qu'ils feroient attention au pavillon de paix que nous avions arboré.

Mais, au lieu de nous entendre, ils continuèrent de faire feu sur nous; nos démarches paisibles n'avoient produit aucun effet, et je pensois que nous devions enfin leur montrer

que nous étions en état de leur répondre : je disposai tout pour les aborder avec vîtesse; nous allâmes frapper de notre avant contre les flancs de leur vaisseau avec tant de force, que nous le fîmes tourner, et qu'il s'en fallut peu que nous ne sautâssions sur son bord. Le calme nous prit dans cette situation, et nous continuâmes notre combat pendant deux ou trois heures, à une portée de fusil loin de l'autre.

Un petit vent qui s'éleva nous permit alors de l'approcher, et nous trouvâmes que plus nous venions à lui rapidement, plus le courage de ses défenseurs s'affoiblissoit. Leur capitaine les encourageoit en vain par son exemple, ils cessèrent de lui obéir, et bientôt il reçut un coup qui le fit tomber mort.

Aussitôt tous les autres demandèrent quartier, et cessèrent de combattre. Randall se rendit avec deux ou trois autres à bord de la prise ; il y trouva les prisonniers dans la posture la plus suppliante; ils demandoient pardon et miséricorde, et nous le leur accordâmes, quoique nous en eussions tout à craindre, puisqu'ils n'avoient point respecté le droit de la guerre, et qu'ils avoient fait feu sur le pavillon de paix.

Les plus considérables de ces prisonniers furent conduits à bord; ils me dirent que leur vaisseau se nommoit *la Conception de Recova*,

qu'il étoit de Callao et du port de 200 tonneaux; que sa charge consistoit en farines, en pains de sucre, en fusils et en fruits d'espèces différentes. Il avoit six pièces de canon et soixante hommes.

Le capitaine et un noir avoient été tués, quelques autres avoient été blessés. Notre canonnier avoit été blessé d'un coup de pistolet, et notre grand mât avoit reçu un boulet. Nous avions ainsi quatre-vingts prisonniers de toutes couleurs, quoique nous ne fussions plus que vingt-six Anglais.

Parmi nos prisonniers étoient Don Balthasar d'Abarca, comte de Rosa, seigneur européen, qui avoit été gouverneur de Pisco, et retournoit en Espagne; et le capitaine Morel, qui déjà avoit été fait prisonnier par Woodes Roger. Nous les reçûmes tous deux avec beaucoup de civilité; ce qui les étonna d'autant plus, que leur conduite envers nous leur donnoit lieu de craindre une réception bien différente.

Les vents contraires et les calmes nous empêchèrent de rejoindre la barque du Saint-Sacrement avant le 22 mai. Quand nous l'eûmes joint, nous vîmes avec étonnement qu'il n'y avoit personne à bord, que le pont étoit rempli de sang. Nous fîmes beaucoup de conjectures sur ce triste événement. Comment nos quatre

hommes avoient-ils été tués ? Etoit-il possible que cinq Espagnols désarmés eussent attaqué et vaincu quatre Anglais munis de leurs armes ? Il paroissoit cependant que c'étoit ainsi qu'ils avoient perdu la vie, et que les Espagnols eux-mêmes avoient payé par leur mort le crime qu'ils venoient de commettre; car ils étoient éloignés du Continent de six lieues. Ils n'avoient point de chaloupe, et il y a lieu de croire qu'en nous voyant approcher, ils s'étoient élancés dans la mer pour ne pas tomber dans nos mains. On voyoit qu'ils avoient cherché à couvrir la partie sanglante du tillac avec de la laine et des plumes qu'ils avoient tirées de leurs lits; mais ils avoient bien vu que ces soins étoient insuffisans pour nous cacher les traces de leur barbarie.

Ce funeste événement abattit la joie que notre dernière prise nous avoit inspirée pendant quelques jours. Nos prisonniers voyant ce changement si prompt, en demandèrent la cause; ils l'apprirent, et les regards qu'ils jetoient l'un sur l'autre, annonçoient assez qu'ils s'attendoient à devenir les victimes de notre vengeance.

D'un autre côté, nous devions être inquiets sur leur grand nombre; ils étoient quatre-vingts, et nous n'avions pas alors vingt-cinq hommes en état de porter les armes. Dans cette extrémité, nous logeâmes tous nos prisonniers,

excepté le Comte et les principaux officiers, dans la galerie basse, et nous plaçâmes une garde à la porte de la grande chambre.

Lorsque les Espagnols virent ces dispositions, ils craignirent que nous ne pensâssions à exercer des punitions sévères envers eux; ils en furent effrayés; mais je les rassurai; je leur dis que nous n'étions ni vindicatifs ni barbares; que les lois de notre pays ne nous permettoient point de leur donner la mort pour venger celle de nos compagnons, à laquelle ils n'avoient point contribué; que j'agissois par l'autorité de notre roi; que notre nation abhorroit les actions cruelles. Je leur fis observer que la prudence nous obligeoit de prendre des précautions pour mettre à couvert notre vie des conspirations que pourroient faire contre nous des ennemis bien supérieurs en nombre. Ils parurent touchés de de ce que nous venions de leur dire, et nous assurèrent sur leur honneur qu'ils ne croyoient pas être jamais en état de reconnoître notre générosité à leur égard.

Après nous être rassuré contre les craintes que devoient nous inspirer nos prisonniers, nous tirâmes à notre côté le Saint-Sacrement. Il étoit à moitié plein d'eau. La plus grande partie de son bœuf séché étoit humide et corrompu; nous y prîmes tout ce qui pouvoit être de quelque

usage, ainsi que des porcs vivans. Nous prîmes aussi de la Conception pour une année de provisions en pain, farine, sucre et sucreries, et une égale provision pour le Succès, que nous comptions retrouver encore aux trois Iles-Marie. Nous lui prîmes encore sa chaloupe et ses nègres; car notre navire étoit grand, et nous avions un voyage de cent soixante-quinze degrés en longitude à faire, ce qui n'est guères moins que la moitié du tour du globe, et je croyois ne pouvoir mieux faire, que de fortifier notre équipage avec ces noirs, qui sont de bons matelots dans ces contrées : nous éprouvâmes que, sans eux, nous n'aurions pu atteindre les côtes de l'Asie.

Après nous être pourvus du nécessaire, je laissai les prisonniers retourner sur leur vaisseau. Les principaux d'entr'eux ne voulurent point nous quitter, sans avoir dressé un écrit qu'ils signèrent, et où ils racontoient les circonstances de notre combat, comme nous l'avons rapporté. Enfin il n'est pas d'hommes qui, dans de semblables circonstances, se soient quittés d'une manière plus amicale.

C'est ainsi que, malgré tous les obstacles, nous nous mîmes en état de faire un long et dangereux voyage, et d'arriver en Asie. Notre force étoit augmentée; nous avions quinze canons et des munitions de guerre nécessaires.

Avant que d'aller plus loin, il falloit encore prendre une provision d'eau plus considérable que nous n'avions. L'île Quibo étoit trop voisine de Panama, et nous résolûmes d'aller à Cano, parce qu'ayant une bonne chaloupe, nous y pourrions faire avec facilité ce que nous n'y avions fait précédemment qu'avec peine.

Nous partageâmes les sucreries de toutes sortes, comme les alimens de table. L'un de nous, trouvant son fusil rempli de choses empaquetées, désira le changer; je le satisfis. Je le démontai ensuite, j'y trouvai un morceau d'argent qu'on avoit mis au fond; chacun examina le sien, croyant avoir le même bonheur; et en effet, on en trouva encore dans cinq autres.

C'étoit là un des moyens d'avoir l'argent des mines, sans en donner la cinquième partie au roi, impôt auquel sont assujettis tous les mineurs des montagnes du Pérou. Il est évident que cet argent avoit un double but; l'un, de tromper le roi, l'autre, d'aveugler ses ennemis. On avoit trouvé un autre de ces moyens pour échapper aux impositions; dans une des prises du Succès; ils avoient trouvé beaucoup d'argent travaillé en façon de briques, et recouvert d'argile cuite au soleil; il avoit la même épaisseur qu'on donne aux briques du pays, et on n'auroit pu les en distinguer; la plupart avoient été jetées

comme des amas de décombres, et il n'en restoit que quatre ou cinq, quand on découvrit ce qu'elles étoient. C'est ainsi que me l'ont raconté plusieurs officiers du capitaine Clipperton.

J'avois quelque peine à croire, qu'en courant au nord jusqu'à la partie septentrionale de la Californie, j'aurois plus de difficultés à vaincre, et je ne savois quelle confiance on devoit avoir en ceux qui pensent qu'il n'y a d'autre port où l'on puisse sans crainte réparer son vaisseau, que celui qu'on nomme *Puerto-Seguro*.

Après avoir fait de l'eau, nous quittâmes Cano, et, pendant deux fois vingt-quatre heures, nous eûmes un vent favorable; mais ensuite il s'éleva un vent qui règne constamment sur ces côtes, et qu'on nomme *vent de passage*. Je voulus savoir jusqu'à quelle distance il souffle sur la mer; je le croyois un vent général repoussé en arrière par la chaîne des montagnes qui s'étend au loin dans le Continent. En effet, je trouvai qu'à soixante milles des côtes, il devenoit foible et variable, et que son action ne s'étendoit pas au-delà de soixante-dix à quatre-vingts milles. Je me maintins à cette distance des côtes, jusqu'à ce que je fusse parvenu à la hauteur de vingt degrés de latitude nord. Dans tout le voyage, nous n'éprouvâmes aucun courant sensible, ni ces lames et ces vagues qui se brisent

en retombant, qui nous avoient assaillis dans le voisinage du Continent, et lorsque nous étions dans un calme profond.

Nous fûmes constamment accompagnés d'une grande abondance de poissons, de nombreux vols de boubies, oiseaux d'eau, qui choisissoient notre vaisseau pour leur lieu de repos, et couvroient les vergues et les ponts de leurs excrémens; c'étoit un travail toujours renaissant que de les nettoyer; le désir de changer de nourriture engageoit plusieurs de nos gens à en faire des ragoûts, et leurs longues plumes leur servoient de tuyaux pour la pipe.

Dans le commencement d'auguste, nous atteignîmes le cap Corrientes, vers le cinquième degré latitude nord, d'où un vent du sud assez fort nous porta aux trois Iles-Marie; nous jetâmes l'ancre du côté du nord, mais nous n'y pûmes trouver aucun indice que le Succès s'y fût arrêté. Nous y cherchâmes long-tems de l'eau douce, et n'y trouvâmes aucune rivière. Cependant plusieurs de ceux qui ont voyagé dans ces mers, et abordé à ces îles, disent qu'on y en trouve; peut-être que cela fut, et n'est plus; peut-être nous ne pûmes la trouver, et que nous fûmes assez malheureux pour la chercher en vain.

Après y avoir passé trois jours en de vaines

recherches, nous cinglâmes vers les côtes de Californie, et y arrivâmes le 11. Dès que les habitans nous aperçûrent, ils allumèrent des feux, et c'est ce qu'ils font toujours lorsqu'ils découvrent quelque vaisseau. Vers le soir, nous fûmes pris par un calme, et deux d'entre eux vinrent à nous sur un radeau; mais ils délibérèrent long-tems pour venir sur le vaisseau. Enfin ils y montèrent; mais, lorsqu'ils eurent vu nos noirs assis avec nous, ils s'éloignèrent avec un visage irrité, et ne vouloient ni demeurer avec nous, ni nous voir. Ils nous parloient avec une grande vivacité; mais nous ne pouvions les entendre. Ils se retirèrent à la nuit; nous leur donnâmes à chacun un couteau, une vieille robe et quelques autres bagatelles. Ils nous firent entendre par signes, que si nous voulions venir au rivage, nous serions bien accueillis.

Le dimanche 13 d'auguste, au point du jour, nous nous trouvâmes peu éloignés de Puerto-Seguro; on le reconnoît à trois rochers blancs assez semblables aux trois aiguilles de l'île de Wight; il faut être vis-à-vis de la dernière pour entrer dans le port.

En entrant, nous fûmes bientôt environnés des petits radeaux des habitans; le rivage de tous les côtés étoit presque couvert de ces sauvages, qui s'étoient sans doute accumulés dans

ce lieu, de toutes les contrées voisines. A peine eûmes-nous jeté l'ancre, qu'ils vinrent à nous en grand nombre, quelques-uns sur leurs radeaux, la plus grande partie en nageant; en chemin, ils crioient comme s'ils se fâchoient, et il nous parut que tout ce bruit étoit l'effet du désir d'arriver vers nous.

En un instant notre vaisseau fut rempli de ces messieurs tout nus, et dont le teint est d'un noir brun. Parmi eux, nous crûmes distinguer leur roi ou chef, parce qu'il avoit une espèce de sceptre, que nous prîmes pour les marques de la dignité royale: il me le présenta, et je le lui rendis. Cet homme, quoiqu'il eût un aspect sauvage, avoit de beaux traits de visage, et son maintien étoit agréable. D'abord je fus embarrassé de ce qu'on pourroit offrir à nos nombreux hôtes, mais enfin je pensois à nos sucreries, dont nous avions une grande abondance. Ils y prirent goût, et nous donnèrent leurs cuillers en échange: la plupart étoient d'argent.

Après leur avoir ainsi montré notre amitié envers eux, nous envoyâmes le lendemain matin notre chaloupe sur le rivage pour y prendre de l'eau et du bois. Avant le lever du soleil, nos anciens hôtes se pressèrent de revenir à nous; ils ne paroissoient point fatigués de nous voir. Pour entretenir la bonne intelligence établie

entre nous, je fis porter à terre un grand chaudron avec une bonne provision de sucre et de farine; un noir fut chargé de faire la cuisine, et fit sans cesse des puddings ou gâteaux pour les spectateurs.

Nous avions encore une raison de nous maintenir dans leur faveur. Quelques-uns de nos gens avoient porté sur le rivage un tonneau d'une grandeur extraordinaire pour le remplir d'eau; ils le virent rouler sur le sable, et parurent portés à nous aider. J'ajoutai à leurs bonnes dispositions, et cultivai si bien celle de leur chef, que lui-même donna l'exemple, et mit la main à l'œuvre pour nous aider; lui-même, à l'imitation de mon lieutenant Randall, se chargea de deux morceaux de bois pour les porter dans la chaloupe, et tous ses sujets en firent autant; ils étoient environ trois cents, et toutes les mains furent occupées, tous voulurent payer nos honnêtetés de leurs services, et chaque jour ils sembloient s'attacher davantage à nous.

Cependant le bruit de notre arrivée s'étoit répandu dans les contrées voisines; et tous les jours il venoit quelque nouvelle tribu pour habiter près du rivage, et nous visiter. Ceux qui venoient du centre du pays ne savoient pas nager; ceux mêmes qui s'étoient montrés autour de nous dans les premiers jours, paroissoient

des peuplades différentes : ils étoient diversement peints, les uns avoient la taille haute, les autres l'avoient petite. Mais ils s'unirent tous pour nous aider, et aucun d'eux ne me parut désœuvré, excepté les femmes, lesquelles, se rassemblant en petite société, s'asseyoient ensemble sur le sable brûlant qui bordoit le rivage, et attendoient la part de nos alimens qu'on vouloit bien leur donner; elles la recevoient avec reconnoissance, et se la distribuoient sans querelles.

Nous finîmes tous nos travaux dans l'espace de cinq jours, et nous nous préparâmes au départ pour le 18 auguste, après midi. Le matin, nous leur portâmes une bonne provision de sucre, et la leur partageâmes entre elles. Nous donnâmes aux hommes des couteaux, de vieilles haches, du vieux fer que nous avions trouvé dans notre prise : c'étoit pour eux les choses les plus utiles, les plus nécessaires que nous pouvions leur offrir. Ils nous donnèrent aussi quelques arcs, quelques fleches, des sacs de peaux de cerf, des renards et des écureuils vivans. Plusieurs d'entre eux demeurèrent sur notre bord pendant tout le tems que nous demeurâmes à lever nos ancres; ils ne s'en allèrent que lorsque nous les eûmes placés sur le tillac, alors ils sautèrent dans la mer pour rejoindre ceux qui les rappeloient sur le rivage.

Les hommes de cette partie méridionale de la Californie, sont grands, droits et bien faits; ils ont les membres gros, leurs cheveux noirs et grossiers tombent sur leurs épaules. Les hommes vont absolument nus, et n'ont pas même une ceinture, mais une espèce de ruban rouge et blanc, tissu d'une herbe soyeuse, orné de chaque côté d'une touffe de plumes de faucon.

Les femmes portent une frange épaisse, faite de la même herbe; elle descend sur leurs genoux : une peau de cerf ou celle de quelque oiseau leur couvre les épaules.

Au premier aspect, il n'est pas d'hommes plus sauvages; mais ce qu'ils paroissent, diffère beaucoup de ce qu'ils sont; tout ce que nous leur vîmes faire, soit entre eux, soit envers nous, annonce leur bonté et leur douceur. Ils vivent sans inquiétude, et tout est commun parmi eux. Les seuls soins qu'ils s'imposent, ont pour objet l'apprêt de leur nourriture journalière; ils ne connoissent point cette multitude de commodités, dont la disette est un malheur accablant pour nos peuples policés; leur joie, leurs plaisirs sont assurés, parce qu'ils ne naissent que des choses utiles qu'ils possèdent.

En un mot, leur vie paroît assortie à leur degré d'intelligence; elle est celle de nos premiers pères, avant qu'ils connussent le pain, et les

Les hommes de [illegible] méridionale de la Calédonie, [illegible] et bien faits ; [illegible] Les [illegible] pas [illegible]

Les femmes portent une [illegible]

[illegible]

[illegible] ils [illegible]



Desève del. *Gabriel Sc.*

1. Habitant *de la* Californie. 2. Femme *de la* Californie. 3. Ours noir.

querelles et les combats. Ils n'ont point d'ennemis ; se mêlent et agissent les uns avec les autres sans défiance et sans disputes. La chasse, la pêche, sont leurs seules occupations ; la fabrique des instrumens qui servent à l'une et à l'autre, sont leurs uniques arts, et ils sont les plus simples qu'il est possible. Ils n'ont aucune chaloupe ; ils naviguent sur la mer avec des radeaux ; mais ils sont les plus habiles nageurs que nous ayons jamais vus. Leur vie simple et active les conserve jusques dans une extrême vieillesse, et cependant ils ne paroissent pas aussi nombreux que l'étendue de leur pays sembleroit le promettre.

Leurs uniques ennemis sont les bêtes féroces qui habitent en grand nombre les forêts. Ils ne paroissent pas si jaloux de leurs femmes, qu'on nous les a représentés ; car nous allions au milieu d'assemblées nombreuses de femmes, sans alarmer les hommes.

Deux choses sont remarquables parmi eux. Ils ne voulurent jamais nous laisser prendre du tabac ; mais ils le rejetoient au loin, dès qu'ils nous en voyoient à la main. Jamais ils ne voulurent regarder au travers de lunettes d'approche, dont je me servois souvent pour voir où en étoient nos travaux pour nous fournir d'eau et de bois. Dans ces deux cas, nous étions

sûrs de leur déplaire en le faisant devant eux, et nous n'avons pu en découvrir la cause.

Leurs radeaux ne sont formés que de cinq morceaux d'un bois léger, joints ensemble par des chevilles, et liés encore par une double corde. Leurs harpons sont faits d'un bois dur; ils s'en servent pour percer les plus grandes albicores (1), et les porter chez eux. Leur facilité à s'en rendre maîtres, nous étonnoit d'autant plus que nous connoissions la force de ce poisson, et combien il est pénible de l'amener sur le vaisseau, lorsqu'il a mordu l'hameçon. Lorsqu'ils en ont percé un, il faut qu'ils amènent sur le rivage et leur radeau et le poisson qui y est pour ainsi dire attaché. Pour se faciliter ce travail, ou ils le tuent, ou ils le font avancer avec un art qu'eux seuls connoissent aussi bien; car c'est en vain que ces poissons résistent et se défendent: toujours ils viennent à bout d'en faire ce qu'ils veulent.

Pendant que nous fûmes dans ce port, ils s'occupèrent principalement de la pêche; mais les peaux de cerfs qu'ils possèdent, prouvent

---

(1) Poisson semblable à la bonite, avec cette différence que sa peau est blanche et sans écailles. Ses nageoires sont jaunes, et forment un beau spectacle dans l'eau.

encore que la chasse est une de leurs occupations; ces peaux sont grises : c'est aussi la couleur des peaux de leurs renards et de leurs écureuils : il est vraisemblable qu'ils mangent la chair de ces animaux et de la plupart des autres bêtes qui tombent sous leurs efforts. Nous vîmes à peine quelques oiseaux dans le pays; il en faut excepter le pélican, qui n'y est pas rare.

Ce qui remplace le pain parmi eux, mérite quelque attention : c'est une semence petite, noire et huileuse, qu'ils apprêtent comme le chocolat, et font cuire ensuite : elle croît sur des buissons dont le pays est rempli; ces morceaux de pâte noire et cuite ne sont pas un mets bien délicat, mais le goût n'en est point désagréable : cuite dans de l'eau, cette graine a l'odeur du café. Lorsqu'ils veulent boire, ils se rendent au bord d'une rivière.

Leurs armes sont l'arc et la flèche : les premiers sont longs de six pieds; leurs flèches paroissent même plus longues qu'il ne faut pour leurs arcs : les cordes de ces arcs sont faites avec les nerfs du cerf : leurs flèches sont de roseaux, et la pointe est faite d'un bois dur, armé d'une pierre à feu, ou d'une sorte d'agathe aiguë et dentelée : cette partie de la flèche fait le quart de sa longueur. Ils ne vinrent point à nous avec leurs armes, et rarement nous en vîmes dans

leurs mains. Les femmes les gardent dans les forêts; peut-être qu'elles chassent elles-mêmes; et que c'est là une de leurs occupations. En général, je crois qu'on peut dire que ce peuple est heureux (1).

---

(1) Les missionnaires, qui ont resté long-temps dans la Californie, attestent que ce pays est sain et très-fertile. Pendant l'été, les chaleurs y sont grandes le long des côtes, et il y pleut rarement; mais dans les terres, l'air y est plus tempéré, et le chaud n'y est jamais excessif. Il en est même du froid dans la saison des pluies; c'est un déluge d'eau. La rosée vient après, et rend la terre très-fertile. En avril, mai et juin, il y tombe avec la rosée une espèce de manne qui se congèle et durcit sur les feuilles des roseaux, sur lesquelles on la ramasse. Quoique moins blanche que le sucre, elle en a toute la douceur et elle est fort bonne. La mer et les rivières y sont fort poissonneuses, on y trouve surtout beaucoup d'écrevisses. Les Indiens se font pour la nuit une espèce de toit avec des feuillages et des branches d'arbre. L'hiver, ils s'enfoncent dans des caves qu'ils creusent en terre, à peu près comme les bêtes. Les hommes sont tout nus; ils se ceignent la tête d'une bande de toile ou d'une espèce de réseau. Ils mettent au cou et aux mains diverses figures de nacre de perle bien travaillées. Leurs armes sont l'arc, la flèche, le javelot; ils les portent toujours à la main, soit pour chasser, soit pour se défendre de leurs ennemis. Les femmes portent, depuis la ceinture jusqu'aux genoux, une espèce de tablier tissu de roseaux, comme les nattes les plus fines; elles

Je sortis du Puerto Seguro le 18 auguste, comme je l'ai déjà dit. Le même soir, nous vîmes le cap Saint-Lucas, sous le 23° 50', et nous résolûmes d'aller de là à Canton, dans la Chine, lieu où un Anglais peut plus vraisemblement espérer de trouver les secours nécessaires.

Le 21 auguste, nous vîmes une île à cent quarante milles du cap Saint-Lucas, vers son couchant d'hiver. Je tentai en vain de l'aborder;

---

se couvrent l'hiver les épaules avec des peaux de bêtes, et portent aussi des réseaux fort déliés. Elles ont des colliers et des bracelets de nacre de perle, mêlés avec des noyaux de fruits.

L'occupation la plus ordinaire des hommes et des femmes, est de filer de longues herbes qui leur tiennent lieu de lin et de chanvre; ils en ont une sorte qu'ils savent très-bien manier, et que les hommes emploient à faire une espèce de vaisselle et de batterie de cuisine; les pièces les plus petites leur servent de tasses, les moyennes d'assiettes, même de parasols pour les femmes; et les plus grandes, de corbeilles à ramasser les fruits. Les Californiens ont beaucoup de vivacité et sont railleurs. Du moment que nos missionnaires faisoient quelque faute dans leur langue, les Indiens les plaisantoient et s'en moquoient (*). Les Californiens adorent la Lune. Le froment et la plupart des plantes d'Europe attendent la main de l'homme, pour donner dans ce pays d'abondantes récoltes.

(*) Lettres curieuses des Missionnaires, tom. VIII, pag. 70.

la nuit tomba, et je ne voulus point perdre de tems à la visiter : mes gens lui donnèrent mon nom, nous prîmes un cours oblique à la ligne, jusqu'au 13°. Pendant deux ou trois jours, nous eûmes des vents du couchant; nous en étions étonnés, et nous commencions à craindre de ne pouvoir faire notre voyage par ce vent contraire; mais bientôt le vent de passage se fit encore sentir, il nous rendit l'espérance; nous continuâmes notre course, et passâmes près des bas-fonds de Saint-Bartholomée.

Qartorze jours après notre départ de Californie, mes gens, qui jusqu'alors avoient joui d'une bonne santé, furent attaqués d'une maladie, dont le siége étoit l'estomac; peut-être venoit-elle de l'abondance des sucreries que nous avions mangées avec du bœuf séché, qui étoit leur nourriture ordinaire, et déjà à moitié consommée par les fourmis, les mites et autres insectes.

Cette maladie devint tous les jours plus alarmante; deux de nous en moururent le même jour, et l'un étoit l'armurier Popplestone, qui nous avoit été si utile dans l'ile Juan Fernandez. Avant qu'un vent favorable nous eût fait parvenir sous la longitude de Guam, nous étions encore si malades et si foibles, notre vaisseau étoit si fendu, notre pompe si gâtée et si incapable de nous servir, qu'il est étonnant que

nous n'eussions pas péri. Souvent nous eûmes des mauvais tems, un ciel chargé, des vents impétueux qui passoient rapidement par tous les points du compas. Ces vents violens élevoient de si hautes vagues, que notre vaisseau travailloit beaucoup, que diverses parties du vaisseau se déjoignirent et s'ébranlèrent; tout brandilloit dans le navire par son mouvement, et cet état chancelant continua jusqu'à ce que nous fussions arrivés à Canton. Notre grand mât fut quelque tems sans cordages du côté gauche, il fallut en fabriquer de nouveaux avec ceux que leur long usage avoit mis hors de service.

Au milieu de ces dangers, la maladie et les chagrins nous avoient enlevé toute espérance, et la maladie n'avoit enfin paru diminuer, que pour faire place à des inquiétudes plus cruelles : nous commençions à manquer de tout, et cette disette entretenoit encore nos maux. Enfin, au commencement d'octobre, nous découvrîmes Guam : tout, dans notre état, pouvoit devenir dangereux, et nous n'osâmes y aborder, dans la crainte que les habitans n'abusassent de notre foiblesse pour nous attaquer et nous détruire. Nous cinglâmes vers l'île Formose. Quoique notre course eût été rapide, les maux nous avoient réduits à un tel état de foiblesse, qu'il y avoit à peine deux hommes capables de tenir

la mer. Le 3 novembre, nous n'avions point encore découvert l'île que nous cherchions; le 10, nous étions encore loin du port où nous pouvions espérer du soulagement.

Enfin, nous entrâmes dans un canal étroit, entre deux îles: nous appelâmes un pêcheur, et lui demandâmes ce qu'il désiroit pour la peine de nous conduire à Macao. Il mit quarante poissons dans une corbeille, pour nous montrer qu'il lui falloit autant d'écus: nous les lui donnâmes, et il nous conduisit sûrement dans la rade de Macao, située à l'embouchure de la rivière de Canton.

Dès que nous fûmes arrivés, les matelots du Succès vinrent nous visiter. Leur présence m'étonna, et je désirois entendre leur histoire. Ils me dirent comment ils avoient abordé à Guam, comment ils y avoient été bien reçus, jusqu'au moment où ils avoient voulu attaquer un vaisseau de Manille, qui étoit avec eux dans la rade; que leur vaisseau avoit donné sur un rocher, que l'ennemi l'avoit attaqué, que Clipperton, ne voyant point de ressource, s'étoit gorgé de brandevin; que l'équipage avoit élu Davidson pour agir en sa place; que celui-ci s'étoit conduit courageusement jusqu'à ce qu'il eût été tué, que le capitaine Cook lui avoit succédé, et qu'il avoit réussi à dégager le vaisseau, après

après avoir perdu l'agent Godfrey, un autre officier et le marquis de Villa Rocha; que depuis, Clipperton avoit été relégué dans sa chambre; que le vaisseau avoit été battu par le mauvais tems entre Guam et Amoy, et n'y étoit arrivé qu'avec beaucoup de peine : que l'équipage y avoit partagé le butin avec les propriétaires, et qu'ensuite Clipperton étoit parti, après avoir vendu son vaisseau.

Le 12 novembre, un pilote côtier vint sur notre vaisseau, et nous conduisit dans la rivière de Canton : nous y jetâmes l'ancre près de la Bonite et du Hasting, deux vaisseaux anglais; nous leur envoyâmes un officier pour qu'ils nous instruisissent de la manière dont nous devions nous conduire dans ce port, et des droits que nous y devions : ils nous répondirent que deux autres vaisseaux anglais, le Cadogan et la Française, qui étoient à Wampo, nous conseilloient d'envoyer à la factorerie; qu'ayant su notre arrivée, ils avoient envoyé pour nous dire que nous devions remonter le fleuve jusqu'à eux, et nous le fîmes.

Je croyois enfin que je pourrois me reposer de mes travaux passés; mais je n'avois pas encore éprouvé les malheurs qui m'attendoient, et qui furent plus grands que ceux qui

s'étoient rassemblés sur moi pendant le cours de mon voyage.

Après avoir jeté l'ancre à Wampo, où les vaisseaux anglais se réunissent ordinairement, il m'y arriva un accident qui me donna beaucoup d'inquiétude. Un de mes gens voulut porter promptement tout ce qu'il possédoit sur la Bonite, et de là, se rendre au fort Saint-George. Lorsque la chaloupe de la Bonite l'y conduisoit, il fut poursuivi par une chaloupe de la douane, qui vouloit le visiter. Ce drôle qui étoit ivre, et qui craignoit qu'on ne lui prît son argent, tira avec son fusil sur la chaloupe qui le poursuivoit, et en tua le maître. Le lendemain, on vint apporter le cadavre devant la porte de la factorerie anglaise; puis les Chinois attendirent de pouvoir se saisir de quelques chefs des Anglais; le premier facteur de la Bonite étant venu, ils l'assaillirent, le chargèrent de chaînes, et le menèrent pour l'exemple tout autour des faubourgs de Canton. Tout ce que les commerçans anglais purent dire et faire pour le délivrer, fut inutile, il ne fut relâché que lorsqu'on leur eût livré le meurtrier.

Il est d'usage en Chine, ou du moins à Canton, que chaque vaisseau qui arrive dans le port, donne une somme proportionnée à sa

grandeur (1); j'attendois tous les jours que la chaloupe du douanier vînt pour mesurer mon vaisseau; mais on me dit qu'avant que je me rendisse à Canton, il falloit penser à me préserver du danger qui menaçoit ma vie. Je me rendis sur le Cadogan, et j'y demeurai deux jours. Pendant ce tems, je recevois toutes les heures des nouvelles qui augmentoient mon inquiétude; et tout malade que j'étois, je ne devois, disoit-on, être tiré de mon lit que pour être jeté dans les chaînes.

Cependant, après deux jours d'absence, il fallut que je me rendisse à mon vaisseau, afin d'en voir prendre la mesure. La chaloupe du douanier arriva ce jour; il étoit accompagné d'une suite nombreuse; il fit son affaire avec tranquillité, mais il ne voulut point me dire la somme qui lui revenoit. J'en vis la cause avec inquiétude. Les Chinois avoient les oreilles remplies des contes exagérés qu'on faisoit sur la richesse de mon vaisseau, et leur amour pour l'argent se repaissoit d'une forte levée qu'ils en comptoient retirer.

Je n'avois pas été plusieurs jours sur le vaisseau, que je fus abandonné par mes officiers et

---

(1) Voyez tome III, pag. 374.

les matelots de mon équipage même, constamment occupés à transporter leurs biens sur d'autres vaisseaux européens, sans m'en avoir demandé la permission, parce que j'avois été au lit pendant tout ce tems. Mes officiers avoient gagné les Indiens pour se retirer avec eux, et il ne resta bientôt près de moi que mon fils et quelques noirs pour veiller sur le vaisseau.

Pour le dire en un mot, mon équipage avoit su si bien emporter tout ce qu'il possédoit, qu'il me devenoit absolument impossible de satisfaire à ce que nous devions aux propriétaires, et que je ne pouvois même trouver ce qui m'étoit dû à moi. Chacun s'étoit fait son maître, chacun s'étoit fait sa part à lui-même. Les directeurs étoient presque décidés à me renvoyer dans ma patrie sur un de leur vaisseaux, pour y être jugé. J'étois traité par eux, comme un ennemi peut l'être dans un port neutre.

Lorsque les capitaines Hill et Newsham vinrent me voir pour la première fois, ils furent étonnés de l'air délabré de mon vaisseau. Après leur avoir fait un court récit de mon voyage, je les priai de me laisser passer sur leur navire avec mes biens, et ils me répondirent qu'ils voyoient bien que mon vaisseau étoit hors d'état d'aller plus loin, et qu'ils vouloient bien nous prendre quand nous le voudrions, en les satisfaisant

pour les frais. Je convins donc avec eux, et je croyois être hors de mes peines, ou n'avoir plus que celle de me transporter à leur bord.

Mais bientôt les vaisseaux anglais reçurent l'ordre de se rendre cinq ou six milles plus bas, et je demeurai au milieu de cinq navires étrangers, qui, voyant la négligence des miens, m'offrirent leurs services pour m'aider en tout ce qui dépendroit d'eux. Je les acceptai à quelque prix qu'ils les pussent mettre, car j'étois dans une crainte continuelle que les Chinois ne confiscassent mon vaisseau.

J'avois le consentement des capitaines pour m'embarquer sur un des vaisseaux de la compagnie des Indes, mais je n'avois pas celui de la factorerie anglaise. Je le demandai dans une lettre; ils y répondirent en donnant un ordre à tous les capitaines anglais de ne se charger d'aucun des effets qui pouvoient nous appartenir, vû que c'étoient des objets étrangers au commerce des Indes orientales, à moins que nous ne les confiassions à ses directeurs. Cette déclaration me fit moins de peine qu'à mes gens; mais ce n'étoit pas tout; j'appris bientôt que les prétentions du douanier chinois n'alloient pas à moins de six mille taels, environ quarante-cinq mille francs de France, pour le droit d'ancrage; et, pour m'obliger à payer cette somme

exhorbitante, il ordonna que je payerois cinq cents taels d'amende, ou trois mille sept cent cinquante francs de France, pour chaque jour que je laisserois écouler sans le satisfaire.

Je ne vis aucun moyen de faire retrancher à ces prétentions ; un jour s'écoula, il falloit six mille cinq cents taels, ou deux mille cent soixante-six livres sterlings, treize schellings, quatre pences : c'étoit six fois plus que n'avoit payé le Cadogan, navire d'un tiers plus grand que le mien, et il me les fallut payer.

J'étois pressé de quitter ce malheureux vaisseau, et je le vendis pour deux mille taels. Je remis cette somme et tous mes biens à la compagnie des Indes orientales, et je pus partir.

Je m'embarquai, au commencement de décembre 1722, sur le Cadogan, commandé par le capitaine John Hill, accompagné de la Française, qui, meilleur voilier que nous, s'en éloigna dès que nous fûmes en pleine mer. Le capitaine Hill, ayant connu la foiblesse de son vaisseau, cingla vers Batavia, où nous demeurâmes dix jours. Là, nous apprîmes que ces mers étoient remplies de pirates : cette nouvelle nous fit attendre le départ de la flotte hollandaise de Bantam, pour retourner en Angleterre.

L'amiral hollandais nous avoit dit que nous ferions du bois et de l'eau sur l'île Mew, parce

que l'eau est fort mauvaise à Batavia. Mais, arrivés dans le détroit de la Sonde, nous y trouvâmes la Française, et réunis avec elle, les Hollandais nous abandonnèrent, avant que nous fussions parvenus à la hauteur de cette île. Le même soir, la Française nous quitta encore; de sorte que nous fûmes réduits à nous-mêmes.

Nous demeurâmes six à sept jours à cette île Mew : durant ce tems, plusieurs chaloupes vinrent de l'île du Prince, nous apporter des tortues, des cocos, des pommes de pin et d'autres fruits. Quelques hommes de notre équipage avoient vu paître des bêtes sauvages près des bords de la mer : ils descendirent pour les atteindre et les tuer ; mais, avant qu'ils en fussent assez près, ils virent un jeune tigre devant eux, et découvrirent les traces d'un vieux sur le sable; ils se hâtèrent de revenir sur la chaloupe. Quelques passagers de notre vaisseau y virent un rhinocéros.

De l'île Mew, nous fîmes le voyage le plus agréable jusqu'au cap de Bonne-Espérance. A mon avis, nous le devons à la prévoyante expérience du capitaine Hill, qui se rapprocha, dans le tems propre, du rivage de la partie orientale de l'Afrique, et s'en tint constamment dans un médiocre éloignement. Je ne puis le dire d'une manière plus exacte; mais au moins, nous n'en

fûmes jamais éloignés de plus d'un degré, quelquefois nous le fûmes moins.

Je ne m'étendrai pas en détails sur l'histoire de ce voyage; mais je dirai que deux fois nous vîmes notre voile de perroquet s'abattre; qu'une fois ce fut l'effet d'un ouragan, mais qu'elle fut replacée une heure après sa chute; que la seconde fois ce fut par un tems pire encore : le capitaine Hill prit toutes les mesures nécessaires pour se soutenir avec avantage contre l'ouragan, et gouverna toujours vers le Continent, jusqu'à ce que nous l'eussions découvert : alors nous vîmes un très-beau tems succéder au vent orageux ; un souffle favorable enfla nos voiles que nous déployâmes toutes jusqu'aux plus petites, tandis qu'au midi, nous voyions toutes les apparences d'un fort mauvais tems, et ces indices trop certains se montrèrent toujours les mêmes pendant plusieurs jours.

J'ai déjà remarqué que la Française et la flotte hollandaise, après nous avoir quittés dans le détroit de la Sonde, avoient pris sur nous une avance de sept jours; et cependant nous arrivâmes au cap de Bonne-Espérance plusieurs jours avant la première, qui alloit bien mieux à la voile que nous; et, quand nous partîmes de ce cap, on y attendoit encore la flotte hollandaise, et rien n'y avoit annoncé son arrivée.

En écoutant les détails du voyage de la Française, que des officiers de ce vaisseau firent à notre capitaine, nous vîmes qu'ils avoient essuyé du très-mauvais tems, tandis que nous qui n'étions qu'à quinze à vingt lieues au nord de la route que suivoit ce vaisseau, et plus près du rivage, nous jouissions d'un tems très-agréable et très-beau : nous avions constamment eu un vent favorable, jusqu'à ce que nous eûmes jeté l'ancre dans la baie de la Table; ce fut au commencement de mars. Cette heureuse expérience invite les navigateurs à suivre le même chemin. Nous en donnâmes l'avis à l'amiral Boon, ainsi qu'à d'autres gens de mer qui pensoient à revenir en Angleterre.

Il ne nous arriva rien de remarquable pendant notre séjour au cap de Bonne-Espérance. Il a été déjà si souvent décrit, que je ne pourrois en apprendre rien de nouveau ou de meilleur que d'autres n'ayent dit avant moi.

Du cap de Bonne-Espérance à l'île Sainte-Hélene, de cette île en Angleterre, notre voyage fut paisible et agréable. Nous arrivâmes au commencement de juillet. Après que nous fûmes entrés dans le canal Britannique, nous fûmes assaillis par un vent violent du couchant, et nous eûmes un tems épais et nébuleux.

Nous ancrâmes, le 30 juillet 1722, dans la baie

de Dungeness. Le même jour sur le soir, quelques principaux facteurs, quelques passagers, et moi-même joint avec eux, nous louâmes un petit vaisseau pour nous conduire à Douvres.

Nous y débarquâmes le lendemain de grand matin, et le même jour nous partîmes pour Londres.

C'est ainsi que se termina un voyage long et malheureux; nous restâmes trois ans sept mois et quelques jours, exposés sur la mer, où nous essuyâmes des malheurs, et où nous fûmes exposés à des dangers de toute espèce.

PREMIER VOYAGE

DE

DAMPIER.

Je partis en qualité de passager sur le Loyal, vaisseau marchand de Londres; c'étoit en 1679. Nous étions destinés pour la Jamaïque, et de là, je me proposois de me rendre dans la baie de Campêche. Un bon vent ne cessa de nous seconder jusqu'à la Jamaïque (1), où nous débarquâmes, et où je demeurai une année entière.

Le désir du gain m'en fit partir pour me rendre dans le pays des Moskites; j'étois en chemin, lorsque je rencontrai une troupe d'aventuriers, qui m'entraînèrent avec eux. Nous visitâmes Porto-Bello, dont l'air est très-mal sain et aussi funeste aux indigènes qu'aux étrangers: les chaleurs y sont excessives : sa population

(1) Ile singulièrement fertile, possédée dès 1509 par les Espagnols, et par les Anglais depuis 1655. Sa longueur est de 43 à 44 lieues, et sa plus plus grande largeur vers son milieu est de 16 à 17. On prétend qu'il y a dans cette île 60,000 Anglais et 100,000 nègres. Ses productions sont le sucre, le rum, le gingembre, le coton, le café, le piment, l'indigo et le cacao. Le climat y est très-tempéré.

est peu de chose : on appelle Porto-Bello, *le tombeau des Espagnols :* là, nous résolûmes de traverser l'isthme de Darien. Nous y vînmes débarquer le 5 avril 1680, près de l'île Dorée, l'une des Sambales. Nous marchions au nombre de trois ou quatre cents hommes, chargés de nos provisions et de curiosités recherchées des Indiens. Après neuf jours de marche, nous prîmes Sainte-Marie; quelques jours après, nous nous trouvâmes devant Panama, que nous ne pûmes prendre, et nous nous retirâmes dans les îles voisines de Quibo. De là, suivant la côte du Pérou, nous prîmes Ylo, et vînmes nous reposer dans l'île Juan Fernandez. Nous en partîmes pour attaquer Arica, d'où nous fûmes repoussés, et nous nous retirâmes dans l'île de Plata, où l'on se disputa pour l'élection d'un chef. Sharp fut élu, et fut maître du vaisseau; les mécontens de son élection devinrent maîtres d'une barque longue et des canots avec lesquels ils résolurent de revenir à l'isthme, et de s'en retourner par terre. J'étois parmi ces derniers, au nombre de quarante-quatre Anglais, un Indien, deux Moskites et cinq esclaves. Nous suivîmes les côtes, évitant d'être surpris, d'être vus même. Nous arrivâmes à la Gorgone, où nous aperçûmes que les Espagnols cherchoient à nous surprendre; nous la quittâmes et cinglions au nord, lorsque nous découvrîmes deux gros vaisseaux espa-

gnols ; à cette vue, nous ferlâmes nos voiles, et ramâmes avec vigueur vers la terre, dont nous n'étions qu'à deux lieues; nous échappâmes à leur vue, et continuâmes ensuite notre route jusqu'à la pointe de Garrachine, près du cap Saint-Michel, d'où nous devions prendre notre route par terre. Nous y descendîmes, séchâmes nos habits, nos munitions; et, préparés à prévenir et à recevoir l'ennemi, nous nous approchâmes de l'embouchure de la rivière Sainte-Marie, où un vaisseau espagnol et des soldats nous attendoient : une île étoit auprès; nous y allâmes avec le canot, et y vîmes arriver un canot ennemi; nous nous en saisîmes; et ce que les prisonniers nous apprirent, nous ôtant l'espérance d'exécuter notre plan, nous abandonnâmes la rivière Sainte-Marie, ne sachant comment, où et quand nous pourrions gagner la terre. Nous atteignîmes à force de rames l'extrémité septentrionale du golfe Saint-Michel, et nous nous jetâmes dans une anse entre deux îles. Là, nos Moskites nous prirent et nous préparèrent du poisson. Ce peuple est grand, bien fait, agile, vigoureux; a le visage long, des cheveux noirs et lisses, un air rude, un teint basanné; l'adresse à jeter la lance et le harpon le distingue. Il habite entre le cap de Honduras et Nicarague, au sud-ouest du golfe du Mexique, vers le 12e

degré de la latitude nord. Un Moskite sait parer les flèches qu'on lui lance avec une petite baguette ; il a la vue perçante et fine, et darde le poisson avec une adresse singulière, ce qui le fait rechercher de tous les aventuriers ; il apprend avec facilité à se servir de l'arme à feu, ne lâche jamais pied et ne sait point se rendre ; n'ayant point de religion, il prend l'extérieur de celle des hommes avec lesquels il vit ; des espèces de prêtres lui font craindre d'être battu par un esprit mal-faisant, mais la plupart des Moskites ne savent ce qu'il est ; chacun n'a qu'une femme qui est sa compagne inséparable ; dès qu'il est uni à elle, il défriche un champ qu'elle cultive, tandis qu'il pêche ou chasse. Ils plantent des arbres, des patates, le poivrier d'inde, des pommes sauvages dont ils font une espèce de cidre qui enivre et cause quelquefois des débats violens, pendant lesquels les femmes prennent soin de cacher leurs lances, harpons, arcs ou flèches. Il aime les Anglais dont il est toujours bien traité, et qui le laisse libre d'agir et de pêcher à sa fantaisie ; habillé lorsqu'il est avec eux, il se hâte de quitter l'habit qui le flattoit alors, pour reprendre une toile qui lui ceint les reins et tombe sur les genoux. Revenons à notre voyage.

Débarqués sur le rivage, nous en partîmes à pied, nous dirigeant au nord-est, avec nos

compas de poche. Nous traversâmes une montagne, en suivant un sentier dont les détours nous forcèrent de monter sur des arbres élevés, pour découvrir au loin quelques habitations ; nous en vîmes vers le nord, mais nous n'y pûmes descendre ; nous allâmes vers le levant, et y trouvâmes d'autres huttes d'Indiens, où nous achetâmes des provisions, des oiseaux, des sangliers, et prîmes un guide qui nous fit traverser des plantations ruinées, et nous mena vers un Indien qui parloit espagnol, et nous reçut avec humeur. Nous lui offrîmes ce que nous possédions pour nous conduire en lieu de sûreté, mais rien ne put le tenter ; le présent d'une jupe d'un bleu céleste donnée à sa femme, fit ce que l'argent n'avoit pu faire ; il engagea le guide à nous conduire à deux journées de là. Nous partions de grand matin, parce qu'alors il faisoit beau ; mais après midi, la pluie étoit continuelle ; il n'y avoit point de chemin tracé, il falloit se guider par les rivières, et les traverser plusieurs fois : chaque soir il falloit élever des huttes, et y faire du feu qu'on n'allumoit qu'avec peine ; il falloit s'y sécher, y cuire ses provisions, dont nous manquâmes bientôt ; nos travaux, nos besoins nous firent oublier tout ce que nous avions à craindre des Espagnols. Le cinquième jour, nous arrivâmes chez un jeune Indien qui parloit très-bien l'espagnol, et nous

reçut avec honnêteté; nous y séchâmes nos habits, y fîmes un bon repas, et nous nous pourvûmes d'yams et de patates. L'yam ou igname est une plante semblable à la betterave, qui demande un terrain gras et profond. La racine en est grosse, rude et pleine de petits cordons. Au dehors, sa couleur est un violet foncé; le dedans a la consistance d'une betterave; et, soit cuite ou crue, elle est d'un blanc sale tirant sur la couleur de chair. L'igname crue est fade; cuite, elle a du goût et est facile à digérer; mangée avec de la viande, elle peut servir de pain.

La patate est aussi une racine dont on connoît trois variétés; il y en a de rouges, de blanches et de jaunes.

Obligés de passer des rivières assez profondes, les plus grands d'entre nous se mettoient dans l'eau, et donnoient la main aux autres; quelquefois elles grossissoient rapidement, et dans le septième jour de notre marche, celle au bord de laquelle nous avions élevé nos huttes, les inonda et nous força de passer la nuit dans les bois, par une pluie affreuse. Nos esclaves en profitèrent pour s'échapper; il nous fallut la passer encore, et ce fut un travail pénible. L'un de nous devoit traverser la rivière avec une corde, pour l'attacher sur le rivage opposé; mais, quand il fut au milieu de la rivière, il enfonça et nous

ne

ne le revîmes plus. Il fallut songer à un autre expédient ; nous cherchâmes un arbre élevé sur la rive, nous le coupâmes et le fîmes tomber en travers ; il suffit pour nous passer à l'autre bord, où nous trouvâmes des plantains. Là, nous eûmes un nouveau guide ; c'étoit un vieillard qui nous fit franchir une autre rivière et un long vallon bordé de très-gros arbres, et où l'on distinguoit des traces de pécaris, espèce de sanglier, et nous conduisit enfin à sa demeure où nous nous rafraîchîmes. Le lendemain il nous fit traverser des petites montagnes, au-delà desquelles nous trouvâmes des habitations d'Indiens, où nous fûmes reçus avec bonté. Puis, nous marchâmes à l'orient, le long d'un vallon où couloit une rivière qu'il nous fallut traverser trente-deux fois. Là, je tuai un Quams, grand oiseau dont nous nous régalâmes. Après avoir marché trois jours encore, nous trouvâmes une rivière que nous ne pûmes passer, et il nous fallut demeurer sur le rivage, sans provisions, et n'ayant pour vivres qu'une espèce de mûre répandue dans ce pays. Enfin la rivière baissa ; un grand arbre que nous fîmes tomber en travers, nous fit arriver sur l'autre rive, et, après quelques heures de marche, à des habitations d'Indiens, où nous trouvâmes des plantains et tuâmes des singes. Leurs canots nous

facilitèrent le passage de plusieurs rivières, car on ne trouve que des torrens sur son chemin, et l'intervalle est rempli par d'épaisses forêts. Les champs de plantains de ces Indiens suppléoient aux provisions que nous n'avions pas. Enfin nous arrivâmes au bord de la rivière Chepo, la dernière de celles que nous avions traversées, et qui se rendent dans la mer du Sud. Nous avions alors un ciel serein; nous avançâmes, tantôt en suivant le sommet des montagnes, tantôt de vastes champs, jusqu'à la rivière de la Conception, à l'embouchure de laquelle nous trouvâmes des Indiens établis pour faire le commerce avec les aventuriers; ils avoient des yams, des plantains, du sucre, des cannes, des oiseaux et des œufs. Nous n'y trouvâmes plus de vaisseau, mais il en restoit un dans l'île de la Sonde, l'une des Sambales, répandues dans un espace de vingt lieues; elle étoit à trois lieues de nous, et nous y allâmes. C'étoit un vaisseau français. Là, nous récompensâmes nos guides et les congédiâmes, et partîmes pour l'île Springer, qui en est à huit lieues; nous y trouvâmes quatre vaisseaux anglais et trois français, qui projettoient de s'emparer de Panama. Nous racontâmes nos aventures à nos compatriotes, qui les écoutèrent avec avidité, et les peines que nous avions souffertes

les détournèrent de leur dessein. On délibéra sur le parti qu'on avoit à prendre, et pendant sept jours on ne put se déterminer à rien. Enfin on résolut d'aller dans l'île Saint-André, petite et inhabitée, éloignée de Porto-Bello de soixante-dix lieues; elle est couverte de cédres, qui croissent sur un sol pierreux, et dont le tronc est souvent de plus de soixante-dix pieds de long : les canots qu'on fait de cet arbre, sont les meilleurs de tous; mais c'est une erreur de le croire inaccessible aux vers. Dans quatre jours nous arrivâmes à cette île, où l'un de nos vaisseaux s'étoit déjà emparé d'une tartane espagnole, qui nous apprit que onze petits vaisseaux de guerre espagnols nous cherchoient.

Cette tartane fut équipée pour nous, qui venions de la mer du Sud; mais nous reconnûmes, pour notre premier chef, le capitaine qui l'avoit prise. Trois de nos vaisseaux avoient pu seuls parvenir à cette île. Nous supposâmes que les autres avoient été emportés vers Bocatoro, ou dans la rivière de Blewfied, et nous résolûmes de les y aller chercher. Nous quittâmes cette île où l'on ne trouve ni poissons, ni oiseaux, ni bêtes fauves. Nous arrivâmes aux Iles à blé, que je crois être les mêmes que les Iles à perles, sous le douzième degré dix minutes de latitude nord; mais nous les trouvâmes sans habitans,

la vue de nos voiles les avoient fait fuir. Ils sont forts et d'une taille médiocre : leur teint est de couleur de cuivre; leurs cheveux sont noirs, leur visage rond et plein ; leurs yeux petits et noirs, cachés par leurs sourcils pendans ; leur front est bas ; leur nez gros, court et plat ; les lèvres grosses, leur menton court ; ils percent la lèvre inférieure de leurs enfans, tiennent les trous ouverts, et à quatorze ou quinze ans, ils y enfilent des barbes de tortues, qu'ils ôtent lorsqu'ils veulent dormir ; ils ont aussi les oreilles percées, et y portent des pièces de bois coupées en rond et polies; les femmes se serrent le bas de la jambe avec un linge, ce qui leur fait un gras de jambe très-plein ; tous ont le pied petit, quoique rien ne les gêne; une ceinture est leur seul habillement. Nous n'y trouvâmes aucun de nos vaisseaux ; deux des nôtres se rendirent à Bocatoro, et nous vînmes dans la rivière Blewfied.

Elle naît entre celles de Nicarague et de Veragua ; son embouchure forme une belle baie sablonneuse ; des vaisseaux de soixante-dix tonneaux peuvent y pénétrer ; les plus grands peuvent mouiller à son embouchure. Nous n'y vîmes point d'habitans ; mais nos Moskites y pêchèrent des vaches marines ou manates, qui servirent d'alimens à l'équipage. Ce poisson se

trouve en différens lieux ; il a dix à douze pieds de long ; sa gueule ressemble à celle de la vache ; ses yeux ne sont que de la grosseur d'un pois ; ses oreilles ne sont que deux petits trous ; son col épais et court, est plus gros que la tête : à ses épaules sont deux grandes nageoires, sous lesquelles sont leurs mamelles : sa queue est plate, large de quatorze pouces, longue d'un pied et demi : quelques-unes pèsent mille livres ; elle se plaît dans les rivières un peu salées ; on en trouve dans l'eau douce et dans la mer, mais celles-ci n'y demeurent pas : elles vivent d'une herbe longue de sept pouces, à feuille étroite, qui croît dans le voisinage des îles, dans les bras de mer, dans les rivières qui s'y jettent ; elles ne viennent jamais à terre ; la chair en est blanche, douce et saine : la jeune est un excellent mets, surtout sa queue : de sa peau on fait d'excellentes courroies qui servent à différens usages. Les Moskites sont très-exercés à la pêche de ce poisson : c'est avec le harpon qu'ils le saisissent, ainsi que la tortue.

Après avoir calfeutré notre tartane, nous prîmes la route de Bocatoro, qui est une ouverture entre deux îles, et les deux rivières de Veragua et Chiagre. Nous y apprîmes que les vaisseaux espagnols y avoient dispersé nos navires ; nous y en trouvâmes un encore.

Bocatoro est un lieu propre à caréner les vaisseaux, et à faire une abondante provision de tortues vertes ; ses habitans sont barbares : on ne peut commercer avec eux, et il en faut craindre des surprises nocturnes. Les côtes y sont fécondes en vanille. On ne pouvoit rester dans ce lieu, et l'on ne savoit où aller, vû le dispersement de notre petite flotte. Enfin nous suivîmes le capitaine Yanki, passâmes près de l'île Scuda, où l'on dit que sont enterrées les entrailles du chevalier François Drak, et revînmes aux Sambales, où nous restâmes quelques jours : la côte voisine nous fournit des pécaris, des waris ou bêtes fauves, des singes gras, des quams, des corrosces, qui sont de gros oiseaux, des perroquets, des pigeons et des tourterelles; les îles qui la bordent, nourrissent le sapadelle, fruit qui ressemble à la poire : au pied des arbres qui les produisent, se rassemblent les soldats, poissons à coquilles, armés de deux grosses pinces, et qui sont fort agréables à manger, mais c'est un aliment mal sain : le mancenillier y est commun, et nous évitions avec soin de toucher aux animaux qui se nourrissent de ses fruits : ils sont de toute beauté, et colorés comme nos pommes d'api. Nous y recueillîmes cinq Anglais, que leur foiblesse ou des accidens forcèrent de demeurer avec les Indiens, qui en avoient pris grand soin.

Après avoir fait échouer une flotille qui portait des provisions à Carthagène, nous cinglâmes sur les côtes où cette ville est située : nous passâmes devant la rivière Darien, large à son embouchure, peu profonde, ayant un cours assez étendu. Près de ses bords, est une nation de sauvages qui se servent de sarbacanes longues de huit pieds, avec lesquelles ils soufflent des dards empoisonnés, et faits avec beaucoup d'art; ils surprennent leurs ennemis dans un profond silence, et fuyent avec rapidité. La rivière nourrit un grand nombre de manates. Nous vîmes Carthagène, sans être tentés de nous y arrêter; elle est cependant une des plus belles villes et une des mieux bâties de l'Amérique : elle a cinq grandes rues droites et bien pavées, et est au 10e degré 25' 48" de latitude nord. Rien n'est plus admirable que sa vue : du côté de la campagne et de la côte, elle n'a rien qui la borne; derrière elle, se faisoit remarquer Nuestra-Senora de Popa, monastère très-riche, situé sur une montagne escarpée. Nous tendîmes vers Rio-Grande, puis à Sainte-Marthe, ville qui a un bon port, située derrière une montagne très-élevée, et qui s'étend au loin : on la voit à trente lieues de distance dans la mer, d'autres disent de cinquante : son sommet, toujours blanc, est souvent caché dans les nues. Nous vînmes à

Rio de la Hache, ville alors abandonnée des Espagnols, qui l'ont depuis rebâtie : là, est une bonne rade : une rivière coule au levant. Nous arrivâmes à Rancherie, près de laquelle on pêche des perles : tout le monde s'enfuit à notre approche. Les Indiens qu'on y trouve, ont le regard farouche, et le nez comme aquilin : leur visage est long : ils font partie d'une nation nombreuse ; des prêtres espagnols cherchent à les civiliser ; le terroir y est stérile, et formé d'un sable léger qui ne nourrit qu'une herbe menue et mauvaise : on y nourrit cependant beaucoup de bétail : la propriété y est connue pour les bestiaux, mais non pour le sol ; les pluies y sont fréquentes, et les vents peu impétueux.

Arrivés là, nous rebroussâmes vers Rio-Grande, où nous découvrîmes et prîmes un vaisseau de douze canons et de quarante hommes d'équipage, chargé de tabac, de sucre et de marmelade. Après avoir disposé de cette prise, nous allâmes à Curaçao, pour vendre notre sucre, mais nous ne pûmes y réussir. Cette île a neuf ou dix lieues de long sur cinq de large : son principal port est au midi, où est une ville et une bonne citadelle : le port est un des plus sûrs qu'il y ait au monde, et sa commodité égale sa sûreté : à l'orient, le sol est montueux ; par-tout ailleurs il est uni : on y a élevé des manufactures

de sucre, et tracé des plantations de patates et d'yams; le bétail y est nombreux, mais sa principale richesse vient de sa situation qui facilite son commerce avec les Espagnols. Les Hollandais possèdent encore dans ces parages les îles Oruba et Buenaire, toutes les deux semblables par la nature de leur sol; Oruba est la moins étendue. Buenaire a de seize à dix-sept lieues de tour; il y a une baie assez profonde, où le fond est très-dur. Elle a un gouverneur, sept ou huit soldats et cinq ou six familles d'Indiens : les soldats y mangent et dorment en tems de paix; les Indiens y plantent du maïs et du blé de Guinée, des yams et des patates; ils y nourrissent du bétail; il y a des chevaux, des taureaux, des vaches et de grands troupeaux de chèvres. Au midi, elle est basse et couverte d'arbres: près des maisons est une fontaine, dont l'eau est un peu salée : au couchant est une autre fontaine d'une eau très-douce, et près de là sont quelques huttes d'Indiens. Au midi est un marais où les Hollandais font beaucoup de sel.

De là, nous allâmes à l'île Aves, qui doit son nom à la multitude d'oiseaux qu'on y trouve : ce sont des hommes de guerre et des boubies : ce dernier est moins gros qu'une poule; son plumage est d'un gris clair; son bec est fort, plus long, plus gros que celui des corneilles;

ses pieds sont comme ceux des canards : c'est un oiseau presque stupide ; sa chair est noire et a le goût du poisson. L'homme de guerre est gros comme un milan : il en a la figure ; son col est rouge, tout le reste est noir ; il vit de poissons qu'il saisit avec agilité ; car jamais il ne touche l'eau qu'avec le bec : ses ailes sont longues, et ses pieds ne sont point palmés. Cette île est sous le 11° 45′ de latitude nord : elle n'a pas deux lieues de long, et est étroite ; sa partie septentrionale est basse et souvent inondée, la méridionale est bordée d'un banc de corail ; le sol y est uni et sans arbres : on y trouve deux ou trois puits et un havre où l'on peut caréner son vaisseau. On y voit un banc de rochers, qui de l'orient au nord forme une demi-lune, où une flotte française se perdit. Au levant, à quatre lieues de distance, est aussi une autre petite île d'Aves, toute couverte de mangles.

De ces îles, nous partîmes pour celles de Roca : nous y débarquâmes : toutes sont inhabitées, aucune n'est étendue ; toutes ensemble ont cinq lieues de long et trois de large ; au nord, est une montagne blanche qu'on voit de fort loin, et qui est couverte d'oiseaux du tropique, d'hommes de guerre, de boubies et de noddies : celui-ci est de la grosseur d'un merle : il niche sur les rochers ; l'oiseau du tropique est de la

grandeur du pigeon; mais il a la forme ronde de la perdrix; son plumage est blanc, son bec jaune, gros et court; il a au croupion une longue plume ou un tuyau long de sept pouces, et n'a point d'autre queue : tous les deux sont bons à manger. On trouve de l'eau douce au midi de la montagne, mais elle ne forme qu'un filet, et a le goût du cuivre ou de l'alun. Au centre est un sol bas et uni, couvert d'une herbe longue qui cache des vols d'Egg-Bird, ou oiseaux d'œufs : ils sont gris, de la grosseur du merle, et pondent des œufs plus gros que ceux des pies : c'est de là que vient leur nom. On y voit des mangliers noirs, des rouges et des blancs : les premiers sont les plus gros, le bois en est dur et d'une pesanteur singulière. Le rouge croît sur les rivages, et pousse des racines qui s'élèvent et s'entrelassent : le bois en est dur, et l'intérieur de l'écorce est rouge : on s'en sert pour tanner les cuirs, le blanc est plus petit et sert à moins d'usages. Les autres îles Roca sont peu considérables : la plus méridionale est petite, basse, unie, ne produisant que de l'herbe. A une lieue d'elle, on en voit deux autres séparées par un canal profond, et couvertes de mangles; toutes sont basses, habitées par des oiseaux.

De là, nous vînmes à l'île de la Tortue salée, qui est grande, déserte, abondante en sel, située

un peu au nord de l'île Marguerite, forte, riche, possédée par les Espagnols. La Tortue est, dans sa partie orientale, hérissée de rochers découverts et brisés : au sud-est, on voit une bonne rade visitée durant la paix par les vaisseaux marchands qui viennent y charger du sel. J'ai vu jusqu'à vingt vaisseaux venir s'en charger à la fois, et apporter des liqueurs aux aventuriers qu'ils y rencontrent souvent. Au couchant, elle a un petit havre et de l'eau douce : le sol y est rempli de petits arbrisseaux ; par-tout ailleurs, on n'y voit végéter qu'une petite herbe clairsemée qui nourrit des chèvres : les tortues y viennent déposer leurs œufs sur le sable.

Nous cinglâmes vers la Trinité, île habitée par les Espagnols ; mais les courans nous en ayant repoussés, nous passâmes entre la Marguerite et la Terre-Ferme, pour aborder à Blanco, île à trente lieues du Continent, dont le sol est bas et uni, qui est déserte, sèche et saine : des pâturages, des arbres appelés *bois de vie*, quelques arbrisseaux, des guanos, c'est tout ce qu'on y voit. Les guanos sont des espèces de gros lézards : leur chair, leurs œufs font un bon aliment : il en est de diverses couleurs, et tous sont amphibies : les tortues vertes viennent y déposer leurs œufs dans ses baies sablonneuses. Je n'y ai plus vu de chèvres.

Nous quittâmes Blanco, pour nous rendre sur la côte de Carracas. Voyez la carte de l'Amérique méridionale. Pendant vingt lieues, elle ne présente que de hautes montagnes, entrecoupées de petits vallons qui n'ont que cent à quatre cents pas de large : une autre chaîne de montagnes s'éloigne de celle-là, puis vient s'y joindre : on découvre cette côte de fort loin. Les montagnes sont stériles, les vallées fécondes, bien arrosées et peuplées; on y cultive le maïs et le plantain; on y trouve des oiseaux et des cochons; mais leur richesse est le cacaotier; son fruit y est plus petit, mais bien meilleur que dans les autres contrées. Cet arbre a un tronc de sept à huit pieds de haut, et d'un pied et demi de diamètre : ses branches s'étendent comme celles du chêne, ses feuilles sont épaisses, douces, d'un vert obscur, presque rondes : les noix sont enveloppées dans une gousse, de la grosseur des deux poings, et l'arbre en porte vingt à trente, placées surtout aux jointures des branches. On en fait deux récoltes par an : d'un vert obscur avant leur maturité, elles sont d'un rouge sombre du côté exposé au soleil; le vert devient jaune, et le rouge est aussi plus vif en mûrissant. Après les avoir cueillies, on les fait suer, puis on en tire les noix : on en trouve quelquefois cent dans un gousse : on les fait en-

suite sécher au soleil : l'arbre se reproduit par elles : dans cinq ans, ils donnent du fruit; mais on les préserve des vents froids ou violens, en plantant autour d'eux des plantains, jusqu'à ce qu'ils soient forts.

La ville de Carracas est grande, riche, située dans l'intérieur du pays, au centre d'une vaste plaine abondante en bétail; on y arrive difficilement. Sur la côte est Guiare, ceinte par la mer; elle n'a qu'un mauvais havre, n'est défendue que par un fort, et est commerçante. Plus au levant, est la lagune de Venezuela, environnée de villes riches, mais où les vaisseaux ne peuvent pénétrer. Près de là, sont Cumana et Verine (1); celle-ci est fameuse par son

---

(1) Ou *Verinas*, qui donne son nom à une province assez considérable : Verinas est à l'ouest, et à une assez grande distance de Cumana. Voyez, page 292 du tome Ier., la manière de cultiver le tabac.

M. de Humboldt a trouvé en 1800 dans ces parages, sur les côtes de Cumana et de Carracas, une tradition généralement répandue sur les Otomaques, qui mangent de la terre. Selon ce célèbre voyageur, l'Uruana, pays des Otomaques, est à sept degrés huit minutes trois secondes de latitude nord. La terre que cette peuplade mange, est une véritable argile, une terre grasse à potier, douce et colorée en jaune-gris : ces Indiens la recherchent sur les bords de l'Orenoque, la pétrissent

tabac, estimé le meilleur du monde. L'air est sain sur la côte de Carracas; les vents de nord-

---

en boules de quatre à six pouces de diamètre, les brûlent extérieurement à petit feu, jusqu'à ce que la croûte en devienne rougeâtre, et les humectent de nouveau avant de les manger. Ces Indiens sont très-sauvages, ont le teint cuivré, brunâtre, et des traits difformes : ils ont en horreur la culture des végétaux. Les peuplades les plus éloignées sur l'Orenoque, voulant exprimer quelque chose de très-mal propre, disent en forme de proverbe : C'est si sale, qu'un Otomaque le mangeroit. Ils en dévorent par jour, sans s'incommoder, de trois quarts de livre à une livre un quart : ils y ajoutent quelquefois un lézard, un poisson et une racine de fougère. Les missionnaires Ramon Bueno, et l'ami de M. de Humboldt, Juan Gonzales, attestent la vérité de ces faits. Le lecteur n'aura pas de peine à les croire, s'il considère que divers peuples indolens des Tropiques ont le même goût. Les nègres de Guinée mangent habituellement une terre jaune qu'ils appellent *Cahouac*, et leur santé n'en souffre pas. Ceux d'entr'eux qui résistent au mauvais air de la traite et au chagrin cuisant de la traversée (*), à peine arrivés en Amérique, s'y procurent une terre semblable : selon M. de Chanvalon, aucun châtiment ne peut les empêcher d'en manger. M. de la Billardière, chargé d'aller à la recherche de M. Lape-

(*) L'idée de ces esclaves embarqués pour l'Amérique, est qu'on les transporte uniquement pour les manger. Plusieurs se tuent souvent en avalant leur langue. (Voyez tome I, pages 584 et 586.

est y règnent et y sont desséchans; des sentinelles placées dans les montagnes veillent à la sûreté du pays. Les Hollandais y appportent toute sorte de marchandises, surtout des toiles.

Après nous y être saisis de trois barques chargées de peaux, d'eau de vie et de marchandises d'Europe, nous revînmes aux îles Roca, partager nos denrées; puis nous nous séparâmes, et j'allai en Virginie. Dans ce voyage, je ne fis de remarques que sur la Remore; c'est un poisson de la grosseur du merlan, et qui lui ressemble, excepté qu'il a la tête plus plate. De la tête au milieu du dos, elle a une chair cartilagineuse comme la tête d'un escargot, mais plus dure, d'une forme ovale et plate, longue de sept à huit pouces, large de cinq à six, parsemée de petites pointes par lesquelles les remores s'attachent à un vaisseau, lorsqu'il fait une tempête, ou qu'il va vîte : mais, dans un beau tems calme, elles le quittent pour jouer

rouse, nous dit qu'on vend et qu'on mange, dans plusieurs villages de l'île de Java, des gâteaux carrés et rougeâtres d'argile. Les habitans de la nouvelle Calédonie, selon le même auteur, appaisent leur faim en dévorant des gros morceaux d'un talc friable, dans lequel M. Vauquelin a trouvé, par l'analyse, une certaine quantité de cuivre.

autour;

autour; elles s'attachent aussi aux gros poissons, au goulu, à la tortue, à de vieux arbres qui flottent sur la mer. Elles peuvent retarder la course d'un vaisseau, lorsqu'elles y sont en grand nombre, parce qu'elles y forment des inégalités qui l'empêchent de glisser sur la surface de l'eau.

Un vaisseau d'aventuriers, commandé par le capitaine Cook, vint, un an après mon arrivée en Virginie, aborder au port d'Actiamac : il méditoit un voyage dans la mer du Sud, et je résolus de m'y joindre. Nous nous pourvûmes de provisions, et déterminés à la frugalité, riches d'espérance, nous partîmes le 23 août 1683. Peu de jours après, nous essuyâmes une tempête qui dura une semaine, et ne nous empêcha point d'arriver aux îles du Cap-Vert. Elles sont au nombre de dix, et occupent cinq degrés en longitude, et cinq degrés en latitude; l'une doit son nom aux marais salans dont elle est remplie; elle est stérile, nue, peuplée de quelques chèvres maigres, de quelques oiseaux sauvages : tel est le Flamingo, grand oiseau semblable au héron, plus gros encore, de couleur rougeâtre, qui vit en troupe et cherche ses alimens dans la boue et les rivières; ils font leurs nids de boue amoncelée et élevée au-dessus du vivier d'un pied et demi, la base en est large,

la forme conique; au sommet, ils placent un ou deux œufs qu'ils couvent avec leur queue, ayant leurs longs pieds dans l'eau, les petits courent rapidement avant de savoir voler; leur chair a bon goût, mais elle est noire et maigre; leur langue est un morceau délicat. De loin, une troupe de ces oiseaux semble être un mur de briques.

L'île de Sal a un misérable gouverneur et cinq ou six habitans; il nous fit présent de trois chèvres, et nous l'habillâmes en retour. Nous échangeâmes encore de vieux habits contre vingt boisseaux de sel. Nous la quittâmes trois jours après; on trouve quelquefois de l'ambre gris sur ses côtes. Nous abordâmes à Saint-Nicolas, qui est grande et triangulaire, mais montueuse, stérile, rocailleuse au bord de la mer; les Portugais habitent ses vallées, et y ont des vignes; on y nourrit des chèvres et des ânes; les habitans sont d'un teint fort basanné, et ne paroissent pas riches. Après y avoir nettoyé notre vaisseau, nous allâmes à Mayo; elle est petite, entourée de bas-fonds, et riche en sel, en taureaux, vaches, chèvres et volaille; de petites tortues y viennent pondre dans une partie de l'année; on y sème du grain, on y plante des yams, des patates, des plantains. L'île Saint-Yago est la plus pleuplée,

la plus riche et la plus grande de ces îles, quoiqu'elle ait des cantons stériles. Elle a un port sur sa côte orientale, où les vaisseaux accourent durant la paix. On y trouve du gros bétail, des cochons, des chèvres, de la volaille, des œufs, des plantains, des noix de cacao qu'ils échangent contre des habillemens, de la toile, de l'argent : ses habitans sont voleurs. Son gouverneur étend son autorité sur toutes les autres îles qui paroissent montueuses et stériles. Fuego est remarquable par son volcan, haute montagne, d'où la nuit on voit s'élancer des flammes : des hommes en habitent le pied, et ce ne sont pas les plus misérables des habitans de ces îles. Je ne sais rien des autres. (Voyez page 6 de ce volume.)

En les quittant, nous cinglâmes au midi; les vents nous forcèrent de venir à l'embouchure de la rivière Sherboroug, où est un établissement anglais sur la côte de Guinée, où l'on fait un grand commerce de bois de Cam-Wood. Après avoir jeté l'ancre vis-à-vis d'une grande forêt, nous descendîmes et vîmes une ville de nègres que la forêt nous cachoit; nous la visitâmes, et y achetâmes des plantains, des cannes de sucre, du vin de palmier, du riz, de la volaille et du miel. Les maisons des nègres sont basses, excepté l'une d'elles, destinée à se

rassembler et à recevoir les étrangers (1). Nous en partîmes par une chaleur extrême, interrompue par des coups de vent très-violens. La

(1) C'est le Bentang ou Palaver, dont nous avons parlé page 577 du tome Ier.... Il est un autre usage établi sur cette côte, dans le royaume de Juïda, que nous ne passerons pas sous silence. Les nègres de ce pays ont un serpent fétiche, c'est-à-dire, être conservateur, qu'ils adorent, et qu'on ne peut insulter ou blesser sans offenser toute la nation. Ils s'imaginent que le premier père de ces reptiles vit encore, et qu'il est d'une grosseur monstrueuse (*) : les enfans de ce fétiche n'ont pas plus de sept pieds et demi de longueur, mais sont aussi gros que la cuisse d'un homme; ils ont la tête ronde et grosse, les yeux bleus et ouverts, la langue courte et pointue comme un dard : leur couleur est d'un blanc sale, avec un mélange agréable de raies et taches jaunes, bleues et brunes. Selon Desmarchais, l'espèce en est si privée, qu'elle se laisse prendre et manier comme on veut : on en voit quelquefois cinq à six entrer à la fois jusque dans le fond des maisons et

(*) Ceci nous rappelle le serpent énorme du fleuve Megrada, qui résista long-tems aux efforts d'une armée romaine entre Utique et Carthage : il s'élançoit sur les soldats de Régulus, étouffoit les uns dans les replis de sa queue, et faisoit périr les autres par son souffle empoisonné. Les dures écailles de sa peau le rendoient invulnérable à tous les traits des Romains. Pour le détruire, il fallut l'attaquer en règle comme une citadelle. Pline et Valère Maxime nous disent que Régulus envoya à Rome sa peau, qui avoit cent vingt pieds de longueur : elle y a resté long-tems suspendue dans un temple.

fièvre nous travailla, mais ne nous emporta qu'un homme. Dans le calme, nous pêchions des goulus, dont la chair bouillie, étuvée avec

---

dans les lits. Leur unique antipathie est contre le serpent noir et les espèces venimeuses ; ils les attaquent par-tout où ils les trouvent : on diroit qu'ils prennent plaisir à délivrer l'homme de leur poison. Aussi les nègres ont-ils élevé au père de ces reptiles un temple spacieux, orné de grandes cours et de vastes appartemens. Ils ont établi, pour le service du culte de cet Esculape nouveau, un grand pontife aussi considéré que le roi, des prêtres et des *betas* ou prêtresses. On choisit même tous les ans, dans le royaume, quelques belles filles qui lui sont consacrées.

Quoique la postérité de ce noble animal soit moins honorée, il n'y a pas de nègre à Juïda qui ne se croie heureux de rencontrer des serpens fétiches, et qui ne les loge et nourrisse avec joie. Ils les traitent avec du lait : si c'est une femelle pleine, ils lui construisent un nid pour mettre ses petits au monde. M. de la Harpe nous rapporte, d'après Bosman et Barbot, que les Anglais, commençant à s'établir à Juïda, sur la côte de Guinée, trouvèrent pendant la nuit, auprès de leur comptoir, un serpent fétiche qu'ils tuèrent et laissèrent devant leur porte, sans prévoir aucune conséquence désagréable. Le lendemain, quelques nègres ayant appris, par l'aveu même des Anglais, qu'ils étoient les seuls auteurs de ce sacrilége, rassemblèrent bien vite tous les habitans du canton, massacrèrent tous les Anglais, et mirent le feu à leur comptoir et à leurs

du vinaigre et des épices, étoit une nourriture supportable. D'abord les vents retardèrent notre course, puis ils la favorisèrent. Vers le 36◦

---

marchandises, de sorte que tout fût consumé par les flammes. Malheur aussi aux animaux qui tueroient ou blesseroient un de ces fétiches : en 1697, un porc, ayant été tourmenté par un de ces reptiles, sauta dessus et le dévora ; les prêtres portèrent leurs plaintes au roi, qui rendit une sentence de mort contre tous les porcs de cette contrée : la race entière eût été détruite, si le roi n'eût enfin arrêté ce massacre par un contre-ordre. Ces fétiches sont si vénérés, qu'ils ont des temples dans tout le royaume. Le principal est à deux milles de Sabi ou de Xavier, sous un grand et bel arbre. C'est dans ce sanctuaire que le père de tous les serpens fétiches fait sa résidence. Les nègres le disent de la grosseur d'un homme et d'une longueur prodigieuse. La vue de ce serpent est une faveur que les prêtres n'accordent pas même au roi. Les serpens noirs détruisent beaucoup de ces fétiches, sans quoi, tout le royaume en seroit couvert : quoiqu'incapables de nuire par leur morsure, ils ne laissent point d'être incommodes par l'excès de leur familiarité. Les plus grandes fêtes qu'on célèbre en leur honneur, sont deux processions solennelles immédiatement après le couronnement du roi. Le peuple, dont la crédulité n'a pas de bornes, s'imagine aussi que, dans la saison où l'on sème le maïs, le serpent fétiche se fait une occupation tous les soirs et pendant la nuit de rechercher toutes les jolies filles, et qu'il leur inspire une espèce de fureur qui demande des

de latitude, la mer, de verte qu'elle nous paroissoit, devint blanche ou pâle; nous crûmes trouver le fond, et nous nous trompâmes : nous

---

grands soins pour la guérison. Les parens sont alors obligés de mener ces filles dans un édifice construit auprès du temple, et de payer même les frais du logement et des soins prétendus, qui vont ordinairement à cent vingt livres. Bosman ajoute que les *féticheres* ou prêtres du temple ont souvent l'adresse d'engager, par des présens, les filles à pousser des cris affreux dans les rues, pour feindre ensuite que le serpent les a touchées. On prétend que la plupart de ces vierges s'en trouvent assez bien, pour ne pas révéler leur secret quand elles rentrent dans le sein de leur famille : la crainte d'ailleurs d'être brûlées vives, force au silence celles qui seroient mécontentes de leur séjour auprès du temple.... Les jeunes prêtresses, qui se consacrent tous les ans au culte du serpent fétiche, sont traitées d'abord avec beaucoup de douceur, mais la fin de leur noviciat est sanglante et tragique. M. de la Harpe nous dit qu'on leur imprime avec des pointes de fer, dans toutes les parties du corps, des figures de fleurs, d'animaux et surtout de serpens. Les vieilles prêtresses sont chargées de ce soin ; les cris lamentables des novices touchent peu ces vieilles impitoyables. Les douleurs de l'opération sont cependant si vives, qu'elles sont très-souvent suivies de fièvres dangereuses. La peau devient fort belle après la guérison de tant de blessures; mais sa plus grande beauté aux yeux des nègres, est de marquer une consécration perpétuelle au culte du serpent. Lacepède appelle ce rep-

allions vers les îles Sebaldes, ou Sibble de Ward, qui doivent leur nom aux Hollandais. Elles sont au nombre de trois, toutes pierreuses, stériles, sans arbres; quelques arbrisseaux épars s'y font remarquer. Nous ne pûmes y

---

tile *le Daboie;* Daudin, tome V, le nomme *Boa devin.*

Le nombre prodigieux de singes qu'on voit à la Côte-d'Or et en Guinée, y rend aussi les voyages fort dangereux par terre. Ils attaquent un passant, quand ils le voient seul, et le forcent à se réfugier dans l'eau qu'ils craignent beaucoup. Selon le voyageur Atkins, cité par M. de la Harpe, on accuse les nègres de ces contrées de se livrer quelquefois aux plus honteux désordres avec ces singes. Cet Anglais, se rappelant la passion des Mandrils pour les femmes, juge cette accusation vaisemblable. On voit quelquefois en Guinée, mais moins souvent qu'à Borneo, l'Orang-Outan ou Homme sauvage. Le roi d'Angola entretient aussi, comme celui du Congo, beaucoup de paons. Leur vénération pour ces oiseaux est si grande, qu'un de leurs sujets, qui auroit la hardiesse d'en prendre une seule plume, n'éviteroit pas la mort ou l'esclavage.

L'hiver du Congo ressemble à l'automne de Rome: la différence des jours et des nuits n'y est que d'un quart-d'heure pendant toute l'année. L'hiver y commence au mois de mars, et l'été au mois de septembre. Il ne tombe jamais de pluie pendant l'été, mais elle dure sans interruption pendant les mois d'avril, mai, juin, juillet et août, qui composent l'hiver. Les premières pluies commencent vers le 15 avril, les vents

aborder. Avant d'y arriver, nous avions vu la mer rougie de petites écrevisses, dont le corps étoit comme le bout du petit doigt, mais dont les pattes étoient grosses. Je n'en ai point vu ailleurs de cette couleur et de cette petitesse.

---

y soufflent alors du nord-ouest et du nord au nord-est; de là viennent les inondations du Nil, du Sénégal, etc. Leur effet le plus salutaire est de répandre la fraîcheur dans toutes ces contrées. La terre y est noire et féconde comme les femmes qui la cultivent. La racine de Manioc, dont ils font leur pain la cassava, les citrons, les limons, les bananes, les oranges y abondent, et ne sont jamais nuisibles. On commence à semer au mois de janvier, pour recueillir au mois d'avril. On sème de nouveau au mois de septembre, pour avoir une moisson aussi abondante au mois de décembre. Il y a au Congo des oiseaux qui ont un charmant ramage; les nègres les appellent *oiseaux de musique*. L'éléphant y est d'un naturel fort doux. S'il ne craint rien du nègre, il ne cherche pas non plus à lui nuire. On prétend que sa peau a quatre pouces d'épaisseur.

Les Anzichos, voisins du Congo, sont célèbres par leur agilité et leur courage. Selon M. de la Harpe, il n'y a point de nègres pour lesquels les Portugais ayent tant de confiance. Ils se marquent et cicatrisent le visage avec la pointe d'un couteau. La chair humaine se vend dans leurs marchés. Ils mangent tous les esclaves qu'ils prennent à la guerre; ils tuent même leurs propres esclaves: lorsqu'ils les jugent assez gras, on les vend pour la boucherie publique. M. de la Harpe cite encore

Nous voguâmes vers la Terre de Feu, et bientôt nous découvrîmes le détroit de le Maire, fermé par de hautes montagnes. Nous y entrions, quand le calme nous laissa aux prises avec une mer courte, hérissée, qui menaçoit de nous faire couler à fond : elle alloit de tous les côtés, se brisoit contre le vaisseau, passoit sur lui et le rouloit comme une coquille d'œuf; un petit vent nous sauva du danger, et nous permit d'aborder sur la partie orientale de la Terre des Etats, remarquable par trois petites îles élevées et blanchies par la fiente des oiseaux.

Nous nous éloignâmes de ces lieux le 7 février 1684. Nous fûmes pendant plus d'un mois ballottés par des vents violens, mais nous avancions vers l'île Juan Fernandez où nous ten-

---

les Jaggas, qu'il dit fort répandus depuis les confins de l'Abyssinie au nord, jusqu'au pays des Hottentots et des Caffres au sud. La figure de ces Jaggas est fort noire et difforme : ils ont le corps grand, l'air audacieux, se tracent des lignes sur les joues avec un fer chaud, vont tout à fait nus, et tout respire chez eux la barbarie. A en croire Lopez, leurs plus redoutables adversaires sont les Amazones, race de femmes guerrières, qu'il place dans le Monomotapa. Les Jaggas vivent errans dans les forêts, et sont, à mon avis, les Shangallas dont parle Bruce. Voyez tom. Ier., pag. 510.

dions, vers le trente-quatrième degré de latitude sud, dans l'Océan pacifique. Nous en approchions, quand nous découvrîmes un vaisseau qui nous suivoit à toutes voiles; nous le laissâmes avancer. Nous crûmes que c'étoit un vaisseau sorti de Baldivia, et nous espérions le prendre. Mais nous reconnûmes bientôt que c'étoit un vaisseau anglais, commandé par le capitaine Eaton, et qui venoit de traverser le détroit de Magellan. Il nous croyoit Espagnols, et s'occupoit déjà des moyens propres à nous enlever; au lieu de nous combattre, nous cinglâmes ensemble vers l'île où nous tendions. Nous la vîmes le 22 mars, nous jetâmes l'ancre, et descendîmes pour y chercher un Moskite qu'on y avoit laissé; nous l'y trouvâmes. Depuis trois ans, il y vivoit; de son fusil mis en pièces, il avoit fait des harpons, des lances, des hameçons, un long couteau, et avec ces instrumens, il fournissoit à ses besoins; la pêche et la chasse des chèvres étoient ses seules occupations. Il avoit élevé une hutte, où son lit, planté sur des pieux et fait de lanières et de peaux de veaux marins, étoit à couvert. Dès qu'il vit approcher les vaisseaux, il tua trois chèvres qu'il fit cuire avec des choux, pour nous régaler quand nous serions descendus. Nous avions un Moskite avec nous, qui courut à son compatriote, l'em-

brassa avec la plus vive tendresse; et nous l'embrassâmes aussi.

Cette île, qui a douze lieues de tour, est pleine de hautes montagnes et de petites vallées agréables : on y voit de beaux pâturages formés d'une herbe épaisse, qui fleurit toute l'année : on y voit des bois propres à bâtir, mais aucun ne peut fournir des mâts : l'arbre à chou y est petit et fort bas; sa tête est grosse et de bon goût : de grands troupeaux de chèvres y paissent : celles au couchant de l'île sont les plus grasses, quoique le sol y soit haut, sans montagnes, sans eau douce, et n'ayant qu'une herbe courte et sèche. Elles y furent amenées par Juan Fernandez, qui, manquant de patente pour lui en assurer la possession, l'abandonna : c'est dommage; car cette île pourroit nourrir quatre ou cinq cents familles : le sol y est noir, bon et fertile; la mer y est abondante, les snappers, les tatonneurs y sont en si grand nombre, que deux hommes en deux heures, avec une ligne, pourroient en régaler cent hommes. Les rivages y sont couverts de veaux marins, dont la fourrure est si fine, si épaisse et si courte, qu'on n'en voit point de semblables ailleurs : les lions marins y errent en grosses troupes : ils nagent avec légéreté, ils se jettent sur ceux qui les frappent; mais un coup sur

le nez les fait mourir. Ces animaux aiment également les pays chauds et les froids : dans ces derniers, ils cherchent les pièces de glace, s'y couchent et s'y chauffent au soleil. Je n'en ai point vu dans les Indes orientales; ils accourent là où le poisson est nombreux, car ils en vivent.

Le snapper ressemble au rouget, mais il est plus gros : sa tête et sa gueule sont larges; ses ouïes sont grandes, ses écailles fort larges; son dos est d'un rouge vif, et son ventre couleur d'argent : il est excellent à manger. Le tatonneur, ou poisson de roche, ressemble au merlus; il est plus rond que le snapper; d'une couleur brun foncé. L'île n'a que deux baies, et il seroit difficile d'en approcher, pour peu qu'elles fussent défendues. Nous y demeurâmes seize jours.

Les deux vaisseaux partirent ensemble pour traverser la mer Pacifique, où l'on voit rarement des nuages pluvieux, où l'on n'éprouve que des vents réglés et ordinaires; les vagues cependant sont hautes et longues, mais elles ne se coupent point et sont peu redoutables. Elle est bordée par le Pérou et le Chili, pays très-élevé; ce qui nous obligeoit de nous en tenir toujours à quatorze lieues, pour n'en être point découverts. Les montagnes, vues de la

mer, y paroissent bleues; les brouillards ne les cachent point, rarement des nuées les obscurcissent; il en coule peu de rivières qui se rendent à la mer : elles sont à sec souvent une partie de l'année.

Rien de remarquable ne s'offrit sur notre route jusqu'au 3 mai, jour où nous découvrîmes un vaisseau, et le prîmes; il étoit chargé de bois de charpente, et alloit à Lima. Nous vînmes à l'île Lobos de la mer, qui doit son nom aux veaux marins qui s'y rendent; elle est formée de deux petites îles d'un mille de circuit; elles sont assez hautes; le canal qui les sépare n'est bon que pour les barques; on y trouve une baie sûre; l'intérieur est pierreux, sablonneux, sans eau douce, sans arbres, sans herbe ni animaux terrestres; mais on y trouve beaucoup de boubies et de pingoins. Ce dernier est de la grosseur d'un canard, ayant les pieds palmés, le bec pointu, et des chicots au lieu d'ailes; il s'en sert pour nager, non pour voler; ses plumes sont un duvet; on estime ses œufs, mais peu sa chair. On y voit encore de petits oiseaux noirs, qui font des trous dans le sable pour s'y retirer la nuit; ils sont bons à manger.

Comme nos prisonniers nous avoient appris que nous avions été découverts, nous n'espérâmes point trouver de vaisseaux riches dans

ces mers, et nous nous résolûmes à prendre quelque ville. Celle de Truxillo nous parut la plus importante et la plus riche; c'est vers elle que nous voguâmes; mais elle manque de port; nous nous préparâmes à une descente difficile; mais bientôt après nous découvrîmes trois vaisseaux, et leur donnâmes la chasse; nous les prîmes tous; ils alloient à Panama, chargés de farine; nous trouvâmes une mule magnifique et une image en bois de la Vierge Marie, grande, sculptée et peinte; les prisonniers nous apprirent qu'on bâtissoit un fort, pour arrêter les ennemis qui voudroient descendre à Truxillo. Cet avis nous fit changer de résolution, et nous allâmes aux Gallapagos, que nous découvrîmes le 31 mai. Ce sont plusieurs îles, dont la plus orientale est à cent dix lieues du Continent; les Espagnols qui les découvrirent, disent qu'elles sont en grand nombre; cependant nous n'en vîmes que quatorze ou quinze; les plus grandes ont sept à huit lieues de long, trois ou quatre de large; elles sont médiocrement élevées, plates et unies au sommet; les plus orientales sont pierreuses, stériles, ne produisent ni herbes, ni arbres que des dildos, arbrisseau épineux qui s'élève à la hauteur de dix à douze pieds, et ne produit ni feuilles, ni fruits; le tronc est de la grosseur de la jambe, et hérissé de piquans rangés en rayons

pressés; il n'est pas même bon pour brûler. Le borion se voit en quelques lieux voisins de la mer; il est bon à brûler. Entre les rochers de ces îles, on trouve des lacs et des étangs. Vers le couchant, on voit des îles plus étendues, arrosées par des ruisseaux et des rivières, couvertes d'arbres inconnus qui végètent sur une terre noire et profonde; parmi ces arbres est le mammet, qui couvre des espaces étendus. Les guanos y sont très-abondans, très-gras et familiers; les tortues très-grosses, très-délicates; le poulet se mange avec moins de plaisir. On distingue quatre sortes de tortues de terre: celle que les Espagnols nomment *Hécate*, se tient dans les étangs d'eau douce, a les jambes petites, les pieds plats, le col long et menu, et ne pèse que dix à douze livres. Le Terrapen est plus petit encore: son écaille est bien taillée, ouvragée et a des teintes diversifiées; elle aime les lieux humides, les marécages: toutes deux sont bonnes à manger; les chasseurs les apportent autour de leurs huttes, d'où elles ne s'écartent pas, et ils les reconnoissent à la marque qu'ils leur ont faite sur l'épaule. Les deux autres me sont peu connues; celles des Gallapagos ressemblent à l'hécate; mais il en est qui pèsent cent cinquante livres. On y voit aussi des serpens verts et des tourterelles fort grasses. Elles foisonnent encore

de

de tortues de mer, dont on connoît aussi quatre espèces. La grosse ou tortue de Bahu, a le dos rond, et la chair puante et mal saine. La grosse tête doit son nom à la grandeur de sa tête; sa chair est aussi puante, et la nécessité peut seule en faire manger : elle se nourrit de la mousse qui croît autour des rochers. Le bec à faucon est la plus petite de toutes : sa gueule est longue et petite; son écaille est la plus recherchée pour faire de petits ouvrages; sa chair est jaunâtre, bonne ou mauvaise, selon les lieux ou les alimens qu'elle prend : elle pond trois fois, et chaque fois sa ponte est d'environ quatre-vingts œufs ronds, couverts d'une peau blanche et rude, de la grosseur de ceux de poule; elle marche avec lenteur, se repose, se ranime, creuse un trou, y dépose ses œufs, les recouvre de deux pieds de sable, et s'en retourne. La tortue vertu est la meilleure : son écaille lui fait donner un nom; elle est presque transparente et plate; sa tête est ronde et petite; mais la tortue pèse jusqu'à trois cents livres; la chair en est douce; le gras en est jaune, et le maigre blanc; elle vit d'une herbe marine, qui a des feuilles longues de six pouces, mais étroites. Ces tortues sont communes aux Gallapagos.

Quoique sous la ligne, l'air est tempéré dans ces îles, il y est rafraîchi le jour par un vent

de mer, la nuit par un vent frais qui coule le long des côtes; on y peut faire d'abondantes provisions de sel. Nous y séjournâmes peu; un de nos prisonniers, né à Ria-Lexa, s'offrit de nous y conduire, et nous résolûmes d'y aller. Nous partîmes le 12 juin, et après avoir dépassé l'île des Cocos où nous voulions nous arrêter, mais que nous ne pûmes découvrir, nous avançâmes vers Ria-Lexa à voiles déployées.

Nous découvrîmes le cap Blanco, qui doit son nom à deux rochers blancs qu'on voit de loin, et ressemblent, à quelque distance, à deux vaisseaux qui sont à la voile, et de près, à deux hautes tours; le cap même est une pointe élevée, d'abord plate et unie, qui s'abaisse ensuite en deux pentes couvertes de grands et magnifiques arbres. Plus avant, on trouve un terrain bas, un pays riche, une terre noire, profonde et grasse. Là, commencent de grands pâturages, qui s'étendent sur les montagnes et couvrent les vallées. C'est à la vue de cette terre que mourut notre capitaine Cook; nous mouillâmes et descendîmes sur le rivage pour l'ensevelir; pendant qu'on s'en occupoit, trois Indiens espagnols vinrent nous observer, mais nous en saisîmes deux; ils nous apprirent qu'on savoit à Nicoya que nous étions dans ces mers; que cette ville, située à treize lieues du lieu où nous étions,

étoit propre à y bâtir des vaisseaux, et qu'elle en faisoit un objet de commerce; que le pays étoit habité par des laboureurs et des pâtres; que les taureaux, les vaches, les chevaux y étoient abondans; qu'au bord de la mer végétoit un bois rouge, propre à la teinture; qu'il y faisoit une branche de commerce, ainsi que les peaux, pour lesquelles on leur apportoit en échange des chapeaux, des toiles et de la laine. L'un d'eux s'offrit de nous conduire à un grand parc rempli de bétail, et nous y marchâmes sur ses traces. Mais, quand nous y fûmes, plusieurs d'entre nous voulurent y rester jusqu'au lendemain. Je n'approuvai point cet avis, et revins avec ceux qui voulurent me suivre; douze restèrent, que nous trouvâmes le lendemain au soir sur un petit rocher à demi-mille de terre, et dans l'eau jusqu'aux reins; des Espagnols les investirent, mais ils eurent le tems de se rassembler et de gagner leur chaloupe avant qu'on put fondre sur eux; un autre malheur les attendoit sur le rivage, leur chaloupe étoit en feu : ils virent un rocher dans la mer, qui leur parut un fort pour eux, et ils s'y rendirent; les Espagnols, nichés dans les brossailles, les voyant hors de portée de leurs armes, attendoient avec impatience que la marée, qui monte là de huit pieds, vînt les emporter; mais nous arrivâmes

assez tôt pour les sauver. Les Espagnols n'ont ici ni vaisseaux ni barques ; ils n'ont que des canots ; nous leur en enlevâmes deux qui nous furent utiles dans la suite. Le rivage est garni de bois à lance, qui est droit comme le jeune frêne, fort dur, pesant et très-fort. Nous quittâmes ce lieu, et dans trois jours nous fûmes au port de Ria-Lexa ; un volcan qui se voit de vingt lieues, en indique la position : ce port est derrière une petite île plate et basse, à demi-lieue de la terre ; deux canaux la bordent ; celui du couchant est le plus large et le plus sûr ; il peut contenir deux cents voiles. Ria-Lexa en est à deux lieues, et deux anses profondes peuvent y conduire des canots : nous vîmes une maison et deux hommes dans cette île, qui se hâtèrent d'échapper ; mais nous les saisîmes, avant qu'ils se fussent assez éloignés ; un cavalier qui nous les vit emmener, courut en hâte vers la ville. Nos prisonniers nous dirent qu'on les avoit placés dans cette île, pour avertir la ville de tous les vaisseaux qui s'approcheroient, et qu'on s'attendoit à notre arrivée ; ces nouvelles nous firent changer de projet, car il ne pouvoit plus s'exécuter sans témérité.

L'île où nous étions a quelques arbres, une belle source d'eau douce et de bons pâturages, mais point de bétail. Nous en partîmes

pour nous rendre dans le golfe d'Amapalla; c'est un bras de mer qui s'étend à huit ou dix lieues dans le pays; les monts Casivina et Saint-Michel en forment l'entrée; le premier paroît d'abord être une île haute et ronde; le second est une montagne élevée, sans être inaccessible; à leur pied, sont des terres fort basses.

Près de là sont les deux îles de Mangera et d'Amapalla. Mangera est ronde, couverte de bois, et a deux lieues de tour; des rochers l'environnent; on n'y trouve qu'une petite baie; la terre y est noire, peu profonde, pierreuse; au centre est une ville d'Indiens et une église espagnole; on y cultive le maïs et le plantain; on y nourrit quelques poules. Amapalla est plus grande; son terroir est le même, et l'on y trouve deux villes; l'orientale est bâtie dans une plaine, au sommet d'une montagne peu élevée, sur laquelle on parvient par un chemin si difficile, qu'on pourroit la défendre avec des pierres; au milieu est une belle église. L'autre ville est moins grande, les maisons en sont mesquines; des champs de maïs en sont voisins : on y voit encore quelques plantains et des pruniers sauvages : les feuilles de ceux-ci ont la forme de celles de l'aubépine, mais le vert en est très-foncé; le bois en est fragile,

le fruit ovale, jaune d'un côté, rouge de l'autre quand il est mûr; il est assez agréable. Ces villes n'ont d'Espagnols que le padre qui les gouverne : toutes dépendent du gouverneur de Saint-Michel, ville située au pied de la montagne de ce nom. Il y a d'autres îles dans cette baie, mais elles sont désertes; l'une d'elles appartient à un couvent de filles; elles sont basses.

Nous entrâmes dans ce golfe, et nous approchâmes de Mangera; n'ayant point de guides, nous ne pûmes échapper à la prévoyance craintive des Espagnols; à notre vue, tout le monde s'enfuit dans les bois, et nous ne pûmes prendre que le moine qui nous servit de pilote et de guide pour nous rendre dans l'île Amapalla; nous grimpâmes vers la ville, où les Indiens nous attendoient; car leur pauvreté leur persuadoit qu'ils n'avoient rien à craindre. Nous y fûmes reçus avec affection, et dans l'église où se font toutes les cérémonies publiques, la musique s'y faisoit entendre; nous y étions rassemblés, quand un brutal d'entre nous les fit tous fuir, et nous ne vîmes de parti à prendre, que de revenir sur nos vaisseaux, où nous reçûmes quelques Indiens invités par le moine, qui nous menèrent à des îles de ce golfe, qui nourrissent des troupeaux de bœufs, dont nous tuâmes un bon nombre : nous y calfatâmes nos

vaisseaux, puis nous nous séparâmes. Le capitaine Eaton nous quitta pour aller croiser ailleurs, et nous restâmes sous les ordres du capitaine David, successeur de Cook.

Le 3 septembre, nous quittâmes ce golfe, après avoir descendu le moine, et donné à nos Indiens le petit vaisseau que nous avions pris, chargé encore en partie de farine; nous fîmes voile vers les côtes du Pérou, et éprouvâmes des orages accompagnés de tonnerres et de pluie. Mais, à la vue du cap Saint-François, le beau tems se rétablit, et ne nous quitta plus. Ce cap est une haute pointe de terre, revêtue de grands arbres; le pays voisin est fort élevé; les montagnes y paroissent noires. A u-delà, nous re trouvâmes le capitaine Eaton, épouvanté encore des tonnerres affreux qui avoient éclaté autour de son vaisseau : il avoit couché à l'île des Cocos, qui est déserte, élevée dans le centre, basse près de la mer, verte et agréable, embellie de cocotiers, et ayant sept à huit lieues de tour : des rochers la rendent presque inaccessible; elle a un havre au nord-est, où se rend un ruisseau d'eau douce. Ce capitaine nous quitta sur le soir, et nous en côtoyâmes le pays; nous vînmes jeter l'ancre dans l'île Plata, nommée ainsi, dit-on, parce que François Drak y amena-

sa prise, le Cacafoga, chargée de beaucoup d'argenterie. Elle n'a pas deux lieues de long, sur une et demie de large; elle est haute, entourée de rochers escarpés, excepté au levant : le haut en est plat et uni, le terroir en est sablonneux et sec : on n'y voit que trois ou quatre sortes d'arbres, et tous sont grêles et couverts de mousse : on n'y trouve de l'eau qu'en un seul lieu, où elle coule lentement des rochers : on y voit beaucoup de chèvres, de boubies, d'hommes de guerre, de tortues : la mer est profonde autour d'elle.

Nous allâmes de là, vers la pointe Sainte-Hélène, située plus au midi, qui est haute, plate, unie, couverte de grands chardons; entourée de terres basses qui la font paroître une île : elle forme une baie, où est le village qui porte son nom, dans un lieu stérile et bas, denué d'eau, d'herbes et d'arbres, où l'on ne trouve ni fruits, ni grains, ni plantes; mais où l'on cultive des melons d'eau, gros et fort délicats. A quelque distance, une matière bitumineuse sort d'un trou en bouillonnant : elle est liquide; mais en la faisant bouillir, elle prend la consistance de la poix, dont elle tient lieu. Les Indiens sont pêcheurs : nous nous emparâmes du village pendant la nuit : nous y prîmes une

barque et quelques hommes ; nous en fîmes autant du village de Manta (1), bâti sur une éminence, mais formé de maisons pauvres et dispersées autour d'une belle église : le terroir n'y produit que quelques arbrisseaux ; ses habitans ne plantent ni ne sèment ; entr'eux et la mer est une bonne source d'eau douce : derrière est une montagne ronde et conique, nommée *Monte-Christo*, qui est le meilleur fanal pour guider les vaisseaux qui s'y rendent. On ne prit à Manta que deux vieilles femmes qui ne nous apprirent rien, sinon qu'on étoit par-tout sur ses gardes sur le bruit de notre arrivée. Nous revînmes à Plata, où nous trouvâmes le capitaine Swam, qui venoit négocier dans ces parages pour le compte de divers marchands de Londres ; mais, désespérant de réussir dans son objet, on l'engagea à recevoir des aventuriers, et d'en suivre les desseins. Il nous vendit beaucoup de marchandises à crédit, et jeta les plus grossières dans la mer. Une prise que nous fîmes encore,

---

(1) C'est dans ce village que MM. de la Condamine et Bouguer, membres de l'académie des sciences de Paris, ont séjourné assez long-tems. Ils y ont fait, en 1736, différentes observations astronomiques. Manta est à un degré au sud de la ligne. (Voyez la carte de l'Amérique méridionale.)

nous apprit qu'on équipoit dix vaisseaux pour nous chasser de ces mers. Nous aurions désiré de retrouver le capitaine Eaton, parce que la réunion de nos forces nous mettoit en état de tenter quelque entreprise, avant que d'être obligés de quitter la mer Pacifique : nous le fîmes chercher : en attendant, nous vînmes à Paita pour tenter de nous en saisir : Paita est au 5e degré de latitude sud.

Cette petite ville a un port : elle est bâtie sur un fonds sablonneux, au fond d'une petite baie, au pied d'une montagne : on n'y compte que soixante à quatre-vingts maisons basses et mal bâties, et deux églises; tous les murs sont de terre et de paille paitries ensemble, et séchées au soleil : quelques toits de ces maisons ne consistent qu'en deux perches qui se croisent, appuient sur les murs et qui supportent quelques nattes : la pierre y est cassante, le bois y est rare, et on n'y peut mieux bâtir; la pluie y étant très-rare, dispense de plus de soins : tout y est aride; les montagnes y sont sans verdure; on n'en trouve qu'au bord de quelques foibles ruisseaux. Les églises et les maisons des riches y sont blanchies au dedans et au dehors; sculptées, peintes, dorées : les églises y sont grandes et fort ornées : près de la mer étoit un petit fort sans artillerie, qui commande la baie : sur la montagne, il y en

a un autre qui commande la ville : de tous ces lieux on tire l'eau et les provisions de Colan, ville indienne à deux lieues de là, près d'une petite rivière, au milieu de champs de maïs, de plantains, d'yams : ses habitans sont pêcheurs, et se servent de barques faites de plusieurs troncs d'arbres en manière de radeaux, et arrangées de manière, qu'elles ne peuvent jamais couler à fond. Nous apprîmes qu'un vaisseau y en avoit brûlé un fort gros qui étoit en rade, mais sans faire de descente. Le capitaine Eaton pouvoit seul avoir fait cet éclat, et nous conjecturâmes qu'après cette action, il étoit parti pour les Indes orientales, où il désiroit beaucoup se rendre.

Nous descendîmes à quatre milles de Paita, le 3 novembre, à six heures du matin; nous marchâmes droit au fort situé sur la montagne, et le prîmes sans perdre un seul homme. A cette nouvelle, le gouverneur de Piura, qui s'étoit rendu à Paita avec cent hommes pour s'opposer à cette descente, s'enfuit le plus vîte qu'il le put. Nous entrâmes dans la place, où nous ne trouvâmes ni argent, ni marchandises, ni vivres. Nous espérions que la ville se racheteroit; nous ne demandions que des provisions, nous n'eûmes rien, et y mîmes le feu.

De là, nous allâmes à Lobos; en chemin nous

vîmes un vaisseau que nous ne pûmes atteindre. Le 14, nous arrivâmes à Lobos de la terre: c'est une île élevée, où l'on trouve des pingoins, des boubies et des veaux marins; ils nous fournirent de médiocres repas, qu'on vanta comme des mets exquis aux nouveaux aventuriers, dont on craignoit le découragement. Là, nous apprîmes que le capitaine Eaton étoit parti, sans dire en quels lieux il alloit : la barque que nous avions chargée de s'en informer, nous attendoit à Plata; nous disposâmes tout pour nous y rendre; mais auparavant nous voulûmes tenter une surprise sur Guayaquil : nous entrâmes dans sa baie, qui est entre le cap Blanc et la pointe Chandi. Près du fond de la baie est une petite île, nommée *Sainte-Claire*, qui a la forme d'un homme mort et étendu, dont la tête est au levant : on passe au midi en sûreté; mais le passage au nord est dangereux. Un vaisseau chargé d'argent s'y enfonça autrefois, et les Indiens en retirèrent toujours quelques effets précieux, quoiqu'ils se basardent à être piqués des chats de mer qui abondent autour. Ce poisson a la tête plus plate et plus grosse que le merlan, auquel il ressemble; sa large gueule est ornée de moustaches; il a trois nageoires, l'une sur le dos, une à chaque côté, et composées d'une arête pointue très-venimeuse; sa piqûre est si dangereuse, qu'on

en perd souvent l'usage des membres blessés : il en est de très-petits ; d'autres pèsent sept à huit livres ; ils aiment les lieux vaseux, l'embouchure des rivières ; la chair en est fort douce et saine.

De Sainte-Claire à Punta Arena il y a sept lieues ; et cette pointe sablonneuse, abondante en huitres, moules et petoncles, forme l'extrémité de l'île Puna, où les vaisseaux qui vont à Guayaquil prennent un pilote. Elle a treize lieues de long et cinq de large : son sol est plat et bas, rempli de mangles ; le reflux y est violent ; on n'y trouve qu'une ville, dont les habitans sont tous matelots et les seuls pilotes de ces mers. Ils veillent le jour sur les vaisseaux qui en approchent. Le centre de l'île est en pâturages, entremêlés d'arbres peu connus qui croissent sur une terre jaunâtre : là est le Palmeto, qui a la grosseur du frêne ; son tronc est droit, haut de trente pieds : le sommet est fourni de branches légères, de quatre pieds de long et sans aucun nœud, au bout desquelles s'étend une large feuille qui a la forme d'un éventail ; jeune, elle est pliée comme lui ; elle est fortifiée de petites côtes, dont on fait aux Bermudes des chapeaux, des paniers, des vans. Çà, et là on trouve des plantations d'yams, de patates et de maïs. La ville a vingt maisons et une église ; les premières sont bâties sur pilotis, et élevées à douze pieds de

terre : on y monte par des échelles ; elles sont couvertes de feuilles de palmeto, et les chambres, les planchers en sont proprement faits : on mouille vis-à-vis le centre de la ville.

Cette île est à une lieue de l'embouchure du fleuve de Guiaquil ou Guayaquil, et la ville est à six lieues de cette embouchure qui a une petite lieue de large ; ses rives sont basses, marécageuses, remplies de mangles : à une lieue de la ville, elle est partagée par une île en deux canaux profonds, dont le plus large est vers le couchant : Guayaquil fait face à l'île, et est bâtie au pied d'une montagne, dont la partie basse est souvent inondée ; elle est défendue par deux forts, et est embellie d'églises et de vastes maisons : c'est une des villes les plus commerçantes de ces contrées, et l'on y trafique en cacao, peaux, suif, salsepareille, draps de Quito, etc.

Des deux côtés de la rivière croissent des cacaotiers, qui fournissent cette noix à tout le Pérou ; la salsepareille y croît dans l'eau.

Nous remontâmes la rivière en canots ; nous avions enlevé les sentinelles de Puna ; en chemin, nous prîmes une barque chargée de nègres ; mais nous avancions avec lenteur, et le jour vint avant que nous fussions à Guayaquil, et nous nous cachâmes entre les arbres ; un accident rendit inutiles toutes nos peines ; nous avions

laissé une barque près de Puna, qui, voyant deux autres barques chargées de nègres qui nous avoient échappé et qui venoient à eux à toutes voiles, leur tira trois coups de canon, et les prit : ces coups de canon retentirent à nos oreilles, et nous firent craindre qu'on ne les entendît à Guayaquil. Plusieurs d'entre nous voulurent aller à la ville, puisqu'également on y étoit averti de notre arrivée ; ils descendirent ; mais, après s'être fatigués pendant quatre heures à faire d'impuissans efforts pour pénétrer aux travers des mangles, ils revinrent harassés et mouillés. Dès que la marée se fit sentir, nous quittâmes notre retraite : la rivière est très-rapide, embarrassée de troncs d'arbres, et elle nous mit souvent en danger d'être renversés. A une lieue de la ville, on tira sur nous un coup de mousquet au travers des brossailles, et bientôt Guayaquil parut devant nous illuminée de flambeaux. Cependant, comme on l'illumine dans les jours de fête, nous crûmes devoir continuer notre route ; nous descendîmes sur le rivage, dans un lieu couvert de bois, pour attendre le jour : il vint, nous regagnâmes le milieu de la rivière à force de rames, et de là, nous vîmes la ville qui présente une perspective agréable : c'est toute la jouissance qu'elle nous donna ; car nous redescendîmes sans qu'on eût tiré sur nous, et sans

avoir nous-mêmes tiré un coup de fusil. Notre capture se réduisit à quelques nègres, dont les uns servirent à nos équipages, les autres furent laissés sur le rivage de Puna : si, avec ces nègres, nous avions été nous emparer des mines d'or de Sainte-Marie, nous pouvions faire une grande fortune; mais ce plan étoit trop compliqué pour plaire à des aventuriers.

Nous revînmes à l'île Puna; nous y trouvâmes beaucoup de tortues, et y formâmes le projet d'attaquer la Velia, petite ville dans la baie de Panama. Nous partîmes, et doublâmes le cap Passao, pointe haute et ronde qui semble divisée dans le milieu, nue près de la mer, ailleurs revêtue d'arbres. Le pays voisin est montueux et boisé : la côte qui suit, est coupée de baies sablonneuses, et présente un bois perpétuel qui n'est diversifié que par la forme des arbres et la couleur de leurs feuilles. Nous étions guidés par les cartes des pilotes espagnols, que nous avions trouvées sur nos prises : ce sont de bons guides; mais comme le pays est bas, coupé d'anses et de rivières, il n'est pas facile de trouver celle que l'on cherche; nous désirions en trouver qui eussent des canots, dont nous avions besoin pour l'expédition que nous méditions; celle de Saint-Jago nous parut propre à remplir notre but, et elle étoit commode par son voisinage de Gallo, île

île où l'on trouve une rade excellente. Nous passâmes le cap Saint-François, au nord duquel le pays est bas et couvert d'arbres pressés, d'une hauteur et d'une grosseur prodigieuse. De ce cap à l'île Gallo, il y a plusieurs rivières grandes et navigables; parmi elles est celle de Saint-Jago, sous le 2° de latitude septentrionale; elle est navigable pendant quelques lieues; à sept lieues de son embouchure, elle se partage en deux branches profondes, qui forment quatre îles étendues; elle paroît descendre des montagnes de Quito, et arrose une terre noire, profonde, qui porte des arbres d'une grosseur extraordinaire, d'espèces variées, entre lesquelles est le cotonnier dont on trouve deux espèces, le blanc et le rouge : le blanc est plus grand, plus gros que le chêne; son tronc est droit, sans nœuds, sans branches jusqu'à sa tête, où il en jette plusieurs fort grosses. Son écorce est unie et grise, sa feuille épaisse et large, dentelée, unie, d'un vert foncé : la plupart sont plus gros au milieu du tronc qu'à ses extrémités; leur coton est appelé *coton de soie*; il ressemble au duvet des chardons : quand le coton est mûr, l'arbre est couvert de touffes blanches qui bientôt couvrent la terre; on en fait des oreillers aux Indes orientales; on le néglige en Amérique. En une semaine cet arbre abandonne ses anciennes feuilles, et

paroît revêtu de nouvelles. L'espèce rouge n'a pas de si gros arbres ; son bois est plus dur, bon à faire des canots, mais peu durables, parce que le bois est spongieux, et que les vers ou l'eau les pourrissent promptement. Le cotonnier blanc est un des plus gros arbres : l'arbre à chou est plus haut : parmi ceux-ci il en est de cent vingt pieds de long ; tous n'ont de branches qu'à la tête, et les feuilles y sont disposées avec tant de régularité, qu'on croiroit n'en voir qu'une découpée en un très-grand nombre de petites ; le fruit pousse au milieu de ces branches, enveloppé de feuilles ; il est gros comme la jambe et long d'un pied, blanc comme le lait, doux comme une noix : il est délicieux et sain quand il est cuit. Outre le fruit, on voit croître entre le tronc et les branches, des tuyaux longs de deux pieds, au bout desquels est suspendue une graine ronde aussi grosse qu'une cerise, et qui sert à engraisser les porcs. L'écorce de l'arbre est mince et cassante, son bois noir et dur, sa moëlle blanche ; on coupe l'arbre pour cueillir le fruit. Ce pays est sujet à de grandes pluies ; les Indiens n'y habitent point les bords de la mer ; ils plantent le maïs et la plantain ; nourrissent des volailles, des cochons, et détestent les Espagnols.

Nous entrâmes dans cette rivière de Saint-Jacques, et ramâmes pendant six lieues, avant

de trouver des habitans : nous en vîmes enfin dans de petites huttes couvertes de feuilles de palmeto : dès qu'ils nous aperçurent, ils s'enfuirent dans leurs canots, avec leurs femmes et leurs enfans, et nous ne pûmes les atteindre : nous nous bornâmes à faire un bon repas de leurs provisions. Il fallut revenir sans canots, et regagner l'île Gallo, où nos vaisseaux nous attendoient. Cette île, dans une grande baie, à trois lieues de la rivière Tomaco, est assez élevée : il y croît de bons bois de charpente ; au nord-est est une fontaine d'eau douce, près d'une jolie baie sablonneuse.

Tomaco est une grande rivière qui reçoit son nom d'un village d'Indiens : ses bords sont habités ; elle sort des montagnes de Quito. Nous allâmes à ce village, et en prîmes tous les habitans avec le chevalier D. Diego de Pinas, qui y étoit venu de Lima dans un petit vaisseau dont nous nous emparâmes, et que nous abandonnâmes ensuite ; nous n'y trouvâmes que quelques cruches de bon vin. Des Indiens vinrent nous visiter : ils étoient d'une taille médiocre, avoient les cheveux noirs, le visage long et maigre, le nez et les yeux petits, les regards farouches, le teint couleur de cuivre. Plus haut dans la rivière, nous visitâmes la maison d'une dame Espagnole où nous trou-

vâmes quelques onces d'or. Cette rivière nous fournit deux canots; en revenant de cette expédition, nous prîmes un paquebot dont les lettres nous apprirent que la flotte d'Espagne approchoit de Porto-Bello, et qu'on y pressoit le départ de la flotte de Lima : ces nouvelles nous firent abandonner notre entreprise sur la Velia; nous espérions plus de richesse de la prise de cette flotte. Nous résolûmes d'aller dans les îles Royales pour caréner nos vaisseaux; nous mîmes à la voile : le lendemain nous prîmes un vaisseau de quatre-vingt-dix tonneaux, chargé de farine dont nous commencions à manquer. Nous mouillâmes à la Gorgona, située à vingt-cinq lieues de Gallo, à quatre du Continent, et au 4ᵉ degré latitude nord : elle est déserte, et a deux lieues de long sur une de large : le sol en est élevé, et le sommet en est remarquable par deux collines; une baie sablonneuse y offre une descente aisée : au bas, la terre est noire et profonde; dans le haut c'est une espèce de glaise rouge : des arbres divers l'embellissent par la verdure et les fleurs dont ils sont toujours couverts; de petits ruisseaux qui descendent des hauteurs, y entretiennent la fertilité et la fraîcheur : elle nourrit de petits singes noirs, des lapins des Indes et quelques couleuvres : la côte en est humide, et

la pluie y est fréquente, surtout dans une partie de l'année; quand l'eau est basse, on y trouve beaucoup de coquillages, que les singes ouvrent et dont ils se nourrissent : des huitres y paroissent attachées au rocher; mais elles ont mauvais goût, si on ne les cuit; quelquefois entre la tête de l'huître et son écaille, on trouve des perles. Nous en partîmes pour nous rendre dans les îles Royales ou de la Perle; un vent foible et réglé nous y conduisit; les côtes nous parurent basses, mais couronnées par de hautes montagnes. Nous doublâmes le cap Corrientes, dont les terres sont élevées et ressemblent de loin à une île : plus loin est la pointe Garrachine formée par des rochers nus : les îles où nous tendions en sont à douze lieues; elles sont basses et pleines de bois; elles couvrent un espace de quatorze lieues en longueur, sont à douze de Panama, et à sept du Continent : la plus septentrionale se nomme *Pacheque*, et la plus méridionale, Saint-Paul. J'y ai vu des huitres, et point de perles. Dans quelques-unes on trouve des plantains, des bananes, des champs de riz qu'on y cultive; mais la plupart sont incultes, quoique le terrain en soit excellent et nourrisse de grands arbres. Des nègres déserteurs y sont souvent en embuscade : elles sont séparées par des canaux profonds; on

peut ancrer par-tout dans celui qu'elles forment avec la Terre-Ferme : le flux y monte de dix pieds.

Après y être abordés, nous envoyâmes nos barques croiser aux environs; elles revinrent avec une prise chargée de maïs, de sel, de bœufs et de volaille; elle sortoit de la Velia, ville assez grande, aux bords d'une rivière qui se jètte dans la baie de Panama. On y élève des cochons, de la volaille, du gros bétail, pour en fournir Panama. Tel est aussi le commerce de Nata et de quelques autres petites villes voisines. Nous étions entre trois petites îles, dans une baie sablonneuse où nous trouvions des huitres, des limpites, des moules, des clams, espèce d'huitre collée fortement aux pierres, et dont la chair est grasse et de bon goût; sur la terre on ne voit que des guanos : des pigeons et des tourterelles y voltigent dans l'air. Nous étions occupés à la chasse, à la pêche, à calfater nos vaisseaux, à faire de l'eau et du bois. Nous y restâmes trois semaines, et en sortîmes le 15 février 1685, pour croiser devant Panama; le Continent, vis-à-vis des îles, nous parut semé de petites montagnes couvertes d'arbres toujours verts; sur les bords sont de petites îles élevées, dont quelques-unes sont ornées de bois; l'aspect en est très-agréable.

Nous mouillâmes au vieux Panama, qui fut jadis une ville fameuse, détruite par Henri Morgan, en 1673. Le nouveau est une belle ville, à plus d'une lieue des ruines de la vieille; elle donne son nom à une baie connue par ses rivières navigables, dont quelques-unes sont riches en or, et par ses îles utiles et variées; entourée d'un pays agréable, diversifié de montagnes et de vallées embellies par des bocages et des bois. La ville est ceinte d'un bon mur, défendue par de l'artillerie, ornée de plusieurs églises et de divers édifices publics, florissante par les passages des trésors et des marchandises qu'on y amène du Pérou et du Chili, ou qu'on y transporte : sa rade n'est presque jamais sans vaisseau; le climat y est moins pluvieux que dans les contrées voisines (1). Après avoir écrit au président pour lui proposer l'échange d'un homme qu'on nous avoit enlevé, et le rachat de nos prisonniers, nous vînmes attendre la réponse aux

(1) Panama est au huitième degré, cinquante-sept minutes, quarante-huit secondes et demie de latitude nord. Son nom veut dire lieu poissonneux : la plupart des maisons n'y sont construites qu'en bois et à un seul étage : les rues y sont droites, larges et pavées : c'est là où se vendent les denrées du Pérou, vins, huiles, cacao, quinquina ; on y pêche des perles ; mais les

îles Pericon; ce sont trois petites îles rocailleuses et stériles : là, nous prîmes encore une barque chargée de provisions. Nous y reçûmes notre homme, et renvoyâmes nos prisonniers; puis nous vînmes à Tabaco, île longue d'une lieue, montueuse, à six lieues au midi de Panama. Vers le nord, elle forme une agréable colline qui descend jusqu'à la mer : le terroir y est noir et profond, excepté vers le sommet où il est aride : elle paroît un beau verger, où les plantains et les bananes prospèrent : l'arbre au cacao embellit la perspective : parmi les cacaotiers croissent des mammets, arbre large, droit, sans nœuds, sans branches, haut de soixante-dix pieds, dont la tête touffue, entrelassée, donne un fruit plus gros que le coin, rond et couvert d'une écorce épaisse et grise, qui devient jaune et dure en mûrissant : la chair en est jaune, et enveloppe deux noyaux plats, plus gros qu'une amande : il flatte l'odorat et le goût. Un beau ruisseau d'eau douce arrose la pente de la mon-

---

requins y avalent souvent les plongeurs. Les Américains de ce golfe ont le teint de cuivre clair ou d'orange sèche : on y voit quelques albinos, dont la peau est d'un blanc de lait, la vue très-foible pendant le jour, et meilleure à la clarté de la lune. Ces albinos sont moins forts et moins gros que les Espagnols.

tagne, et serpente au travers des arbres fruitiers : il y eut autrefois une petite ville : vis-à-vis est la petite île de Tabogilla.

Pendant que nous étions à Tabaco, un marchand de Panama tenta de nous y brûler ; il nous annonça qu'il viendroit avec une barque chargée de marchandises ; il vint avec un brûlot ; mais il réveilla notre défiance en refusant de jeter l'ancre : nous le lui ordonnâmes à coups de canon ; il s'enfuit dans un canot, après avoir mis le feu à son brûlot que nous évitâmes en coupant nos cables et regagnant le large. Le brûlot se consuma, et nous revînmes pour essayer de retirer nos ancres : nous en étions occupés, lorsque nous vîmes venir à nous un grand nombre de canots chargés de monde : nous allâmes à eux, un peu inquiets ; mais bientôt nous sûmes que c'étoient des aventuriers français et anglais qui venoient de la mer du Nord, et avoient traversé l'isthme de Darien : il y avoit deux cents Français et quatre-vingts Anglais ; ils nous annoncèrent que cent quatre-vingts Anglais étoient occupés à faire des canots pour les suivre. Nous reçûmes les quatre-vingts Anglais sur nos vaisseaux, donnâmes aux Français le vaisseau que nous avions pris chargé de farine, et partîmes pour le golfe Saint-Michel, afin d'aller au-devant des cent quatre-vingts Anglais qui

s'y trouvoient, commandés par le capitaine Townley. Ce golfe, situé à trente lieues au sud-est de Panama, reçoit les rivières de Sainte-Marie, de Sambo et de Congos : au-delà de leurs embouchures sont cinq ou six petites îles couvertes d'arbres verts et fleuris : c'est sur les bords de la rivière Sainte-Marie qu'est la ville de ce nom, près de laquelle on trouve de l'or dans le sable et les rochers, quelquefois en petites masses ; j'en ai vu un morceau de la grosseur d'un œuf de poule : c'est surtout après la pluie qu'on l'y cherche, parce qu'alors on l'y trouve plus facilement. Nous ne trouvâmes point le capitaine Townley dans ce golfe, mais dans les îles Royales où nous revînmes ; lui et les siens s'étoient embarqués sur deux petits navires qu'ils avoient eu le bonheur d'enlever, l'un chargé de farine, l'autre de liqueurs, de sucre et d'huile. On nous annonça le lendemain que trois cents aventuriers se préparoient à passer l'isthme. Nous rencontrâmes une barque conduite par six Anglais, c'étoit une prise du capitaine Knigt, qui n'avoit pu rejoindre son vaisseau qu'elle avait perdu durant la nuit; et elle erroit depuis ce tems.

Il s'agissoit d'avoir des nouvelles de ces nouveaux aventuriers. Pour en apprendre des Indiens, et faire provision d'eau douce, dont nous commencions à manquer, nous résolûmes d'aller

à la pointe Garrachine. Nous y trouvâmes des Indiens qui nous donnèrent des plantains et des bananes ; mais ils n'avoient point d'eau, n'entendoient point l'Espagnol, et ne purent rien nous apprendre. Nous nous rendîmes à Porto-Pinas, sous le septième degré de latitude septentrionale ; il doit son nom à l'abondance de ses pins ; le pays y est élevé, agréable, couvert de bois de haute-futaie : c'est un petit havre, dont l'entrée est fermée par deux petites îles stériles ; les houles nous empêchèrent de faire de l'eau dans le ruisseau qui s'y jette. Nous revînmes à la Garrachine, où nous apprîmes que ceux que nous attendions bâtissoient des canots sur l'une des branches de la rivière Sainte-Marie ; puis le besoin d'eau nous força de revenir à Tabaco. De là, nous envoyâmes visiter l'île Atoque, moins étendue que Tabaco, et cultivée par des nègres ; ils y élèvent aussi des cochons et de la volaille. Nous y apprîmes que la flotte de Lima étoit en mer, et comme elle devoit s'approcher des îles Royales, nous y retournâmes, et vînmes visiter l'île Chepelio : c'est la plus agréable de celles qui sont dans la baie de Panama ; elle est à une lieue du Continent, et a une petite lieue de long sur presqu'autant de large ; basse vers le nord, elle s'élève vers le sud ; le sol en est jaune

et gras, planté de toute sorte de fruits exquis; le centre est couvert de plantains d'un goût très-délicat; ailleurs sont des avocatos, des mammeis de deux espèces, des pommes à l'étoile, des spadilles, etc. Celles-ci ressemblent à la poire bergamote, pour la couleur et la grosseur; l'arbre qui les porte a l'apparence d'un vieux poirier; désagréable quand on le cueille, il devient trois jours après délicat et plein d'un jus limpide et d'un goût exquis. L'avocato est une espèce de poirier, dont l'écorce est noire et unie, qui a la feuille ovale, et produit un fruit jaune semblable au limon; la chair en est d'un jaune verdâtre, douce comme du beurre, presque insipide; mais, mêlée au sucre et au jus de citron, elle fait un mets excellent et sain. Le mammei-sapota ne produit pas un fruit aussi gros ni aussi rond que le mammei ordinaire; son écorce est mince et fragile; sa chair est d'un rouge foncé; elle est agréable et saine : ce fruit est réputé le meilleur des Indes occidentales. Il y a un mammei sauvage, dont le fruit ne vaut rien, mais dont le tronc droit, haut et fort, est excellent pour faire des mâts. Le pommier à étoile est plus grand que le cognassier auquel il ressemble; ses feuilles sont en grand nombre, ovales, d'un vert obscur; son fruit est une grosse pomme

enveloppée de feuilles, et est réputé un bon rafraîchissant. La rade de l'île est au nord, où l'on trouve un puits et quelques maisons.

Vis-à-vis cette île est l'embouchure de la rivière Chepo, qui sort des montagnes au nord du pays; dans son cours tortueux, elle reçoit beaucoup de torrens qui l'enflent sans la rendre bien rapide. Elle est très-profonde, et a deux cents toises de large; mais son embouchure ensablée ne permet qu'aux barques d'y entrer. Les rives bordent un pays plat, couvert de pâturages ou de bois. A six lieues de la mer, une ville fut élevée sur ses bords; nous envoyâmes deux cent cinquante hommes pour la prendre, mais les habitans s'enfuirent, et on n'y trouva rien. Nous pensions à soumettre Panama; mais sa force, le grand nombre d'hommes qui s'y étoient rendus, nous firent désespérer du succès et abandonner l'entreprise. Nous nous bornâmes à croiser pour découvrir la flotte; elle parut enfin : elle étoit formée de quatorze voiles, et venoit droit à nous, pour nous livrer bataille; elle portoit plus de cent soixante-dix canons et plus de trois mille hommes. Nous n'avions que deux vaisseaux qui eussent du canon, l'un en avoit trente-six, l'autre seize : tous rassemblés, nous ne formions que neuf cent soixante hommes; cependant nous résolûmes de combattre, parce

que nous avions l'avantage du vent; nous allâmes droit à l'ennemi, mais avant de l'avoir atteint, la nuit nous surprit. L'amiral espagnol mit un fanal sur sa hune, et quand il fut nuit sombre, il l'éteignit, et en fit élever un autre pour nous tromper, et nous faire perdre l'avantage du vent; il réussit, et le jour nous fit voir les Espagnols venant à nous à pleines voiles, sans que nous pussions aller à eux. Nous fîmes divers mouvemens pour recouvrer ce que nous avions perdu, et combattîmes tout le jour en parcourant divers points de la baie, toujours poursuivis, jusqu'à ce que l'ombre vînt nous couvrir; et le lendemain, la flotte espagnole profita du vent favorable pour se rendre à Panama. Elle auroit pu nous faire plus de mal; mais ce combat peu heureux, et qui ne nous coûta qu'un homme, fut le renversement de tous les projets que nous formions depuis six mois. Nous nous rendîmes aux îles de Quibo, où pour punir la lâcheté du capitaine français, à qui nous avions donné notre prise, et qui avoit évité de nous venir joindre tandis que nous en étions aux mains, nous le renvoyâmes lui, le vaisseau et l'équipage, chercher fortune ailleurs. La grande Quibo ou Caboya est à l'entrée d'un large golfe au nord-est de celui de Panama; elle a sept lieues de long sur la moitié de large; les terres y sont

basses, chargées d'arbres fleuris, arrosées par quelques ruisseaux : on y trouve des bêtes fauves, de gros singes noirs, des guanos et des serpens. Les îles voisines ont leur nom particulier; celle de Quicaro est assez grande; celle de Rancherie est petite, mais remarquable par les palmes-maries qu'elle nourrit : cet arbre est grand et droit, et sa tête est petite; ses veines ne sont pas disposées en droite ligne, mais circulent autour du tronc, qui donne un excellent mât. Les îles Canales et Cantarra sont riches en arbres et en eau. C'est dans ces îles que nous tînmes conseil pour voir ce qu'il y avoit de mieux à faire pour notre fortune. Il y fut résolu d'attaquer Leon, la plus grande des villes de cette côte. Pendant que nous faisions des canots pour faciliter notre descente, nous envoyâmes cent cinquante hommes piller la ville de Puebla-Nova, pour y trouver des provisions; ils la prirent sans danger, mais n'y trouvèrent rien. Nous nous lamentions sur nos malheurs, quand le capitaine Knigt, qui avoit visité tous les lieux au couchant du Pérou, vint s'associer avec nous. Dans un mois, nos canots furent prêts, et nous partîmes de Quibo, pour cingler vers Ria-Lexa, qui est le port de Leon. Nous traversâmes les golfes de Nicoya et de Dolce; nous vîmes l'île Cano : toute cette côte est basse, peu habitée, embarrassée de bois

épais. Bientôt nous découvrîmes une haute montagne en pain de sucre ; la fumée qui s'en élevoit nous la fit reconnoître pour le volcan Vejo, derrière Ria-Lexa. Nous descendîmes au nombre de cinq cent vingt, dans trente et un canots, et ramâmes vers le port ; d'abord le tems étoit beau, le vent foible, mais tout d'un coup nous fûmes assaillis d'un orage impétueux, avec des tonnerres effrayans et une pluie affreuse. Nous nous vîmes souvent au moment d'être enlevés, engloutis par la mer ; l'orage ne dura pas, et sur le soir la mer fut calme, mais nous ne pûmes arriver avant le jour à Ria-Lexa ; il fallut le passer sur la mer à cinq lieues de terre, et nous y éprouvâmes un orage plus affreux que le précédent ; le péril fut plus grand et passa plus vîte, et la nuit nous entrâmes dans le havre bordé de mangles rouges qui forment une baie impénétrable. Au-delà, les Espagnols avoient élevé une redoute, et ce fut là que le bruit de nos avirons nous ayant fait découvrir, les Indiens coururent à toutes jambes vers Leon, pour l'avertir du danger qui la menaçoit ; on fit un détachement de quatre cent cinquante hommes pour marcher droit à la place, et je demeurai avec le reste pour garder lescanots.

Leon est à sept lieues dans l'intérieur du pays ; un terrain uni, couvert de pâturages et de bois, la

la sépare du golfe où nous étions descendus ; à deux lieues, on trouve une sucrerie ; à trois, on en voit une autre, puis une belle rivière, puis une ville d'Indiens, où le chemin devient sablonneux et droit, au travers de la plaine où Leon est assise, près d'un volcan : ses maisons sont solides, grandes, basses, entourées de jardins, couvertes en tuiles. C'est un beau lieu, un climat charmant, un air pur ; ses environs sablonneux boivent promptement la pluie. Ses richesses consistent en pâturages, en bétail, en cannes à sucre. Notre avant-garde rencontra un corps de soixante-dix cavaliers, qui ne l'attendit pas. Vers les trois heures, elle entra dans la ville, et y fut attaquée vigoureusement par cent soixante-dix cavaliers qui l'attendirent dans une large rue. Townley, qui commandoit l'avant-garde, fit faire feu et les mit en fuite ; cinq cents fantassins étoient rangés sur la place, et se retirèrent en voyant fuir leur cavalerie ; les autres corps d'Anglais arrivèrent successivement. Maîtres de la ville, n'espérant pas obtenir qu'on la rachetât, et pressés de rejoindre les canots, ils la pillèrent, la brûlèrent, et revinrent sur le rivage où, chaque jour harcelés, nous avions assez de peine à nous maintenir. Dès que nous nous fûmes réunis, nous partîmes pour Ria-Lexa ou Realejo, située au fond d'un bras de mer, bordé

de mangles rouges, et défendu par une redoute. Cent soldats qu'on y avoit placés s'enfuirent lorsque nous fîmes feu sur eux. La ville en est à quatre cents toises, dans une plaine, au bord d'une petite rivière; elle a de belles maisons, entourées de cours; le voisinage des marais y rend l'air mal sain; le sol est une terre glaise jaunâtre; il y croît des goyaves, des pommes de pin, des melons, des poires piquantes. Dans les campagnes on trouve des sucreries, et des métairies où l'on élève beaucoup de bœufs : on y fabrique de la poix, de la résine, des cordages. Nous en trouvâmes les maisons vides, mais il y restoit quelques provisions, et nous en ramassâmes bien davantage dans la campagne; nous restâmes là sept jours, puis quelques-uns des nôtres mirent le feu à la ville, pour voir une belle illumination.

Les goyaves, abondantes dans ce lieu, croissent sur un arbrisseau, dont les branches sont foibles, et les feuilles semblables à celles du coudrier; ce fruit a l'air d'une poire, et on peut le manger vert : mûr, il devient jaune, doux, agréable. On le cuit, et on en fait des petits pâtés. Le poirier piquant est un arbrisseau haut de cinq pieds; il aime un terroir sablonneux voisin de la mer : ses branches nombreuses ne portent chacune que deux ou trois feuilles

fort épaisses, dont la substance est comme celle de la joubarbe, et qui sont entourées de fort piquans d'un pouce de long. Le fruit vient au bout de la feuille; il est petit à son origine, puis grossit en s'éloignant de la feuille, et s'ouvre comme une nèfle; d'abord vert, il devient d'un rouge foncé : le dedans est une substance rouge, un fluide épais; le goût en est agréable, il est rafraîchissant, et donne à l'urine la couleur du sang. Revenus à nos vaisseaux, nous nous séparâmes en deux troupes; l'une partit pour les côtes du Pérou; l'autre, pour aller plus avant à l'ouest. Comme je voulois connoître des pays nouveaux et passer aux Indes orientales, je partis avec la dernière; mais nos soldats emportèrent avec eux le germe des fièvres qui les tourmentèrent long-tems. Je crois que nous l'avions pris à Ria-Lexa, nommé aussi *Realejo*.

Nous eûmes le mauvais tems aussi long-tems que nous suivîmes la côte; des orages impétueux, mais courts, nous travaillèrent. En revoyant la terre, nous distinguâmes le volcan de Guatimala entre Mexico et Panama, au quinzième degré environ de latitude nord, et au nord-ouest de Leon. Guatimala est riche par son commerce en indigo, en anatte, en cochenille et en sylvestre : on sait que le premier vient d'une herbe branchue qu'on jette dans une espèce de citerne

à moitié pleine d'eau; elle y pourrit et s'y dissout : on retire alors le tronc, et l'indigo tombe au fond de l'eau comme de la boue; on le fait ensuite sécher au soleil (1). L'anatte se forme d'une fleur rouge qui croît sur un arbrisseau; on la jette et accumule comme l'indigo; elle fermente, on l'agite, elle se dissout en un fluide épais qu'on fait sécher. La cochenille est un frêle et très-petit insecte remarquable par sa différence de forme dans les deux sexes. Les mâles ont le corps alongé, la tête ronde, les yeux petits et des antennes assez longues : leur corselet est arrondi et sert d'attache à deux ailes longues. Les femelles, dans leur premier âge, ont le corps ovalaire et plat, la tête en demi-cercle, et sont pourvues d'un bec renfermant trois soies qui forment un suçoir avec lequel elles pompent leur nourriture. A l'époque de leurs amours, les femelles se fixent sur la plante qui leur sert de demeure, y restent immobiles, et leur corps se gonfle prodigieusement. Dans leur jeunesse, elles courent sur les feuilles, s'y accouplent, restent immobiles, ensuite grossissent, font leur ponte, et périssent après. Les mâles cherchent avec empressement les femelles, vol-

(1) Voyez, pour la manière de cultiver l'indigo, tome Ier., page 385.

tigent sans cesse autour d'elles, les agacent, se promènent sur leur corps, et meurent à leur tour, après avoir obéi au vœu de la nature.

La cochenille la plus précieuse est celle du Nouveau-Monde, dans le Mexique. On l'appelle *Mesteque*, parce que c'est à Mesteque, dans la province d'Honduras, qu'on recueille la plus belle, en un mot, celle qui donne nos belles couleurs de pourpre et d'écarlate. Elle vient sur le Nopal, appelé par les Indiens *Nopali*, et en France, *Opuntia*, raquette, figuier d'Inde.

Vers le 15 octobre, époque du retour de la belle saison au Mexique, on met, dans les nopaleries, huit ou dix femelles gardées précieusement de la dernière récolte; on les place entre les feuilles du nopal, à l'aspect du soleil levant, dans un petit nid fait avec une espèce de filasse du palmier. Chaque femelle en produit bientôt des milliers, qui d'abord ne sont pas plus grosses que la pointe d'une épingle, et sont de couleur rouge. Comme les petits kermes, elles restent d'abord quelque tems sous le corps de leur mère, mais elles ne tardent pas à sortir du nid, et à se répandre sur les feuilles du nopal, dont elles se nourrissent.

Les femelles vivent deux mois, les mâles un. Les deux sexes restent dix jours sous la forme de larve, quinze sous celle de nymphe, et de-

viennent ensuite des insectes parfaits et propres à la reproduction.

Le nopal croît très-promptement ; à dix-huit mois, il est en état de nourrir la cochenille. Au bout de six ans, il a plusieurs pieds de haut ; et on le renouvelle ordinairement à cette époque, parce que plus il est jeune, plus il convient à la cochenille. Cet arbre se reproduit de bouture.... On prétend qu'il y a six générations des cochenilles par an : il seroit aisé de les recueillir toutes, sans les pluies qui détruisent une partie de leur postérité ; mais on en fait toujours trois récoltes, la première vers le 15 décembre, et la dernière dans le mois de mai. On garde toujours à cette époque dans l'intérieur de la maison, sur une branche de nopal, huit à dix mères pour la récolte suivante : pour la faire, les Indiens font ordinairement tomber les cochenilles dans un panier, les plongent un instant dans l'eau bouillante, et les font ensuite sécher au soleil. Ce procédé est regardé comme le meilleur de tous. On a observé que les mères, mortes naturellement après la ponte, perdoient trois quarts de leur poids à la dessication, tandis que celles qui ont été prises vivantes et pleines de petits, ne perdent que deux tiers. Quand elles sont bien desséchées, on peut les garder dans un coffre de bois pendant des siècles, sans qu'elles

perdent rien de leur vertu tinctoriale. La cochenille sylvestre est plus petite, moins belle et d'un moindre produit que la cochenille fine. Tout son corps, excepté le dessous du corselet, est couvert d'un duvet blanc, cotonneux, très-fin, visqueux, et est bordé de poils tout autour. Quoique cette cochenille croisse naturellement sur le cactier épineux, on commence au Mexique à la cultiver en grand sur le nopal des jardins; elle y devient plus grosse et plus belle. Voyez, tome III, page 62, le Kermès.

A mesure que nous approchions du volcan de Guatimala, il nous paroissoit plus haut et plus uni : la côte est assez élevée, et la mer, jusqu'à la distance de huit à dix lieues, étoit couverte de pierres ponces et de bois flottans. Quand nous fûmes sous le 40^{d} 30$'$ de latitude septentrionale, Townley partit avec neuf canots et cent six hommes pour faire une descente et se procurer des rafraîchissemens : nous le suivîmes en bordant la côte avec lenteur. Un peu plus loin nous vîmes un beau pays, riche en pâturages variés par des bocages verts, bordés de hautes collines de sable qui les préservent des vagues, lesquelles ne permettent pas d'en approcher. Townley n'y put aborder : enfin il voulut le tenter; ses canots furent renversés, et il perdit un homme : il voulut pénétrer dans le

pays; deux cents Espagnols l'y attaquèrent et furent repoussés; mais, comme les nôtres ne trouvoient point une rivière qu'ils cherchoient, ils revinrent à leurs canots, et de là aux vaisseaux. Nous déployâmes toutes nos voiles après leur retour, pour profiter d'un vent frais qui nous favorisoit. Il nous conduisit à la petite île Tangole, pourvue d'eau et de bois, située à une lieue du Continent, à une lieue du port Guatulco, qui a vers le couchant un rocher creux, où la vague entre et rejaillit par un trou qui est au sommet; ce qui a fait donner au roc le nom *de Buffadore* ou *de Baleine* : le port est bon, bordé d'une greve unie et sablonneuse, au-delà de laquelle sont de beaux arbres fleuris. Il y eut autrefois une ville qui fut prise par François Drak. Nous y descendîmes nos malades: dans nos courses, nous prîmes des Indiens qui nous parlèrent d'une ville que Townley, suivi de cent quarante hommes, se fatigua inutilement à chercher. Nous trouvâmes ici de petites tortues qui nous firent grand plaisir, et un fruit nommé *vinello*, formé d'une longue gousse qui renferme de petites graines noires; elle croît sur une espèce de cep qui monte et se soutient sur les arbres : on la cueille, on la séche, et elle devient fort douce.

En partant de Guatulco, nous suivîmes la

côte : un courant nous força d'aborder à Sacrificio, petite île verte, longue de quatre cents toises ; elle forme avec le Continent une rade sûre. Plus loin, la côte est élevée, boisée, presque inaccessible aux bateaux : nous arrivâmes au port Angelo ; c'est une grande baie défendue au couchant par quelques rochers, mais ouverte par-tout ailleurs ; il est difficile d'y mettre pied à terre, parce que la mer y est toujours agitée : la côte qui la borde est assez élevée, le terroir en est sablonneux et jaune ou rouge, couvert de beaux bois ou de gras pâturages. Près de là est une ferme où nous trouvâmes beaucoup de bétail et de provisions : nous y fîmes bonne chère pendant quelques jours : nous crûmes y entendre pendant la nuit des Jackals. Six lieues plus loin, nous vîmes une petite île remplie de rocs ; la côte que nous suivîmes est variée de montagnes et de vallées ; la mer y est grosse et s'y brise avec violence. Là, est une espèce d'étang dont l'entrée est resserrée par deux rochers ; nous y envoyâmes un canot pour pêcher, mais les Espagnols se cachèrent derrière les rocs, firent feu et nous blessèrent cinq hommes : le canot, n'osant se tirer par une ouverture étroite et longue, se hâta de gagner le milieu de l'étang où il étoit hors de la portée du fusil, et y demeura deux jours : Townley ayant

enfin entendu tirer, alla chasser les Espagnols, et ouvrir le passage à nos gens qui seroient morts de faim, ou auroient été massacrés par les Espagnols, si on ne les eût secourus. Nous continuâmes à suivre la côte jusqu'à une rivière, dont l'embouchure est défendue par une redoute où l'on avoit placé deux cents hommes que nous eûmes bientôt mis en fuite; nous y trouvâmes beaucoup de sel qu'on y rassemble pour saler un poisson que les Anglais nomment *Snook*, et les Français *Brochet*, qu'on ne trouve point dans la mer, mais en grand nombre dans les lacs salés. Nous parcourûmes le pays où nous ne trouvâmes qu'une maison et une mulâtre qui nous dit qu'un vaisseau de Lima venoit d'arriver dans Acapulco. Townley qui en désiroit un, ne pensa plus qu'à l'enlever dans le havre, quoiqu'il eût été plus prudent de se pourvoir de vivres avant tout. Nous pensions aussi à nous emparer du galion de Manille : nous mîmes donc à la voile ; et peu de jours après, nous aperçûmes les hauteurs d'Acapulco. Townley prit douze canots et cent quarante hommes pour tenter son coup.

Trois vaisseaux négocient particulièrement à Acapulco, qui est le port du Mexique : deux vont et viennent régulièrement toutes les années de Manille au port du Mexique, et de celui-ci à Manille. Tous les ans, un vaisseau y

vient de Lima, chargé de vif-argent, de cacao et de pièces de huit : celui-ci n'est que de vingt canons; les autres sont plus forts. Ils ne partent d'Acapulco que sur la fin de mars, et de là jusqu'à Manille, ils ne se rafraîchissent qu'à Guam, l'une des îles Ladrones. Celui qui part de Manille, ne touche qu'à l'extrémité méridionale de la Californie. Acapulco est un port où cent vaisseaux peuvent être en sûreté, et sans s'incommoder. Une île basse rétrécit son entrée : des deux côtés le canal est profond; on y entre par un vent de mer qui souffle le jour; on en sort par un vent de terre qui règne pendant la nuit : le havre a plus d'une lieue de long; la ville est entre le couchant et le nord, défendue par une plate-forme chargée d'artillerie : de l'autre côté du havre et vis-à-vis de la ville, est un château fort qui a quarante pièces de canon. Townley approchoit du port quand un ouragan impétueux fondit sur lui, et le mit en danger d'être enseveli dans la mer; il put s'échapper dans le port Marquis, situé à une lieue d'Acapulco, où ses gens et lui se remirent un peu de leur fatigue; la nuit, ils entrèrent dans celui d'Acapulco, ramant sans bruit; ils passèrent près du château, et trouvèrent le vaisseau entre le parapet et le fort; après l'avoir considéré, ils jugèrent leur entreprise impossible, et s'en re-

vinrent tristes et affligés. Nous cinglâmes plus au couchant, et passâmes devant une baie sablonneuse, longue de vingt lieues, bordée de palmiers, arbres hauts de trente pieds, et n'ayant de branches qu'à la tête : les feuilles servent à couvrir les maisons et durent long-tems. Plus au loin sont des montagnes arides séparées par des vallons verts. Au couchant est la montagne de Petaplan, qui de loin paroît une île ronde : auprès, sont des rochers : on pêche en ce lieu des tortues et le poisson à Juif, nommé ainsi parce qu'il a des nageoires et des écailles, et par conséquent, peut être mangé par les Juifs : il se tient entre les rochers, a la tête large et ressemble au merlus : il pèse de trois à cinq cents livres. Un peu plus loin, nous fîmes une descente et surprîmes un voiturier qui avoit quarante sacs de farine, du chocolat, de petits fromages et autres marchandises. Nous nous emparâmes de ce qui étoit à notre usage, nous y joignîmes diverses pièces de bétail répandues dans la campagne, et un jeune mulâtre de sept à huit ans : les cris de sa mère ne purent nous déterminer à le lui rendre ; on en prit soin, il devint un joli garçon qui ne manquoit ni d'esprit, ni de courage, ni d'adresse.

Nous continuâmes notre route, et vîmes successivement de hautes montagnes et des vallées

riantes. Nous fîmes des courses inutiles pour trouver la ville de Colima, qui doit être dans cette contrée; nous ne vîmes point d'habitans, pas même dans la belle vallée de Maguella. Mais revenus à bord, nous vîmes le volcan qui est voisin de Colima, dans la vallée la plus agréable et la plus fertile du Mexique; elle s'étend jusqu'à la mer, et est couverte de jardins de cacaotiers, et de champs de maïs, de froment et de plantains. Nous tentâmes vainement une descente dans le voisinage, et passâmes près du port de Sallagua, partagé en deux havres, et qui reçoit un ruisseau d'eau douce : près de là on voyoit une métairie et des soldats rassemblés sous des drapeaux, qui nous défioient : nous les mîmes en fuite le lendemain : deux prisonniers que nous fîmes, nous apprirent que cette troupe venoit d'Oarrha, située dans l'intérieur du pays; qu'on ne trouvoit point de villes plus proches, et que le pays étoit pauvre et presque désert. Colima est vers le 19e deg. latitude nord.

Nous cinglâmes vers le cap Corrientes, près duquel sont des terres élevées, stériles, couronnées de montagnes tristes et pointues : le cap même est élevé, hérissé de rocs escarpés : son sommet uni est couvert de bois. C'est là où nous résolûmes d'attendre le vaisseau de Manille. A seize ou dix-huit lieues de là, sont les îles

Chametly : elles sont petites, basses, pleines de bois, environnées de rochers, rangées en demi-lune à un mille de la côte : nous y vînmes faire du bois et de l'eau, nous y pêchâmes, mais n'y trouvâmes point d'habitans. Quelques-uns de nos canots visitèrent le Valderas, ou Val-d'Iris, vallée au fond d'une baie profonde ; elle est large de trois lieues, et est bornée par une montagne, dont la pente douce est de la plus belle verdure : elle est enrichie de pâturages fertiles, de bois, d'arbres fruitiers. Nos gens y furent attaqués avec fureur par une troupe d'Espagnols, qui ne se retirèrent que lorsque vingt-sept d'entr'eux furent tués et un plus grand nombre blessés. Ils nous en tuèrent six. Nous y cherchions des vivres que nous ne pûmes nous procurer. Quelques jours après, nous réussîmes à nous procurer des bœufs et du maïs ; nous salâmes pour deux mois de chair ; mais, pendant que nous étions occupés de ce travail, le vaisseau de Manille nous échappa. Il ne nous resta d'espérance que celle de nous emparer de quelques mines le long de la côte du Mexique. Mais ici encore, nos forces se divisèrent. Townley voulut retourner sur les côtes du Pérou, et nous, conduits par le capitaine Swan, nous résolûmes d'aller plus avant le long des côtes : de belles baies, quelques îles, la plupart stériles, furent

tout ce que nous y vîmes d'abord : on nous annonçoit une belle ville entourée de métairies riches en bétail, d'où l'on passoit en Californie pour y pêcher des perles ; mais nous ne pûmes la trouver : nous revînmes plus au levant, et fîmes une descente près d'un lac salé, d'où, au travers de troupes espagnoles mal armées, et d'une herbe sèche, à laquelle on avoit mis le feu pour nous arrêter, nous parvînmes à la ville indienne de Massaclan, où nous apprîmes qu'à cinq lieues de là les Espagnols faisoient travailler à deux mines d'or; mais nous n'osâmes nous éloigner autant de nos vaisseaux, et nous y revînmes avec des sacs de maïs.

De là, nous allâmes prendre la jolie petite ville de Rosario, située à trois lieues de la mer, dans un pays uni et beau : elle est composée de soixante à soixante-dix maisons, et n'est presque habitée que par des Indiens. On nous y parla encore de mines, et nous nous contentâmes de quatre-vingts boisseaux de maïs que nous préférions à l'or, à cause de l'extrême disette où nous nous trouvions. Nous savions les noms, et à peu près la situation de diverses villes de ce pays; mais nous ne savions où aborder, et, quand nous parvenions à terre, nous ignorions les chemins qui pouvoient nous y conduire : le hasard seul nous y faisoit parvenir, mais rarement il nous

étoit favorable. Nous entrâmes un jour dans la rivière Saint-Jago, sous le 22° 15' de latitude septentrionale, et descendîmes à terre. La beauté du pays nous fit présumer qu'une ville devoit être située sur ses bords; nous y errâmes deux jours en vain; mais nous y trouvâmes un champ de maïs presque mûr, et un Indien qui le gardoit. Nous nous saisîmes de celui-ci, et l'interrogeâmes : il nous apprit qu'à quatre lieues de là étoit la ville Sainte-Pecaque ; il nous y conduisit au travers de bois et de pâturages remplis de bétail : les habitans nous voyant arriver, s'enfuirent avec précipitation. La ville est près d'un bois, dans une plaine plantée d'arbres fruitiers; elle est petite, mais régulière, ayant au centre une grande place bordée de maisons embellies de balcons ; elle a deux églises. L'agriculture est la principale occupation des habitans ; ils voiturent aussi les métaux qu'on tire des mines de Compostelle, et les denrées qu'on y porte. Nous en tirâmes beaucoup de vivres, que l'on envoya à nos canots sur des chevaux ; mais le lendemain nous apprîmes que près de onze cents hommes de toutes couleurs étoient rassemblés en armes dans le voisinage : il falloit nous retirer, et le capitaine Swan s'y résolut ; mais ses gens refusèrent de quitter ce lieu avant d'en avoir transporté les provisions, et nous fûmes obligés

obligés d'y consentir : on envoya donc cinquante hommes avec les chevaux que nous pûmes trouver ; mais les Espagnols les attendirent en embuscade, les attaquèrent et les tuèrent tous. Nous ne pûmes arriver assez tôt à leur secours, et tout ce que nous pûmes faire, fut de parvenir sans perte à nos canots. Cette aventure nous dégoûta de pareilles entreprises, et nous résolûmes de visiter la Californie.

La mer qui la sépare du Continent est peu connue, et nous pouvions y faire des découvertes utiles, surtout en mines qui excitoient notre cupidité. Nous dirigeâmes donc notre vaisseau vers ce pays presque inconnu encore ; mais un vent violent et contraire nous jeta sur les îles Sainte-Marie. Ce sont trois îles désertes, à quarante lieues au couchant du cap Saint-Lucas en Californie : toutes sont assez hautes, ont un terroir pierreux qui ne produit que des arbrisseaux et quelques cèdres grands et droits. Le long de leurs côtes sablonneuses croît une plante verte et piquante, dont la racine, semblable à celles du semperviva, se cuit au four et est très-bonne à manger ; elle nous parut avoir le goût de la bardane : on y trouve des guanos, des racoons ou lapins des Indes, des pigeons ou de grandes tourterelles, des tortues, des veaux marins et beaucoup de poissons. Là, nous caré-

nâmes nos bâtimens, et résolûmes d'aller aux Indes orientales. Nous avions quatre-vingts boisseaux de maïs; les deux tiers furent portés au vaisseau qui contenoit cent hommes, et le tiers sur la barque qui en contenoit cinquante. Il fallut aller à la vallée de Valderas, pour nous y fournir d'eau. Alors nous quittâmes cette côte, où nous n'avions essuyé que des pertes et des malheurs; mais nous allions aux Indes sous différens buts. L'équipage vouloit y piller, je cherchois à m'instruire et à découvrir de nouveaux pays, et notre capitaine à se rendre en Angleterre; car notre genre de vie ne lui plaisoit pas, et il ne l'avoit embrassé que par force. L'hydropisie dont j'avois été tourmenté à la suite d'une longue fièvre, se dissipa insensiblement après qu'on m'eut enseveli dans un sable bien chaud, pendant demi-heure, d'où l'on me tira pour me laisser suer dans la tente qu'on y avoit dressé.

Nous partîmes donc du cap Corrientes pour les Indes, le 3 mars 1686, n'ayant à bord que pour soixante jours de vivres, distribués avec la plus grande économie, et sans cesse diminués par une armée de rats que nous portions avec nous; et nous avions à parcourir près de deux mille quatre cents lieues avant d'arriver à Guam, où nous pouvions trouver des rafraîchissemens; mais l'espérance que le capitaine leur donna

pour les déterminer, de croiser à la hauteur de Manille, et celle d'y faire de riches captures, fit fermer les yeux sur le danger. Le vent nous favorisa, nous postâmes toutes nos voiles, et nous avancions avec assez de rapidité; c'étoit une raison d'espérer, mais c'en fut une aussi à nos gens de demander l'augmentation de leur ration, car nous étions réduits à huit cuillerées de maïs bouilli par jour; il fallut leur en donner dix : cette diète nous affoiblit, mais elle fit du bien à plusieurs. Celle de l'eau étoit plus sévère encore : la plupart buvoient trois fois en vingt-quatre heures, plusieurs ne burent qu'une fois en huit jours, et l'un d'eux ne but qu'une fois dans l'espace de dix-sept jours.

Durant tout ce voyage, nous n'aperçûmes pas un poisson, pas même un poisson volant : nous ne vîmes qu'une fois des oiseaux, et c'étoient des boubies. Déjà nos gens murmuroient quand nous vîmes le ciel se couvrir du côté du couchant : c'est une marque du voisinage de la terre entre les Tropiques. Le 20 mai, la barque donna sur un écueil environné de poissons; ce qui augmenta l'espérance de voir la terre : nous cinglâmes dans ce moment vers le nord, et vers les quatre heures du soir nous découvrîmes Guam à huit lieues de nous; nous n'avions plus alors de provisions que pour trois jours, et les

mécontens projettoient de manger le capitaine quand ils n'en auroient plus, parce qu'il les avoit engagés à faire ce voyage. Nous jetâmes l'ancre près du milieu de l'île, le 21. De loin, elle paroît unie et plate; mais de près, on la voit s'élever au levant, et entourée de rochers escarpés. Au couchant, elle est basse et découpée en baies sablonneuses; le terroir en est rougeâtre et médiocrement fertile : on y recueille du riz, des pommes de pin, des melons d'eau et des musqués, des oranges, des citrons, du cacao et le fruit à pain.

Le cocotier ressemble à l'arbre à chou; seulement le premier a plus de branches, et est un peu moins élevé : la noix croît à la tête de l'arbre entre les branches, en pelotons de dix à douze, portés par une branche jaunâtre, noueuse et très-forte. La noix est plus grosse que la tête, et formée par une écorce noire, dure, épaisse de deux pouces; la chair en a une, et contient quelquefois une pinte de liqueur douce, délicate, rafraîchissante et fort saine : la chair est douce, mais indigeste. Avant que de pousser, il se forme au dedans de cette noix une petite masse ronde et spongieuse, qui grossit tous les jours, et remplit enfin la cavité de la noix : c'est alors que la tige paroît. On retire aussi de l'arbre une espèce de vin qui ressemble au petit lait; il

est doux, agréable, mais il s'aigrit en vingt-quatre heures. On en distille une espèce d'arak, et c'est celui dont on fait le punch le plus délicat; c'est l'arak de Goa. Le plus grand usage de la noix de coco est d'en faire de l'huile qui sert pour les fritures et pour la lampe : la coquille de la noix sert de coupes, de plats, de cuillers, etc. Son enveloppe filasseuse se bat, se file, et on en fait des cordages et des cables de durée : on dit qu'on en fait aussi de la toile dans les Indes. Cependant cet arbre si utile est négligé dans l'orient : tous les climats chauds, les terrains bas et sablonneux lui sont favorables.

Le fruit à pain croît sur un arbre semblable au pommier; sa tête est large et branchue; ses feuilles sont noirâtres, son fruit est gros comme un pain d'un sou, rond, enveloppé d'une écorce épaisse, forte : mûr, il est jaune et lisse, et d'un goût agréable : on le cuit au four; on ôte l'écorce grillée, et il reste une croûte mince et tendre, au dedans de laquelle est une mie tendre et blanche, où l'on ne trouve ni noyau ni pepins. Il faut le manger frais, ou il devient sec et de mauvais goût. Pendant huit mois de l'année on a de ces fruits, ils sont abondans sur les Ladrones.

Les naturels de Guam sont robustes et membrus; ils ont le teint noir, les cheveux noirs et

longs, le nez grand, les lèvres grosses, le visage long et l'air féroce. Cependant nous les trouvâmes civils et obligeans; plusieurs ont la lépre : l'air y est sain; les vents d'est y soufflent presque continuellement : leurs *pros* montrent qu'ils ont du génie; ce sont de petits bâtimens construits avec tant d'art, qu'ils vont de côté et d'autre avec facilité, marchent avec rapidité et ne renversent point. J'ai ouï dire que ces Indiens vont à une île éloignée de trente lieues, y font leurs affaires, en reviennent, et le tout en vingt-quatre heures. On a fait, dit-on encore, le voyage de Guam à Manille avec un de ces pros dans l'espace de quatre jours. Les maisons qu'on voit sur ces îles, sont petites, propres, couvertes de feuilles de palmeto; elles forment des petits villages au bord de la mer.

Les Espagnols ont un fort sur cette île, gardé par un gouverneur et vingt à trente soldats : les Indiens s'étoient soulevés il y avoit peu de tems, ils avoient ravagé les plantations, et s'étoient enfuis chez leurs voisins; il n'en étoit resté qu'un petit nombre qui offrirent de nous aider à enlever le fort aux Espagnols; mais cette conquête nous eût été inutile, et nos gens ne s'y attachèrent pas, parce qu'il n'y avoit point d'or à gagner.

Un prêtre suivi de trois hommes vint nous

demander qui nous étions ; nous l'invitâmes à monter, puis l'empêchâmes de descendre : nous lui persuadâmes d'écrire au gouverneur, pour qu'il nous fournît les provisions dont nous avions besoin. Swan joignit un présent à sa lettre ; il fut bien reçu, et nous obtînmes ce que nous demandions. Swan, en échange de son présent, reçut six cochons dont la chair est exquise, parce qu'on les nourrit de cocos : ils paroissent être d'origine espagnole. Le gouverneur lui envoya aussi douze melons musqués et autant de melons d'eau, tous excellens ; il donna ordre de nous faire cuire autant de fruits à pain que nous en demanderions, et de nous aider à cueillir des noix de cocos : chaque jour il nous envoya des cochons et des fruits, et il reçut en échange de la poudre, du plomb, des armes, et un beau dogue que nous aimions beaucoup. Swan chercha secrètement à en obtenir des lettres de recommandation pour des marchands de Manille, où il désiroit d'abord se retirer. Pendant que nous étions en ce lieu, le navire d'Acapulco y passa, mais il se déroba à notre vue ; nous sûmes cependant qu'il étoit sur la côte, et nos gens vouloient le poursuivre : Swan s'y opposa, parce qu'il ne pouvoit plus supporter la vie de pirate.

Après avoir reçu des provisions, nous quit-

tâmes cette île le 2 juin ; mais auparavant nous descendîmes à terre le moine que nous avions gardé à bord, et lui fîmes présent d'une grosse horloge de cuivre, d'un astrolabe et d'un grand télescope. Il en fut si content, qu'il nous envoya en retour six cochons, quelques boisseaux de patates et soixante livres de manille. Nous avions résolu d'aller à Mindanao, l'une des îles Philippines, abondante en provisions, alors en guerre avec les Espagnols, et située sur la route que nous voulions tenir. Nous partîmes par un beau tems, avec un vent favorable. Le 21, nous arrivâmes à l'île de Saint-Jean, qui est comptée au nombre des Philippines.

Ces îles comprennent plus de trois cents lieues du midi au nord, et cent cinquante du levant au couchant. On leur donna le nom de Philippe II, roi d'Espagne : la principale est celle de Luçon; c'est à Zebu ou Sebo, île auprès de Luçon, que mourut Magellan : la principale ville de Luçon est Manille, place commerçante. La plupart de ces îles sont riches en or. Au midi de celle de Luçon, on compte douze à quatorze îles où l'on trouve des villes ou villages espagnols : il en est un plus grand nombre de petites, plusieurs n'ont point de nom. Celles de Saint-Jean et de Mindanao sont les plus méridionales : la première a trente-huit lieues de long, sur vingt-quatre

dans sa plus grande largeur ; elle est montueuse, et couverte de gros et grands arbres. Celle de Mindanao en est à dix lieues, et nous arrivâmes bientôt sur ses côtes ; mais nous ne vîmes aucun canot, aucune maison où nous pussions nous informer de la situation de la ville ; en la côtoyant, nous y arrivâmes.

L'île Mindanao a soixante lieues de long, sur quarante à cinquante de large ; elle est très-montueuse ; le terroir en est profond, noir et fertile ; les pentes des montagnes y sont revêtues de très-beaux arbres : au centre on trouve de l'or, qui avec la cire, le riz, le tabac, forme le commerce des habitans ; les vallées y sont arrosées par des ruisseaux d'une eau limpide, et ombragées d'arbres verts et fleuris. Il en est un qui mérite d'être connu, c'est l'arbre de Liby ; ils forment de grands bois près des rivières, et ressemblent au palmeto : leur bois mince est rempli d'une moëlle blanche comme celle du sureau ; on la bat avec un pilon de bois dans un grand mortier, on y verse de l'eau, puis on la presse dans un linge : la liqueur qui s'en échappe, dépose au fond d'un baquet une farine dont on fait de fort bon pain : c'est ce qu'on appelle *le sagou*.

Le riz, les yams, les patates, les citrouilles prospèrent dans cette île, ainsi que les melons d'eau ; les musqués, les plantains, les bananes,

les goyaves, les noix muscades, les clous de girofle, les noix de betel, les dourions, les jacas, les cocos, les orangers, etc. Le plantain peut être regardé comme le roi des fruits : l'arbre qui le porte a douze pieds de haut, et trois de tour; il vient de rejetons; dès que le fruit est mûr, l'arbre dépérit; mais il pousse des rejetons qui produisent des fruits un an après : il pousse d'abord deux feuilles, qui s'ouvrent pour faire place à deux autres, et ainsi de suite, jusqu'à ce que le fruit paroisse : ces feuilles ont jusqu'à sept à huit pieds de long, sur un et demi de large; elles finissent en pointe, et leur tige est de la grosseur du bras. On diroit que le tronc de cet arbre est formé de plusieurs sortes de peaux croissant les unes sur les autres; le fruit vient par pelotons autour de la tige : il croît dans une gousse longue de six à sept pouces, et de la grosseur du bras; elle est molle et jaunit en mûrissant; l'intérieur en est dur comme le beurre en hiver : il est d'un goût délicat et fondant; on n'y trouve ni pepins, ni noyaux; on s'en sert au lieu de pain, en le cueillant avant sa maturité, et le faisant bouillir; ceux qui n'ont pas d'autres alimens, l'apprêtent quelquefois avec du poivre de Guinée, du sel et du jus de citron, et ils mangent le plantain cru avec le cuit : l'un est le pain, l'autre est la pitance. Les

Anglais en font de bons poudings ou gâteaux et de bonnes tartes : il nourrit un grand nombre d'hommes dans les deux Indes. On en fait aussi une liqueur agréable et nourrissante, en le faisant fermenter dans l'eau. Il fournit une matière filamenteuse propre à faire des étoffes; on coupe le tronc, on le fait sécher, et il paroît alors plein de filets : les femmes les prennent les uns après les autres; ils se séparent avec facilité, et sont de la grosseur à peu près d'un fil mal blanchi; on le tisse et on en fait des pièces de vingt à vingt-quatre pieds de long, dont le peuple s'habille : il dure peu, mais il coûte peu aussi. Il y a encore une autre espèce de plantains, plus courts et moins estimés; ils sont pleins de pepins noirs et lâchent le ventre.

Le bananier ressemble à l'arbre du plantain; il en diffère par son fruit moins gros, plus tendre, plus doux, plus délicat; il n'est pas si bon quand on le fait bouillir ou rôtir; il est meilleur comme fruit.

Il croît aussi, dans l'île de Mindanao, des cloux de girofle et des noix muscades; les habitans n'en propagent pas l'arbre, parce qu'ils craignent les entreprises et la rapacité des Hollandais; il en est encore en d'autres îles. La noix d'arec ou areka y est très-estimée; elle croît sur un arbre haut de dix à douze pieds, qui n'a de

feuilles et de branches qu'à la tête ; ses branches ont la longueur de l'arbre même, et le fruit croît entre elles par pelotons de quarante à cinquante : la noix est semblable à la muscade, mais plus grosse et plus ronde ; on la coupe en quatre, on l'enveloppe dans une feuille de betel, avec une pâte de chaux et d'un autre aromate quelconque, et on mange le tout ensemble : c'est une passion universelle dans les Indes orientales, que de mâcher du betel. Le betel est un arbrisseau qui a l'écorce verte et la feuille plus longue et plus large que le saule.

Les dourions viennent sur un arbre semblable au pommier, et sont gros comme une citrouille ; il n'est bon à manger que lorsqu'il s'ouvre par le haut ; il exhale un excellent parfum, et est divisé par cloisons remplies d'une substance blanche comme le lait, délicate comme la crême ; il doit être mangé dans sa nouveauté ; il renferme un noyau qui a le goût de la châtaigne. Le jaca ressemble au dourion, et en est une variété ; mais son intérieur est plus jaunâtre et plus rempli de noyaux. On y trouve une multitude d'autres fruits, de racines et de plantes, un grand nombre d'espèces d'animaux, comme chevaux, bœufs, buffles, chèvres, sangliers, singes, bêtes fauves, guanos, lézards, couleuvres. Je n'y ai jamais vu d'oiseaux de proie ; les sangliers y ont tous de

grosses loupes sur les yeux ; ils sont maigres, mais de bon goût. Le scorpion y est venimeux ; les cent-pieds y ont quatre à cinq pouces de long ; ils sont de couleur rougeâtre, gros comme un tuyau de plume d'oie ; leur piqûre est plus douloureuse que celle du scorpion.

Plusieurs couleuvres y ont un venin tres-actif. Un animal semblable au guanos, mais quatre fois plus gros, y est armé d'une langue qui a deux petits crochets comme un hameçon : je n'y ai vu de volaille domestique que les canards et les poules : les montagnes et les forêts nourrissent des ramiers, des tourterelles, des perroquets, des perruches et quantité de petits oiseaux. Il y a des chauves-souris de la grosseur du milan.

Les bords offrent d'excellens havres, des baies étendues, des rivières où l'on peut naviguer sur des canots ; on y pêche une multitude de poissons d'espèces diverses. Des vents de mer pendant le jour, des vents de terre pendant la nuit, y tempèrent la chaleur du climat. Les vents du levant y amènent le beau tems, ceux du couchant, la pluie, les ouragans, des tonnerres épouvantables : alors on reste souvent des semaines entières sans voir le ciel ; les vents abattent les plus gros arbres, et les torrens enflés les entraînent dans la mer, avec tout ce qu'ils rencontrent : il semble alors que les maisons sont

bâties sur un grand lac. Ces vents du couchant commencent en mai, et cessent à la fin d'octobre; mais ils ne sont pas toujours furieux; ils laissent des intervalles agréables. Dès que le vents du levant leur ont succédé, le beau tems ne discontinue qu'à la fin d'avril.

L'île est partagée en divers états, et habitée par différens peuples qui parlent des langues diverses. Parmi ces peuples, on remarque les Hilanounes, qui demeurent dans l'intérieur du pays, et sont riches en mines d'or, en cire, dont l'échange leur fournit les marchandises qui leur sont nécessaires; les Sologues, qui sont peu nombreux et commercent avec Manille; les Alfoures sont les mêmes que les Mindanayens: leur taille est médiocre, leur corps droit, leur tête menue, leur visage ovale, leur front plat, leur nez court, leur bouche grande, leurs yeux noirs et peu fendus, leurs cheveux noirs, leurs lèvres petites et rouges, leurs dents noires et saines, et en général, leurs membres petits; leur teint est d'un jaune clair; ils portent l'ongle du pouce gauche fort long; ils sont ingénieux, agiles, actifs, et cependant fainéants, et ne travaillent que lorsque la faim les presse: soumis à une puissance absolue, qui leur prend d'autant plus qu'ils gagnent davantage, leur industrie s'endort, et ils vivent sans projets dans le sein de la paresse;

quoiqu'orgueilleux, ils sont civils avec les étrangers, et les reçoivent avec franchise : ils sont implacables dans leur haine, et tout moyen leur paroît licite pour satisfaire leur vengeance.

Le climat les dispense de porter beaucoup d'habits : les femmes, mieux faites que les hommes, sont aussi simples dans leur habillement et leur parure ; elles aiment les blancs, mais elles craignent plus encore leurs maris. Ils ont une manière de mendier singulière. Dès qu'un vaisseau arrive, ils viennent s'offrir d'être le pagally, l'ami ou l'amie intime de ceux qui veulent descendre. Cette offre leur mérite un présent ; et, autant de fois qu'on descend, on boit, mange, couche chez son pagally, et on le paie : les dames envoyent du tabac et des noix de betel à ceux qui les ont aimées.

La ville de Mindanao est sur les bords d'une petite rivière, à une petite lieue de la mer : les maisons en sont bâties sur des pilotis, hauts de quatorze à vingt pieds ; elles n'ont qu'un étage divisé en plusieurs chambres : le toit est couvert de feuilles de palmeto : au dessous on tient la volaille. Celle du sultan repose sur cent quatre-vingts gros pilotis plus hauts que ceux des particuliers : dans la première chambre il y a une vingtaine de canons de fer : tous les grands en dignité ont aussi des canons. Le riz cuit qu'on

prend à poignée, le buffle, divers oiseaux, sont les alimens des riches; le riz, le sagou et le poisson sont ceux des pauvres : c'est une chose honorable chez eux, que de manger les plus gros morceaux à la fois; ils sont propres dans de certains cas, sales dans d'autres; ils se lavent souvent, et leurs maisons sont puantes d'ordures : le bain y est fréquent et sain; ils parlent leur langue naturelle et le malay; ils ont des écoles où ils apprennent à lire et à écrire; quelques-uns savent l'espagnol : cette nation s'établit dans leur pays, et y bâtit un fort; mais, obligée d'aller défendre Manille contre les Chinois, le sultan de Mindanao profita de leur absence pour raser leur citadelle, et ne les y a plus reçus.

On trouve dans cette ville des orfèvres, des forgerons, des charpentiers : les souflets des seconds sont faits d'un cilindre de bois percé comme une pompe, et il en fait l'effet avec l'air qu'ils y font entrer par un tuyau, avec un bouquet de plumes : le feu se fait sur le cilindre même; une pierre leur sert d'enclume : ils font de bons ouvrages; la hache du charpentier peut servir à la fois de hache droite et courbe; ils n'ont point de scie, et font cependant de bonnes planches, bâtissent de bons vaisseaux pour le commerce, la guerre ou le plaisir.

Les Mindanayens sont sujets à une lépre sèche qui

qui leur rend la peau très-raboteuse ; leurs maladies ordinaires sont les fièvres, les flux de ventre, accompagnés de grandes douleurs : le pays est riche en plantes médicinales.

Leur chef ou maître, ou tyran, est pauvre : s'il sait qu'un de ses sujets a de l'argent, il le lui demande en prêt, ou lui envoye vendre quelques-uns de ses enfans ; on n'ose refuser de prêter ni d'acheter, et il ne rend pas : souvent il redemande ce qu'il a vendu, sans en rendre le prix. Il a une vingtaine de femmes : l'une d'elles est sultane, et l'on veille sur ses enfans avec plus de soin : s'il sort, c'est dans un lit porté par quatre hommes ; il est suivi de huit ou dix hommes armés. Il s'embarque quelquefois sur la rivière dans de longs pros ou vaisseaux bien bâtis, au milieu desquels est une maison de bambou, ayant des fenêtres et un toit plat ; elle est divisée en deux ou trois chambres, dont le plancher est couvert de nattes et orné de tapis : c'est là qu'il se place avec ses femmes et ses domestiques. Il fait quelquefois la guerre aux Alfoures qui habitent les montagnes voisines ; ses soldats sont armés d'épées, de piques et d'une espèce de baïonnette ou de poignard. Ils ne font qu'escarmoucher et cherchent à se surprendre ; mais ils ne se battent point en bataille rangée. (Voyez, sur cette île, tome III, page 422.)

Ce peuple est mahométan ; mais cette religion est pure simagrée, et le vulgaire n'en fait point d'actes, ou en fait très-peu : on s'y sert de tambour en guise de cloches : la circoncision y est presque la seule cérémonie qu'on fasse avec solennité ; elle se fait à la fois sur un grand nombre d'enfans : la plupart des hommes s'y trouvent en armes, se fatiguent à divers mouvemens, et font des combats simulés. Le Ramadan change les jours en nuits ; se laver souvent, détester la chair de porc, est le principal de leur religion. Ils ne connoissent que la musique vocale, à moins qu'on ne regarde comme un instrument de musique, un rang de petites cloches sur lesquelles on frappe avec un petit bâton.

Nous fûmes bien reçus à Mindanao ; mais on y parut mécontent de ce que nous ne venions point pour nous y établir, ce qu'on y désiroit vivement : c'étoit peut-être ce que nous pouvions faire de mieux, et nous aurions pu être utiles à la nation anglaise. Mais le désir d'errer, et de s'enrichir promptement, aveugloit nos aventuriers. Nous aurions pu encore nous établir dans les îles Méangis, situées à vingt lieues de Mindanao, riches en or et en épicerie. Leur situation et celle de Mindanao est très-avantageuse pour le commerce. D'ailleurs, nous étions

tous de différens métiers : nous avions des scieurs, des charpentiers, des menuisiers, des faiseurs de briques, des maçons, des cordonniers, des tailleurs, etc. Un forgeron seul nous manquoit ; mais il en est dans Mindanao. Nous avions des provisions d'outils, de métaux pour en faire, et nous pouvions bâtir un fort : faits à tous les climats, à supporter l'intempérie de toutes les saisons, nous pouvions fonder une excellente colonie ; un bon vaisseau, et assez d'or pour faire le commerce d'épicerie, étoient encore autant de garans du succès.

Revenons à nos aventures. Après qu'on eût mesuré notre vaisseau, coutume imitée des Chinois, et dont on ne voit pas trop la raison, nous cherchâmes à nous concilier l'affection du sultan par des présens. Ils lui furent portés à la lueur des flambeaux ; le capitaine fut reçu ensuite avec solennité, et on le régala de betel et de tabac ; on lui présenta deux lettres de marchands anglais pour lui prouver qu'on avoit désiré y former un établissement. Un homme avoit volé un capitaine qui nous y avoit précédé ; on nous le mit dans les mains, et sur le refus que nous fîmes de le punir, on l'attacha nu à un poteau, les yeux contre le soleil, et on faisoit ensorte qu'il lui dardât tout le jour ses rayons brûlans au visage ; les mouches le tourmentèrent,

et on vouloit lui infliger d'autres peines encore; mais Swan, notre capitaine, intercéda pour lui, et on le relâcha. Ce genre de punition, et celui d'être étendu tout le jour sur un sable ardent, exposé au soleil et aux mouches, sont les supplices les plus usités.

Le frère du roi lui servoit de général et de ministre; il vint nous inviter à conduire notre vaisseau plus avant dans la rivière : il fallut le décharger en partie, car elle n'a que dix à onze pieds d'eau; nous réussîmes à y jeter l'ancre, aidé de cinquante pêcheurs commandés par le général lui-même; c'étoit pour nous faire éviter les tempêtes, disait-il; mais nous crûmes voir dans la suite un motif moins humain. On vint nous offrir des pagally, surtout à ceux d'entre nous qui étoient riches; mais aucun de nous en général ne pouvoit se montrer dans les rues, qu'on ne l'entraînât dans les maisons pour le régaler de betel, d'eau parfumée ou de tabac. Cette apparente cordialité nous rendoit agréable tout ce qu'ils nous offroient : ils louoient notre nation; ils sembloient vouloir qu'elle fût la même nation que la leur. Le général recevoit chez lui tous ceux qui s'y présentoient; ils y trouvoient toujours du riz bouilli et bien accommodé, et quelques morceaux de buffle ou de volaille. Il aimoit à causer avec le capitaine

Swan, et l'invitoit à tous les divertissemens qu'il donnoit : on n'avoit alors rien de mieux à faire ; la mer étoit extraordinairement agitée, et la pluie excessive : la rivière étoit enflée et menaçoit d'emmener notre vaisseau, ou de mettre en pièces nos cables par le choc de grands arbres qu'elle entraînoit dans la mer, après les avoir déracinés ; la ville, qui s'étend en serpentant le long de la rivière, sembloit bâtie sur un lac, et l'on ne se visitoit qu'en canots. Ce tems dura jusqu'au milieu d'août. Dès qu'il se fut radouci, nous pensâmes à caréner notre vaisseau ; nous échangeâmes une partie de notre fer et de notre plomb, pour avoir les choses nécessaires pour le radouber et l'approvisionner, et nous fîmes des planches. En travaillant au fond du vaisseau, nous le trouvâmes rongé de vers ; nos canots en avoient été percés, comme des rayons de miel ; notre barque en étoit presque détruite. Notre vaisseau l'auroit été de même, s'il n'avoit été doublé. Alors nous nous défiâmes de la bonne foi du général, et le chagrin qu'il fit paroître en voyant notre double fond, confirma nos soupçons. On nous dit qu'un vaisseau hollandais avoit eu le sort de notre barque deux mois avant notre arrivée, et que le général avoit eu tous ses canons ; peut-être espéroit-il avoir aussi les nôtres. Nous apprîmes alors que les Mindanayens

savoient si bien le ravage que pouvoient faire ces insectes, que, lorsqu'ils reviennent de la mer, ils tirent d'abord leurs bâtimens sur le sable.

Après avoir détaché toutes les planches rongées des vers, et en avoir remis d'autres, le fond de notre vaisseau fut goudronné vers le commencement de décembre, et nous nous préparions à mettre à la voile. Swan étoit à terre, et n'avoit point déterminé le jour du départ; il paroissoit résolu de ne plus croiser; mais il désiroit se rendre dans quelque comptoir anglais. Peut-être il auroit réussi à faire adopter ce projet à tous, s'il l'eût proposé, car il étoit craint, et l'équipage lui étoit soumis, plus que ne le sont ordinairement les aventuriers. Plusieurs de nos gens se livroient à la débauche, plusieurs sembloient se hâter de se délivrer du soin de compter leur argent, et ceux-là étoient agréables aux habitans qui savoient les dépouiller. Nous nous rassemblâmes tous pour célébrer le jour de Noël, et je croyois que Swan profiteroit de ce moment pour nous proposer un plan; mais il retourna à terre, sans s'être expliqué sur ses desseins. Nous allâmes avec le général à la chasse des bœufs sauvages, dont il nous promettoit une bonne part pour approvisionner notre navire; mais plusieurs jours s'écoulèrent sans que nous en vissions; cependant nous étions bien traités, et rien ne

nous manquoit : on nous régaloit avec de la boisson de riz, qui est forte et agréable; le général nous permettoit des entretiens avec ses femmes; mais enfin, la chasse se réduisit à quelques vaches sauvages : trois génisses furent notre portion, et nous les emportâmes au vaisseau. Le capitaine étoit mécontent du général, qui nous avoit promis autant de bœufs que nous en aurions besoin, et qui ne nous fournissoit point le riz dont on étoit convenu, en échange du fer que nous lui avions donné, qui encore, au lieu de lui rendre vingt onces d'or qu'il lui avoit prêtés, lui demanda le prix des repas qu'il nous avoit fait faire. Quelques-uns des nôtres, fatigués de courir cà et là, résolus de demeurer dans cette île, s'enfuirent dans le pays et s'y cachèrent : d'autres achetèrent un canot pour se rendre à Bornéo, où l'on croyoit que la nation étoit établie, craignant que le vaisseau ne se rendît point dans un port anglais. Tout l'équipage étoit mécontent, et formoit des projets différens; il étoit divisé : ceux qui avoient de l'argent se tenoient à terre, et se soucioient peu de la quitter; ceux qui n'en avoient pas, étoient impatiens de retourner sur la mer; pour calmer leur impatience, ils s'enivroient, puis se querelloient. Swan n'étant pas à bord, il n'y avoit point de

commandant. Cependant, comme on se préparoit au départ, un des gens de l'équipage, qui faisoit un journal, ayant aperçu celui du capitaine, en parcourut quelques articles où Swan parloit mal de diverses personnes qui étoient avec nous : il leur montra ces articles, et le mécontentement s'accrut. Un capitaine nommé *Teat*, qui avoit à se plaindre de Swan, et espéroit de remplir sa place, si on le déposoit ou le laissoit à terre, fit adopter ce plan. Ils trouvèrent le moyen de faire revenir ceux qui leur étoient les plus nécessaires, et Swan, qui pouvoit déconcerter leurs projets en venant à bord et agissant avec courage, demeura sur terre. On l'y laissa avec quarante ou cinquante hommes, dont huit à dix étoient cachés dans les bois. Le vaisseau mit à la voile, et s'éloigna de Mindanao le 14 janvier 1687.

Nous avions trouvé à Mindanao que les Européens comptoient un jour plus que nous : sans doute, notre voyage vers le couchant, selon le cours du soleil, avoit prolongé chaque jour de quelques secondes le soir, comme au contraire, ceux qui voyagent vers le levant les rendent plus longs le matin ; ils voyent le soleil se lever une fois de plus que ceux qui voyagent toujours au couchant, et gagnent un

jour, tandis que ceux-ci en perdent un. On élut un capitaine; ce fut Reod qui fut choisi : Teat ne fut que son lieutenant.

Nous avions un tems serein, un vent frais, et nous cotoyâmes la partie méridionale de Mindanao; elle est montueuse et boisée. Nous vîmes la ville de Chambongo, dont le havre est bon, et où l'on trouve des bœufs et des buffles. Plus avant, le pays est uni; nous passâmes devant diverses petites îles où l'on voit des tortues; mais elles ne se laissent point approcher : plus loin, sur l'île de Mindanao, nous aperçûmes les ruines d'un fort bâti en pierre, dans un pays où l'on voyoit beaucoup de cocotiers et de traces d'animaux sauvages. Après avoir doublé la côte occidentale de cette grande île, nous fîmes route au nord; puis nous jetâmes l'ancre dans une baie près d'une île sans nom, mais qui est au couchant de celle de Sébo : elle a huit ou dix lieues de long, est montueuse et couverte de bois. Là, nous fîmes diverses réparations au vaisseau, et on fit sa provision d'eau; le sol est bas autour de cette baie, mais la terre y est noire et grasse; les arbres y sont beaux : nous n'y vîmes ni maisons, ni aucune trace d'habitans. Au milieu de la baie étoit une île d'un mille de circuit, habitée par une multitude de chauves-

souris de la grosseur d'un canard, et qui ont sept à huit pieds d'envergure : les extrémités des ailes forment des griffes aiguës, par lesquelles elles se prennent à tout. Dès que le soleil étoit couché, on les voyoit s'élever en l'air comme des essaims d'abeilles; et le matin nous les revoyions s'approcher de la petite île, comme un nuage qui se dispersoit bientôt entre les arbres. Nous y trouvâmes aussi des tortues et des vaches marines, mais point de poissons.

Nous y demeurâmes jusqu'au 10 février ; ce jour, nous mîmes à la voile par un vent du nord. Sur le soir, nous touchâmes sur un rocher où nous fûmes arrêtés. Nous y aurions fait naufrage, si le tems n'eût été calme et la marée montante; elle nous remit à flot. Nous cinglâmes au couchant, au travers de diverses îles des Philippines, dont la plupart sont montueuses et arides. Panay est l'une d'elles; les Espagnols y dominent : la vue de notre vaisseau leur fit allumer d'inutiles signaux. Bientôt nous découvrîmes Mindoro qui a quarante lieues de long, est haute, presque dépouillée de bois : nous y mouillâmes près d'un petit ruisseau, et y reçûmes de quelques hommes qui nous abordèrent dans un canot, diverses instructions : nous sûmes que Manille avoit toujours dans son port vingt ou trente vaisseaux, chinois, portugais ou

espagnols; si notre dessein eût été de faire le commerce, ils nous en offroient les facilités. Nous remîmes à la voile, et fûmes en deux jours sur l'île de Luçon; nous y prîmes une barque espagnole qui venoit de Pengasanaon, petite ville au nord de cette île; mais comme elle n'avoit rien, nous la laissâmes aller. Le même jour, nous prîmes un autre vaisseau chargé de riz et de toiles.

Luçon est une très-grande île (1). Manille, sa capitale, est située au pied d'une file de montagnes, et est ceinte d'une haute et forte muraille : ses maisons sont grandes, ses rues larges : au centre est une grande place d'armes. Son havre est spacieux. La saison étoit trop avancée, pour que nous pussions y faire quelque capture considérable, et nous résolûmes de nous rendre à Pulo-Condor, d'y caréner notre vaisseau et notre dernière prise; puis de revenir croiser, pour tâcher d'enlever le navire destiné pour Acapulco. Nous y dirigeâmes donc notre course, nous évitâmes les écueils de Pracel, et le 13 mars, nous arrivâmes à Pulo-Condor, et jetâmes l'ancre dans une baie sablon-

---

(1) On en a vu la description dans le voyage de Gemelli, tome III, pages 388, 399 et 409.

neuse : il y a là plusieurs îles; mais celle de Condor est la seule habitée : il y en a deux de très-hautes, et on les voit de quatorze lieues en mer; les autres ne sont que de petits monceaux de terre : la plus grande a quatre ou cinq lieues de long, sur une de large; elle forme, avec l'autre grande île qui n'est cependant longue que d'une lieue, un havre très-commode, où l'on entre par le nord : elles s'approchent, au point qu'il n'y a qu'un canot seul qui puisse passer dans le canal qui les sépare. Leur terroir est noirâtre, assez profond : il y a des lieux montueux, d'autres bas et sablonneux. On y voit un arbre que je n'ai jamais vu que là, il a près de quatre pieds de diamètre, et on en tire par incision un suc que l'on fait bouillir, et qui donne du bon goudron. Les mangues y sont de la grosseur du pommier; le fruit en est semblable à une petite pêche, mais plus alongé; il est jaune et plein de jus, de bon goût et de bonne odeur. On le confit avec du vinaigre et du sel. L'arbre à grappe est droit et a peu de branches : son fruit, rouge ou blanc, vient par pelotons tout autour de l'arbre, ainsi que la grappe de raisin croît autour du cep. Celui qui porte la noix muscade sauvage, est de la grosseur du noisetier, et le fruit y croît de même : elle est plus petite que la

muscade cultivée, dont elle n'a ni l'odeur ni le goût : elle est enfermée dans une gousse déliée, avec une espèce de fleur.

On y trouve des cochons, des guanos, des lézards, des perroquets, des perruches, des pigeons, etc. Il y a une espèce de poule sauvage, plus petite que la nôtre : les coqs ont le même chant ; leur chair est blanche et délicate. Le rivage est bordé de coquillages et de tortues vertes : des ruisseaux d'eau douce y serpentent dans les champs pendant dix mois de l'année : pendant deux mois il faut recourir à des puits.

Ces îles sont bien situées pour le commerce de Manille, du Japon, de la Chine, du Tunquin, soit qu'on passe par le détroit de Malaca, ou par celui de la Sonde. On peut y trouver des rafraîchissemens, des mâts, des vergues, du goudron, de la poix, et il seroit facile d'y élever un fort qui défendroit le havre. Les habitans sont originaires de la Cochinchine : ils sont petits, bien proportionnés, d'un teint plus basané que les Mindanayens. Ils sont polis et pauvres : le goudron et la pêche aux tortues sont leur principale occupation : loin d'être jaloux de leurs femmes, ils les offrent : on ne peut dire quel est leur culte. Vers le midi de Pulo-Condor, on voit un village, avec un temple de bois, et couvert de chaume, où l'on voit l'image

d'un éléphant, vis-à-vis celle d'un cheval. Ce sont les images les plus fréquentes que l'on trouve au Tunquin; mais il y en a encore d'autres quadrupèdes, d'oiseaux et de poissons; il est rare d'en voir de forme humaine.

Tandis que nous carénions notre vaisseau, nous reçûmes la visite des habitans, dont nous achetâmes des cochons, des fruits et de la poix : nous y enterrâmes deux de nos gens qui avoient été empoisonnés à Mindanao, vengeance que ses habitans se permettent avec facilité. Tout étant prêt pour notre départ, nous engageâmes un vieillard de l'île à nous conduire dans la baie de Siam, où nous voulions acheter du poisson salé, car nous ne vivions ordinairement que de riz. Nous partîmes le 21 avril, et deux jours après, nous arrivâmes à Pulo-Ubi, qui en est à quarante lieues, et située à l'entrée de la baie de Siam : elle a sept à huit lieues de tour, et le sol en est élevé; elle est couverte de bois, et vers le nord elle a de bonnes eaux; nous y trouvâmes deux barques chargées de riz, qui sortoient de Camboye : c'est la nourriture de tous les pays voisins. Nous suivîmes ensuite la côte, le long de la baie de Siam, et nous arrivâmes aux îles dont nous avoit parlé le vieillard; nous y trouvâmes une ville peuplée de pêcheurs, mais point de poissons à vendre. Notre voyage fut inutile,

quoique heureux et court. Nous revînmes à l'île d'Ubi, et y trouvâmes encore deux vaisseaux chargés de riz et de vernis; nous y mouillâmes, y fîmes de l'eau, et y éprouvâmes une tempête. De là, nous tournâmes vers Pulo-Condor, et en chemin nous rencontrâmes un gros vaisseau chargé de poivre, qui prit la même route que nous. Il étoit bâti à la chinoise, et divisé en petites chambres. Une vingtaine de nos matelots, quoiqu'avertis par le capitaine, allèrent visiter le vaisseau; mais les Malayens qui le montoient, croyant qu'on venoit pour se saisir de leur navire, s'armèrent de leurs poignards, et eurent bientôt expédié cinq ou six des nôtres; le reste ne sauva sa vie qu'en s'élançant dans la mer : parmi ceux-ci étoit Walis, jeune homme qui n'avoit jamais nagé, et qui nagea cependant avec assez de vigueur pour qu'on pût le sauver. Nous envoyâmes deux canots pour nous venger; mais les Malayens les voyant s'approcher, firent un trou à leur bâtiment, et s'enfuirent à terre où ils se cachèrent dans les bois. Un métis portugais resta dans le vaisseau, passa dans le nôtre, et y fut reçu parce qu'il savoit plusieurs langues, et pouvoit être utile. Nous restâmes là onze jours, et peut-être sans le chirurgien, y serions-nous toujours restés, car nous étions malgré nous

forcés de mener ce genre de vie; mais nous résolûmes d'atteindre un lieu plus commode.

Nous fîmes voile pour Manille le 4 juin; nous eûmes le vent contraire, et n'avançâmes qu'en louvoyant; nous avions à craindre que les courans ne nous jetassent sur les écueils de Pracel; nous leur échappâmes cependant. Le vent continuant toujours, nous perdîmes l'espoir d'arriver à Manille, et projetâmes de visiter l'île de Prata, petite île basse, environnée d'écueils, sur la route de Manille à Canton, et célèbre parmi les Chinois par les naufrages qu'elle leur a causé. Faute de vent, il fallut encore renoncer à ce dessein, et nous vînmes sur la côte de la Chine. Là, nous mouillâmes dans l'île Saint-Jean, sous le 20° 30′ de latitude septentrionale. Elle est sur la côte de la province de Quangtong, est unie, fertile, partagée en pâturages et en bois : ceux-ci sont sur les rivages, ceux-là sont au centre; on y cultive le riz; on y nourrit des cochons, des buffles, des taureaux, des chèvres, des canards, des coqs et des poules. Je n'y ai vu que de petits oiseaux sauvages. Ses habitans sont Chinois; ils ont le teint cendré, les cheveux noirs et peu de barbe, que souvent ils arrachent. Il y a dans l'île une petite ville sur un sol marécageux : ses maisons petites, basses, mal meublées

blées et mal-propres, couvertes de chaume, sont séparées par des sales étangs, et sont bâties comme les nôtres sur le sol : ces étangs nourrissent beaucoup de canards. Les habitans en paroissent laboureurs, et ils s'occupoient alors à semer du riz dans des champs couverts de boue, et labourés par le moyen d'un buffle. Un jour que nous avions fait rôtir un cochon, un habitant vint s'asseoir près de nous, et nous lui en donnâmes un morceau. Alors il nous fit signe de le suivre, et il nous conduisit dans un bois où étoit un vieux temple bâti et pavé de briques, au milieu duquel étoit une espèce de cloche de fer posée à terre, au sommet de laquelle s'élevoient trois barres du même métal, arrangées de manière qu'elles formoient l'apparence d'une griffe pointue : il se jeta devant elle, le visage en terre, et vouloit que nous l'imitassions. Là encore, étoit un autel de pierres blanches, sur lequel on avoit placé des vases de terre, où notre conducteur nous faisoit signe de laisser une partie de notre viande ; mais nous n'en voulûmes rien faire, et l'y laissâmes seul.

Nous vîmes plusieurs bâtimens chinois à la voile dans un lac qui sépare deux îles de la Terre-Ferme. J'en visitai un; il avoit la poupe et la proue carrée ; le tillac étoit rempli de petites chaumières couvertes de feuilles de pal-

meto, où les matelots se logeoient : au fond étoient les marchandises séparées par des cloisons si bien jointes, que l'eau qui entre dans l'une, ne peut pénétrer dans les autres. Ils n'ont que deux mâts formés d'un seul arbre. La crainte de la tempête nous fit éloigner promptement de ces îles, où nous pouvions faire des provisions. C'étoit la saison où l'on attend les orages sur la côte, et l'on n'y trouve point de rades sûres. Nous mîmes donc à la voile, mais bientôt le ciel devint sombre, des nuages noirs s'avancèrent, le vent s'accrut, il fallut plier nos voiles, la pluie tomba ensuite par torrens, les éclairs et les tonnerres sembloient enflammer la mer; ses vagues enflées se brisoient sur nous : l'une nous enleva notre galerie de proue, une autre nous fit perdre une ancre, et il nous fallut abondonner les deux canots que nous tirions après nous; mais, vers les quatre heures du lendemain, nous vîmes le feu Saint-Elme sur un de nos mâts; ce qui est un signe que la tempête est passée : c'est une lumière qui ressemble à une étoile au dessus du mât. Nous nous étions abandonnés au vent, et dès qu'il fut baissé, nous continuâmes à faire route; ce fut une lueur passagère, car le ciel, au milieu du calme, devint noir et hideux; le vent se leva, et nous ferlâmes notre misaine; l'orage éclata de nouveau, et avec lui le tonnerre et la

pluie. Nous n'avions jamais éprouvé une pareille tempête. Dès que le tems fut redevenu beau, nous remîmes nos vergues, et nous séchâmes nos habits. Résolus de chercher un asile contre ces ouragans, nous crûmes devoir gagner les îles Piscadores, sous le 33° de latitude nord ; ce sont de grandes îles désertes, situées près de Formosa, élevées, couvertes d'une herbe longue, arrosées par divers ruisseaux, et nourrissant des chèvres et du gros bétail. Sur l'une d'elles est une ville, avec un fort gardé par les Tartares. Nous fîmes route entre ces îles ; et entrant dans une baie, nous fûmes surpris d'y voir plusieurs navires, et d'y trouver encore une ville ; cependant nous y entrâmes hardiment, et envoyâmes à terre notre quartier-maître qui fut conduit au gouverneur, et interrogé sur sa nation et son but. Il répondit que nous allions à Amoy, et que la tempête nous ayant endommagés, nous venions pour nous réparer : il promit des secours, mais annonça que tout commerce étoit défendu, et qu'il ne falloit point venir à terre. Il donna un petit présent au capitaine ; un mandarin vint à bord le lendemain avec une génisse grasse, deux gros cochons, quatre chèvres, de la farine, des tourteaux, deux grandes cruches d'arrak, et cinquante-cinq autres remplies d'une liqueur qui est faite avec du froment, et est agréable et

fortifiante : elle donne beaucoup d'embonpoint. Le capitaine reconnut ces dons par le don d'une épée d'argent à l'espagnole, d'une carabine d'Angleterre et d'une chaîne d'or.

Nous demeurâmes là plusieurs jours, et le 22 juillet nous partîmes ; et côtoyant la partie méridionale de Formosa, nous arrivâmes le 5 août aux îles que nous cherchions, que nous croyions être désertes, et qui, au contraire, se trouvèrent très-peuplées : elles sont au nombre de cinq, et jusqu'ici elles avoient été sans nom. Trois d'entr'elles sont assez grandes. Les Hollandais que nous avions parmi nous, donnèrent à la plus occidentale le nom de *Prince-d'Orange*; elle a sept à huit lieues de long sur deux de large, et n'est point habitée. Nous mouillâmes sur la plus septentrionale, et je la nommai *île Grafton*: elle a quatre lieues de long sur une et demie de large. On nomma celle qui en est voisine, *île Monmouth* ; elle est moins grande que les précédentes, et l'est plus que les deux autres : l'une de ces dernières reçut le nom de *Baschi*, du nom d'une liqueur qu'on y boit abondamment ; l'autre fut nommée *l'île aux Chèvres*, parce qu'il y en a un grand nombre. L'aspect de ces îles confirme la théorie, que plus la côte est roide et escarpée, moins on trouve de fond, et que plus ces côtes élevées et rapides se voyent

de loin, plus aussi on peut les approcher sans danger. Celles d'Orange, de Grafton, de Monmouth sont très-montueuses ; les deux autres sont plates et unies : le terroir en est rouge dans la plaine ; il est pierreux dans les montagnes, noir dans les vallées où le sol est fertile et bien arrosé. L'herbe y est grande, les arbres médiocres ou petits ; les montagnes y renferment des mines. Les fruits qu'elles produisent, sont les plantains, les bananes, les pommes de pin, les citrouilles, les cannes à sucre ; les patates et les yams y sont abondans ; de petites plantes y produisent du coton. On y trouve beaucoup de chèvres et de cochons, mais peu de volaille, comme peu de grains ; les habitans se nourrissent de fruits et de racines. On y élève des perruches, des petits oiseaux et des poules.

Les îles de Monmouth et de Grafton sont très-peuplées : leurs habitans sont trapus ; ils ont le visage rond, le front bas, les sourcils gros, les yeux petits et d'une couleur noisette, les dents blanches, les cheveux épais, noirs, lisses, et ne passant pas les oreilles. Ils ont la tête nue ; un seul linge couvre leur nudité ; quelques-uns font une espèce d'habit avec la feuille du plantain ; les femmes portent un jupon de coton, qui leur descend jusqu'aux genoux ; les deux sexes portent des anneaux d'un métal

jaune qui est peut-être de l'or. Ils ont de petites maisons basses, dont les côtés sont faits de piquets enfoncés en terre et entrelassés de branches. Le foyer est à une des extrémités; des planches où ils se couchent sont à l'autre; elles forment des petits villages sur les flancs, ou au sommet des collines pierreuses, formant trois ou quatre rangs de maisons les unes au dessus des autres, dans des précipices si escarpés, qu'il faut une échelle pour passer d'un rang de maisons à celui qui lui est supérieur : chaque rang a une rue étroite, de niveau avec le toit des maisons du rang inférieur. Ces rochers sont nus, et paroissent n'avoir point été taillés pour cet usage. Ils ne bâtissent ainsi que dans les lieux fortifiés par la nature : peut-être l'île d'Orange est déserte, parce qu'elle n'offre point ces facilités.

Ces insulaires font des bateaux avec des planches étroites, attachées ensemble avec des chevilles et des clous; il en est qui peuvent porter quarante à cinquante hommes. Ils connoissent l'usage du fer, et savent le travailler : leur principale occupation est la pêche; les femmes ont soin des plantations. Ils paroissent manger peu de viande; cependant ils venoient ramasser nos restes avec une sorte d'avidité : le ventre des chèvres est pour eux un excellent mets; ils le

font bouillir avec tout ce qu'il renferme, qui leur tient lieu d'herbe hachée. Ils prennent au filet les sauterelles qui accourent dans leurs champs en certain tems de l'année, et les font rôtir dans un pot de terre. Ils ne boivent ordinairement que de l'eau ; mais ils font quelquefois une liqueur avec le jus de la canne à sucre qu'ils font bouillir avec des petites graines noires ; cette liqueur est bonne et saine. Leur langue n'a rien de commun avec le Malai, ni avec le Chinois ; elle paroît avoir quelque ressemblance avec celle des îles Philippines. Leurs armes sont des lances de bois ; ils portent une espèce de cuirasse de peau de buffle, qui leur descend jusqu'aux genoux. Ils n'ont point de culte, point d'idoles, point de chefs ; ils sont égaux et ne se gouvernent que par des coutumes héritées de leurs ancêtres, et qu'ils laisseront à leurs enfans. Ils n'ont qu'une femme ; les fils vont à la pêche avec leurs pères ; les filles suivent leurs mères ; leurs plantations sont assez éloignées de leurs maisons ; ils sont très-propres, fort paisibles et civils. Je n'ai remarqué aucun bruit, aucun mécontentement entre eux ; ils se préviennent ; ils sont honnêtes envers les étrangers. Les hommes ne demandent rien ; ils rendent les mêmes services qu'ils reçoivent, achètent et vendent, et toujours avec franchise ; ils n'ont point de monnoie, mais le

métal dont ils font des anneaux leur en tient lieu; ils n'ont point de balances, et jugent du poids à l'œil. Nous y avions mouillé le 6 août : tandis que nous ferlions les voiles, les insulaires accoururent sur notre vaisseau, sans défiance, comme sans dessein d'offenser : mais l'un deux ayant été surpris tandis qu'il cherchoit à enlever un morceau de fer, tous s'enfuirent; nous les rassurâmes en faisant un présent à celui que nous avions retenu, et qui étoit tremblant au milieu de nous; puis il alla rejoindre ses camarades, dont quelques-uns revinrent à bord. Chaque jour ils nous apportèrent des cochons et des chèvres, qu'ils échangeoient contre du vieux fer : nous y fîmes provision des premiers, que le sel nous permettoit de conserver. Nous côtoyâmes ainsi l'île Monmouth et celle de Grafton; nous jetâmes l'ancre dans celle de Baschi ; nous y descendîmes, et y élevâmes une tente pour raccommoder nos voiles : nous y nettoyâmes aussi notre vaisseau, en visitâmes les insulaires, et y fûmes bien reçus. Nous y attendîmes tranquillement la mousson favorable, pour aller croiser à la hauteur de Manille.

Le 26 septembre, nous éprouvâmes une tempête violente : quoique sans mâts, sans vergues, quoiqu'assurés sur deux grosses ancres, nous ne laissâmes pas de dériver, et nous nous serions

brisés, si quelque île ou quelque rocher s'étoient trouvés sur notre passage. Nous fûmes emportés en pleine mer, balottés au gré d'un ouragan furieux, et nous ne pûmes revenir à notre ancrage que quatre jours après, pour reprendre six hommes que nous y avions laissés. Les insulaires, voyant le vaisseau hors de leur vue, les avoient traités en pères et en amis; nous reconnûmes leur humanité par des présens. Ainsi cette tempête ne nous causa aucune perte; mais elle fit une impression si vive sur nos aventuriers, qu'ils perdirent le désir d'aller croiser aux Philippines. Le capitaine leur proposa de se rendre au cap Comorin, et là, de déterminer la route et le plan qu'on devoit suivre. On prit le chemin le plus long, mais le moins fréquenté : on avoit moins à craindre de rencontrer des vaisseaux anglais ou hollandais, et j'y acquis plus de lumières sur des pays peu connus. On cingla donc vers les îles des Epiceries.

Nous partîmes le 3 octobre : nous vîmes le nord-est des îles de Luçon, pays assez élevé, uni, semé de montagnes isolées. Nous passâmes à l'orient des autres îles Philippines, et nous entrâmes dans une petite anse de l'une des deux îles situées à quatre lieues de Mindanao; l'une et l'autre n'ont pas deux lieues de circuit; mais elles sont bien arrosées, et le terroir en est gras

et fertile : de beaux et grands arbres les ornent, et nous y prîmes des nouveaux mâts et de nouvelles vergues : de l'un d'eux, on fit une pompe, parce que les nôtres étoient usées ; ouvrage difficile pour nos charpentiers, qui le faisoient pour la première fois. Nous reçûmes là la visite d'un chef d'une petite île, devenu esclave à Mindanao, qui nous engagea à l'emmener dans son petit état; mais un événement, qui sembloit n'avoir aucun rapport avec ce plan, ne permit pas de l'exécuter. Je persuadai à une partie de l'équipage de rappeler le capitaine Swan, qui étoit encore à Mindanao, et j'y aurois réussi, si l'un de ceux que j'avois persuadé n'en avoit parlé au nouveau capitaine Ried, qui étoit à terre; il se hâta de revenir à bord, pour déconcerter ce projet, et de partir, pour qu'on ne fût pas tenté de le reprendre. Swan et ses compagnons restèrent donc à Mindanao, plusieurs y moururent; quelques-uns passèrent à Ternate, dans des barques hollandaises, et de là, se rendirent à Batavia. Swan et le chirurgien eurent un sort plus funeste : haïs du général, qu'ils ne ménageoient pas, leurs richesses en furent enviées; et, comme ils alloient sur un navire hollandais, les insulaires renversèrent le canot, les assommèrent à coups d'aviron, et le général fut leur héritier.

[illegible]



Deseve del. *Gabriel S.*

1. Habitant *des Isles philipines*, — 2. Moluquoise. — 3. Le Mangoustan.

Nous passâmes devant l'île de Celebes, et nous en gagnâmes la partie orientale.

Cette île est sous la ligne : elle a cent soixante-dix lieues de long et soixante-dix de large : au nord, elle forme une longue pointe, à l'orient de laquelle est l'île de Gilolo, et celles qui produisent les épiceries : au midi, elle forme un golfe profond de plus de trente lieues, et large à son entrée de sept ou huit. Au levant, la terre paroît excellente, grasse, riche en végétaux; des ruisseaux d'une eau limpide la parcourent, de beaux bois semblent la couvrir toute entière. Un jour que nous en étions à trois lieues, à deux heures du matin, nous entendîmes un bruit semblable à celui que fait une multitude de canots qui vont à la rame; nous courûmes à nos armes pour nous défendre. Notre vigilance nous sauva peut-être, car le jour nous fit voir des pros qui s'en retournoient; nous arborâmes pavillon hollandais pour les inviter à se rapprocher, mais ils s'éloignèrent plus promptement encore, et bientôt nous ne vîmes plus rien. Nous continuâmes notre route entre cette île et un grand nombre d'autres, liées par des bas-fonds où nous allions pêcher des tortues ou des coquillages : parmi ces derniers étoit un petoncle qui seul pouvoit régaler sept à huit hommes. Nous y cueillîmes des feuilles d'une espèce de vigne qui

monte sur les arbres; nous savions que, hachées et bouillies avec du sain-doux, elles formoient un excellent onguent, salutaire pour les vieux ulcères. Nous y coupâmes un arbre de quarante-quatre pieds de haut au dessous des branches, et dix-huit de tour, pour en faire un canot; mais, après avoir employé près de deux jours à l'abattre, il ne put nous servir pour remplir notre but. Nous naviguâmes entre des écueils qu'on pouvoit facilement distinguer, parce qu'on y avoit élevé des huttes : c'est dans ces contrées que nous vîmes des cataractes d'eau ou des trombes; elles nous inspiroient beaucoup d'épouvante; cependant je n'ai pas vu qu'elles fissent beaucoup de mal.

Le 1er. décembre, nous vîmes l'île Bouton, où nous pêchâmes des tortues à la faveur de la nuit; car alors elles indiquent le lieu où elles sont, par le bruit qu'elles font en respirant, et on peut mieux les darder, parce qu'elles voient beaucoup mieux qu'elles n'entendent. L'île Bouton a environ vingt-cinq lieues de long sur dix de large; les terres en sont élevées, unies, couronnées de bois. Sa capitale est Calla-Susung, bâtie sur le sommet d'un mont à quelque distance de la mer, et environnée de cocotiers et d'un mur; ses habitans sont petits, ressemblent aux Mindanayens, parlent le Malais, et sont mahométans. Nous

jetâmes l'ancre vis-à-vis de la ville, et le sultan envoya s'informer de quelle nation nous faisions partie : il apprit avec plaisir que nous étions Anglais, et nous promit tous les secours que nous pouvions en attendre. En effet, on nous apporta bientôt de la volaille, des œufs, des plantains, des patates, etc. Lui-même vint nous visiter avec ses enfans, environné de dix mousquetaires. Il avoit un turban de soie avec un galon d'or, des culottes de soie d'un bleu céleste, et une pièce d'étoffe de soie rouge qui couvroit ses épaules et tomboit sur ses côtés, tandis que ses reins paroissoient nus : il n'avoit ni bas ni souliers; on le salua de cinq coups de canon, et on le reçut avec autant d'honnêteté que nous le pûmes; il se plaignoit des Hollandais qui habitoient dans son voisinage, parce qu'ils étoient puissans, avides et injustes. Nous lui fîmes les mêmes honneurs à son départ qu'à son arrivée. Le capitaine alla le visiter le lendemain, avec quelques-uns d'entre nous : il nous reçut dans une maison assez propre, entourée d'une foule de peuple, et dont la porte étoit gardée par quarante soldats nus, mais armés de mousquets : les chambres étoient couvertes de nattes; on nous y régala de tabac, de betel, de cocos. Après une heure de séjour, nous partîmes. Le sultan nous visita une seconde fois, et nous fit accepter deux

boucs, et un jeune garçon qui avoit deux rangs de dents à chaque gencive, ce que je n'avois vu qu'à lui. Nous achetâmes des patates, de beaux perroquets, un grand nombre de kakatoés, oiseau de la forme et de la grandeur du perroquet ; mais son plumage est d'un blanc de lait, et il a sur la tête une touffe de plumes ; nous y achetâmes aussi un pros que nous sciâmes à une des extrémités, pour y placer un gouvernail : après ces changemens, il alloit admirablement à la voile et à la rame. Nous partîmes de ce lieu, où nous fûmes forcés de laisser notre ancre engagée dans le roc. Après avoir passé au travers de petites îles et de bancs de sable, nous fîmes route vers l'île de Timor : nous vîmes celle d'Omba, puis celle de Pentare, où nous aperçûmes beaucoup de feux et une ville : nous passâmes entre ces îles avec la marée, qui, lorsque nous fûmes au-delà du canal, nous jeta sur deux îles qui le terminent ; ce ne fut qu'à force de bras et de rames, que nous réussîmes à éviter d'y échouer. Bientôt nous découvrîmes Timor, île haute, montueuse, longue de soixante-dix lieues, large de quinze à seize (1).

---

(1) Personne n'a mieux décrit cette île que M. Peron, dans son intéressant voyage aux Terres Australes. Ce naturaliste, qui a séjourné à Timor, depuis le 18 août

Nous ne fîmes que la côtoyer : débarrassés de toutes ces îles, nous fîmes voile vers la Nouvelle-Hollande, forcés par le vent qui régnoit alors;

1801 jusqu'au 13 novembre de la même année, nous apprend que ce beau pays est occupé par trois peuples très-distincts. Les premiers sont les Indigènes, armés encore de l'arc, de flèches et du casse-tête. Ils vivent retirés dans les creux des rochers ou la profondeur des forêts : on les dit anthropophages, toujours en guerre soit entr'eux, soit avec les Malais qu'ils détestent. Ils ne vivent que de fruits ou des produits de la chasse; ils sont noirs comme les nègres, et ont de même les cheveux courts, laineux et crépus.

La seconde race est celle des Malais, anciens conquérans de l'Archipel de l'Asie, ayant le teint de cuivre rouge et les cheveux longs. Leur caractère est l'audace, la fierté et l'esprit d'indépendance : ils sont ennemis des Anglais. La troisième race se compose de quelques Chinois, hommes foibles et lâches, mais trafiquans adroits et brocanteurs infatigables. Parmi ces trois races se trouvent encore quelques métis portugais, tristes restes de ces fameux conquérans de l'Asie.

Timor, situé au nord de la Nouvelle-Hollande, est une île très-favorisée de la nature; on y voit divers oiseaux revêtus des plus riches couleurs. Les fruits de l'Inde y prospèrent, sans qu'il en coûte à l'homme aucun soin de culture, et d'autre peine que celle de cueillir ses trésors. Le riz y est de la meilleure qualité; l'igname et le manioc y abondent : en un mot, le règne végétal paroît y accumuler tous ses dons. On

nous rencontrâmes un banc dangereux, et découvrîmes les côtes du pays que nous cherchions; nous en suivîmes la côte jusqu'à ce que nous

---

voit même profusion dans le règne animal. Des troupeaux de moutons, de chèvres, de cochons, de buffles, de chevaux, de poules, de canards, pullulent à l'envi autour de la case du Malais indolent. Les rivières lui offrent une abondance de poissons délicats, Les forêts sont remplies d'innombrables légions de singes et d'énormes chauves-souris, dont la chair est tendre et très-estimée. D'après ce tableau, on conviendra sans doute qu'au milieu de tant de richesses, l'habitant de ces régions n'a rien à désirer. Excellence, abondance, variété de mets, tout se trouve réuni pour son usage : aussi, demeurer accroupi une partie de la nuit et du jour, le derrière sur ses talons, à l'ombre d'un tamarinier, d'un manguier, d'un palmier ou d'un bananier; mâcher du betel, faire trois ou quatre repas légers, toucher une sorte de guitare faite avec une feuille de latanier et un cilindre de bambou, tresser quelques nattes, ou s'occuper d'une autre chose aussi facile, se baigner, se frictionner enfin avec de l'huile de coco, tel est le cercle invariable de la vie d'un Malais libre à Timor.

Tous ces habitans ignoroient encore l'existence de la nation française jusqu'à l'arrivée de M. Peron. On y voit des habitations charmantes. Celle de Mme. Van-Esten, veuve de l'ancien gouverneur de l'île, se fait remarquer par sa riante avenue plantée en bananiers, lataniers, etc. On est forcé d'admirer ses eaux fraîches

eûmes

eumes découvert une baie semée d'îles, avec un bon endroit pour mouiller ; nous y jetâmes l'ancre.

La partie de la Nouvelle-Hollande qui étoit devant nous, est basse et unie, bordée de bancs de sable; le terroir en est sec et sablonneux; on

---

et limpides, le nombre de ses esclaves qu'on porte à douze ou quinze cents; et on est étonné du luxe qui règne dans l'intérieur de sa maison. Ce lieu romantique avoit appartenu à Néas, roi de Coupang, qui l'avoit perdu avec sa royauté, par les intrigues du gouverneur batave de l'île. M. Peron s'étoit lié d'amitié avec ce bon vieillard déchu du titre et de la fortune de ses aïeux. Il vivoit même dans la plus grande intimité avec tous ses enfans. *Asseyez-vous, bons hommes de France!* étoit l'exclamation et le langage de cette famille, en voyant arriver M. Peron avec quelqu'autre Français. Quand nous étions en sueur, dit M. Peron, on nous apportoit, pour nous rafraîchir, un long cilindre de bambou rempli de lait de buffle encore chaud, et l'expression de la joie la plus pure animoit tous les regards. Amadima étoit en 1801 le souverain de Timor.

Ce beau pays a été funeste aux deux équipages du capitaine Baudin, dans lesquels se trouvoit M. Peron; plusieurs Français y ont péri successivement de la dyssenterie : en quittant même cette île, on n'a jamais pu détruire le germe du mal que les malades y avoient contracté. M. Peron en attribue la principale cause à l'air humide qu'on y respire, malgré la chaleur naturelle du climat.

n'y trouve de l'eau qu'en y creusant des puits ; les arbres n'y sont pas nombreux ni gros : ils sont de la grosseur des pommiers ; l'écorce en est blanchâtre, et les feuilles noires ; du corps de l'arbre distille une gomme qui ressemble à la gomme adragant. Les autres espèces d'arbres ne nous étoient point connues ; l'herbe y est longue et déliée ; nous n'y avons vu qu'une fois la trace d'un quadrupède ; il y a quelques oiseaux terrestres ; il y en a peu de marins ; on y trouve peu de poissons, mais beaucoup de vaches marines et de tortues. Les habitans sont grands, droits et minces ; ils ont la tête grosse et le front rond ; leurs paupières sont demi-fermées, par la crainte des mouches qui entrent dans les narines et la bouche, si l'on ne tient la main devant elles. Ils ont le nez et les lèvres grosses, la bouche grande ; les dents de devant leur manquent à tous ; ils n'ont pas de barbe ; ils n'ont pas leurs cheveux noirs et crépus comme ceux des nègres, dont ils ont le teint ; leur aspect est désagréable ; un morceau d'écorce d'arbre leur sert de ceinture, et ils y attachent par devant une poignée d'herbe ou une branche feuillée ; ils sont sans maisons, n'ont pour lit que la terre, et pour couverture que le ciel ; ils vont errans par petites troupes, hommes, femmes, enfans, tous pêle-mêle ; ils vivent de poissons, de coquillages, et n'ont ni



Desève del. Gabriel S.t

1. Vieillard *de la terre de Diemen, Île Bruny*, 2. Vase *à eau*, 3 : Casse-Tête

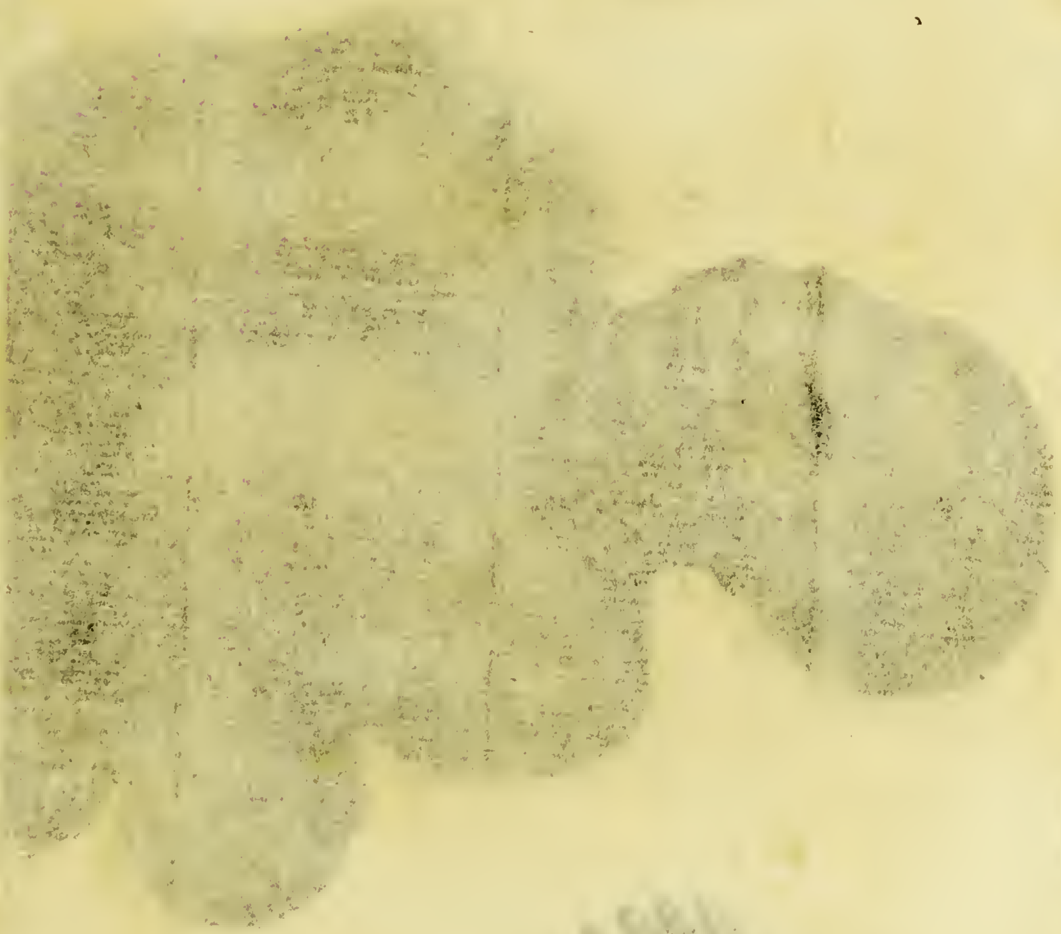
légumes ni grains, dont ils puissent vivre; ils n'ont pour armes que des lances et des épées de bois, font du feu en frottant deux morceaux d'arbres; ils parlent du gosier, et ne paroissent avoir aucun culte. Nous voulûmes nous en approcher; ils s'enfuirent. Dans les îles de la baie, ils étoient plus nombreux, sans en être moins sauvages; notre descente les fit fuir, heurler, mais ils ne pouvoient s'y cacher; lorsqu'ils virent que nous ne leur faisions point de mal, ils se calmèrent. Espérant qu'ils nous seroient de quelque utilité, nous donnâmes à l'un une paire de culottes, à l'autre une chemise, à celui-ci un vieil habit; mais, quand nous voulûmes qu'ils nous aidassent à porter nos barils d'eau à terre, nous ne pûmes y réussir; nous en chargions leur dos, nous leur montrions où il falloit les porter; ils demeuroient immobiles avec leurs charges, se regardant et grimaçant comme des singes. Nous fûmes donc obligés de le faire nous-mêmes, et ils quittèrent nos présens, comme si les habits n'étoient faits que pour travailler. Ils n'admiroient rien de ce que nous possédions. Un jour, nous en prîmes quatre que nous amenâmes à bord; nous leur donnâmes du riz bouilli, de la tortue, de la vache marine; mais sans regarder ce qui étoit autour d'eux, et quand on les eut remis à terre, ils s'enfuirent le plus vîte qu'ils

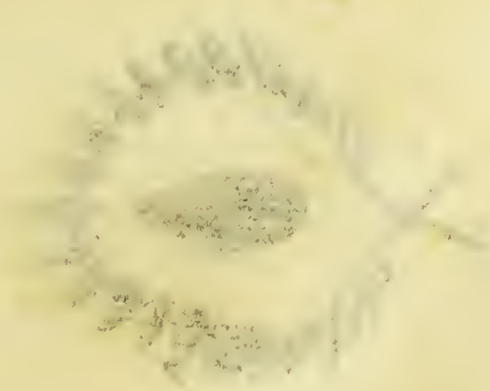
purent. Le bruit du tambour les faisoit fuir en criant, Gury! Gury! Ceux des îles s'accoutumèrent à nous voir; ceux du Continent furent aussi fuyards à notre départ qu'à notre arrivée, quoique nous régalassions toujours ceux que nous pouvions atteindre.

Nous mîmes notre vaisseau à sec sur le sable, élevâmes une tente, et pêchâmes sans inquiétude. Nous en partîmes le 12 mars 1688, pour nous rendre à l'île des Cocos. Nous vînmes à une petite île couverte de bois, et sous le 10° 30′ de latitude méridionale : nous y envoyâmes nos canots pour couper du bois et faire de l'eau; ils apportèrent des boubies et des hommes de guerre, pour régaler tout l'équipage : ils y prirent un animal terrestre qui a l'air d'une grande écrevisse, à l'exception de ses pattes; il se tient dans les sables arides, et s'y creuse un réduit : ces animaux donnent une bonne nourriture, et sont couverts d'une écaille d'un brun obscur, qui rougissoit en bouillant. Cette île est assez élevée, escarpée, excepté vers le nord : le sol en est très-bon.

Après l'avoir quittée, nous découvrîmes le 7 avril la côte orientale de Sumatra; des noix de cocos flottoient près d'elle sur la mer, et nous en recueillîmes quelques-unes. Nous vînmes à l'île Triste, qui n'a pas un mille de



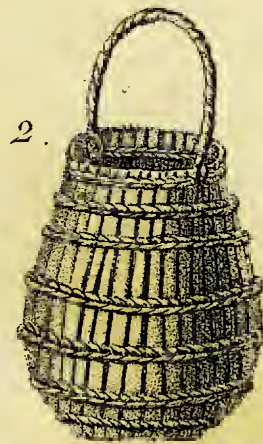




paru ; le [illegible] de [illegible] fut [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] nous [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] depuis le départ jusqu'à notre arrivée, quoique nous [illegible] toujours [illegible] que nous pouvions [illegible].

[illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] et [illegible] sur [illegible]. Nous en partîmes le [illegible] mars 1688, pour nous rendre à l'île des [illegible]. Nous [illegible] à une petite [illegible] couverte de bois, et [illegible] [illegible] méridionale : nous y [illegible] nos [illegible] pour couper [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] de [illegible] des [illegible] [illegible] hommes de guerre, [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] ils y prirent un animal [illegible] qui a l'air d'une grande [illegible], à l'exception de sa [illegible] ; il se tient dans les sables [illegible], [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] qui [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] vers le nord [illegible] sol en [illegible].

Après l'avoir [illegible], nous découvrîmes le [illegible] la côte [illegible] de [illegible] [illegible] de [illegible] [illegible] d'elle sur la mer, et [illegible] [illegible] [illegible]. Nous [illegible] à l'île [illegible], qui n'a pas un mille de







Doseve del. Gabriel S.

1. Femme *de la terre de Diemen, portant son enfant derriere le dos* 2. Sac *de jonc*, 3. Collier *de Coquillages.*

circuit, et que la mer couvre dans le tems du flux; le terroir en est sablonneux: il produit des cocotiers, dont la noix est petite et de bon goût; nous en fîmes une bonne provision: nous en mêlions la chair avec du riz cuit, et c'étoit un mets agréable: d'autres petites îles sont plus au nord, et produisent le même fruit. Celle de Nassau est ombragée par de grands arbres; près d'elle en est une très-petite, basse, entourée de rochers, où nous fîmes encore provision de cocos. Enfin nous parvînmes dans le canal formé par l'île Sumatra et l'île des Cochons, qui est élevée, unie, parée de grands arbres fleuris. Nous poursuivîmes là une barque que nous prîmes; elle étoit chargée de noix et d'huile de cocos: le capitaine prit la charge, perça la barque, et retint dans le vaisseau les quatre Achemois qui la conduisoient. Il le fit, pour m'ôter et à quelques autres le moyen de nous échapper dans le voisinage des places de commerce, car il savoit que nous ne restions sur le vaisseau que malgré nous; il nous servit sans le vouloir, comme on le verra. Nous découvrîmes les îles qui sont devant la rade d'Achem, et bientôt après les îles de Nicobar. Leurs habitans portent aux navires européens qui passent dans leurs parages, de l'ambre gris et des fruits; ils savent falsifier le premier, et il faut s'y connoître

pour n'être point trompé. Un moine qui demeura quelque tems avec eux, dit que ce sont de bonnes gens, paisibles, honnêtes; qu'ils n'ont qu'une femme, avec laquelle ils vivent bien, qu'ils ont de la bonne foi. Nous mouillâmes dans l'île Nicobar, qui a dix lieues de long, sur trois à quatre de large; son côté méridional est assez élevé, et ceint de roches escarpées; par-tout ailleurs, elle est basse, unie, fertile, bien arrosée, couverte de grands arbres bons à tout: des cocotiers en bordent les baies, et y forment de rians bocages; derrière leur enceinte, on en trouve une autre d'arbres semblables à nos gros pommiers, dont l'écorce est noirâtre, la feuille large, et le fruit aussi gros que celui à pain; le dedans est semblable à la pomme; mais plus filamenteux. Les habitans le nommèrent *melori*, et je ne l'ai vu que là; les hommes y sont grands, bien proportionnés, ont le visage agréable, le teint couleur de cuivre: ils n'ont pour vêtement qu'une ceinture, dont les extrémités pendent entre les cuisses; les femmes ont un jupon qui leur descend jusqu'aux genoux. Leur langue a des mots malais, mais n'est pas la même; ils n'ont ni temples, ni idoles, ni culte, demeurent dans des maisons petites, élevées sur des pilotis, et dont les toits sont faits en forme de dômes. Ils n'ont point de chefs; tous y sont maîtres: les

cocos, les meloris sont leurs principaux alimens ; ils ont quelques cochons fort petits et quelques poules ; les hommes pêchent dans des canots légers, pointus au deux bouts, allant à la voile, et mieux encore à la rame.

Nous y arrivâmes le 5 mai ; notre capitaine n'y vouloit rester qu'un jour, et je voulus profiter du moment pour m'échapper : ces îles, leurs habitans me plaisoient ; ils m'offroient un objet de commerce avantageux dans l'ambre gris, et de là, je pouvois aisément gagner un port européen. Au moment du départ, je demandai à être mis à terre ; je l'obtins, parce qu'en ce lieu je ne pouvois nuire au reste de l'équipage, et je me hâtai de profiter de cette bonne volonté. Je descendis, j'entrai dans une maison vide, avec mon cofre et mes habits. Mais à peine j'y étois, que Teal, suivi de quelques hommes armés, vint pour me saisir et me ramener à bord. Je trouvai heureusement trois hommes qui demandoient instamment de me suivre. On le permettoit à deux, mais le troisième qui étoit le chirurgien, leur étoit nécessaire, et ils le forcèrent à rester, au lieu d'aller à bord. Nous entrâmes dans la maison que j'avois d'abord occupée, et bientôt après, nous y vîmes arriver les quatre Achemois, et le métis portugais qui s'étoit joint à nous à Pulo-Condor ; l'équipage

crut n'en avoir plus besoin, et qu'ils ne pouvoient m'être utiles. Nous pouvions nous défendre des habitans du pays ; moi seul, je ne crois pas que je les eusse craint ; ils ne pouvoient me craindre ni supposer que je leur voulusse faire du mal. Je n'ai jamais vu d'anthropophages, ni d'hommes qui fissent le mal sans motif.

Dès que je me vis bien accompagné, je pensai à faire le trajet jusqu'à l'île de Sumatra. Mais auparavant, je voulus voir partir notre vaisseau ; la nuit étoit avancée, et la lune l'éclairoit ; nous le vîmes mettre à la voile, et alors nous allâmes nous coucher. Les possesseurs de la maison vinrent le lendemain matin, et nous achetâmes d'eux un canot, avec une hache qu'un des matelots qui nous avoit conduits à terre avoit cachée pour nous la donner, et nous nous lançâmes à l'eau : à peine fûmes-nous au large, que le canot renversa, et nous nous sauvâmes à la nage, traînant après nous nos hardes. Ayant séché nos livres et nos habits, nous nous rembarquâmes de nouveau pour aller sur la côte orientale de l'île : malgré nous, les habitans nous suivirent : pour s'opposer à ce dessein, l'un de nous tira un coup de fusil qui les effraya, sans les empêcher de venir après nous, et qui nous brouilla avec tous. Nous approchâmes de quelques maisons :

tous les habitans s'enfuirent, et nous manquions de provisions; nous fîmes ensorte de leur prouver que nous ne leur voulions point de mal, et parvînmes à faire la paix avec eux : pour de vieilles guenilles, pour des morceaux de toile nous achetions du melori; nous aurions pu acheter des cochons, mais nos Achemois étoient mahométans, et nous craignîmes de les scandaliser. Nos provisions, au moment de notre départ, furent de trois pains de melori, et d'autant d'eau que pouvoient en contenir douze coquilles de cocos et deux ou trois bambous; nous avions quarante lieues à faire pour nous rendre à Achem, et nous étions huit : notre canot, pointu par les deux bouts, étoit mince et léger; il portoit un mât, une voile de nattes et deux ailerons pour l'empêcher de renverser; j'avois un compas de poche; voilà nos moyens pour traverser cette mer. Le tems étoit beau, et en nous éloignant, nous comptions trouver un bon vent : nous ramions tour à tour avec quatre rames; nous avions fait, selon nous, douze lieues dans l'après-midi et pendant la nuit; mais au jour, nous découvrîmes l'île que nous avions quittée. Le vent nous permit de quitter nos rames pendant quelques heures; le lendemain, nous cherchions l'île de Sumatra, qui n'en devoit plus être qu'à vingt lieues; au lieu de la découvrir, nous vîmes

encore celle de Nicobar à huit lieues de nous : le courant nous avoit entraînés vers elle. Cependant un grand cercle qui parut autour du soleil, nous annonçoit un mauvais tems, et je souhaitois être voisin de quelque terre; il fallut cacher mes craintes. Le vent devint très-violent; nous baissâmes notre voile, mais le vent venant de côté, menaçoit de nous renverser, et il fallut en suivre la direction. Nous nous abandonnâmes donc au vent et à la mer; souvent les vagues entroient dans le canot; mais nous réparions promptement le dommage : les ailerons nous empêchoient de renverser. Cependant, lorsque je vis le ciel se couvrir de nuages noirs, je n'espérai pas que nous pussions nous sauver; le courage m'abandonna, je pensai à la mort, à ma vie passée, à ce que j'avois à en craindre, et j'adressai au Ciel de ferventes prières; peut-être elles furent entendues; soumis à la Providence, sans oublier les moyens qui pouvoient nous sauver, nous passâmes une nuit cruelle, éclairée par la foudre : une pluie abondante lui succéda, elle nous trempa jusqu'aux os; mais nous remplîmes nos coquilles déjà vides, et nous ne craignîmes plus la soif. Le vent nous chassoit à l'orient : quand il eut baissé, nous nous dirigeâmes de nouveau vers Sumatra; un nouvel orage nous força de nous y abandonner encore. La nuit vint; avec

quelle impatience nous attendions le jour ! Il parut, mais pour nous annoncer encore la tempête. Enfin le 19 mai, un Achemois cria Pulo-Way ! nous ne sûmes ce qu'il vouloit dire, que lorsqu'il eut montré la terre à ses camarades ; nous vîmes la terre comme eux ; c'étoit une île située au nord-ouest de Sumatra. La faim, l'humidité, le froid, nous auroient fait voir la terre avec transport, quand nous aurions été en sûreté ; qu'on juge de la joie que nous éprouvâmes dans notre situation. Nous cinglâmes vers elle autant que nous le permettoit un vent d'ouest violent. A midi, nous nous aperçûmes que la terre que nous voyions, n'étoit point l'île de Way, mais la montagne d'Or, dans l'île de Sumatra. Le lendemain, nous découvrîmes la Terre-Basse ; nous n'en étions plus qu'à huit lieues. Enfin nous y arrivâmes dans la nuit. Nos Achemois nous menèrent dans un petit village, et nous y allâmes, épuisés par la fatigue et travaillés de la fièvre. Un noble de l'île nous fit placer le lendemain dans une grande maison, et prit soin qu'il ne nous manquât rien. Le récit des Achemois avoit excité sa charité, et celle des autres. On nous fit présent de buffles, de chèvres dont nous n'avions que faire, et que nous laissâmes échapper après le départ des nobles. On nous donnoit abondamment des vivres ; mais ces hommes

superstitieux ne vouloient point les apprêter ; ils évitoient même de manger avec nous ; il falloit que nous fissions la cuisine, et la fièvre nous accabloit. Nous demeurâmes dans ce lieu dix ou douze jours, après lesquels nous résolûmes d'aller à Achem. On nous fournit un pros, et les habitans nous y conduisirent, car nous n'en avions pas la force. Il fallut trois jours pour y arriver. Nous y fûmes logés dans le comptoir de la compagnie anglaise. Trois jours après, le métis portugais mourut de la fièvre : un de mes compagnons anglais le suivit dans l'autre monde ; l'autre n'espéroit pas en réchapper, non plus que moi. Je pris une drogue d'un médecin Achemois, qui faillit me donner la mort par son action violente ; elle chassa la fièvre pour une semaine ; elle me revint ensuite, et je la gardai une année entière.

Peu de tems après, nous nous embarquâmes sur un petit vaisseau anglais qui se rendoit aux îles Nicobar, mais la tempête nous força de rentrer dans le port. Je quittai ce vaisseau pour monter sur un autre, avec lequel je visitai Tunquin et Malaca ; puis je revins à Achem, au mois d'avril 1689. De là, j'allai au fort Saint-George, d'où je revins à Bencou, dans l'île de Sumatra. Dans ces différens voyages, j'appris le sort du vaisseau sur lequel j'étois venu d'Amé-

rique dans les Indes orientales. Il cingla d'abord vers Ceilan, qu'il ne put atteindre, et vint se rafraîchir sur la côte de Coromandel, où la moitié de son équipage le quitta, les uns pour se rendre dans des établissemens européens, les autres pour se mettre à la solde du Grand-Mogol. Ried fit voile avec le reste de l'équipage, projettant de passer dans la mer Rouge; mais les vents le forcèrent de se rendre à Madagascar, où il trouva un navire de la Nouvelle-York, sur lequel il passa suivi de six des siens (1).

(1) Avant la découverte de Madagascar par les Portugais en 1506, les habitans de cette île vivoient dans une heureuse ignorance du vice et de la vertu : ils étoient dans la persuasion qu'ils devoient être vaincus par les enfans du soleil; et quand les Français, sous le règne de Henri IV, y vinrent former des établissemens, ils se laissèrent subjuguer aisément, parce qu'ils les prirent pour les enfans de cet astre. Il y a trois races d'hommes dans cette île, appelée aussi *Dauphine* par les Français. La première est noire, a les cheveux noirs et crépus, et paroît originaire de l'île. La seconde, qui habite plusieurs provinces intérieures, est basanée, a les cheveux longs et plats; on la nomme *Malambous* : quoique paresseuse, elle est toujours en guerre avec la première. Ces deux races cherchent à se faire mutuellement des prisonniers et des esclaves. La troisième enfin habite les côtes de l'ouest, du côté de l'Afrique, et descend des Arabes,

Teat devenu capitaine du reste, partit pour la mer Rouge, et les vents le forcèrent encore de

---

qui s'y établirent après avoir fait naufrage. Cette dernière se dit enfant de la mer, écrit en arabe sur des feuilles de ravinale, et passe pour la savante de l'île: elle s'est réservé le droit de tuer les animaux, et a si fort le porc en horreur, qu'elle n'en laisse pas même entrer dans les villages qu'elle habite. M. Commerson prétend aussi qu'il y a dans le milieu de cette île une nation blanche et naine, qui habite les hautes montagnes, et qui sacrifie par fois ceux qui viennent sur son territoire. M. Sonnerat ne garantit pas l'existence de cette tribu; mais il a vu au fort Dauphin une fille de trente ans assez blanche, qui n'avoit pas plus de trois pieds et demi; on la lui a présentée, comme provenant de cette nation appelée *Kimasse*. M. Malte-Brun cite, dans ses Annales, M. Fressange, qui a vu aussi un autre nain en 1802 et 1803. Ce nain, interrogé s'il existoit réellement dans l'île une telle race d'hommes, a répondu que non; il a ajouté que son père et sa mère ne l'étoient pas, et que c'étoit la raison pour laquelle on l'avoit vendu. Les marchands d'esclaves qui connoissent Madagascar, et en parcourent journellement toutes les provinces, assurent tous qu'il n'y existe nulle part de peuplades de ces nains. Il paroîtroit donc que ces accidens ne sont que des jeux de la nature, plus fréquens à la vérité dans le milieu de cette île qu'ailleurs.

Tous ces peuples se vêtissent avec une pagne faite avec des feuilles du palmier Rouphia, qui sont longues de trois aunes : ils la portent sur leurs épaules, et les deux bouts tombent par-devant; celles des chefs sont

Tome 4. page 287.



Deseve del. Gabriel Sc.

1. Habitant *de* Madagascar. 2. Femme *de* Madagascar. 3. Ramboustan.

[illegible] il [illegible] à Madagascar, et son vaisseau y coula à fond.

[illegible] de rouge et de vermillon. [illegible] de [illegible]. Les hommes se [illegible] les [illegible] d'une toile blanche [illegible] quatre fois, ce qui fait [illegible] d'un [illegible] par-dessus une toile blanche, et [illegible] ou demi [illegible] de toile bleue, qui ne vient qu'à la moitié [illegible], et est ornée de plusieurs plaques [illegible] d'argent [illegible] d'agathes; elles ont au [illegible] des chaînes d'or ou d'argent, [illegible] aux [illegible] métaux ou de verre, et parfois aussi des pendans d'oreilles. Leur nourriture à Poulo-Condor est du riz qu'ils mangent avec du poisson, ou une petite [illegible]. Ils y ajoutent du [illegible] de [illegible], [illegible] le sel. [illegible] de [illegible] et de [illegible] tous [illegible], & [illegible] après [illegible] de [illegible] dans le [illegible] préparation [illegible] et de mauvaise qualité.

Leurs [illegible] ne consistent que dans une cabane pour toute la famille. La charpente [illegible] est [illegible] enfoncés dans la terre. Les [illegible] et les [illegible] sont faits [illegible] avec des [illegible] liés [illegible] des [illegible] de bambou : dans [illegible], les [illegible] le plancher, qui est [illegible] élevé d'un ou deux pieds, [illegible] avec des [illegible] dans le [illegible] de bambou [illegible] pendant la nuit pour leur [illegible]

venir sur la côte de Coromandel. Il revint ensuite à Madagascar, et son vaisseau y coula à fond

---

en soie ou coton, garnies aux extrémités de franges et de verroteries. Ils mettent sur la tête une calotte faite de jonc. Les femmes se ceignent les reins d'une toile bleue de trois ou quatre brasses; ce qui fait l'effet d'un jupon : elles portent par-dessous une toile blanche, et ont aussi un corset ou demi-chemise de toile bleue, qui ne vient qu'à la moitié du sein, et est ornée de plusieurs plaques d'or ou d'argent servant d'agrafes; elles ont au cou des chaînes d'or ou d'argent, aux bras des anneaux des mêmes métaux ou de verre, et portent aussi des pendans d'oreilles. Leur nourriture à Foule-Pointe est du riz qu'ils mangent avec du poisson, ou une poule cuite dans l'eau. Ils y ajoutent du ravensara et de l'eau de mer, car ils ne connoissent pas le sel. Les feuilles du bananier leur servent de nappes et de plats : ils mettent d'un côté le riz, de l'autre la viande; ils ne boivent après leur repas que de l'eau bouillie dans le vase où le riz a cuit; précaution très-sage dans un pays où les eaux sont saumâtres et de mauvaise qualité.

Leurs maisons consistent dans une chambre pour toute la famille. La charpente en est faite avec des gros piquets enfoncés dans la terre. Les murs et les toits sont faits au dehors avec des côtes de ravinale liées contre des lattes de bambou : dans l'intérieur, les murs sont garnis de nattes; le plancher, qui est ordinairement élevé d'un ou deux pieds, est fabriqué avec des fortes claies de bambou, et recouvert de nattes, à l'exception de l'endroit où ils font le feu, qu'ils entretiennent même pendant la nuit pour leur santé. Leurs meubles consis-

dans la baie de Saint-Augustin. J'ai parlé d'un prince des îles Meangis, esclave à Mindanao;

---

tent dans quelques vases de terre pour la cuisine, et en bambous et calebasses pour puiser l'eau. Leurs armes étoient la zagaie, mais, depuis leurs relations avec les Européens, ils se servent de fusils, pistolets et sabres. Les femmes du sud de l'île font leurs pagnes avec du coton et de la soie; celles du nord, avec les feuilles du rouphia. On y voit des orfèvres et des forgerons qui font des chaînes et autres ouvrages auxquels ils ne savent pas encore donner le poli. Ils font très-bien toutes les pièces d'un fusil, mais ils ne savent point en percer le canon. L'agriculture n'y est pas plus avancée. Les habitans du nord cultivent le riz, ceux du midi, le petit mil: ils ignorent encore l'art du jardinage et d'élever les arbres à fruit. Les bois sont en très-grand nombre dans cette île, et sont situés presque tous sur les bords de la mer. La médecine, quoique très-considérée parmi eux, y est comme ignorée; elle se réduit à quelques plantes, au régime, à la saignée: quand le malade est à l'extrémité, ils appliquent alors sur la partie malade une corne de bœuf dans sa partie la plus large; un petit trou pratiqué à l'autre extrémité sert au médecin à pomper avec sa bouche, pour attirer le sang; il fait ensuite avec un couteau des scarifications: si la maladie s'aggrave, on immole des bœufs qu'on distribue aux voisins: on met aussi une branche d'arbre avec ses feuilles au dessus de la porte du malade, pour avertir ses amis qu'ils ne peuvent point entrer. Si le malade périt, on redouble les sacrifices; on tire pendant la nuit des coups de fusil pour écarter les mauvais génies;

dans

dans mes différentes courses aux Indes, je parvins à en acquérir la propriété, ainsi que celle

---

on l'enterre au bout de quelques jours avec ses plus beaux habits, hors du village; et on forme sur sa tombe une espèce de monument, sur lequel on dépose au haut d'une perche toutes les cornes des bœufs immolés à sa mort.

Ce peuple reconnoît deux principes, dont l'un est bon et l'autre mauvais. Le bon se nomme *Janhar*, et le mauvais, *Angat.* Les Madegasses n'ont aucune idée de Mahomet; il y en a cependant parmi eux qui se disent musulmans : ils ont autant de femmes qu'ils veulent, les répudient à leur gré, et se tiennent fort honorés quand un Européen en jouit. Ils ont plusieurs manières pour reconnoître la vérité. La première est de laisser l'accusé quelque tems dans une rivière, où des crocodiles de soixante pieds de long et des caimans abondent : si ces ovipares ne l'attaquent pas, on le tient pour innocent. D'autres fois ils l'exposent sur une roche au bord de la mer en courroux; si les vagues le respectent, c'est une preuve de son innocence. Ils font encore avaler quelquefois à celui qui est présumé coupable, un plein dé de tanguin. Le fruit de cette plante ressemble à celui du mancenillier d'Amérique, et est semblable à une belle pomme d'api : son activité est telle, qu'au bout de quelques minutes la raison de celui qui en a pris se trouble, le malheureux expire dans des tourmens horribles, et demi-heure après son corps est en putréfaction. Leur serment du sang feroit honneur aux peuples les plus civilisés. Il consiste, selon M. Malte-Brun, à se faire une légère incision à la

de sa mère. Je l'appelois *le Prince peint*, parce qu'il étoit tatoué tout le long de l'estomac, entre

---

poitrine; on imbibe deux morceaux de gingembre du sang des deux personnes, et un chacun mange le morceau teint du sang de celui avec lequel il se lie: on acquiert par cette alliance tous les droits de la parenté, mais on s'oblige aussi à rendre à ce nouvel ami tous les services possibles, en cas de malheur.

Ce pays, aussi étendu que l'ancienne France, seroit le plus beau de la nature entre les mains des Européens: il abonde en mines d'or, d'argent, de cuivre, de cristal de roche, en agates noires et autres pierres précieuses. On y voit des quadrupèdes, des oiseaux, des reptiles et des insectes très-peu connus en Europe. Nous ne connoissons guère que la partie méridionale de cette île: on la divise en provinces. M. Bouchet, qui y passa en 1768, en qualité de chirurgien-major, lorsque M. de Modave y fit l'établissement du fort Dauphin, en connoît quatorze, qu'il nomme *Matalan*, *Manatingue*, *Anossie*, *Androué*, *Antecouda* ou *Empate*, *Mariafale*, *Fierien*, *Machicores*, *Salame*, *Elaque-Laque*, la vallée d'*Amboule*, où il y a des eaux thermales, qui ont de cinquante à soixante degrés de chaleur, *Mandrere*, *Ecouda-Inverse* et *Manatan* ou *Raqui-Mouchi*. On compte cinq ports sur la côte de l'est, savoir; Choiseuil, Tintingue, Tamatave, le Lougues et le Faux-Lougues. Dans l'ouest on trouve la baie de Saint-Augustin, où les Anglais viennent si souvent relâcher, que les Madegasses de cette partie de l'île parlent assez généralement l'anglais. La rade de Foul-Pointe est meilleure que celles du fort Dauphin

les épaules, sur le devant des cuisses, et autour des bras et des jambes, de figures singulières et

---

et de Sainte-Luce : celle-ci est au vingt-quatrième degré quarante-quatre minutes de latitude sud, sur la côte orientale, et vers le sud de l'île. Matalan est la partie la plus riche et la plus saine; elle nourrit six mille habitans de race arabe et quatre mille bêtes à cornes. On y cultive le cocotier, l'arequier, le manioc dont la feuille est palmée, la racine grosse et longue comme le bras. On la râpe, et on en fait des gâteaux fort lourds. On en donnoit, dans nos colonies, trois livres par jour aux nègres pour leur nourriture. La canne à sucre qu'on y élève y est plus belle qu'en Amérique. Le fort Dauphin est bâti dans la province d'Anossie, qui a dix mille habitans de race arabe, beaucoup d'oranges, grenades, ananas, bananes et de bons raisins. Les Français ont habité autrefois celle d'Amboule, arrosée par une grande rivière. Amboule nourrit quinze mille habitans gouvernés par douze chefs, et on y voit les plus beaux bestiaux de l'île. Il paroît que ces peuplades sont gouvernées par des chefs particuliers. L'air de Madagascar est en général mal sain. Selon M. Commerson, malheur à l'Européen qui se trouvera dans les parages du nord, depuis le mois de décembre jusqu'à celui de mai. La partie méridionale est plus saine toute l'année. Dans le nord de l'île il y règne des fièvres épidémiques plus ou moins malignes, depuis le commencement de novembre jusqu'à la fin d'avril, saison la plus chaude dans ce climat. Il est très-vraisemblable que les eaux stagnantes des marais influent beaucoup sur ces maladies, qui s'ag-

variées, de lignes, de fleurons, etc., bien proportionnés et dessinés avec art. C'est un usage

---

gravent encore par le commerce des femmes presque toutes gâtées dans cette île..... M. de Mergui, ancien officier français de la Compagnie des Indes, prétend que les Madegasses font périr les enfans qui naissent certains jours de l'année. Ils exposent encore dans les bois pour faire périr de froid et de faim, ceux dont les mères meurent en couche ou souffrent beaucoup en les mettant au monde, et ceux enfin que les pères ne peuvent nourrir. Ce bon Français nous dit avoir sauvé et élevé chez lui une de ces victimes dévouée à la mort. Selon M. de Commerson, Madagascar est la véritable terre de promission pour les naturalistes. En 1771, ce savant a parcouru le midi de cette île en caleçon, en veste, un jonc à la main, et a été par-tout bien accueilli. Il représente ces insulaires comme étant à la fois paresseux et intelligens, doux et terribles. Ils ont toujours bien reçu les Européens, mais ils les ont souvent égorgés. Les Portugais, les Français et les Hollandais en ont été massacrés tour à tour, toutes les fois qu'ils ont voulu les vexer. Ce savant infatigable possédoit déjà un herbier de vingt-cinq mille plantes, et ne craignoit point d'avouer qu'il en existe quatre ou cinq fois autant sur la surface du globe. Voyez sa lettre écrite de l'Ile de Bourbon, à M. de Lalande.

Nous ne quitterons pas ces parages sans dire un mot de l'Ile de France, située à l'orient de Madagascar. L'Ile de France ou Maurice, découverte par les Portugais, habitée ensuite par les Hollandais, qui furent effrayés peut-être des dépenses que cet établissement

des îles Meangis. J'amenai ce prince à Bencouli; il demeuroit avec sa mère dans une maison

---

leur occasionneroit, doit sa splendeur et sa richesse actuelle à M. de la Bourdonnais, et aux soins éclairés de M. Poivre. Le premier l'a peuplée avec une colonie de l'île Bourbon; le second a su y naturaliser en 1770 le cannellier, le giroflier et le muscadier : ces plantes précieuses y ont parfaitement réussi, surtout le girofle. M. Poivre observe que le muscadier aime à croître à l'ombre du bananier, et que, quand on plante ses noix, elles sont des dix et onze mois sans donner aucun signe de végétation apparente.

Il y deux ports à l'Ile de France; le grand où les Hollandais s'étoient fixés, situé au sud-est de l'île, et le petit ou Port-Louis, situé au nord-ouest. La ville, appelée *le Camp*, est bâtie au fond de ce dernier, à l'ouverture d'un vallon qui peut avoir trois quarts de lieue de profondeur. On trouve dans cette île, le long des ruisseaux et au milieu des bois, des retraites d'une mélancolie profonde. Jamais ces lieux agrestes ne furent égayés par le chant des oiseaux, on n'y entend que le croassement du perroquet et les cris aigus du singe. Le bois de fer y est indigène et si dur, qu'il fait toujours rebrousser le fil des meilleures haches. Les maisons de l'île sont des pavillons de bois qu'on peut transporter sur des rouleaux; il n'y a ni vitres ni rideaux aux fenêtres, et on y voit peu de maisons en pierre. La plus grande longueur de cette île est de onze lieues, et sa largeur de huit : elle est à trente lieues de l'île de Bourbon ou de la Réunion, et à quatre mille sept cents lieues communes du port de l'Orient

hors du fort. Elle faisoit et raccommodoit ses habits; il faisoit des coffres. La mère mourut,

---

en Bretagne. Cette île n'est qu'un point dans l'immensité du globe; elle est cependant un monument remarquable des bouleversemens qu'il a éprouvés. Tout y décèle les traces et les vestiges du feu : on y voit même la bouche d'un volcan éteint, tout y est mêlé de fer. Cette île montueuse étoit autrefois très-saine; depuis qu'on a remué ses terres, elle l'est, dit-on, beaucoup moins. Quoique le sol soit très-fertile, les récoltes y sont souvent mauvaises : les habitans ont à lutter contre les ouragans qui arrivent assez régulièrement au mois de décembre et quelquefois au mois de mars. On se souviendra long-tems de celui du 15 décembre 1789, qui dura vingt-trois heures. La mer étoit horrible, des parties de roc se détachoient avec un bruit semblable à celui du canon. Il tomba dans cet intervalle cent quatre lignes de pluie; les ruisseaux se débordoient dans la plaine, et l'île étoit semblable à une mer : les arbres étoient renversés. Outre ce fléau, les rats et les gros-becs de Java se réunissent encore pour détruire l'espoir du cultivateur. Les rats y abondent, au point de dévorer dans une nuit tout un champ de maïs. Selon M. Bernardin-de-Saint-Pierre, qui y étoit en 1769, il y a des habitations où on en tue par an plus de trente mille. Ce fut même, dit-on, la vraie cause pour laquelle les Hollandais désertèrent l'île en 1703. Les colons ont eu encore autrefois le malheur d'avoir des sauterelles; mais l'estimable M. Poivre, à force de soins et avec l'aide des martins, espèce de merle ou de

malgré tous mes soins : le fils ne put se consoler de sa perte ; mais je le sauvai de la mort. Je

---

sansonnet, qui a le bec et les pattes jaunes, est venu à bout de les en délivrer.

Le sucre et le café de cette île sont supérieurs aux meilleures productions en ce genre de l'Amérique ; mais que de larmes, que de mauvais traitemens cette culture occasionne aux nègres! Ces malheureux, après avoir travaillé tout le jour, se voient obligés de se retirer dans les bois, et d'y vivre souvent de racines mal-faisantes. Pour récompense de leurs travaux assidus, on les voit mourir épuisés de fatigue et de misère, sans émouvoir un instant le cœur de bronze de leur barbare maître. On tire de Madagascar la plupart de ces nègres : le plus cher ne revient qu'à cinquante écus. Ils sont adroits, intelligens, sensibles à l'honneur et à la reconnoissance.

M. Bernardin-de-Saint-Pierre ne compte guère que 400 cultivateurs dans l'île : la plupart des gens mariés vivent sur leurs habitations. Les oisifs se rassemblent sur la place de la ville, à midi et à la fin du jour : comme presque par-tout, ils agiotent, ils médisent ou calomnient ; ils n'ont aucun goût pour les lettres et les arts, ces charmes si puissans pour les ames honnêtes. Les femmes des cultivateurs ne viennent guère à la ville que pour danser : dès qu'il y a un bal, elles arrivent en foule, voiturées en palanquin, que quatre noirs portent sur leurs epaules. Les femmes ont peu de couleur, mais sont la plupart jolies, bien faites, fort sobres, ne buvant presque jamais que de l'eau ; d'une propreté

faisois de grands projets sur ce prince : comme les îles Meangis étoient, selon lui, riches en or

---

extrême dans leurs habits : leur robe est en mousseline doublée de taffetas couleur de rose. Elles aiment passionnément leurs enfans : à peine sont-ils nés, qu'ils courent tout nus dans la maison ; jamais de maillot. En peu de tems ils deviennent forts et robustes. Le tempérament s'y développe de bonne heure dans les deux sexes : on y marie les filles dès l'âge de onze ans. On voit dans cette île beaucoup de gibier, des perdrix surtout, plus petites que les nôtres. Les chevaux y sont rares, et n'y sont pas beaux : un cheval ordinaire coûte mille francs. Les chats y sont maigres et efflanqués : ils y ont dégénéré, et les rats ne les craignent guères. L'île produit des raisins, des fraises, des pêches, des pommes, des ananas, des bananes, des goyaves, des mangues, des aloës, du riz excellent ; M. de Cossigny y possède le plus beau jardin de la colonie, après celui du gouvernement, situé dans la plaine des Pample-Mousses. Les quatre parties du Monde ont offert à l'envi à ce dernier leurs tributs de végétaux rares et précieux. M. Poivre et M. Ceré ont su y naturaliser le vampi, le jam-rose, dont les fruits ont l'odeur d'un bouton de rose ; le santal, l'évi, ou arbre de Cythère, qui est le spondias linnei, le bananier, le papayer, espèce de figuier sans branche, s'élevant comme une colonne ; de son tronc sortent des fruits semblables à de petits melons. On y admire encore le cacaotier, l'ébénier, le myrobolan, le badamier, le cardamome dont les semences, mariées avec les feuilles de betel, ont un parfum si agréable ; le ravensara, espèce de muscadier de Madagascar ; le baobab, pain de singe ou

et en épiceries, j'espérois qu'on me donneroit un vaisseau, et une commission pour le rétablir

---

adansonia, la plus grande et la plus grosse espèce d'arbre connue : on en voit au Sénégal qui ont soixante pieds de circonférence, son écorce est douce et tendre; il ressemble un peu au noyer.

On y voit enfin diverses espèces de palmier, dont les principales sont, le dattier, le latanier, le cocotier, l'areka, et celui qui donne le vin. La liqueur distille de l'arbre par des incisions faites au sommet du tronc. Ce vin a la consistance et la couleur des vins d'Espagne, pétille comme le Champagne, et joint à sa douceur une espèce d'acidité qui le rend fort agréable : dans sa nouveauté, il a plus de douceur et d'agrément; mais il est trop purgatif et envoie des vapeurs à la tête. A mesure qu'il vieillit, il en envoie encore davantage; et, en fermentant, il agite et brise les vases qui le reçoivent. Les nègres coupent une ou deux branches pour cueillir la sève, et attachent une gourde au chicot de la branche. Quand la sève a coulé trente ou quarante jours, pour ne pas épuiser l'arbre, ils couvrent alors les ouvertures du tronc et des branches cassées avec de la terre grasse : cette opération donne à l'arbre le tems de se rétablir. Dampier a acheté de ce vin : voyez page 163 de ce volume.

La plus grande élévation du thermomètre aux mois de novembre et de décembre, qui est à l'Ile de France la saison d'été, est de vingt-deux degrés : elle reste ordinairement dans ce tems-là entre dix-huit et vingt, et pendant l'hiver entre quinze et dix-huit degrés. Les nuits y sont très-fraîches. M. Ceré a bien vu monter le ther-

dans son pays, et y fonder un commerce avantageux de ses productions; plein de ces idées, je l'emmenai avec moi, lorsque je revins en Angleterre.

Je partis de Bencouli, dans l'île de Sumatra,

---

momètre un jour d'été au vingt-cinquième degré, mais c'est un phénomène très-rare. Le mois de septembre y est la saison des récoltes. Cette colonie fait venir sa vaisselle de Chine, ses noirs de Madagascar, et ses vivres du cap de Bonne-Espérance. C'est un bon lieu de relâche pour nos vaisseaux, qui ont encore quinze cents lieues à faire pour arriver à Pondichéri. Il est malheureux que la discorde règne quelquefois parmi ces Français exilés, pour ainsi dire, au milieu des mers et aux extrémités du Monde : ils voudroient tous faire fortune bien vite, et revenir dans leur patrie.

Les îles Sechelles ou Mahé, près des côtes orientales de l'Afrique, ont été découvertes en 1743 par M. de la Bourdonnaie. Comme elles sont dans le voisinage de la ligne et à la même latitude des Moluques, elles sont très-propres à la culture des épiceries. Le cannellier, le giroflier et le muscadier y ont très-bien réussi depuis 1778. On y trouve beaucoup de tortues, et le coco de mer ou coco jumeau, nouvelle espèce de cocotier, dont le fruit très-recherché dans toute l'Asie à cause de ses prétendues vertus contre le poison, représente les parties postérieures humaines. Voyez les plantes de Dufart, tome VIII, fig. 26. Nous ne disons rien ici de l'Ile de Bourbon; elle se trouvera décrite tome V, vers la fin du voyage de Legentil.

le 25 janvier 1691, dans un vaisseau nommé *la Défense*, commandé par M. Heath; nous mîmes à la voile pour le cap de Bonne-Espérance, et fûmes bientôt travaillés de maladies qui nous enlevèrent plus de trente hommes. Je crois que la cause du mal venoit de l'eau prise dans la rivière de Bencouli, qui reçoit plusieurs ruisseaux, lesquels coulent au travers des terres marécageuses et mal saines : celles qui enflent les rivières dans le tems des pluies, sont en général toujours mal saines, et elles donnent la mort aux poissons même qui vivent dans leur sein. De plus, cette eau, mauvaise par elle-même, avoit été mise à fond de cale, avec le poivre qui l'échauffoit, au point qu'on avoit peine à y tenir les mains : elle étoit devenue noire, et avec cela, les vivres étoient depuis trois ans dans le vaisseau. Le capitaine fit donner aux matelots du tamarin pour manger avec le riz, ce qui leur fit beaucoup de bien; tous furent malades, et peu croyoient l'être : c'étoit une foiblesse extrême, mais sans douleur. Dès que le vent étoit fort, nous ne pouvions diriger notre vaisseau. Le capitaine, malade comme nous, vouloit faire son quart comme les autres; mais enfin, le vent l'emportant sur nos vains efforts, il nous assembla pour délibérer sur la sûreté commune. Chacun donna son avis; on ne pouvoit gagner le cap, et si l'on

ne trouvoit bientôt la terre, il falloit se résoudre à périr. Le vent étoit bon pour aller à l'île Johanna ; mais elle étoit éloignée, et il nous falloit encore quinze jours pour y arriver, et bien plus long-tems, si le calme nous surprenoit. Les voix se réunirent à faire tous ses efforts pour soutenir sa route vers le cap; on pouvoit espérer encore que le vent changeroit. On promit un mois de paye en don à ceux qui se trouveroient prêts à donner secours, qu'ils fussent de quart ou n'en fussent pas. Cet expédient rehaussa le courage, augmenta l'activité : deux jours s'écoulèrent, et bientôt le vent qui nous fatiguoit tomba pour faire place à un autre qui nous favorisoit, et avec des efforts que nous n'avions pas lieu d'attendre de notre foiblesse, nous parvînmes à nous approcher du cap; nous fîmes signal de détresse, et on nous envoya cent hommes qui nous aidèrent à entrer dans le havre, et à jeter l'ancre : ils nous rendirent service, on les récompensa grassement; et de plus, ils nous défirent, sans que nous nous en aperçussions, du bœuf salé que nous avions encore, et d'un ballot de mousselines. On descendit à terre les plus foibles d'entre nous; les autres furent bien nourris avec des alimens sains, et ces soins ne furent pas inutiles; quatre d'entre eux moururent; tout le reste se rétablit promptement ; mais nous

avions si peu de monde, qu'il ne suffisoit pas pour la manœuvre. Le capitaine en demanda au gouverneur, qui ne put lui en fournir ; il s'adressa aussi à deux vaisseaux anglais qui arrivèrent au cap ; mais ils en manquoient eux-mêmes ; la flotte hollandaise qu'on attendoit avec impatience, ne put aussi nous être d'aucun secours. Il fallut se résoudre à prendre en cachette des soldats et des matelots du cap, qui désiroient retourner en Europe ; on les amenoit de nuit au vaisseau, et ils s'y tenoient cachés durant le jour. Parmi ceux qui renforcèrent notre équipage, étoit Daniel Wallis, que la nécessité rendit nageur à Pulo-Condor, sans l'avoir jamais appris.

Nous partîmes du cap le 23 mai, et cinglâmes vers Sainte-Helène. Une grosse mer défonça les tonneaux où nous tenions l'eau, les boulets sortirent de leurs caisses, et roulant çà et là, faisoient un bruit horrible à chaque roulis ; les poulies, les cordages faisoient entendre une musique effroyable ; les mâts furent ébranlés ; mais la perte se borna là, et la mer se calma un peu ; elle demeura cependant enflée, jusqu'à Sainte-Helène, quoique le tems fut beau et la mer modérée. Nous arrivâmes le 20 juin dans cette île.

Elle est sous le 16° de latitude méridionale, et cependant l'air y est tempéré, bon et sain : elle est bordée de rochers, hérissée de montagnes

arides, laissant entre elles de beaux vallons. Les Portugais la découvrirent, et y portèrent des chèvres et des porcs; les Hollandais s'en emparèrent, et l'abandonnèrent pour le cap de Bonne-Espérance; les Anglais s'y établirent, les Hollandais les en chassèrent, et le capitaine Monday vint les en chasser à son tour; elle est demeurée à la Compagnie des Indes, qui l'a mise en état de défense. On y trouve des patates, des yams, des plantains et des bananes; on y nourrit des cochons, des bœufs, des poules, des canards, des oies et des coqs d'Inde. On commence à y planter de la vigne. La plupart des habitans y sont fort pauvres. C'est un excellent lieu de relâche : l'île produit d'excellentes plantes, et on y guérit facilement du scorbut. Plusieurs de nos matelots y firent des maîtresses : ce qui rend ces filles plus faciles, est le désir de sortir de ce lieu qu'elles regardent comme une prison : toutes sont bien faites, propres, et ne manquent pas de grâces.

Dès que nous eûmes fait notre provision d'eau, nous partîmes pour l'Angleterre : c'étoit le 2 juillet. Le plus court chemin seroit de côtoyer l'Afrique; mais des vents variables le rendroient le plus long. Nous nous tînmes à égale distance de l'Afrique et de l'Amérique, et nous eûmes des vents frais et constans. Nous rencontrâmes

deux vaisseaux portugais qui alloient au Brésil, et achevâmes notre route heureusement. Nous gagnâmes les Dunes le 19 novembre; là, je descendis avec mon prince peint, qu'on envoya chercher pour montrer à des personnes de considération : tous les projets que j'avois formés sur lui, s'évanouirent par le besoin d'argent où je me trouvois, et qui me força de le vendre. J'appris depuis qu'on le promenoit pour le faire voir, et qu'il étoit peu de tems après mort de la petite vérole à Oxford.

Les voyages et les découvertes de Dampier dans la Nouvelle-Hollande et la Nouvelle-Guinée, sont intéressans et curieux, mais n'entrent pas dans notre plan; il fit son second voyage autour du Monde avec le capitaine Wood Rogers : on le trouvera sous ce titre à la fin de ce volume.

VOYAGE
DE
COWLEY.

Je me tairai sur les raisons qui m'amenèrent d'Angleterre dans la Virginie. Il suffira de dire que je partis de celle-ci au mois d'août 1683, sur un bon vaisseau nommé *la Vengeance*, monté de huit canons, de cinquante-deux hommes, et commandé par Jean Cook. J'en étois le pilote: nous nous dirigeâmes d'abord vers le petit Guave, port de l'île Hispaniola ou Saint-Domingue, puis vers les îles du cap Vert. Au mois de septembre, nous touchâmes à l'île de Sal, où l'on ne trouve ni fruits ni bonne eau douce; mais on y peut avoir de très-petites chèvres, et la mer y abonde en poissons. Nous n'y vîmes que cinq hommes, dont l'un étoit gouverneur, le second capitaine, deux autres lieutenans: tous sont noirs, méprisent le nom de nègres, et croyent être Portugais. Les salines de cette île ont deux milles de long, et les Anglais viennent souvent y chercher du sel.

Nous

Nous y restâmes six jours, et en partîmes pour jeter l'ancre sur le rivage de Saint-Nicolas. Là, nous creusâmes des puits pour faire provision d'eau douce, et nous trafiquâmes avec les habitans pour avoir des chèvres, des plantains, des bananes et d'assez mauvais vin. Nous y conclûmes de nous rendre à Saint-Yago, pour nous y saisir, s'il étoit possible, d'un vaisseau plus commode que le nôtre, et bientôt nous cinglâmes vers la rade. Du haut de notre grand mât, nous y vîmes un vaisseau à l'ancre : il étoit hollandais, monté de cinquante pièces de canon et de quatre cents hommes d'équipage. A notre approche, les matelots qui étoient à terre accoururent, se préparèrent à nous bien recevoir, ouvrirent leurs sabords, et pointèrent leurs canons. La vue de tant de pièces d'artillerie et d'un équipage si nombreux nous fit promptement changer de route. On nous lâcha dix volées de canon, mais aucune ne nous atteignit. Cette brusque réception nous fit cingler vers la Guinée, où nous fûmes plus heureux. Près de Sierra-Leona, nous abordâmes un vaisseau neuf de quarante canons, propre pour faire un long voyage, et nous réussîmes à nous en saisir : nous y trouvâmes toutes les provisions nécessaires pour la course que nous méditions. Après avoir rempli nos bar-

riques d'eau vers Sherbro, nous tournâmes notre proue vers le midi de l'Amérique.

Nous découvrîmes la côte du Brésil vers la fin de décembre, et nous la suivîmes quelque tems. Vers le 40° de latitude méridionale, nous vîmes la mer aussi rouge que du sang; ce phénomène étoit produit par une quantité prodigieuse de chevrettes, accumulées par monceaux dans un espace de plusieurs lieues. Des bandes de chiens marins, de grosses baleines passoient près de nous, s'élevoient hors de l'eau, et faisoient un bruit quelquefois effrayant. Vers le 47° nous vîmes une île inconnue et déserte, à laquelle je donnai le nom *de Pepis*. On y peut faire de l'eau et du bois, et elle offre un havre où mille vaisseaux peuvent mouiller en sûreté. Divers oiseaux voltigent sur cette île, et la mer qui s'y balance sur un fonds de sable et de roche, y est très-abondante en poissons.

Un vent violent ne nous permit pas d'y jeter l'ancre, et nous poussa plus avant vers le midi. Nous ne voulions pas traverser le malheureux détroit de Magellan; vers le 53°, nous découvrîmes la Terre de Feu, et sans des houles violentes nous aurions enfilé celui de le Maire: nous laissâmes l'île des Etats à notre couchant; puis, gouvernant à l'ouest, nous aperçûmes le cap Horn, le 14 février 1684. Là, nous fûmes

accueillis d'une tempête violente, qui ne fit place à un tems plus doux que dans les premiers jours de mars. Elle nous poussa jusqu'au 60° 30' de latitude méridionale ; et, comme nous étions occupés à nous choisir des valentines (1) lorsqu'elle s'éleva, il fallut bien en conclure qu'on ne pouvoit sur mer parler des femmes sans danger.

---

(1) Les valentines sont un amusement des jeunes marins, qui rassemblent dans une boîte les différens noms des demoiselles de leur connoissance. Chacun tire ensuite le nom d'une de ces jeunes personnes.... Pour charmer aussi l'ennui et la mélancolie des équipages, on a imaginé le baptême de la ligne. Un matelot, déguisé en masque, vient ordinairement demander au capitaine à faire observer l'usage ancien. On range alors le long d'un cordon les principaux individus qui n'ont jamais passé la ligne : leurs pouces sont attachés avec un ruban, et on leur verse quelques gouttes d'eau sur la tête; les baptisés donnent ensuite quelqu'argent aux pilotes.

Le marin est en général franc, généreux, brave, et surtout bon mari. Un homme de mer se regarde comme étranger à terre, et laisse à sa femme le pouvoir de gouverner sa maison à son gré. On lui reproche d'aimer à boire, d'être sombre et taciturne ; mais peut-on être gai au milieu de dangers perpétuels, de maladies et de privations de toute espèce. La promptitude qu'exige la manœuvre, les rend quelquefois grossiers dans leurs expressions. Il est prudent,

Au commencement de mars, le vent souffla du sud, et nous poussa dans un climat plus supportable; car nous avions éprouvé un froid si excessif, que chacun de nous pouvoit boire

---

dans une longue traversée, de se livrer peu et de ne disputer jamais, parce que la mer aigrit naturellement l'humeur.

Les matelots ajoutent à leurs bonnes et mauvaises qualités, les vices de leur éducation. Dans cette classe d'hommes malheureux, il s'en trouve cependant d'une probité rare. Le dernier homme du vaisseau est le cuisinier.

Valancines est aussi un terme de marine, qu'il ne faut pas confondre avec *valentines*. C'est une manœuvre de mer qui consiste à balancer et à mettre en mouvement la vergue d'un mât. Les vergues d'un mât sont comme les branches d'un arbre.

Les marins divisent le jour de vingt-quatre heures en cinq portions appelées *quarts*. Le premier commence depuis midi jusqu'à six heures; le second, de six heures à minuit; les trois derniers quarts, formés des douze heures qui restent, ne sont que de quatre heures. L'équipage, divisé en deux brigades, veille et se relève alternativement.... Les rescifs sont des rochers à fleur d'eau, où les vaisseaux se brisent quand ils y échouent.

On sait que la latitude d'un lieu est sa distance à l'équateur, et la longitude, sa distance au premier méridien : aujourd'hui, chaque nation maritime fait passer son premier méridien par sa capitale.

trois pintes de brandevin brûlé dans un jour, sans en être incommodé. Vers le 40°, nous aperçumes un vaisseau, et bientôt nous le joignîmes : c'étoit le Nicolas de Londres, commandé par le capitaine Eaton. Nous étions compatriotes, nous avions les mêmes projets ; nous nous réunîmes avec joie pour les exécuter. L'île de Juan Fernandez parut à nos yeux ; fatigués de ne voir que la mer, nous y jetâmes l'ancre, et y trouvâmes de bonnes chèvres grasses, d'excellent poisson, de l'eau exquise et du bon bois de charpente. Le capitaine Sharp y avoit laissé un Indien de la nation des Mosquites, qui, nous voyant de loin, connut que nous étions Anglais, et nous prépara un bon repas.

Le port de cette île est exposé à des bouffées de vent, contre lesquelles il est difficile à un vaisseau de se soutenir : il est le seul de l'île, et si bien fortifié par la nature, qu'avec quelques foibles fortifications, cent hommes pourroient la défendre contre une petite armée.

Nous en partîmes, pour nous rendre vers la côte d'Arica ; et là, nous délibérâmes si nous devions entrer dans la baie, ou nous en tenir écartés : ce dernier avis prévalut ; il valoit mieux, selon nous, cingler vers le cap Blanco, pour y attendre la flotte d'argent à son retour de Panama. Une espérance éloignée, mais brillante, nous

fit éloigner du port d'Arica, où nous aurions trouvé un vaisseau chargé de trois cents tonnes d'argent. En chemin nous en rencontrâmes un, dont nous nous emparâmes; il étoit chargé de bois de charpente, dont nous étions peu avides, mais nous en prîmes l'équipage, de peur qu'en le relâchant, il ne nous découvrit. Nous vînmes à l'île de Lobos, où l'on ne trouve ni bois, ni eau douce, mais qui nourrit de bons oiseaux, secours devenu nécessaire pour nos malades. Nous y mîmes nos vaisseaux à la bande, et y demeurâmes sept à huit jours; mais, impatiens de faire d'utiles exploits, nous y résolûmes de surprendre Truxillo, ville qui étoit à plus de trois lieues du rivage: c'étoit un coup hasardeux; car nous n'avions que cent hommes en état de descendre à terre, et encore ils étoient foibles. Le lendemain nous nous occupions à tirer l'ancre, lorsque nous découvrîmes trois vaisseaux: nous leur donnâmes la chasse, et les prîmes; ils étoient chargés de farine, de fruits, de confitures: ils avoient eu de l'argent; mais, sachant que nous étions dans ces mers, ils l'avoient mis en sûreté. Ces provisions nous firent plaisir, elles alloient nous devenir nécessaires; nous pensâmes à les mettre en magasin, et à nous tenir cachés pendant cinq ou six mois, pour laisser à la crainte que nous avions inspirée aux Espagnols, le tems

de s'évanouir. Nous cherchâmes donc les îles Gallapagos, nommées aussi *les Iles enchantées*, et nous les découvrîmes après une navigation de trois semaines.

Le vent nous empêcha d'aborder à la première que nous découvrîmes : la terre en est haute, et je la nommai *le Roi Charles*. Plus au nord, nous en vîmes trois; la plus voisine de nous eut le nom de *Crossman;* la plus éloignée, celui de *Dean ;* celle entre ces deux reçut celui de *Brattles*. Je donnai d'autres noms à celles que je voyois au couchant. Nous mouillâmes dans un bon havre, situé à l'extrémité septentrionale d'une belle île sous la ligne. Tout autour nage un grand nombre de poissons et de tortues de mer, dont quelques-unes pèsent deux cents livres : une multitude d'oiseaux, tels que des flamingos et des tourterelles, s'y montroient de toutes parts : celles-ci se laissent prendre à la main ; mais nos coups de fusil les rendirent plus craintives. Je donnai le nom d'*York* à cette île ; celui de Norfolk à une qui étoit plus au levant, de forme circulaire et d'un aspect agréable : plus au levant, on en voyoit une troisième que j'appelai *Albermale* : la première offroit un port, où l'on peut être à l'abri de tous les vents, et devant lequel est une petite île que je nommai *Jean Narborough*. Entre celles d'York

et d'Albermale, on en voyoit une qui, sous tous les points de la boussole, présentoit des aspects différens ; tantôt paroissant couverte de fortifications ruinées, tantôt offrant l'image d'une grande ville, puis d'une prairie terminée par des forêts, je la nommai *l'île enchantée de Cowley*. On trouve dans ces lieux d'excellente eau douce, du bois et une riche veine de minéral. En cinglant plus loin vers le nord, nous en vîmes de nouvelles, toutes riches en oiseaux, en tortues, en poissons, en guanos; mais celle d'York fut la seule où nous trouvâmes de l'eau. Nous y mîmes en dépôt seize cents sacs de farine, des confitures et autres provisions; puis nous cherchâmes de l'eau douce dans chacune des îles de ce groupe nombreux; mais, dans le cours de nos recherches, nous tombâmes dans un courant si rapide, que nous tentâmes en vain de lutter contre lui : il nous força de cingler vers le Continent, où nous découvrîmes le cap Très-Puntas : nous y envoyâmes notre chaloupe pour remplir nos barriques d'une eau assez bonne que nous y découvrîmes. Là, mourut notre capitaine Jean Cook, et nous l'y ensevelîmes. Nous y surprîmes trois Indiens, dont nous espérâmes des instructions sur la force et les richesses de Realéjo, que nous voulions surprendre ; mais l'un d'eux nous échappa, et courut répandre l'alarme dans

cette ville, d'où l'on enleva toutes les choses précieuses, et où l'on s'arma. Dès que nous l'eûmes appris, nous renonçâmes à notre dessein; et, remontant sur nos vaisseaux, nous parvînmes tristement au golfe Saint-Michel. Nous y prîmes deux vaisseaux riches en bétail, pauvres en argent: ces entreprises infructueuses nous firent rompre notre société; et, après avoir caréné nos vaisseaux, nous nous séparâmes. Je passai sur le vaisseau d'Eaton, dont je devins aussi le pilote. Nous partîmes de ce golfe vers le milieu d'août 1684, et vîmes vers le cap Saint-Francisco un vaisseau que nous ne pûmes atteindre. Par-tout nous trouvâmes le pays en alarmes; nous parvînmes dans la baie de Paita, où nous nous saisîmes de deux vaisseaux que nous brûlâmes, parce que les Espagnols refusèrent de les racheter. De là, nous allâmes à l'île Gorgone pour faire de l'eau et du bois, et nous en partîmes pour nous rendre dans les îles orientales.

Notre traversée fut ennuyeuse et longue; le scorbut nous accabloit, et notre foiblesse étoit extrême. Ce ne fut que le 14 mars 1685, que nous découvrîmes l'île Guam: c'étoit au matin, la terre nous parut couverte d'arbres; nous en fîmes le tour, et au couchant nous en vîmes une plus petite qui lui est jointe par une chaîne

de rochers qui s'étend dans un espace d'un peu moins d'une lieue : on voit une jolie baie dans la petite île, mais il faut être bien près du bord pour y mouiller. Nous y jetâmes l'ancre, et envoyâmes notre chaloupe avec pavillon de paix; mais à notre approche, les habitans mirent le feu à leurs maisons, et se retirèrent à la lueur des flammes. Nous abattîmes quelques cocotiers, et en cueillîmes les fruits pour nos malades, qui en avoient grand besoin. Comme nous nous retirions, les Indiens, cachés derrière les buissons, nous menacèrent avec leurs lances; en vain nous leur faisions des signes d'amitié, rien ne put vaincre leur défiance que le pavillon qu'ils virent enfin flottant sur notre chaloupe. Alors l'un d'eux coupa une branche d'arbre, en ôta l'écorce, vint nous la présenter après qu'on lui eut donné un bonnet, afin qu'il pût nous saluer. Nous trafiquâmes paisiblement pendant un jour; mais le lendemain, les Insulaires accueillirent notre chaloupe avec des pierres et des dards; nous y répondîmes à coups de fusil qui leur tuèrent quelques hommes : nous n'eûmes pas même de blessés.

Le gouverneur de Guam vint deux jours après sur un promontoire peu éloigné de notre vaisseau, et nous fit demander qui nous étions, où nous allions, et d'où nous venions. Nous répon-

dîmes que nous étions envoyés dans ces mers pour y faire des découvertes : il désira nous voir, et nous invita à descendre. Eaton descendit avec vingt hommes bien armés : il fut salué par des salves ; nous rendîmes le salut de notre vaisseau. Cet Espagnol fut bientôt en bonne intelligence avec nous, et sur ce que nous lui témoignâmes des regrets d'avoir été comme forcés de tuer des Indiens, il nous permit de les tuer tous, si nous voulions ; mais nous ne fûmes point tentés d'user de cette permission.

Guam ou Guahan est sous le 13° 3' de latitude septentrionale, et a environ quatorze lieues de long. Elle est abondante en cocos, en patates, yams, papayes, plantains, bananes, sowr-sops, oranges, limons et miel. Les habitans reçoivent annuellement huit vaisseaux de Manille, qui leur apportent du sucre, du tabac, des soies et autres marchandises. On venoit d'y bâtir l'année dernière un vaisseau de cent soixante tonneaux, qu'ils avoient envoyé pour trafiquer à Manille. Elle est défendue par cinq ou six cents soldats. Le gouverneur nous fit présent de dix cochons et d'une grande quantité de différens fruits ; nous présentâmes une épée à chacun de ceux qui nous l'apportèrent, et envoyâmes une bague à diamant à leur chef.

Deux moines vinrent nous demander de la

poudre de la part du gouverneur : nous leur en donnâmes quatre barils, et y voulions joindre quatre canons qu'ils refusèrent : ils voulurent payer la poudre, mais notre capitaine le refusa à son tour, et cette générosité lui valut une bague de cinquante livres sterling, qui fut suivie d'un présent de noix de cocos, de patates, de chocolat, d'une pièce de vaisselle d'argent et de six tasses de porcelaine. Un jésuite français qui nous apporta ces dons, nous apprit à râper la chair de cocos, à la presser, à la mêler avec l'eau, pour en faire une espèce de lait d'un goût très-agréable.

Les Indiens nous avoient pris d'abord pour le vaisseau de Manille revenant d'Acapulco ; et comme ils étoient en guerre avec les Espagnols, que ce vaisseau est très-grand, et porte un équipage nombreux, ils avoient été effrayés ; mais ils se rassurèrent ensuite, et vinrent au vaisseau échanger leurs fruits contre de vieux clous et de la ferraille. La défiance nous tenoit les yeux ouverts sur eux, et nous ne les recevions que l'épée au côté, le pistolet à la ceinture, et les canons prêts. Le pont étoit souvent couvert de ces Indiens, et ils s'y comportèrent très-paisiblement : cette conduite nous fit relâcher de nos précautions, et nous allions quelquefois à terre nous divertir avec eux ; mais un jour, que quel-

ques-uns des nôtres étoient avec eux à la pêche, ils environnèrent notre chaloupe avec le filet, et la tirèrent avec violence sur le bord. On leur tira dessus ; ils s'enfuirent, et eurent encore quelques morts ou blessés.

Ces Indiens sont grands : quelques-uns ont sept pieds de haut ; ils sont nus, n'enterrent point leurs morts, mais les exposent au soleil qui les dessèche et les réduit en poudre ; leurs armes sont la fronde, et une lance dont la pointe est faite d'os humains taillés et dentelés comme une scie : les blessures qu'elles font sont dangereuses. Ils sont très-vivaces ; quelques-uns d'entre nous se montrèrent inhumains envers eux, ils les attaquèrent avec le fer et le feu, et l'on remarqua que le coutelas les perçoit avec peine, et que l'un d'eux avoit reçu quarante coups de mousquet avant de mourir.

Nous nous souvînmes mieux que nous étions des hommes avec le gouverneur espagnol : il nous fit encore présent de divers fruits avant notre départ, et nous lui donnâmes six petites pièces d'artillerie. Aussi, lorsque deux Indiens de Manille vinrent nous exciter à nous emparer de cette possession espagnole, et nous en montrer la facilité, nous ne voulûmes point donner les mains à une action qui nous paroissoit une lâcheté. Après avoir réparé notre vaisseau, et

nous être approvisionnés, nous levâmes l'ancre et saluâmes le gouverneur de trois coups de canon; il y répondit par le même nombre. Nous avançâmes d'abord avec assez de bonheur, puis des calmes fréquens et des vents foibles retardèrent notre marche. Nous parvînmes enfin au nord de Luçon, près de laquelle un courant rapide nous fit dériver : cependant nous pûmes visiter quelques îles au nord de la grande : nous les trouvâmes inhabitées; le rivage y est plein de rochers et de bancs de sable; le fond y est mauvais; mais on y trouve beaucoup de noix muscades et des chèvres.

La mousson du sud-ouest nous obligea de nous rendre à Canton, dans la Chine. Tandis que nous y étions à l'ancre, nous vîmes arriver treize vaisseaux tartares chargés des plus riches dépouilles des Chinois; nos officiers proposèrent de s'en emparer, on le pouvoit sans nuire et sans déplaire à aucune nation de l'Europe, et nous aurions fait une fortune immense; mais nos gens ne voulurent pas y coopérer; ils vouloient, disoient-ils, de l'or et de l'argent, et non faire le métier de colporteur. Nous partîmes donc de Canton, pour chercher près de l'île Luçon un vaisseau tartare, dont la moitié de la charge consistoit en argent. Nous le découvrîmes, le poursuivîmes et ne pûmes l'atteindre. Après

cette course inutile, nous vînmes nous réfugier dans une des îles au nord de Luçon, pour y attendre des vents favorables qui nous portassent vers Bantam, où nous voulions toucher, ignorant que les Hollandais en étoient alors les maîtres. Ces îles nous fournirent des noix de cocos et d'autres fruits : l'une d'elles étoit très-peuplée, et nous nous en emparâmes pour y faire notre provision de bœufs, dont elle nourrissoit de grands troupeaux.

Nous en partîmes dans le mois de septembre, et nous tombâmes entre les bancs de Paragoa, où nous restâmes trois jours, flottant entre la crainte du naufrage, de la faim, de la mort, et l'espoir d'en échapper : nous réussîmes enfin à en sortir, et vînmes surgir au rivage d'une petite île au nord de Borneo, où nous halâmes notre vaisseau à terre, et dressâmes une tente entourée de dix pièces de canon, pour en éloigner l'ennemi, quel qu'il pût être. Mais les Indiens, qui n'avoient peut-être jamais vu d'hommes blancs, étoient si effrayés qu'ils n'osèrent s'approcher. Un jour, nous rencontrâmes un de leurs canots rempli de femmes : leur frayeur fut si grande, qu'elles se lancèrent toutes dans l'eau ; nous les en retirâmes, et les traitant avec douceur, nous nous en fîmes aimer.

L'île de Borneo est fort grande, et de figure

ovale : elle a trois cent vingt-cinq lieues dans sa plus grande longueur du sud au nord : elle a eu deux rois; mais l'un a vaincu l'autre, et y règne seul : elle est féconde en végétaux, riche en diamans, et produit du poivre, du camphre, de l'ébène, du bois marqueté, des besoards, du musc, de la civette; on y trouve du girofle à bas prix, parce qu'on l'y apporte en secret des îles voisines. Elle nourrit de gros éléphans, des tigres, des orangs-outans, des panthères, des léopards, des antilopes et des sangliers. Ses habitans sont musulmans. Le gouverneur des Philippines fait un commerce avantageux avec le roi de Borneo; et, par un article du traité de paix perpétuelle qui les lie, le roi doit faire la guerre à toutes les nations ennemies des Espagnols; ce qui nous obligea d'en prendre le nom. Nous y achetâmes du poisson, des oranges, des limons, des mangos ou mangues, des plantains, des pommes de pin (1) ou ananas.

Nous partîmes sur la fin de l'année, et nous courûmes vers les îles Natunah, dont le nombre est prodigieux; mais elles sont peu habitées. De là, nous nous rendîmes à Pulo-Timor, où les factions nous divisèrent, et me forcèrent, avec

(1) Voyez, page 290 du tome III, d'autres détails sur cette île.

dix-neuf

dix-neuf de mes compagnons à passer dans l'île de Java, sur une chaloupe que nous achetâmes. Le vent nous fit aborder à Chirebon, où nous fûmes très-bien reçus : c'est là que nous apprîmes la mort de notre roi Charles II, et que nous nous aperçûmes que nous avions perdu un jour, en voyageant toujours vers le couchant. Ici, nous nous partageâmes encore en trois petites troupes, dont deux se rendirent au Bengale ; et la troisième, composée de M. Hill, d'un matelot et de moi, se rendit à Batavia, dont le gouverneur, Jean Compasa, nous facilita notre retour en Europe.

Batavia est forte, environnée de murs, munie d'un château ou citadelle, qui commande toute la place. On y voit quatre magnifiques cadrans ; le commerce y est très-grand, surtout avec les Chinois, qui forment la moitié de ses habitans. Les princes voisins dépendent de cette ville, et ils n'osent faire la guerre ou la paix sans sa permission. Celui qu'on appelle empereur de Java, y avoit mis sa couronne en gage pour cinq cent mille rixdales qu'il y avoit empruntés : on envoya des Hollandais pour retirer cette somme ; mais ce prince perfide les pria d'entrer dans une chambre où l'on mit le feu, et qu'il entoura d'hommes armés pour tuer ceux qui s'échapperoient : ils y périrent tous. Quatre ou cinq vais-

seaux allèrent demander satisfaction de ce massacre, lorsque nous étions à Batavia.

Il y avoit deux vaisseaux dans la rade, qui devoient partir pour la Hollande; nous nous embarquâmes sur l'un d'eux, et comme nous sortions du port, nous y vîmes entrer le capitaine Eaton. Nous continuâmes notre route, et vînmes à Bantam, où nous nous pourvûmes de quelques provisions. Nous en sortîmes, pour jeter l'ancre dans l'île du Prince, où nous attendîmes un vent favorable. En mars 1686, nous cinglâmes vers le cap de Bonne-Espérance. Des poissons nous suivirent jusqu'à l'île de Mona, au-delà de laquelle nous ne les vîmes plus. Le 18 mai, nous vîmes l'île Primicva, qui, à la distance de douze lieues, nous parut une terre élevée et unie, surmontée de petites montagnes. Dans ces parages, un courant rapide trompe toujours les pilotes, et fait dériver le vaisseau vers le midi, quelquefois vers le levant ou le couchant. Plus loin, un vent violent nous força de mettre à la cape. Nous vîmes peu après la terre; elle nous parut haute et parsemée de montagnes; mais nous la vîmes sans pouvoir l'atteindre: des vents furieux nous balottèrent plusieurs jours, pendant lesquels nous ne pûmes porter de voile. Ce qui redoubla nos peines, fut la disette d'eau: nous n'en avions qu'une chopine par tête, et craignant

de manquer le cap, nous fîmes route vers l'île Mayotta ou Johanna, l'une des îles Comore. Là goutte nous enleva notre capitaine. Le 30 mai, on jeta son corps à la mer, et un conseil, formé des officiers des deux vaisseaux, s'assembla pour en élire un autre. On en élut un qui ne voulut pas l'être; on lui ordonna d'accepter l'emploi, il s'y refusa toujours, et de là nâquirent des querelles désagréables.

Le lendemain nous revîmes la terre : elle nous parut une montagne ronde et plate au sommet; un bon vent nous avoit fait espérer de parvenir au cap de Bonne-Espérance, et c'étoit lui que nous découvrîmes : nous fûmes le jour suivant devant son havre, nous y entrâmes et jetâmes l'ancre devant le château. Il y a une île basse dans cette baie, mais on peut passer de l'un ou de l'autre de ses côtés sans danger. A quelque distance de l'île est un rocher, au midi duquel étoient sept vaisseaux à l'ancre : six partoient pour les contrées que nous quittions, un seul alloit où nous tendions. Quand nous fûmes à terre, on nous apprit divers naufrages de vaisseaux richement chargés, et que probablement l'Angleterre seroit bientôt en guerre avec la France.

J'ai vu des Hottentots : ce sont les hommes les plus sales et les plus vilains que j'aie vu de

ma vie ; une peau de mouton leur couvroit le dos ; ils dansoient d'une manière indécente ; et, quoique jaloux de leurs femmes, ils les offrent aux Européens pour un morceau de tabac en corde.

De la baie où nous étions, nous nous rendîmes à celle de la Table ; diverses hauteurs l'environnent, et elles s'élèvent plus encore que la montagne de la Table : vers le nord est celle du Lion, derrière laquelle est celle du Diable. Le 4 juin, mes deux amis et moi, nous nous rendîmes à terre pour voir la ville. Elle n'a guères qu'une centaine de maisons : toutes sont basses, à cause de la violence des vents qui y règnent une partie de l'année. Le château est fort, et défendu par quatre-vingts pièces de canon. Le jardin de la Compagnie est vaste et magnifique, coupé en allées d'arbres fruitiers, renfermant toute sorte de végétaux : il peut avoir un mille de long, sur cent vingt-cinq pas de large. Le pays nourrit un grand nombre de bêtes à laine, dont la chair est d'un goût exquis ; mais on y trouve peu de gros bétail et de volaille : on voit des gnous dans les terres au-delà du cap. Nous visitâmes un village d'Hottentots, hommes aussi puans que leurs cabanes, dont l'odeur se supporte à peine : elles sont rondes, le foyer est au centre ; ils couchent dans les cendres, sur une

peau de mouton. Outre cette peau qu'ils portent sur leurs épaules, ils se couvrent la tête d'un bonnet de cuir fort gros et fort sale, et ils s'entortillent les jambes de la cheville au genou avec des boyaux de bêtes. Ils sont naturellement blancs; mais ils se noircissent avec de la suie, et se graissent par tout le corps; ce qui à la longue les fait devenir fort noirs : ils sont bien faits, mais ont le nez plat. Lorsqu'une femme se marie, elle se coupe une jointure d'un de ses doigts; si son mari meurt et qu'elle se remarie, elle s'en coupe une seconde, et ainsi de suite. Ils mangent toute sorte de vilenies; ils se saisissent avec avidité des parties des animaux, que les Européens rejettent, les font griller et les dévorent à demi-cuites (1). Ils semblent adorer la

(1) Parmi ces sauvages on distingue la race des féroces Boschimans et Bosjesmens, qui vivent dans le désert, au sud de la rivière d'Orange : la piqûre du scorpion, si dangereuse pour un Européen, ne produit aucun mauvais effet sur eux. Ces sauvages, faute de meilleurs alimens, se régalent souvent avec des œufs de fourmis, des larves de sauterelles, des crapauds, des souris, des serpens, des lézards. Ils ne corrigent leurs enfans que dans des accès de colère ou de rage; quelquefois même ils les tuent, sans le moindre remords : par exemple, lorsqu'ils sont mal faits, quand ils manquent de vivres, et quand ils sont obligés

lune, et viennent en foule sur le bord de la mer attendre son lever, en dansant et en chantant à

---

de fuir les paysans hollandais ou quelqu'autre ennemi, alors ils les étranglent, les étouffent, les enterrent vivans ou les abandonnent dans le désert. Souvent ils délaissent de même leurs vieux parens, avec un peu de viande, et de l'eau plein une coque d'œuf d'autruche.

Ces faits révoltent la nature; ils sont cependant attestés par les navigateurs anciens et modernes. M. Barrow et les missionnaires, entr'autres M. Kicherer, envoyé vers la fin du siècle dernier par la compagnie africaine de Londres, pour la propagation de l'évangile, prétendent que l'extrême indigence des Boschimans les porte à abandonner ou à détruire ceux qu'ils ne peuvent nourrir. Ces misérables, malgré leur cruel régime, parviennent à un âge très-avancé, et conservent toutes leurs dents jusqu'à cette époque; mais leur corps est alors tellement usé, qu'ils ressemblent à un squelette ambulant.

Détournons les yeux du spectacle affligeant des misères humaines : la paix et le bonheur règnent encore dans ces contrées. Il existe, sous ce même climat, des familles nombreuses qui, ayant franchi les bornes de l'état sauvage, jouissent à peu près des avantages de l'homme civilisé. Sous le vingt-sixième degré trente minutes de latitude sud, les Boushouanas possèdent, outre plusieurs villages, la ville de Litakou, où, selon M. Barrow, on trouve la candeur et la simplicité de l'antique Helvétie. Cette cité renferme de dix à quinze mille ames. Le plan sur lequel chaque maison est bâtie,

gorge déployée : si les nuages la cachent, ils disent qu'elle est irritée contr'eux.

---

forme une circonférence de douze à quinze pieds de diamètre ; les murs en sont de terre glaise et de pierre. Des troupeaux de buffles, du lait caillé qu'ils laissent dans des sacs de cuir ou dans des pots d'argile, quelques semences qu'on croit être l'holcus-sorghum, avec une espèce d'haricot, le rhinocéros, les œufs d'autruche, sont leurs principaux moyens de subsistance. Leurs habits sont les mêmes des Hottentots et des Cafres, qu'ils ont devancés dans les arts et la civilisation. Chaque homme porte un couteau enfoncé dans un fourreau, et suspendu à son cou avec une courroie. Ils sont passionnés pour le tabac. Leurs mariages sont toujours accompagnés de danses. Ils ont un chef qui, assisté des anciens, juge et termine leurs différends ; mais il est rare que la bonne harmonie soit troublée parmi cet heureux peuple. Chaque individu possède autant de terre qu'il en veut cultiver. Ils ne sont pas tous noirs comme les Cafres : on en voit quelques-uns couleur de bronze ; leurs cheveux sont aussi plus longs. Malgré ces légères différences, il est très-vraisemblable que les Boushouanas et les Barolous, autre peuple qui vit dans des villes, à dix journées au nord de Litakou, ne sont que des tribus de Cafres un peu plus policés, les mêmes sans doute décrits par Paterson, page 490 du tome premier de cette Collection. Les Cafres sont une nation si nombreuse, qu'on en voit des peuplades dans le Monomotapa, empire très-étendu, qui a quatre cent soixante-dix milles du nord au sud, sur six cent cinquante de l'ouest à l'est : il est

L'un d'eux mourut d'ivresse : ses compagnons accoururent vers lui, et, après lui avoir rempli

---

divisé en plusieurs petits royaumes, dont le plus considérable est le royaume de Mangas, sur la rivière Cuama, qui a son embouchure sur la côte de Sofala, nommée aujourd'hui *Sena*.

Le Monomotapa est peu connu. Les Portugais sont les seuls Européens qui aient osé y pénétrer. Plusieurs d'entr'eux, attirés par l'ambition des richesses et la soif de l'or, n'y ont trouvé que leur tombeau. Le royaume de Mangas possède plusieurs mines de métaux précieux. On connoît celles de Manchica et de Butua : les plus riches sont celles de Massapa et d'Ofur. L'or est si abondant dans ces dernières, qu'on y a trouvé un lingot d'or de douze mille ducats, et un autre de quatre cent mille. On en trouve par-tout, entre les pierres et jusqu'au pied des arbres. Toute la côte orientale de cet empire, depuis la rivière de Cuama, nommée aussi *Zambeze*, étoit autrefois possédée par le Portugal, sous le nom de *côte de Soffala*. Ils y échangent encore des étoffes de coton et des soies de Cambaye pour de l'or, de l'ivoire, des esclaves et de l'ambre. La population de cet empire est immense. Selon M. de la Harpe, les habitans sont noirs, de taille moyenne, courageux dans les combats, et d'une extrême légéreté à la course : leurs armes sont l'arc, les flèches et les javelines. Ils ne reconnoissent, dit-on, qu'un seul Dieu, mais ils croient à l'existence d'un diable très-méchant, qu'ils appellent *Muzuko*. Tous leurs empereurs passent de la terre au ciel. Dans cet état de gloire, les nègres les

la bouche de lait et d'huile sans qu'il donnât quelque signe de vie, ils se préparèrent à l'enterrer : ils le raclèrent jusqu'à la chair vive, avec

invoquent, comme nous avons recours à l'intercession des saints. Leur plus grande fête est le premier jour de la lune de mai : tous les grands de l'empire se rassemblent alors au palais, courent la lance à la main pour simuler une espèce de combat. L'empereur disparoît, et reste invisible pendant huit jours. Les aveugles, les estropiés portent le titre de pauvres du roi : ils sont entretenus aux frais de l'état, et dans leurs voyages on leur fournit des guides pour aller d'une ville à l'autre. Le chef de l'empire a plusieurs femmes, dont neuf sont honorées du titre de grandes reines : elles sont ou sœurs ou proches parentes du prince. La première se nomme *Mazasira*. Les Portugais lui font des présens, l'appellent leur mère pour se ménager les bonnes grâces du monarque. Ce souverain entretient plusieurs armées, pour contenir dans le devoir tous les petits royaumes de son empire. L'armée sur laquelle il compte le plus, est composée, selon Lopez de Castaneda, de femmes qui se brûlent la mamelle gauche, pour manier l'arc avec plus d'adresse. Ces amazones n'ont point d'autres armes. Le roi leur accorde certains cantons pour y faire leur demeure : elles ne reçoivent des hommes que pour entretenir et perpétuer leur espèce. Les enfans mâles sont renvoyés aux pères, et elles gardent les filles pour leur apprendre l'art de la guerre. Au surplus, l'intérieur de ce pays est encore peu connu des Européens ; il est vraisemblable que nous n'y pénétrerons pas aisément.

leurs couteaux, l'assirent dans une fosse, et le tinrent dans cette posture en l'entourant de pierres accumulées; des femmes vinrent hurler en cérémonie autour de la fosse, qui bientôt après fut comblée.

Après qu'on eut calfalté notre vaisseau, qu'on eut mit des jumelles à son mât de misaine, qu'on eut embarqué les provisions nécessaires, et rempli les bariques d'eau, nous mîmes à la voile. Parmi nos nouveaux compagnons de voyage, étoient des Portugais qui venoient de faire naufrage, et un gentilhomme anglais qui avoit servi dans l'armée du duc de Monmouth; il nous raconta des traits singuliers de cette bataille, que je ne dois pas rapporter ici.

Nous voguions en compagnie de deux autres vaisseaux destinés pour la Hollande : nous en avions quitté trois qui cingloient vers Batavia, après avoir bu des santés, et nous être salués d'environ trois cents coups de canon. Dans le cours de notre navigation, pendant laquelle il n'arriva rien de bien remarquable, je m'entretins avec un Anglais qui revenoit des Indes, et qui m'en apprit des choses singulières; entre autres, qu'il y avoit divers de nos compatriotes qui s'étoient mis au service du roi de Siam; que les Maures encourageoient la contrebande des marchands anglais; qu'un M. Deane, chef des

interlopes anglais, vivoit dans le faste, et ne sortoit qu'accompagné de soixante-dix à quatre-vingts hommes.

Le 29 juin, nous fîmes un grand festin, où furent invités les capitaines de deux autres vaisseaux; et lorsqu'ils se retirèrent, nous les saluâmes de quelques coups de canon qu'ils nous rendirent : comme ils chargeoient leurs canons, ils entendirent une voix qui crioit : Venez au secours d'un homme qui est tombé dans la mer ! Ils courent à des cordes, aux chaloupes; bientôt ils n'entendent plus rien, et ne savent où porter leurs secours. Ils cherchent sur leurs vaisseaux, nous cherchons sur le nôtre quel est l'homme qui manque, on les retrouve tous. Cette aventure nous fit conclure que la voix que nous avions entendue, étoit celle d'un revenant qui s'étoit noyé dans ce lieu. Le 30, une chèvre que nous avions prise à Batavia, mit bas quatre petits : ce qui nous étonna, c'est que nous l'avions prise avec deux de ses petits, qui n'avoient pas trois semaines; que par conséquent nous étions loin de la croire pleine, et que sa corpulence, accrue tous le jours, nous sembloit l'effet d'une maladie que nos eaux lui donnoient.

Le 12 juillet, nous jetâmes l'ancre dans le port de l'île Ascension, et n'y restâmes qu'un jour. Huit jours après, on assembla le conseil

de guerre pour juger notre capitaine, accusé d'un assassinat, et de méditer un dessein funeste. L'accusation fut trouvée fausse, et son accusateur eut l'impudence de nier de l'avoir été.

Depuis notre départ du cap, nous n'avions point cessé d'avoir un tems très-beau : nous passâmes près des lieux où l'on marque les Abrolhos, sous le 13° de latitude septentrionale, bancs ou rochers que je n'ai jamais vus, et qu'aucun navigateur ne m'a dit avoir vus; ce qui me fait douter de leur existence (1). Le 5 septembre, nous essuyâmes une tempête violente, qui nous mit en danger de tomber sur un des vaisseaux qui voguoient avec nous, ou de couler à fond pour l'éviter : heureusement, nos manœuvres furent si promptes et si justes, que nous évitâmes l'un et l'autre dangers. Le ciel fut chargé de nuages jusqu'au 19; il se découvrit alors, et nous découvrîmes la terre : je crus qu'elle étoit l'île de Sheland; mais notre capitaine se moqua de moi; j'en fus vengé; car bientôt elle parut si distinctement, qu'il ne put lui-même la méconnoître, et il fut moqué à son tour. Nous passâmes ensuite l'île de Farley, puis nous atteignîmes le Dogger-Bank et le Wall. Le tems étoit si chargé de

(1) Ils sont vers le dix-huitième degré de latitude sud, entre St.-Salvador et Rio-Janeiro.

brouillards, qu'on voyoit à peine devant soi; et, si nous n'avions promptement ferlé nos voiles, nous recevions le choc d'un vaisseau écossais que nous aurions coulé à fond; deux de ses passagers, pour éviter ce danger, s'élancèrent sur notre bord; mais ils eurent plus de peur que de mal. Ce vaisseau se nommoit *le Lion de Laith*, et nous dit que des corsaires turcs carénoient dans les ports de Darmouth et de Plymouth, après avoir fait une centaine de prises aux Hollandais; contes inventés par la haine nationale, pour rendre les Anglais odieux, car jamais il n'y eut rien de plus faux. Le 28 septembre, dès qu'il fut jour, nous vîmes l'église de la Brille devant nous et le banc de Grave : nous entrâmes dans la Meuse, et parvînmes enfin à jeter l'ancre dans le port d'Helvertsluis, après sept mois de navigation depuis notre départ de Batavia. Un de mes compagnons y mourut. Je me rendis à Rotterdam, où je m'embarquai sur un yacht, et j'arrivai à Londres le 12 octobre 1686, après avoir fait le tour du Globe. Dans ce voyage, j'avois passé au-delà du 60° 30′ de latitude méridionale; ce que personne peut-être n'avoit fait encore; et dans mon retour, en faisant le tour de l'Ecosse, je passai aussi au-delà du 60° de latitude septentrionale.

VOYAGE
DE
WOODE ROGERS.

Le désir de faire de riches prises sur les Espagnols dans la mer du Sud, fit équiper dans la rade de Bristol deux petits vaisseaux de guerre à divers particuliers réunis. L'un se nommoit *le Duc*, l'autre *la Duchesse* : le premier portoit trente pièces de canon, cent quatre-vingt-trois hommes, étoit du port de trois cent vingt tonneaux, et commandé par Woode Rogers, homme hardi, actif, intrépide, mais assez entêté, qui avoit pour pilote un homme célèbre et plus instruit; c'étoit Guillaume Dampier. Le second avoit vingt-six canons, cent cinquante et un hommes, étoit du port de deux cent soixante-dix tonneaux, et commandé par Etienne Courtenai, qui avoit de la naissance, des biens et des qualités aimables : sous lui étoit Cook, qui a fait aussi la relation de ce voyage. Ces deux bâtimens sortirent de la baie Royale le 2 août 1708,

et se rendirent à Cork, pour s'y fournir de matelots expérimentés, dont ils manquoient. Ils en trouvèrent de tels qu'ils les souhaitoient, vigoureux, intrépides, alertes. Ils se marièrent à Cork, avant leur départ. Un Danois y épousa une Irlandaise; mais, comme l'un n'entendoit point la langue de l'autre, il fallut un interprête lorsqu'ils furent devant le prêtre; et ce fut le mariage le plus heureux. Les autres couples se quittèrent l'œil sec; celui-ci versa des larmes, et l'époux fut long-tems mélancolique. Ils avoient plus d'officiers qu'il n'en falloit pour le nombre d'hommes qui étoient sur les vaisseaux; mais il falloit pourvoir aux mutineries qui s'élèvent souvent dans les voyages de long cours: presque tous ceux qui étoient à bord étoient de différens métiers, chaudronniers, tailleurs, colporteurs, joueurs de violon, etc.; il y avait aussi un nègre et dix mousses. Ce mélange confus bien exercé aux armes, et ayant pris le pied marin, pouvoit devenir un équipage redoutable, et on l'espéra. Laissons parler le capitaine Rogers.

Nous sortîmes de Cork le 1er. septembre 1708: nous étions si bien pourvus de vivres, que nous n'aurions pu en venir aux mains avec un ennemi sans jeter à la mer une partie de nos munitions et de nos vivres; cependant, malgré le poids et l'embarras de notre charge, nous allions

très-bien à la voile. Mais, quels qu'eussent été les soins des propriétaires, nous manquions encore de diverses choses ; telles étoient des rattissoires, des grattoirs, une trompette parlante, etc. Le capitaine Paul, qui commandoit le vaisseau de guerre, le Hating, nous les fournit sans vouloir rien prendre en échange, parce que nous avions un long voyage à faire : il lui suffisoit qu'on les lui rendît à notre retour. Nous quittâmes cet honnête capitaine le 6. Le vent nous favorisoit, et nous avançions rapidement ; nous passions quelquefois de l'un des vaisseaux à l'autre pour dîner ensemble, et là, nous résolûmes de toucher à Madère, pour nous fournir de vin, dont nous n'avions pas en quantité suffisante, pour ranimer nos gens dans les pays froids où nous serions obligés de naviguer. Le 10, nous aperçûmes un navire, et lui donnâmes la chasse ; nous n'en fûmes à portée que le lendemain : il arbora pavillon suédois, mais nous crûmes devoir le visiter ; et ne pouvant décider s'il étoit de bonne prise ou non, nous le relâchâmes sans rien toucher à ce qu'il portoit. Le maître du vaisseau nous fit des présens, et nous lui en fîmes à notre tour. C'étoit une frégate allemande de la ville de Stade, dans le duché de Lunébourg. Elle fut la cause d'une mutinerie qui s'éleva parmi nos gens ; le bosman, quelques bas-offi-

ciers

ciers étoient à leur tête : plusieurs vouloient se saisir du vaisseau, et parlèrent avec insolence. Dix des plus mutins furent mis aux fers ; je pardonnai à ceux qui se soumirent, et feignis de ne pas voir la faute des autres. Je leur démontrai que, lors même que ce bâtiment eût été de bonne prise, nous nous serions trop dégarnis de monde pour l'envoyer dans quelque port ; que nous nous serions affoiblis, retardés, et exposés à une grande perte, si, après l'examen, le vaisseau avoit dû être restitué. Ce discours les ramena tous pour ce moment ; mais deux jours après, un matelot, suivi de la moitié de l'équipage, vint me demander l'élargissement de Cash, l'un des mutins les plus dangereux. Je lui répondis qu'il n'avoit qu'à me venir parler seul sur le tillac ; à peine il y fut, que, soutenu des officiers, je le saisis, et lui fis donner le fouet. Cette sévérité fit cesser le tumulte, tout le monde se soumit, et ceux qui étoient aux fers promirent de se mieux conduire à l'avenir ; ils demandèrent grace, et je les délivrai.

Le vent nous éloignant de Madère, nous résolûmes de nous fournir de vin en croisant entre les Canaries : le 17, nous prîmes pour une voile le rocher auquel on a donné le nom de *Salvages* ; il est haut et peut avoir demi-lieue de tour : le lendemain, nous découvrîmes le pic de Teneriffe :

nous prîmes près de là une barque espagnole de vingt-cinq tonneaux, sortie d'Oratava, dans l'île Teneriffe, chargée de quarante et un passagers, et quatre moines, dont l'un étoit un bon vieillard, que nous fîmes boire à la santé de l'archiduc. On voulut nous faire rendre cette barque, parce que les îles Canaries avoient obtenu, disoit-on, le pouvoir de commercer entre elles, sans être inquiétées; mais je ne savois rien de cet accord, mes ordres n'en parloient pas, et en effet, il n'existoit point. Je fus ferme, et l'on vint racheter la barque en l'échangeant contre du vin, des raisins, des cochons; nous rendîmes à nos prisonniers tout ce qu'on leur avoit ôté, et les renvoyâmes. Peu après, nous vîmes une voile que nous poursuivîmes vainement; elle nous échappa entre les îles. A trente-six lieues de distance, nous voyions encore le pic de Teneriffe. Le 25, nous passâmes le Tropique: là, nous hissâmes dans l'air, et laissâmes tomber dans l'eau ceux qui ne l'avoient jamais passé: c'est ce qu'on appelle *le baptême*: ceux qui veulent en être exempts, paient une amende qui sert à faire un festin public. Nous découvrîmes l'île de Sal, l'une de celles du cap Vert: nous les vîmes toutes le 30, et vînmes jeter l'ancre dans la baie de Saint-Vincent; elle est grande, sablonneuse; presque à son entrée est un rocher en pain de

sucre, qu'on appelle *le Moine :* par-tout le fond est net : à l'extrémité est un joli bois, et un ruisseau qui vient s'y rendre de la montagne où est sa source : le vent nous empêchoit de faire de l'eau, et nous tendîmes une corde du vaisseau sur le rivage, pour y faire parvenir nos futailles. Nous écrivîmes respectueusement au gouverneur, homme qui languissoit dans la misère, mais qui étoit vain et fier, pour obtenir des rafraîchissemens en échange des effets de la barque espagnole, et nous obtînmes ce que nous désirions ; des fruits excellens, des bœufs, de la volaille vinrent remplacer des marchandises dont nous n'avions que faire ; et après avoir fini notre échange, voyant qu'il nous seroit impossible d'empêcher le pillage à des aventuriers avides qui ne combattoient qu'à ce prix, nous convînmes du partage du butin, afin de mettre même de l'ordre dans un désordre que nous n'aurions pu empêcher.

Nous partîmes de Saint-Vincent le 8 octobre sur le soir. Les rivages étoient peuplés de nègres qui prenoient des tortues pour en faire de l'huile, car les tortues y sont abondantes dans cette saison ; on y trouve aussi des chèvres, des ânes sauvages, des poules de Guinée, des corlieux et un grand nombre d'oiseaux de mer. L'île est montueuse, stérile ; le bois n'y est bon que pour

le chauffage ; les araignées y sont très-grosses, et leur toile est un des obstacles qu'on trouve pour pénétrer dans les bois. Les chaleurs y sont excessives. Il y a neuf autres îles qui, avec elle, forment le petit archipel du cap Vert. La principale est Saint-Yago, qui renferme deux villes, produit peu de vin et de blé, nourrit des boucs gras et de bon goût ; on dit que les chèvres y portent, de quatre en quatre mois, trois ou quatre petits. Saint-Nicolas est la mieux peuplée, après elle. Mayo est riche en sel, qui s'y forme de l'eau que la mer y jette, cristallisé ensuite par les rayons du soleil. De la peau des boucs on fait beaucoup de maroquins. Un vent frais nous fit bientôt perdre ces îles du vue : nous vîmes des poissons volans, un bouillonnement de vagues qui s'entrechoquoient, et qui annonçoit un courant que nous n'eûmes pas le tems d'examiner ; puis des ondées de pluie que séparoient des calmes. Des mutins nous rendoient de tems en tems nécessaires les châtimens, le fouet et les fers ; il le falloit, pour qu'ils fussent soumis à nos ordres.

Le 1er. novembre, la mer, par un beau clair de lune, parut en feu aussi loin que la vue pouvoit s'étendre : ceux qui étoient de garde furent effrayés de ce spectacle ; ils m'éveillerent, et je fis sonder : on ne trouva point de fond ; ils se

tranquillisèrent enfin, persuadés que cette lumière venoit des œufs de poisson. Nous voulions d'abord descendre à l'île de la Trinité ; mais elle est si petite, le ciel étoit si couvert, qu'il étoit facile de la manquer, et nous résolûmes d'aller à l'île Grande, sur la côte du Brésil. Le 14, nous découvrîmes la côte de l'Amérique, et le lendemain nous essuyâmes un orage qui coucha le vaisseau sur le côté, quoique nous eussions ployé les voiles : les éclairs sembloient former autour de nous des torrens de feu : le calme lui succéda : le soleil en approchant du zénith, semble exciter des tempêtes dans ces climats. Deux jours après, nous découvrîmes l'île du cap Frio, qui n'est pas très-éloignée de Rio-Janeiro. Elle est élevée et renferme deux montagnes, dont la moindre a la figure d'une selle. Nous prîmes une tortue sur la côte ; celles qu'on y trouve, ont le goût âcre et désagréable. Le 19, nous découvrîmes l'île Grande, et nous y jetâmes l'ancre à minuit. A trois lieues de là est Nuestra Senora de la Conception, bourg de soixante maisons, où nous envoyâmes un présent pour le gouverneur, afin qu'il nous aidât à reprendre nos déserteurs : on nous prit d'abord pour des Français, et on fit feu sur nous : mais on ne nous tua personne, et on nous demanda excuse lorsqu'on eût reconnu l'erreur. Les habitans

avoient été pillés, il y avoit peu de tems, par les Français. En cherchant des arbres pour nos mâts fendus, nous vîmes beaucoup de tombeaux; c'étoient ceux de la moitié de l'équipage de deux gros vaisseaux français, que les maladies avoient dévastés; nous vîmes aussi des canots qui portoient de l'or, car on en trouve beaucoup dans cette province; on y remarque un animal couvert de piquans ou de tuyaux de plumes, semblables à ceux d'un hérisson, entremêlés de fourrure, dont la tête et la queue ressembloient à celles d'un singe, et qui répand une puanteur insupportable. Les Portugais en mangent la chair, et la trouvent excellente; mais nous ne pûmes en toucher. Les bois sont remplis de singes qui y font un tintamarre effrayant pour qui n'en connoît pas la cause. Nous nous rendîmes au bourg, pour être spectateurs de la fête de la Conception : deux de nos trompettes et un haut-bois servirent d'orgue à l'église; ils y jouèrent des airs gais, des ballades ridicules; et, après s'être remplis de vin, ils marchèrent gravement à la tête de la procession, suivis de vénérables moines et des principaux habitans du lieu : ceux-ci se mirent à genoux, et n'exigèrent point que nous les imitassions. Les maisons du bourg sont basses, faites de boue séchée, et couvertes de feuilles de palmier; il y a deux églises, un monastère et un

corps de garde, où vit une garnison de vingt soldats. La rade en est poissonneuse ; on y trouve entre autres le poisson argenté et la remore : celle-ci a sur la tête une espèce de soupape longue de deux pouces, qui est très-visqueuse, et par laquelle elle se colle fortement aux autres poissons. Nous régalâmes sur notre bord les principaux habitans du lieu, qui nous portèrent la santé du pape, et nous, celles de l'archevêque de Cantorbery et de Guillaume Penn : le vin étoit si bon, qu'on ne s'y refusa point. Nous nous accueillîmes avec des présens mutuels, des provisions de vin, et quelque tems après nous nous éloignâmes ; mais le vent nous força de rebrousser, et nous jetâmes l'ancre sur la côte méridionale de la même île : à treize lieues plus au levant on voit un rocher élevé et rond, près duquel est l'entrée de Rio-Janeiro. L'île Grande est haute, montueuse, et longue de neuf lieues : autour d'elle il y en a plusieurs petites, et le Continent même présente le même aspect : on y trouve de l'eau douce dans une baie qui a une lieue d'enfoncement : le bourg est au nord-est. Tout le sol paroît couvert de forêts épaisses remplies de bêtes sauvages : on y voit des bois de charpente et de chauffage, de l'eau excellente ; on y recueille des oranges, des citrons, des guaves, du maïs, des bananes, des plantains et des pommes

de pin : la volaille, les cochons y sont assez rares; le rum, le sucre, le tabac nous y parurent chers; le bœuf et le mouton y sont à bon marché : on y mange de la cassave au lieu de pain : la chaleur y est excessive, et l'on n'y trouve point d'herbes pour la salade. On nous assura que dans le Continent voisin on trouvoit des serpens nommés *liboya*, longs quelquefois de trente pieds, et qui avalent un chevreuil tout entier. Je ne parlerai pas ici du Brésil; je ne l'ai point parcouru, et on en trouvera ailleurs la description. Peu après notre départ de l'île Grande, nous vîmes des albatros, qui étendent leurs ailes de huit à dix pieds : les tonnerres et la pluie nous poursuivoient, nous incommodoient. Le 15 décembre, la couleur du fond changée tout-à-coup, nous fit jeter la sonde avec inquiétude; mais elle ne trouva point de sable, et nous continuâmes à nous avancer vers le midi. Bientôt le froid, succédant à de grandes chaleurs, nous devint très-incommode. Le 23, nous découvrîmes la terre; depuis quelques jours nous avions vu un grand nombre de joncs marins, ronds, élevés, branchus. La terre nous montra l'apparence de trois îles, qui sembloient se multiplier à mesure que nous en approchions. Plus près, nous vîmes que ces îles apparentes se joignoient à une terre basse qui les unissoit,

et nous reconnûmes enfin que c'étoient les îles Falkland, qu'aucune carte ne décrit et ne place bien : leur milieu est sous le 51° de latitude méridionale, sous le 315° 41′ de longitude : à vue d'œil elles s'étendent en longueur l'espace de deux degrés. Les côteaux y offrent une pente facile, un sol qui paroît bon, garni de bois; le rivage y forme de bons havres. Nous perdîmes de vue cette côte, sans avoir pu nous assurer si elle étoit habitée. Nous découvrîmes une voile, et nous la poursuivîmes ; mais la nuit la fit disparoître à nos yeux. Je la cherchai au nord pendant la nuit; mais au matin un brouillard épais nous en déroba encore la vue ; ce ne fut qu'entre sept à huit heures que nous la revîmes à quatre lieues de nous. Nous nous en approchâmes, soit en nous faisant traîner par nos chaloupes durant le calme, soit en donnant toutes nos voiles au vent, dès qu'une legère brise se fit sentir : vains efforts ; la nécessité d'aller ensemble, et le vent contraire ne nous permirent pas de l'atteindre : nous reprîmes tristement notre route, plus pauvres de tout ce dont nous avions espéré de nous enrichir. Le 1er. janvier 1709, les officiers se réveillèrent au son de la musique du vaisseau. Une cuve entière de punch fut placée sur le tillac, on fit des vœux pour la santé de nos amis, pour un bon voyage, pour un retour heureux.

Puis les deux vaisseaux s'approchèrent, et se saluèrent mutuellement par des cris de joie.

Les vents étoient froids, et six tailleurs étoient depuis quelque tems occupés à faire des habits aux matelots avec de gros draps et des couvertures de laine. Le 5, le vent fut si violent qu'il fallut plier les voiles, et nous vîmes la Duchesse amener sa grande vergue, ses haubans flottoient, sa grande voile trempoit dans l'eau, et sa voile de beaupré étoit étendue; elle se laissoit aller au vent. Je l'approchai, mais elle gagnoit toujours au sud, où je craignois de trouver des glaces, et dont je crus devoir m'écarter et courir au large; je l'en avertis, pour qu'elle vînt après nous; mais elle fit signal de détressse, et je la suivis jusqu'au matin où le calme lui permit de nous apprendre que la mer étoit entrée avec violence par les fenêtres des cabanes et par-dessus la poupe, que plusieurs matelots avoient été sur le point de se noyer, et qu'ils avoient été forcés de s'abandonner au vent; mais qu'enfin ils étoient hors de danger, quoique tous mouillés et transis de froid. Dès que le soleil parut, leur bâtiment fut couvert de linges et d'habits suspendus du tillac jusqu'au haut des mâts. Le 15, nous nous trouvâmes dans la mer du Sud; et le 20, nous vîmes la terre au levant. Nous cherchions un port où nous pussions recouvrer la santé et des forces, car le scorbut se

répandoit parmi nous. Le ciel et le vent nous favorisoient ; nous crûmes voir l'île Sainte-Marie ; nous cherchions celle de Juan Fernandez ; mais la situation en étoit si mal déterminée, que nous étions très-incertains de pouvoir la trouver. Le 1er. février, la terre parut à onze lieues de distance, et notre pinasse s'y rendit ; mais elle se hâta de revenir, parce qu'on voyoit des feux sur la côte, et que des vaisseaux français pouvoient y être cachés. Nous résolûmes d'y aller avec nos vaisseaux ; le vent du sud qui souffle tout le jour le long des côtes du Chili, nous y conduisit ; c'étoit l'île que nous cherchions : on y trouve deux baies ; mais ni l'une ni l'autre n'avoit de vaisseaux ; notre chaloupe s'y rendit, et ne revint pas : craignant que les Espagnols ne l'eussent retenue, nous y envoyâmes notre pinasse bien armée : elle revint bientôt après avec des écrevisses, et un homme vêtu de peau de chèvre, aussi sauvage que les chèvres elles-mêmes. C'étoit un Ecossais, nommé Alexandre Selkirk, que le capitaine Stradling avoit abandonné sur cette île depuis quatre ans et quatre mois. A la vue de nos vaisseaux, il avoit allumé les feux qui nous avoient frappés. Deux autres vaisseaux y avoient abordé ; mais c'étoient des Espagnols, qui ne l'eurent pas plutôt aperçu qu'ils tirèrent sur lui, et le poursuivirent dans les bois où il

se cacha, au sommet d'un arbre : de là, il vit ses ennemis roder et tuer des chèvres sous ses yeux. Il étoit né à Largo, dans la province de Fife, avoit été élevé sur la mer dès son enfance, et laissé sur cette île où il avoit voulu être mis à terre, à cause d'un démêlé qu'il avoit eu avec son capitaine; mais sa colère étant calmée, il désira retourner sur le vaisseau, et le capitaine n'y avoit pas voulu consentir. Ce fut un bonheur pour lui, peut-être, puisque ce vaisseau échoua quelque tems après. On lui avoit donné ses habits, son lit, un fusil, de la poudre, des balles, du tabac, une hache, un couteau, un chaudron, une Bible, des livres et des instrumens de marine. D'abord sa solitude lui inspira une sombre mélancolie, puis il s'y habitua : il fit deux cabanes avec du bois de piment, les couvrit de joncs, les doubla de peaux de chèvres. Sa poudre finit; et pour faire du feu, il frottoit avec force deux morceaux de bois de piment : sa cuisine étoit dans la plus petite des cabanes, et dans la grande il dormoit, prioit Dieu, chantoit les Psaumes. Jamais il n'avoit été meilleur chrétien; il ne mangeoit que lorsque la faim le pressoit, ne se couchoit que lorsqu'il ne pouvoit soutenir la veille; le bois de piment l'éclairoit, cuisoit sa viande, et le récréoit par son parfum : il mangeoit peu de poisson, mais beaucoup

d'écrevisses qu'il faisoit bouillir ou rôtir comme la chair de ses chèvres : celle-ci lui donnoit un excellent bouillon : il en avoit tué près de cinq cents, et marqué autant à l'oreille. Depuis qu'il n'avoit plus de poudre, il les prenoit à la course; et l'exercice l'avoit rendu si agile, qu'il couroit à travers les bois, sur les rochers et les collines avec une vîtesse incroyable : nous l'avons vu devançant nos coureurs et un chien à la chasse, saisissant une chèvre, et nous l'apporter sur ses épaules. Un jour il poursuivit une chèvre avec tant d'ardeur, qu'il la prit sur le bord d'un précipice que des buissons lui cachoient, et il culbuta du haut en bas avec elle : étourdi du coup, il en perdit connoissance, et ne revint à lui que le lendemain ; il trouva la chèvre morte sous lui : il eut assez de peine à se traîner jusqu'à sa cabane, d'où il ne sortit qu'au bout de dix jours.

Il avoit de bons navets que le capitaine Dampier y avoit semé, et qui couvrent aujourd'hui quelques arpens de terre; il avoit encore d'excellens choux que lui fournissoient des palmiers; le piment servoit à tous ses repas, et l'odeur en est délicieuse. Ses souliers et ses habits s'étant usés à force de courir au travers des bois et des broussailles, il se fit un juste-au-corps et un bonnet de peau de chèvre, qu'il cousit avec des

lanières de la même étoffe; un clou lui servit d'éguille : il se fit des chemises de quelque toile qu'il cousit avec des fils qu'il tira de ses vieux bas; mais il en étoit à sa dernière, lorsque nous arrivâmes : quand son couteau fut usé, il en fit d'autres avec des cercles de fer qu'il trouva sur le rivage, et les éguisa sur des pierres; ses pieds étoient si bien endurcis, qu'il ne put de long-tems porter des souliers. Dans son oisiveté, il s'occupoit à graver son nom et la date de son exil sur l'écorce des arbres, ou à dresser des chats et des chevreaux à danser avec lui. Les chats, mais surtout les rats, lui firent d'abord une cruelle guerre : les derniers venoient lui ronger les pieds et ses habits lorsqu'il dormoit; mais, ayant apprivoisé des chats, ils venoient en grand nombre coucher autour de sa hutte, et ils le délivrèrent de ses ennemis. Il avoit oublié de parler, et nous eûmes d'abord de la peine à l'entendre; il lui fallut du tems aussi pour se faire à notre manière de vivre.

L'île lui fournissoit encore quelques fruits : telle est une prune noire, excellente pour le goût, mais qui ne croît que sur le sommet des montagnes et des rochers. On y voit des arbres de piment qui ont soixante pieds de haut et six pieds de tour, des cotonniers qui sont plus hauts encore, et dont la tige a vingt pieds de circon-

férence : les plantes y conservent leur verdure toute l'année. Il n'y a que deux mois d'hiver, et même alors on n'y voit qu'une petite gelée et un peu de grêle : la chaleur y est modérée en été, et l'on y éprouve peu de tempêtes. Cette île peut nourrir un grand nombre de personnes, et être fortifiée, ensorte qu'il seroit difficile de la prendre.

Dès que Selkirk eut repris notre manière de vivre, qu'il se nourrit de nos viandes et but de nos liqueurs, il perdit beaucoup de ses forces et de son agilité; il n'avoit alors que trente ans. Il y a d'autres exemples d'hommes abandonnés dans cette île, et qui n'y vécurent pas si commodément, parce qu'ils étoient moins ingénieux. Nous l'appelions *le monarque de l'île ;* et au moins il nous y fut utile, car il nous fournit d'abord deux chèvres, et fit d'excellent bouillon pour nos malades, dès que nous les eûmes portés à terre : il leur fournit régulièrement trois chèvres par jour, et le bouillon, joint aux végétaux et à la bonté de l'air, les guérit en peu de jours. Nous nous promenions avec plaisir entre les piments verts, qui répandoient une odeur très-agréable; nous en avions enfermé quatre dans une tente. Nous radoubâmes nos vaisseaux, nous fîmes du bois, de l'eau, et même de l'huile avec le lard des lions de mer, pour épargner nos

chandelles, et quelquefois pour frire la viande, en place de beurre. Nous allâmes à la chasse des chèvres dans une plaine où l'on en surprit un troupeau de plus de mille peut-être, et nous n'en pûmes attraper que seize, mais elles étoient fort grosses. Nous hâtions nos préparatifs, parce qu'on nous avoit annoncé aux Canaries que cinq gros vaisseaux français étoient partis pour ces parages. Nous nous rembarquâmes donc le 12 février; nous n'avions perdu que trois hommes dans notre traversée. Juan Fernandez, est de figure triangulaire, et peut avoir douze lieues de circuit; sa principale baie est au nord, et on la reconnoît par une haute montagne, dont le sommet est plat; la rade la plus sûre est au côté gauche; le vent de terre y souffle avec violence; le vent de mer y est foible et rare; la nuit y est calme; les vagues y sont rarement enflées. La terre y produit encore du persil, du pourpier et d'autres plantes antiscorbutiques; on y trouve une plante qui ressemble à la matricaire, et dont l'odeur est plus cordiale que celle de la menthe; en en parfumant nos tentes, nous aidâmes à la guérison de nos malades: elle croît le long du rivage. Le rivage y est couvert de chiens et de lions marins; leur poil en est très-beau: celui de nos loutres ne l'égale pas. Le lion marin est très-gros. Selkirk en

avoit vu de vingt pieds de long, et qui ne pouvoient guère peser moins de quatre mille livres; leur forme approche de celle du chien marin (1); mais il a la peau plus épaisse que celle d'un bœuf, le poil court et rude, la tête fort grosse, les yeux d'une grandeur monstrueuse, la gueule très-large, le museau semblable à celui du lion, avec des moustaches terribles, dont le poil peut servir pour faire des cure-dents. Quant aux oiseaux de terre, nous n'y vîmes qu'une espèce de merle qui a le jabot rouge, et l'oiseau mouche ou murmure, qui n'est pas plus gros qu'un hanneton.

Après être convenus d'un rendez-vous en cas de séparation, de la marche que nous devions suivre, des signaux pour annoncer l'ennemi, pour le combattre ou l'éviter, ou l'abandonner, nous partîmes le 14 février par un bon vent du sud-est; nous découvrîmes la terre le 18; elle paroissoit haute et bordée d'îles. Pour faire plus facilement des prises, nous armâmes nos pinasses, montées chacune d'un canon, et pourvue de tout ce qui est nécessaire à de petits aventuriers; elles pouvoient marcher dans le calme, et péné-

(1) On verra que les animaux que Rogers nomme *chiens marins*, sont appelés *veaux marins* par d'autres voyageurs plus modernes.

trer où les vaisseaux ne le pouvoient pas, au moins sans être découverts ; ce que nous avions grand intérêt d'éviter. Déjà nos gens murmuroient de ce qu'ils n'avoient encore point fait de prises.

Les nuits étoient assez froides ; nous n'essuyâmes point de pluies, mais de fortes rosées ; le ciel étoit toujours serein ; cependant un brouillard nous déroboit quelquefois la vue de la terre ; le 15, nous crûmes voir l'île de Lobos, et c'étoit le continent du Pérou. Le lendemain nous vîmes une voile ; c'étoit une barque de Paita, que la Duchesse enleva ; on y trouva une petite somme d'argent destinée à acheter de la farine. Son patron nous apprit qu'il n'y avoit plus de vaisseaux français dans ces mers, et qu'ils s'étoient fait haïr au Pérou ; il nous avertit qu'il y avoit des bas-fonds près de Lobos, avis qui nous fut salutaire. Nous voyions cette île à quatre lieues de nous, et nous y envoyâmes notre pinasse bien armée, pour se saisir des bâtimens qu'on y trouveroit. On n'y trouva personne. Une autre île forme avec elle un canal où le vent de terre souffle toujours ; mais l'entrée en est sûre, et la rade bonne. Nous fîmes de la barque, dont nous venions de nous emparer, un capre ou un petit vaisseau armé en course ; il fut nommé *le Commencement* ; on le monta de

trente-deux hommes ; Cook en devint le capitaine : je le vis sortir du havre ; il étoit bien fait, et alloit bien à la voile. Nous y bâtîmes aussi une chaloupe. La Duchesse sortit, et revint quelques jours après avec une barque de cinquante tonneaux, chargée de bois de charpente, de cacao, de noix de cocos et de tabac ; nous distribuâmes le tout à nos équipages. Nous radoubâmes cette seconde prise, et la nommâmes *l'Accroissement.* Selkirk en devint le chef.

L'île où nous étions se distingue sous le nom de *Lobos de la mer,* pour la distinguer des îles voisines qu'on nomme *Lobos de la terre.* (Voyez la carte de l'Amérique méridionale.) Celles-ci ne sont qu'à deux lieues du Continent. Sur la plus orientale, il y a une colline ronde sous laquelle est une anse unie, profonde et commode pour caréner les vaisseaux. Lobos de la mer a un sol maigre, argilleux et blanc, mêlé de sable et de rochers ; il est peu élevé : il n'y a point d'eau douce, point de verdure, mais un grand nombre de puantes corneilles, qui de loin ressemblent à des coqs d'Inde. On y voit des boubies, des mouettes, des pingoins, des pélicans, et une espèce de sarcelle très-bonne à manger. Nous y trouvâmes des jarres vides, dans lesquelles les Espagnols mettent leur vin, leur huile et toute sorte de liqueurs. Le

vent y apporte de terre une odeur insupportable de chiens marins.

Les avis que nous reçûmes nous firent résoudre à croiser à la hauteur de Paita, d'où alloient sortir bientôt de riches vaisseaux. Après être convenus de la manière dont les divers bâtimens de notre petite flotte devoient agir, nous mîmes à la voile, et peu après nous vîmes la mer rouge comme du sang; des œufs de poisson, flottant sur l'eau, lui donnoient cette apparence. Le 2 avril, nous nous emparâmes du vaisseau l'Ascension, bâti comme un galion avec de hautes galeries; il étoit du port de quatre à cinq cents tonneaux, et portoit à Lima des marchandises fines, du bois de charpente et plus de cinquante nègres; il y avoit de bonnes provisions qui nous firent grand plaisir. Le Commencement prit aussi une barque de trente-cinq tonneaux, chargée de charpente. Nous vînmes croiser près de Paita; le Commencement devoit s'en approcher le plus qu'il seroit possible, sans être découvert, et nous, croiser au sud et au nord de la même place; nous y vîmes une baleine que nous prîmes pour un vaisseau. Le 12, nous résolûmes d'attaquer Guayaquil; et pour éviter des querelles, nous déterminâmes quels objets seroient censés soumis au pillage, et quels autres devoient en être exceptés; ceux-ci étoient la grosse ar-

tillerie, l'argent monnoyé, les pendans d'oreilles et toutes les pierres précieuses. On ordonna que celui qui s'enivreroit seroit châtié et perdroit sa part du pillage. Ceux qui restoient à bord avoient une part égale du butin que les autres feroient. Le 15, nous vîmes un vaisseau bâti à la française, et nos pinasses allèrent l'attaquer. A leur vue, il arbora pavillon espagnol, mit à son grand mât une large bannière, et tira un coup de canon. Une pinasse le prit à la poupe, et l'autre à la proue; le vaisseau fit grand feu, et les força deux fois de reculer; elles revinrent et furent repoussées encore; mon frère y perdit la vie, jeune homme de vingt ans, fort actif et d'une grande espérance; sa mort me coûta des larmes, et je ne trouvai de consolation qu'en remplissant mon devoir avec le même courage. Le vaisseau espagnol se rendit aux nôtres lorsque nous pûmes l'atteindre; il portoit cent cinquante hommes, dont le tiers seulement étoit espagnol. On nous avoit dit qu'il portoit un évêque, mais il l'avoit quitté deux jours auparavant, avec son équipage et sa vaisselle d'argent que nous convoitions. Le lendemain, nous prîmes encore une petite barque chargée de savon, de casse et de cuirs. Nous nous préparâmes à faire notre descente, et en choisîmes les chefs. Le capitaine Dover devoit commander le premier, et je

devois lui succéder, comme le capitaine Courtenai me succédoit. Nous avions trois cents prisonniers; il fallut en mettre aux fers, et laisser cent onze hommes pour les garder. Il nous en restoit deux cent un pour l'expédition. Nous partîmes à minuit : les vaisseaux devoient venir nous attendre vers la pointe Arena; nous étions à neuf lieues de l'île Sainte-Claire, longue d'une petite lieue, et qui ressemble à un cadavre étendu; de là jusqu'à Guayaquil, il y a encore vingt-sept lieues. Nous laissâmes nos barques en arrière, pour être découverts plus tard, et abordâmes avec quarante hommes dans des chaloupes à Puna, île couverte de mangles épais et de marécages où les moucherons fourmillent. Nous nous faisions touer les uns par les autres, pour offrir l'apparence du bois flottant : nous envahîmes le bourg de Puna, composé d'une trentaine d'habitans, et envoyâmes des hommes pour enlever les sentinelles qui étoient posées en avant de Guayaquil. Un écrit qui nous tomba dans les mains, nous apprit qu'on nous attendoit dans ces mers, qu'on étoit sur la défensive, et que des vaisseaux français devoient nous poursuivre, dès qu'on seroit instruit de notre arrivée. Nous n'en poursuivîmes pas moins notre projet; c'étoit même une raison pour nous hâter; nous nous avancâmes dans la rivière de Guayaquil,

les mangles qui la bordent nous servirent d'abri pendant la nuit, mais les moucherons nous tourmentèrent vivement ; nous avançâmes le lendemain, et à minuit nous fûmes à la vue de la ville. Prêts à débarquer, nous aperçûmes une multitude de flambeaux qui descendoient de la colline, et se multiplioient dans la place ; on venoit d'y apprendre que Puna étoit prise, et que l'ennemi s'avançoit. Bientôt nous entendîmes le son des cloches, une décharge de mousqueterie et deux coups de canon. Je voulois attaquer dans le tumulte que l'alarme excitoit ; mes compagnons combattirent cet avis, et nous nous éloignâmes. Nous nous blottîmes dans un lieu où il y avoit de l'eau douce, vis-à-vis d'un bois d'arbres élevés : une embuscade étoit à craindre, et nous prîmes des précautions pour l'éviter. Là, nous mîmes en délibération s'il falloit attaquer la ville ; le capitaine Dover s'y opposoit par des raisons assez fortes ; il vouloit qu'on se bornât à lui envoyer un trompette pour l'inviter à racheter les marchandises et les esclaves que nous avions pris. Je m'y opposai de toutes mes forces, et l'emportai d'abord ; mais comme on vouloit me rendre responsable de tous les événemens, et que la division se mettoit parmi nous, il fallut revenir à cet avis. On envoya deux officiers espagnols parler au corré-

gidor, et nous vînmes nous placer vis-à-vis de la ville; nous enlevâmes en chemin quatre barques. Le corrégidor s'approcha, et nous traitâmes et convînmes avec lui du prix des effets; il nous quitta pour engager les habitans à donner les mains à ce qu'il venoit de conclure; mais comme il ne revint point à l'heure marquée, et que nous soupçonnions de la fourberie, nous nous rapprochâmes de la ville, d'où un gentilhomme vint nous donner les raisons du retard du corrégidor, et nous promettre qu'il viendroit le lendemain matin; il nous fit un présent de rafraîchissemens et de liqueurs. Il vint comme il l'avoit promis, mais sembla chercher à nous amuser encore. Enfin, il convint d'acheter la charge des deux vaisseaux que nous avions pris, et de payer quarante mille pièces de huit pour la rançon de la ville, de deux vaisseaux neufs qui s'y trouvoient et des six barques dont nous nous étions emparés. Il falloit faire signer cet accord. Un canot vint avertir le corrégidor que si nous ne voulions pas finir à l'amiable, tout le monde étoit sous les armes, et qu'on nous attaqueroit. A cette nouvelle, on voulut retenir le corrégidor, puisqu'il nous avoit manqué de parole la nuit précédente; mais je ne le permis pas: il partit, et nous laissa trois ôtages; bientôt après on vint nous dire qu'on ne pouvoit trouver

qu'une partie de la somme promise : impatienté de ces longueurs, nous menaçâmes de prendre les vaisseaux, de les brûler, de descendre et de ne faire quartier à personne. Ces menaces produisirent assez peu d'effet. Alors nous arborâmes le pavillon du combat, débarquâmes du canon avec nos chaloupes et nos pinasses remplies d'hommes armés. Nous nous saisîmes des vaisseaux qu'on avoit abandonnés. L'ennemi posta sa cavalerie au bout de la rue qui étoit vis-à-vis de nous, et son infanterie le long des maisons ; elle etoit nombreuse, et ne nous effraya pas. Nous descendîmes, fîmes feu genou en terre, puis nous rechargions, avancions et faisions feu de nouveau. Notre feu fut si vif, que les ennemis reculèrent jusqu'à leurs canons où la cavalerie se rangea en bataille ; bientôt nous gagnâmes les premières maisons, et enfilâmes une rue terminée par une église, où étoient quatre pièces de canon. Nous forçâmes la cavalerie à se retirer, prîmes les canons, nous nous saisîmes de l'église ; tout nous réussit, mais plus par le courage que par la discipline. L'ennemi s'enfuit, et nous distribuâmes notre monde en divers postes pour la sûreté commune, enfonçâmes les portes des magasins, des caves, des églises, furetâmes par-tout, et ne trouvâmes guères que des provisions qui ne furent pas sans utilité pour nous.

Quelques-uns de nos soldats vouloient fouiller dans les tombeaux, mais ils renfermoient des cadavres morts de la peste, et cette crainte que je leur inspirai suffit pour les retenir. Nous n'eûmes que deux hommes blessés, l'ennemi eut quinze à vingt morts ou blessés. Nous nous occupâmes à transporter dans nos vaisseaux tout ce qui étoit à notre usage, et fîmes faire aux habitans des propositions pour le rachat de la ville, tandis qu'avec une chaloupe nous faisions remonter la rivière à vingt hommes qui firent diverses descentes, trouvèrent des maisons remplies de femmes qui leur donnèrent leurs pendans d'oreilles et leurs colliers, de la vaisselle, et offrirent de leur apprêter à manger. Ils en agirent avec honnêteté avec elles, ce qui n'est pas ordinaire aux gens de mer. Ils rapportèrent pour environ mille livres sterling, et en auroient rapporté plus du double, s'ils avoient eu deux chaloupes. Dans une des églises, nous trouvâmes des armes, de la poudre, des tambours, qu'on ne s'attendoit pas à trouver là.

Cependant les ennemis se renforçoient, on nous avertit qu'ils descendoient la colline pour nous attaquer. J'allai à eux avec quelques postes rassemblés, ils reculèrent, et se placèrent dans la forêt où nous les laissâmes. Ils nous envoyèrent offrir trente mille pièces de huit pour la rançon

de la ville ; mais ils demandoient douze jours de terme, sans doute afin de rassembler des forces qui pussent les dispenser de tenir leur parole. Nous donnâmes six jours, et demandâmes de bons ôtages; sans quoi, nous allions mettre le feu à la ville. Nous embarquions peu de chose pendant ces petits combats; la chaleur étoit excessive, il pleuvoit beaucoup; les rues étoient glissantes, les chemins mauvais, et l'ennemi caché dans le bois ne cessoit de tirer sur nous. Il accepta cependant nos offres, et nous donna des ôtages. L'accord fut signé, nous revînmes dans nos vaisseaux avec notre butin, et les ennemis rentrèrent dans leurs maisons. Nous étions accablés de fatigue et de lassitude, et il nous fallut encore traîner les canons conquis au travers d'un terrain glissant, où nous enfoncions jusqu'à moitié jambe. Notre pillage consistoit en deux cent trente sacs de farine, pois, fèves et riz; en cent soixante-quinze jarres d'huile et autres liqueurs; en un grand nombre d'habits, d'ustensiles et de joyaux qui pouvoient valoir mille deux cents livres sterling; en cent cinquante ballots de marchandises fines, quatre canons, deux cents mousquets, etc. Nous en laissâmes encore beaucoup dans la ville, et ne touchâmes pas à deux vaisseaux neufs encore sur les chantiers, et qui coûtoient plus de quatre-vingt mille écus. On

voit donc que les Espagnols gagnèrent à signer, et nous y gagnâmes aussi. Un de mes gens étoit resté dans la ville, endormi dans l'ivresse; on le réveilla doucement, on lui rendit ses armes, et on le renvoya. Nous nous éloignâmes de la ville au bruit de notre artillerie, de nos tambours et de nos trompettes, emmenant nos ôtages, et laissant deux barques dans la rivière pour recevoir la rançon : nous étions contens de notre sort; mais si nous avions attaqué la ville tout de suite, nous l'eussions été davantage, car on eut le tems d'emporter la plus grande partie de ses richesses.

Cette ville a demi-lieue de long; elle est divisée en nouveau et vieux quartiers, joints ensemble par un long pont de bois; elle renferme quatre ou cinq cents maisons, cinq églises et deux mille habitans; ses maisons sont de briques ou de bois de charpente; les moindres sont bâties en cannes; la rivière la borde, et le sol y est si marécageux, que sans le pont on ne pourroit aller en hiver d'une maison à l'autre. Son corrégidor en est le premier magistrat; c'est un jeune homme de vingt-quatre ans. Elle est bien située pour le commerce et la construction des vaisseaux. La rivière y est large; ses bords sont ornés de villages et de fermes, de mangles et de salsepareille, qui donnent à l'eau une qualité

utile contre le mal vénérien. Les campagnes nourrissent beaucoup de chevaux, de chèvres, de cochons, de volaille, et plusieurs sortes de canards qu'on ne connoît pas en Europe. Ses habitans se plaignoient que le commerce des Français les réduisoit à la mendicité. Nous retrouvâmes nos vaisseaux où nous les attendions; notre longue absence avoit inquiété ceux que nous y avions laissés; ils nous revirent avec joie. Ils avoient été obligés de laisser les prisonniers se promener au grand air le jour, et de les renfermer la nuit, pour qu'ils ne souffrissent qu'autant que le soin de leur sûreté l'exigeoit. Deux des blessés dans le combat où mon frère perdit la vie, moururent aussi; et à ce sujet, nous remarquerons que dans ces climats, les fièvres suivent les blessures bien plus communément qu'en Europe.

Le 30 avril, nous prîmes une barque de trente tonneaux qui entroit dans la rivière de Guayaquil, chargée de deux cents sacs de farine et de légumes, de deux cents pains de sucre, de confitures, de grenades, de pommes et d'oignons; ils nous annoncèrent qu'il y avoit en effet plusieurs Français répandus en divers ports, où le bruit de notre arrivée n'étoit pas encore parvenu. Inquiet sur le silence de Messieurs Dower et Courtenai, je vins à Puna, et les y trouvai; je

sus qu'ils n'avoient point reçu de nouvelles des Espagnols depuis mon départ. Enfin, une de leurs chaloupes vint le dernier jour de notre convention, et nous apporta vingt-deux mille pièces de huit; nous les menaçâmes de garder les ôtages, s'ils n'apportoient le plutôt possible le reste de la rançon; je donnai cependant la liberté à plusieurs prisonniers dont j'avois pris soin, et qui en parurent reconnoissans. Au moment où nous partions, on nous apporta encore trois mille cinq cents pièces de huit. Nous fûmes trop impatiens pour attendre le reste, et l'argent qu'on vouloit échanger contre nos marchandises. Nous levâmes l'ancre le 8 mai, et partîmes. Une partie de nos gens étoient attaqués de fièvres malignes, dont ils avoient pris le germe à Guayaquil. J'en avois soixante dans les lits, et la Duchesse en avoit quatre-vingts. Le 19, nous vîmes une île; j'y envoyai chercher de l'eau, et l'on ne put y en trouver. Cette île est sèche et aride, couverte de cailloux pesans et cariés, semblables à du mâchefer; les pieds s'y enfoncent comme dans la cendre; peut-être y eût-il ici un volcan: on y voit des buissons, de la verdure, et point d'eau: elle est sous le 0 degré 32 minutes de latitude méridionale. C'est une des Gallapagos; de bons poissons et des tortues soulagèrent ici nos malades réduits à la viande salée. Deux de

nos prises s'étoient égarées, il fallut les chercher entre ces îles où souvent il règne des courans violens; nous en retrouvâmes une; mais nous cherchâmes en vain la seconde; nos matelots continuoient à être malades, et il en mouroit tous les jours. Nous savions qu'une de ces îles Gallapagos fournit de la bonne eau, des bois de charpente, des tortues et une rade très-sûre; mais, pressés par la nécessité, nous n'eûmes pas le tems de la chercher, et nous cinglâmes vers le Continent pour y faire de l'eau, dont nous avions un pressant besoin. Le 6 juin, nous vîmes la terre et une voile, nous lui donnâmes la chasse et la prîmes. C'étoit un bâtiment de quatre-vingt-dix tonneaux, sorti de Panama, qui portoit quarante personnes, du fer et de la draperie. Nous vîmes Gallo, petite île près du rivage. Le 7, nous découvrîmes l'île Gorgone, et nous y jetâmes l'ancre le lendemain dans sa partie orientale. De là, nous vîmes une voile; nos deux chaloupes la poursuivirent, la prirent et l'amenèrent : c'étoit une barque de trente-cinq tonneaux, nommée *le Soleil d'or*. Nous y trouvâmes une grosse chaîne d'or, un peu de poudre de ce métal; ceux qui la montoient, ignoroient notre arrivée dans ces mers, parce que les bois et les rivières coupent la communication entre les diverses parties de ce vaste Continent. Le

conseil décida qu'il falloit se rendre dans l'île Malaga, et de là, tâcher de pénétrer dans les mines de Barbacore et de Saint-Jean; mais, sur de nouvelles informations que je fis faire, on résolut de retourner à l'île Gorgone, que nous avions quittée le jour auparavant. Arrivés sur cette île, nous y préparâmes un terrain propre à y élever une tente pour nos malades : nous pêchâmes et carénâmes la Duchesse avec promptitude. Nos malades se trouvèrent mieux lorsqu'ils furent descendus à terre. Nous radoubâmes aussi l'un des vaisseaux que nous avions pris, et nous cherchâmes dans l'île des mâts qui lui fussent propres; le bois y est trop pesant pour cet usage; c'est un cèdre qui a la couleur et le grain du chêne; mais nous fûmes forcés de nous en servir, car les mâts et les vergues de ce vaisseau ne valoient rien. Ses cordages étoient gâtés, ses voiles pourries; les vers en avoient criblé le timon et le taille-mer : cependant, comme il étoit bon d'ailleurs, qu'il étoit bien fait, nous résolûmes de le ragréer à neuf, et de le faire monter par une partie des gens de nos deux vaisseaux. Nous étions tour à tour cordiers, forgerons, tourneurs, voiliers, selon que la nécessité l'exigeoit. Quand il fut armé, ce vaisseau avoit si belle apparence, que nous fûmes charmés de l'avoir pour croiser avec nous. Il fut nommé

le

le Marquis, et on y plaça vingt pièces de canon; son équipage fut de soixante blancs et vingt nègres; Edouard Coke en devint le capitaine. Nous renvoyâmes nos prisonniers dans une barque montée par quarante-cinq hommes, avec ordre de faire sur la côte le plus de butin qu'il leur seroit possible. Nous nous séparâmes bons amis de ces Espagnols, avec lesquels nous en agîmes avec honnêteté, et à qui nous avions laissé pleine liberté de conscience; car un prêtre, dans chaque vaisseau, leur disoit la messe, tandis qu'au dessus de leur tête nous faisions le service de l'église anglicane.

Parmi ces prisonniers étoient les possesseurs des deux vaisseaux que nous avions pris, avec qui nous convînmes d'une somme pour leur rachat, et celui des effets qu'ils contenoient; ils devoient apporter cette somme dans dix jours. On débarqua les prisonniers, et l'on pilla un bourg voisin, d'où l'on rapporta sept petits bœufs gras, une douzaine de cochons, six chèvres, avec des limons et des plantains. Le pays parut misérable, bas, couvert de mangles; on y voit des montagnes plus avant dans les terres. Il y a dans le voisinage de pauvres mines d'or.

Le 16, un nègre affranchi de la Jamaïque nous vint joindre; il avoit été avec une centaine

d'Anglais pour piller les mines de Saint-Jago, à l'extrémité du golfe de Darien ; ils remontoient une rivière étroite, lorsque les Espagnols et les Indiens qui les environnoient et qui les tuoient au travers des arbres sans qu'ils pussent se défendre, les obligèrent de s'arrêter ; environ soixante, en partie blessés, se rendirent prisonniers de guerre : d'abord assez bien traités, on reçut un ordre de les massacrer ; on le fit tandis qu'ils étoient à table. Aucun Anglais n'échappa : quelques nègres avoient été épargnés, et parmi eux étoit celui qui venoit nous joindre. Nous frémîmes d'horreur en écoutant cette action barbare, et nous nous félicitâmes d'en avoir agi avec générosité. Le 23, notre cable rompit, et nous perdîmes l'ancre. Dans les pays chauds, un fond de vase noire pourrit promptement les cables. La partie de la côte où nous étions, est la plus exposée à l'humidité et au mauvais tems.

Parmi notre butin, il y avoit plus de soixante mille livres pesant de médailles de cuivre, de croix, de chapelets, de brimborions de cire, d'images de saints taillées sur le bois ou sur la pierre, etc. ; attirail qui venoit de l'Italie pour les jésuites du Pérou. Nous les abandonnâmes aux habitans, sans exiger rien pour échange ; mais l'une de ces images en bois nous fournit un spectacle singulier. Elle tomba du vaisseau

dans l'eau, et fut poussée par les ondes sur le rivage où nos prisonniers se promenoient. Dès qu'ils la virent, ils firent le signe de la croix, la relevèrent, la portèrent vis-à-vis du vaisseau. C'étoit la Vierge Marie de Lima, qui venoit les secourir, les délivrer; ils l'essuyèrent dévotement avec du coton, assurèrent que, malgré leurs soins, elle suoit toujours, et vénérèrent le coton trempé de cette précieuse sueur. A cette occasion, on nous raconta divers autres miracles; entre autres qu'une de ces images, exposée dans la cathédrale de Lima, ornée de très-grandes richesses, arrêta par le bras le voleur qui la dépouilloit. Ces histoires nourrissent la superstition qui les fit naître.

Une grande affaire, dont nous nous occupâmes, fut l'appréciation et le partage du butin: il fallut y employer la plus grande prudence et le plus grand désintéressement, pour prévenir les mécontentemens. L'estimation fit monter les habits à la valeur de quatre cents livres sterling, les ouvrages d'orfévrerie compris dans le pillage, à sept cent quarante-quatre livres, et il y eut pour trois livres et douze onces d'or en joyaux. Malgré mes soins, il y eut des murmures et une sorte de conjuration causée par ce partage, surtout parce que les simples soldats et les matelots croyoient les officiers trop bien partagés: il

fallut au moins les satisfaire sur ce point, et le capitaine Courtenai et moi, fîmes de plus grands sacrifices. Rien ne s'oppose plus au succès des armateurs, que ces dissentions qui naissent de la distribution du pillage. Nous hâtâmes ces opérations, afin de quitter l'île Gorgone, et les officiers des trois vaisseaux jurèrent encore d'aller ensemble, de se secourir les uns les autres, de n'attaquer l'ennemi que de concert, de se défendre, et de défendre les autres au péril de leur vaisseau; et quand tout fut prêt, nous donnâmes à des commerçans de Guayaquil ou de Panama deux vaisseaux que nous leur avions pris, avec les effets que nous ne pûmes emporter, pour une somme qu'ils nous avoient payée. Enfin le 8 août, nous nous éloignâmes de l'île où nous avions séjourné assez long-tems. Elle est située à six lieues du Continent, elle en a trois de long, mais elle est étroite et remplie de bois et d'arbres de haute futaie, parmi lesquels on remarque le Palma-Maria, dont les Espagnols font des mâts, et dont ils tirent une résine ou baume qu'ils emploient en différentes maladies. De loin, elle offre l'aspect de trois éminences; il y a des bancs près du rivage, surtout vers le sud-ouest où une petite île semble s'y joindre; divers rocs semblent l'environner; il en est un qui donne l'apparence d'une voile; d'autres sont escarpés et servent

d'asile aux oiseaux ; on y éprouve de fréquens orages ; on y trouve des singes, des cochons d'Inde, des lièvres, des lézards, de jolis caméléons, et une prodigieuse quantité de serpens dont la morsure est mortelle, au moins nous en vîmes un exemple. Elle nourrit une grande variété d'arbres et de plantes différentes de celles d'Europe. La mer y est remplie de poissons inconnus ; le corail blanc et les huîtres à perle n'y sont pas rares. Parmi ses animaux, le plus remarquable est le paresseux ; il est de la grosseur d'un singe de moyenne taille ; il a des poils longs et épais, le nez et les yeux petits, un air ridé, difforme, les dents longues et aiguës, les hanches épaisses, le corps gros, la queue courte, et trois doigts à chaque patte. Il monte sur les arbres, mais avec la plus grande lenteur ; il sembloit aller par ressort comme une pendule. On dit qu'il vit des feuilles d'un arbre fort élevé ; qu'il s'y engraisse quand il est monté, mais qu'il n'a que la peau et les os avant qu'il en ait escaladé un autre placé auprès. On n'y voit point d'oiseaux de terre, peut-être parce que les singes les y détruisent.

En partant, nous vîmes que le Marquis alloit mal à la voile ; il fallut y faire encore diverses réparations, et nous en fûmes contens. Pour augmenter nos forces, je rassemblai trente-cinq

nègres qui étoient sur mon bord, et leur promis la liberté, s'ils combattoient avec courage : ils demandèrent à être exercés, à être armés ; j'écrivis leurs noms, je donnai des armes à ceux qui n'en avoient pas, et mis à leur tête le nègre de la Jamaïque, nommé *Kendall* : je les habillai, et leur dis de ne se plus regarder comme esclaves, mais comme Anglais : leur joie fut très-vive, et je ne doutai pas qu'ils ne nous fussent utiles. Le 18, nous prîmes un petit vaisseaux de soixante-dix tonneaux, parti de Panama, et chargé de vingt-quatre nègres mâles ou femelles, dont nous nous défîmes à Tacames. Ils nous apprirent que l'époux de notre reine Anne étoit mort ; nous bûmes cependant le soir à sa santé, dans la pensée qu'elle ne pouvoit lui nuire en quelque lieu qu'il fût. Nous sûmes aussi que Panama, alarmée de notre approche, tenoit ses portes fermées la nuit et le jour ; mais nous n'étions pas assez nombreux pour l'attaquer. Pour exercer nos nègres, nous donnâmes un combat simulé, où chacun s'acquitta de son devoir avec autant d'exactitude que si l'on se fût battu tout de bon.

Nous vîmes la terre, c'étoit une colline blanche au nord de Tacames, et nous résolûmes d'y envoyer chercher des vivres : nous nous en approchâmes : l'eau étoit épaisse et blanchâtre ;

tout à côté on voyoit des bancs de sable. Je les traversai avec inquiétude, et nous jetâmes l'ancre à la vue des maisons. Les Indiens nous reçurent d'abord à coups de fusil, puis ils nous promirent des vivres, pourvu que leur padre ou curé leur en donnât la permission. Nous en avions un sur nos vaisseaux que nous débarquâmes, qui parla pour nous, et vanta si bien les honnêtetés que nous lui faisions, que bientôt le commerce s'établit, et l'Indien quitta sa couleur rouge qui annonce la guerre. L'un d'eux vint sur mon vaisseau, il s'étendit par terre dans la grande chambre, la contempla pendant une heure; puis s'en retourna joyeux du présent de quelques babioles que nous lui avions fait, et d'un verre d'eau de vie qu'il avoit bu. Nous échangeâmes nos marchandises contre des bœufs, des cochons et des plantains; nous les eûmes à bon marché, et rendîmes contens ces bons Indiens, en leur donnant trois images de saints en bois, dont ils décorèrent leur église. Je fis présent à la femme du chef d'un bonnet garni de plumes, et par reconnoissance, elle m'envoya des arcs et des flèches.

La baie de Tacames est formée au nord par une longue pointe : elle est haute, plate au sommet, blanche jusques dans l'eau. La terre au midi montre aussi des collines blanches : entre

ces deux pointes est un espace de trois lieues, il est bas et couvert de bois. Le village est au fond de la baie; il n'a que sept maisons et une église; elles sont basses, posées sur des pieux, bâties de cannes fendues, couvertes de feuilles de palmier : au dessous sont des étables pour les porcs. Les femmes n'y ont pour vêtement qu'une ceinture; les hommes sont adroits à la chasse et à la pêche; ils sont courageux, armés de fusils et de flèches empoisonnées : à quatre lieues de là est un grand bourg, où réside le curé. Trois lieues plus au nord est la rivière des Emeraudes; ses bords sont habités par des indiens, des mulâtres et des sambous. Le pays est couvert de plantains, mais il y a une lisière au bord de la mer qui est stérile. La mer y roule en grosses lames : les brises de mer et de terre y soufflent alternativement; la première règne depuis midi à minuit; la seconde, de minuit à midi. Près de là est le cap Saint-Francisco. Nous nous éloignâmes de ce bord le 1er. septembre, pour retourner aux Gallapagos, que nous découvrîmes le 10. Nous jetâmes l'ancre près du rivage de l'une d'elles, dans une baie sablonneuse : l'île est haute, pleine de rochers, stérile et sans eau; mais nous y trouvâmes d'excellentes tortues de terre et de mer : les premières ne pèsent guères que cent livres, celles de mer en pèsent quatre cents; c'est une

nourriture substantielle. La tortue de terre est un vilain animal; son écaille est d'un beau noir; sa peau extérieure est noire, ridée et rude; elle a le cou long, les jambes assez grosses, les pieds tortus et gros comme le poing, taillés comme ceux de l'éléphant; cinq ongles épais sont à ceux de devant, quatre à ceux de derrière; elle a le museau d'un serpent: dès qu'elle voit quelqu'un, elle retire son cou, sa tête et ses jambes. On dit que de tout l'Océan Pacifique, on n'en trouve que dans ces îles; et quelques-unes sont si fortes et si grosses, que deux hommes sur leur dos ne les arrêtent pas, et qu'elles continuent leur route comme si elles n'eussent rien porté. Nous y trouvâmes aussi un peu de bois, du sel, et nous y pêchâmes des poissons que nous partageâmes, pour les conserver dans le sel.

Nous partîmes de là le 14 septembre; et portant au levant, nous nous trouvâmes bientôt environnés de rochers à fleur d'eau, qui ne laissoient entre eux d'autre passage que celui par lequel nous étions entrés; de sorte que nous fûmes obligés de rebrousser. Nous avions assez de tortues pour en vivre jusqu'aux Trois-Maries, îles vers lesquelles nous tendions. Nous vîmes beaucoup d'autres îles, et les Gallapagos nous parurent former un archipel fort nombreux; mais il n'y en a point qui aient de l'eau douce,

à en juger par celles que nous visitâmes et leur extérieur ; cependant le capitaine Davis et les Espagnols s'accordent à dire qu'il en est une qu'ils nomment Santa-Maria de l'Aquada, où l'on trouve des tortues, de l'eau douce, du bois, du poisson, une bonne rade, etc. Divers oiseaux de mer volent entre ces îles ; on y voit des faucons et des tourterelles fort peu sauvages. Il y a aussi des guanos et des chiens marins redoutables.

Nous vîmes le continent du Mexique le 1er. octobre : nous en étions à dix lieues, et nous nous en éloignâmes pour ne pas y jeter l'alarme : le cap Corrientes nous annonça que les Trois-Maries n'étoient pas éloignées, et en effet, nous les découvrîmes peu après. La première que nous visitâmes, n'a point d'ancrage sûr, ni d'eau douce ; mais elle est couverte de bois. Nous cinglâmes vers l'île du milieu, et d'abord nous n'en fûmes pas plus contens. Le Marquis nous avoit abandonné, et ne le voyant point venir, la Duchesse alla le chercher et le trouva ; un brouillard nous en avoit dérobé la vue. Nous visitâmes l'autre côté de l'île, et il nous donna de plus douces espérances : ses baies sablonneuses nous promettoient des tortues, et on y trouva de l'eau douce : nous en remplîmes nos bariques, et nous fîmes une abondante provision de tortues. On y tua un serpent de terre d'un coup de fusil ;

il avoit quinze pouces de circonférence et dix pieds de long : j'en ai vu de beaucoup plus gros. Sa peau est couleur noisette et tachetée ; les Espagnols les nomment *léopards*. Nous avions vu ailleurs des serpens d'eau, que nous avions assez de peine à éloigner du vaisseau.

Nous pensâmes à fixer une croisière pour découvrir et attaquer le vaisseau de Manille : je voulois qu'on se séparât, pour mieux le découvrir et se fournir de vivres avec plus de facilité ; mais on décida qu'on ne se sépareroit point, et que nous irions tous ensemble croiser à la hauteur du cap Saint-Lucas. Après nous être pourvus de bois, d'eau et de tortues, nous partîmes pour nous y rendre.

Les îles Maries sont rangées à quatre lieues de distance l'une de l'autre : la plus grande est au couchant ; elle est haute, et peut avoir cinq lieues de long : celle du milieu n'en a que trois, la plus orientale n'en a pas deux : ces deux dernières sont d'une hauteur médiocre, et couvertes de bois. On y trouve des perroquets, des tourterelles, des pigeons et d'autres oiseaux ; beaucoup de lièvres, mais plus petits que ceux d'Europe ; beaucoup de guanos et de racoans : ces derniers aboient et grondent comme des chiens. Nous n'y avons trouvé que deux sources de bonne eau : elle formoient de gros courans,

où l'eau devenoit amère et désagréable. Les tortues y sont très-bonnes, mais d'une figure différente de celles qu'on voit ailleurs. Nous n'en prîmes que des femelles qui venoient pondre, et couvrir leurs œufs de sable. Telle femelle a eu jusqu'à huit cents œufs, dont cent cinquante étoient déjà couverts de leur peau et prêts à être pondus. Nous avons cru voir que dans vingt-quatre heures les œufs se changent en petits vivans. Si nous eussions demeuré plus long-tems sur ces îles, j'aurois pu m'assurer du fait d'une manière plus décisive. Lorsque nous y étions à l'ancre, nous avions la terre à l'orient d'été à douze lieues de distance, et à l'orient d'hiver à dix-sept lieues. Il n'y a point de danger autour de ces îles. La chaleur y est très-forte.

Nous eûmes de petits vents, des calmes fréquens; enfin, le 1er. novembre, nous vîmes la pointe de la Californie; et nous convînmes des signaux de notre croisière; elle fut telle, que nous pouvions découvrir tout ce qui pouvoit se passer à quatre lieues de la côte. Nous signâmes un accord, pour prévenir les fraudes dans la distribution du butin, et nous nous préparâmes au combat. C'étoit dans ce même lieu, que le chevalier Thomas Cavendish prit un vaisseau de Manille, sous le règne d'Elisabeth. (1). Le

(1) Voyez tome II, page 210.

17, nous envoyâmes la barque chercher de l'eau sur le Continent; elle revint, et nous dit qu'on avoit vu des sauvages indiens sur des radeaux, qui, alléchés par le don de deux ou trois couteaux et quelques haillons, leur donnèrent à leur tour deux vessies pleines d'eau, une couple de renards en vie, et la peau d'un cerf. Ces hommes sont absolument nus, et n'entendent pas un mot d'espagnol. Je renvoyai vers eux avec la chaloupe, pour voir si l'on ne pourroit point en obtenir quelques rafraîchissemens; mais ces pauvres Indiens n'ont point de provisions; ils nous visitèrent, et nous invitèrent à les visiter. La chaloupe y retourna, et ne put aborder à cause des houles qu'il faisoit; nos gens n'y parvinrent qu'en se mettant sur les radeaux des Indiens, qui les tiroient à la corde et à la nage. Ils arrivèrent : chacun d'eux ayant un Indien de chaque côté, fut conduit à quelque distance du rivage, où ils trouvèrent un vieillard assis sur une peau de cerf, devant lequel ils se mirent à genoux, ainsi que leurs guides; ils marchèrent ensuite un quart de mille d'un pas grave et lent, à travers un petit sentier qui aboutissoit à leurs huttes; là, ils trouvèrent un Indien qui frottoit l'un sur l'autre deux bâtons dentelés en forme de scie, et bourdonnoit en même tems un air lugubre pour les divertir. Après les cérémonies,

on s'assit à terre, on mangea du poisson grillé; ensuite on ramena les nouveaux hôtes au son sourd de l'instrument que nous avons décrit. Quelques-uns de leurs instrumens, tels qu'un couteau fait d'une dent de goulu de mer, prouvent qu'en tout pays la nécessité est mère de l'industrie. (Voyez page 120 de ce volume).

Le 21, ces bons Indiens allumèrent un feu sur le rivage : nous crûmes qu'ils avoient quelque chose d'intéressant à nous apprendre, et j'y envoyai la barque et la chaloupe, pour les engager à nous fournir des vivres : elles trouvèrent une bonne baie, avec une rivière d'eau douce, au bord de laquelle cinq cents Indiens rassemblés dans de petites cabanes, vivoient de quelques poissons. Ils vinrent pour servir de pilotes, et conduire les deux bateaux en sûreté. L'eau fut tout le secours qu'on en put tirer. Deux jours après, nous nous aperçûmes que les Indiens ne nous recevoient plus aussi bien; ils ne permirent pas que nous y allassions de nuit, peut-être à cause de leurs femmes qu'ils nous cachoient avec soin. Un coup de canon tiré par le Marquis, nous fit quitter le rivage; j'y allai à toutes voiles, les deux autres vaisseaux y accoururent aussi, et bientôt nous nous réunîmes : une erreur avoit causé cette alarme; on avoit pris mon vaisseau pour celui de Manille : il nous

fallut retourner à notre poste, en plaisantant sur notre activité inquiète. Nous commencions à douter que nous pussions rencontrer le vaisseau que nous cherchions. Nous résolûmes, le 14 décembre, de ne croiser plus que huit jours. Comme nous manquions de pain, il fut proposé d'attaquer une ville pour nous avitailler, ou de passer promptement à Guam, l'une des îles Larrons. J'insistai pour ce dernier avis, et il fut adopté. Il falloit trouver promptement un port pour nous radouber. C'étoit avec peine que nous avions pris cette résolution : si nous avions eu assez de vivres, nous aurions préféré doubler encore le cap Horn, et venir au Brésil vendre nos marchandises, où elles pouvoient l'être avec avantage. Le 21 décembre, nous fîmes donc route vers le port, que je crois être celui que Cavendish nomme *Seguro ;* mais tantôt le calme, tantôt les courans, nous empêchèrent d'avancer ; et le lendemain, quoique nous eussions donné toutes nos voiles à une brise légère qui s'étoit élevée, nous ne pûmes entrer dans le port. Tandis que nous faisions de vains efforts, l'homme qui étoit sur la hune vit une voile à sept lieues de nous. Je courus sur elle en arborant mon pavillon : quelques-uns de nos gens crurent que c'étoit le Marquis, qui étoit sorti du port où il se radouboit. Il faisoit peu de vent ;

j'approchai lentement du vaisseau inconnu. Bientôt nous fûmes certains que ce navire étoit celui que nous attendions avec impatience : nous convînmes de la manière de l'attaquer ; nous nous préparâmes au combat, et je régalai mon équipage d'un grand chaudron de chocolat : puis nous fîmes la prière, qui fut interrompue par le canon de l'ennemi. Arrivé près de lui, je lui lâchai plusieurs bordées soutenues de ma mousqueterie, et il nous les rendit assez vertement. Nous l'attaquâmes ensuite de proue, et si vivement, qu'il commença à baisser son pavillon ; et la Duchesse vint lui tirer cinq ou six volées de coups de canon, auxquelles il ne répondit pas, parce qu'il s'étoit déjà rendu. Je me fis amener les prisonniers, et j'appris d'eux qu'un plus gros vaisseau, monté de quarante pièces de canon et d'autant de pierriers, étoit parti de Manille avec eux ; mais qu'ils en étoient séparés depuis trois mois, et qu'ils le croyoient arrivé dans Acapulco, parce qu'il alloit mieux à la voile qu'eux. Notre prise se nommoit *Nuestra Sennora de la Incarnation del Desenganno* ; elle portoit vingt pièces de canon, vingt pierriers et cent quatre-vingt-treize hommes, dont neuf avoient été tués et dix blessés. Un soldat et moi, furent les seuls blessés sur mon bord : un coup de mousquet me fit sauter une partie de la

mâchoire

mâchoire supérieure, et une partie de mes dents qui tombèrent autour de moi. Nous vînmes avec notre prise mouiller dans le port Seguro, d'où le Marquis étoit prêt à sortir. J'avois la gorge et la tête si enflées, que je ne pouvois à peine avaler du liquide, et la nuit quelque chose m'embarrassant la gorge, je l'avalai, soit que ce fût une balle, ou une partie de ma mâchoire.

Tandis qu'on me pansoit, et que mon vaisseau et ma prise se radouboient, la Duchesse et le Marquis allèrent croiser pendant huit jours, pour tâcher de rencontrer l'autre vaisseau de Manille.

Je voulois qu'on y envoyât le Duc et la Duchesse renforcés par une partie de l'équipage du Marquis; mais on ne m'écouta pas, parce que le capitaine de la Duchesse, piqué de quelques railleries de mes gens sur ce qu'il n'étoit venu que sur la fin du combat, ne voulut pas croiser avec nous. Ils partirent donc le 25, après avoir renforcé la Duchesse de dix de mes meilleurs hommes, et je plaçai un factionnaire sur une montagne voisine, avec ordre d'avertir s'il voyoit trois voiles au large. Dès le lendemain il nous fit le signe convenu; et après avoir mis mes prisonniers en sûreté, je levai l'ancre pour aller joindre la Duchesse, et lui aider à combattre le gros vaisseau qui commençoit à paroître. J'étois si foible, que je ne parlois qu'avec peine, et les

chirurgiens me conseilloient de rester dans le havre. Le lendemain, les voiles étoient si loin de nous, qu'à peine pus-je les distinguer à neuf heures. La Duchesse étoit fort près de l'ennemi, et le Marquis couroit sur lui à toutes voiles : je forçai de voiles aussi; mais il faisoit peu de vent, et j'avançois peu. Dans l'après-midi, le Marquis attaqua vigoureusement l'ennemi, puis tomba sous le vent, où il resta quelque tems hors de la portée du canon. Craignant qu'il n'eût été désemparé, je lui envoyai ma pinasse lorsque nous le vîmes attaquer encore l'ennemi avec vigueur. La Duchesse courut un peu au large au dessus du vent de l'ennemi, pour boucher ses voies d'eau, et rétablir ses agrès : puis elle lâcha deux bordées, après quoi la nuit les sépara. La pinasse revint, et m'apprit que la Duchesse avoit souffert, avoit un homme tué, plusieurs blessés, la soute aux poudres percée, ainsi que divers endroits de ses œuvres mortes; le Marquis n'avoit plus de poudre ni de boulets, et je lui en envoyai; le lendemain nous continuâmes le combat; mon mât reçut deux boulets qui faillirent l'abattre; mes cordages étoient délabrés, ceux de la Duchesse ne l'étoient pas moins; le Marquis tiroit en vain, parce que ses canons étoient fort petits; nos boulets avoient fait peu de mal à l'ennemi, et notre mousqueterie étoit

inutile, car l'ennemi avoit eu le tems de se bien préparer. Nous résolûmes donc d'abandonner ce vaisseau, que peut-être nous aurions enlevé, si les deux vaisseaux qui alloient le mieux à la voile l'avoient attaqué promptement et l'eussent abordé, quoiqu'il eût trois fois plus de monde que nous. Nous suivîmes donc ce vaisseau jusqu'à la nuit, puis nous revînmes en diligence au port nous assurer de notre prise. Il y eut onze hommes de blessés sur mon bord, et je le fus au pied gauche par un éclat de bois qui m'enleva une partie de l'os du talon, et me fit souffrir de grandes douleurs. La Duchesse eut une vingtaine d'hommes tués ou blessés. Le Marquis eut deux hommes grillés par le feu de la poudre.

Le vaisseau ennemi se nommoit *Bigonia* : il étoit du port de neuf cents tonneaux, et percé pour soixante canons ; il n'y en avoit que quarante de montés, mais il avoit autant de mortiers, tous de bronze. Son équipage, sans les passagers, montoit à quatre cent cinquante hommes, et parmi eux étoient des Européens enrichis par la piraterie, et résolus de défendre leurs richesses jusqu'à la mort. Son canonnier étoit un homme expérimenté, et il avoit si bien muni son vaisseau, il avoit formé une si bonne enceinte de ballots entre les canons, qu'il nous fit du mal sans que nous pussions lui en faire beaucoup.

Cependant nous endommageâmes leurs voiles et leurs cordages, abattîmes leur vergue de misaine, et leur tuâmes deux hommes. Nous tirâmes plus de cinq cents boulets de six livres dans le corps du vaisseau ; mais il étoit bâti d'un excellent bois, très-fort et qui ne s'éclate point. On nous dit qu'avant de partir de Manille, il avoit su qu'on équipoit deux frégates à Bristol pour les envoyer dans la mer du Sud, et que cette nouvelle avoit obligé les Espagnols à se bien munir. Lorsque nous nous étions proposés de l'attaquer, nous ne connoissions pas sa force, et n'avions pas lieu de la présumer telle. J'ai su depuis que ce vaisseau étoit rentré fort désemparé au port d'Acapulco, et que le canonnier, pour les engager à se défendre avec courage, avoit fait serment sur l'hostie de faire sauter le vaisseau avant de se rendre, et se tenoit à l'entrée de la soute aux poudres pour remplir son serment.

Le 28 décembre, l'ennemi se mit à la cape, dans l'idée que nous allions revenir à la charge ; mais, dès qu'il nous vit mettre à la voile vers le sud, il déploya les siennes et continua sa route ; une brise fraîche le fit bientôt disparoître, et nous nous rapprochâmes de notre port. Nous y arrivâmes le 1er. janvier 1710, et là, nous congédiâmes nos prisonniers, et les ôtages de Guaya-

quil, sur une barque que nous pourvûmes de l'eau et des vivres nécessaires pour se rendre dans Acapulco. Ils nous donnèrent des billets pour sûreté de ce qu'on nous devoit encore.

Pendant les sept jours que nous employâmes à nous radouber, à faire de l'eau et du bois, il s'éleva parmi nous une division qui heureusement n'eut pas de suite. Je voulois qu'on donnât le commandement de notre dernière prise, que nous appelâmes *le Bachelier*, au capitaine Frye, comme le plus capable; les officiers de la Duchesse et du Marquis voulurent le donner au capitaine Dover, comme le plus intéressé à sa conservation. Ce poste ne me paroissoit pas devoir le flatter, ni son refus l'humilier. Je convenois qu'ayant le plus grand intérêt dans notre armement, il devoit être sur le Bachelier, pour veiller sur la conservation des effets qu'il portoit; mais je voulois qu'on mît à la tête de l'équipage un chef plus capable de le conduire avec intelligence. Le tout aboutit à lui laisser le nom de chef, sans lui en laisser ni l'autorité, ni les soins. Nous fîmes à ce vaisseau un équipage de cent dix hommes, et nous bûmes ensemble à notre bonne arrivée dans notre patrie.

Disons en peu de mots ce que nous avons vu de la Californie. L'endroit où nous étions est montueux, stérile, couvert de sable, du milieu

duquel s'élèvent çà et là quelques arbrisseaux et buissons qui portent différentes baies ou fruits. Nous l'avons visité jusqu'à dix-huit lieues au nord, où l'on voit beaucoup d'arbres de haute futaie : dans cet espace il n'y a pas de ports; des colonnes de fumée nous prouvoient que le pays étoit peuplé. Durant notre séjour, le ciel y fut serein et agréable; pendant les nuits il y tomboit d'abondantes rosées, et elles étoient très-fraîches. Les habitans sont d'une taille avantageuse, plus noirs que les autres Indiens : ils ont les cheveux longs, noirs et applatis; ils leur pendent jusqu'aux cuisses, et formoient leur seul vêtement : les femmes y couvrent leur nudité avec des feuilles ou des morceaux d'étoffe d'herbe de soie, ou des peaux de bêtes et d'oiseaux. Celles que nous vîmes étoient vieilles et ridées ; ils nous cachoient celles qui étoient jeunes encore; leur langue est rude et gutturale ; quelques-uns portoient des colliers et des bracelets composés de brins de bois et de coquilles, de petites baies rouges et de perles qu'ils entaillent et attachent ensuite avec un fil de l'herbe à soie; nos chapelets de verre coloré et nos autres babioles leur paroissoient moins beaux que cet ornement; ils n'envioient de tout ce que nous possédions que les instrumens tranchans ; cependant ils ne les prenoient point, lorsque nos tonneliers et

nos charpentiers en laissoient la nuit sur le rivage. Leurs huttes sont basses, construites de branches d'arbres et de cannes, et si mal couvertes, que la pluie y pénétroit de toutes parts; on ne voyoit autour d'elles aucune trace de jardins ni de champs; ils ne vécurent en partie que de poisson pendant notre séjour; leurs cabanes qui ne semblent dressées que pour un tems, nous firent conjecturer qu'ils n'y demeuroient pas toujours, et ne s'y rendoient que pour la pêche. Ils n'ont ni filets ni hameçons, mais ils dardent le poisson avec un instrument de bois qu'ils lancent avec adresse : ils plongent admirablement bien. J'en ai vu qui attrapoient de vieux couteaux que je leur jetois, avant qu'ils eussent atteint le fond. Une petite semence noire qu'ils broient entre des pierres et mangent à poignées, leur tient lieu de pain; quelques-uns de nos gens qui en mettoient dans leur bouillon, lui trouvoient le goût du café : ils avoient des racines qui avoient le goût de l'igname ou de l'yams, légume qui croît dans une cosse et a la saveur du pois vert; ils avoient encore des baies qui ressemblent à celles du lierre pour l'extérieur, et aux pois secs par leur goût; d'autres qui ressemblent à la groseille rouge, mais dont la pulpe aigrelette et blanche enferme un noyau ou un pepin. On y trouve des poiriers épineux,

dont le fruit a le goût de la groseille blanche ; et d'autres plantes qui nous sont inconnues.

Par les peaux de bêtes que nous vîmes, il semble qu'il y ait une saison pour la chasse.

L'un des habitans avoit un bonnet garni de plumes, et on le respectoit, quoique d'ailleurs ils paroissent jouir de tout en commun. Leur vice dominant est la paresse, et ils ne vivent, comme on dit, que du jour à la journée. Ils regardoient avec attention nos gens occupés à faire du bois et de l'eau ; mais ils évitoient de partager avec eux tout travail qui fatigue. Leurs armes sont l'arc et la flèche ; ils s'en servent pour tuer les oiseaux au vol. Leurs arcs faits d'un bois souple, garnis d'une corde d'herbe à soie, ont environ sept pieds de long ; leurs flèches, faites de petites cannes armées d'un os de poisson bien affilé, en ont quatre et demi ; leurs instrumens tranchans sont faits avec des dents de goulus de mer. Quelques-uns ont de grosses perles, et l'on dit qu'on en pêche beaucoup à l'extrémité du golfe ; que vers le continent du Mexique, le pays est agréable et fertile, qu'il abonde en vivres et en bétail. Nous y avons vu des pierres pesantes, brillantes, qui semblent contenir quelque minéral. Ils admiroient la structure de notre vaisseau ; mais eux-mêmes n'ont que des radeaux qu'ils font mouvoir avec des pagayes à

chaque extrémité. Nous donnâmes une chemise à l'un d'eux, qui la mit en lambeaux et les distribua à ses voisins, pour y mettre les graines qui leur servent de pain. Ils apprêtent leur poisson en le mettant sous un tas de sable qu'ils recouvrent de feu ; ils l'allument au milieu de leurs cabanes en frottant deux morceaux de bois sec, l'un contre l'autre. Leur eau est fort bonne ; on y trouve beaucoup de fenouil marin ; nous n'y vîmes point d'oiseaux extraordinaires.

Le port où nous étions, est remarquable par quatre rochers, dont les deux qui sont au couchant, sont coniques. Le plus avancé vers la terre a une arcade comme celle d'un pont, sous laquelle l'eau passe ; la baie est saine par-tout, et elle n'est ouverte qu'aux vents du couchant et du sud. (Voy. pag. 120 et 124 de ce volume).

Nous partîmes de ce lieu le 11 janvier : pour faciliter notre route, je fis mettre dix de nos canons à fond de cale ; et comme nous avions peu de provisions, nous fûmes obligés de vivre avec économie. A chaque repas on donnoit une livre et demie de farine, avec un morceau de viande pour cinq hommes. Je n'avois que cent livres de pain ; mais le Bachelier m'en fournit en échange de deux barils de farine, d'un bœuf salé et d'un cochon. Sur les avis de notre pilote espagnol, qui nous dit qu'il étoit dangereux de

suivre le 14° de latitude, et qu'un vaisseau espagnol s'y étoit perdu, nous suivîmes le 13° jusqu'à Guam. D'abord nous eûmes quelques calmes, auxquels succéda un vent frais qui nous faisoit beaucoup avancer. C'est ce qui me détermina à proposer d'augmenter la ration de nos équipages; mais on résolut de suspendre encore quelques jours, parce que nous pouvions manquer l'île de Guam : nous le fîmes enfin huit jours après, parce que le beau tems continua. Malgré la disette où nous étions réduits, et la crainte de la voir devenir plus sévère encore, nous ne négligions pas les occasions de nous amuser. Le 14 février, jour où chaque jeune homme se choisit ce qu'on appelle une *Valentine* (1), nous suivîmes cet usage : chacun tira le nom d'une jeune demoiselle de Bristol qu'on avoit rassemblé dans une boîte, et nous bûmes ensuite du punch à la santé de nos Valentines, qui ne savoient pas le plaisir qu'elles nous procuroient à plus de quatre mille lieues d'elles.

Le 17, nous nous aperçûmes que notre vaisseau faisoit eau plus qu'à l'ordinaire; nous essayâmes en vain de l'en empêcher : il fallut recourir à la pompe, et la tenir sans cesse en mouvement. Ce travail pénible, joint à celui de

---

(1) Voyez page 307 de ce volume.

la manœuvre et au défaut de nourriture suffisante, épuisa mon équipage déjà affoibli, et que les maladies commençoient à attaquer.

Le 10 mars, nous vîmes l'île Serpana. Il y en avoit une autre plus au midi, que nous crûmes être l'île de Guam; nous nous en approchâmes et en vîmes sortir plusieurs pirogues qui naviguoient rapidement autour de nous, sans vouloir s'arrêter. L'île nous parut agréable et verdoyante; nous passâmes un banc qui s'étend au sud, et cinglâmes vers un havre qui est à moitié chemin de la partie septentrionale au banc. De pesantes bouffées de vent nous en approchoient, nous en éloignoient tour à tour; et enfin nous jetâmes l'ancre à demi-mille du rivage où étoit un petit village. Au nord et au sud on voyoit une petite île. Nous n'avions plus de vivres que pour quinze jours, en ne mangeant que pour ne point cesser de vivre; il falloit donc s'arrêter ici pour en acheter s'il étoit possible. Nous tâchâmes d'avoir quelque Espagnol qui pût servir d'ôtage et de caution pour celui d'entre nous qui se rendroit auprès du gouverneur, pour lui faire des propositions, et nous y réussîmes. Deux Espagnols vinrent nous demander si nous avions une lettre pour leur chef. J'en avois une prête, que je donnai à un messager qu'on m'envoya peu de tems après, et qui partit avec mes deux inter-

prètes, de la sûreté desquels répondoit un Espagnol qui restoit avec nous. Je lui disois ce que nous étions, quels étoient nos besoins; que s'il vouloit nous fournir des vivres en payant, nous en agirions avec lui comme ami; mais, que s'il n'acquiesçoit pas à ma demande, nous serions forcés d'employer les armes pour nous en procurer; ce que nous ne désirions point. Les habitans paroissoient bien disposés, ils n'attendoient que le consentement du gouverneur pour faire avec nous des échanges; ce consentement ne tarda pas à arriver, et l'abondance vint tarir la source des dissentions que la disette avoit fait élever parmi nous; car chacun s'imaginoit que son voisin étoit mieux pourvu que lui. Nous invitâmes des Espagnols à dîner sur nos vaisseaux, le gouverneur nous invita à son tour : à la descente, nos officiers trouvèrent près de deux cents hommes sous les armes et rangés en haie, avec les officiers et les ecclésiastiques de l'île, pour les conduire à la maison du chef, où on leur servit dans soixante plats différens tout ce qu'il y avoit de meilleur dans l'île. Ils lui firent présent de deux nègres en habits de livrée, de vingt verges de drap écarlate et cinq pièces de Cambrai. Ce présent lui fit grand plaisir, et le disposa toujours plus à nous obliger. Nous reçûmes diverses provisions, des bœufs, des cochons, des

volailles, du maïs, du riz, des ignames, des noix de coco : nous eûmes lieu d'être contens des Espagnols, et ils le furent de nous : notre séparation fut celle de bons amis.

L'île de Guam peut avoir quarante lieues de tour. Au couchant est une grande anse où les galions viennent se rafraîchir. On compte trois cents Espagnols dans son enceinte ou dans celles du voisinage : ils y ont huit curés, dont six tiennent école pour instruire les Indiens ; il y a sous eux d'autres maîtres d'école mulâtres ou indiens, qui ont répandu la langue espagnole dans tout le pays. Guam est montueuse, arrosée par d'excellentes eaux ; on y recueille des oranges, des limons, des citrons, des melons d'eau et musqués ; on y nourrit des bœufs ; mais ils sont maigres, petits et blancs ; des cochons, dont la chair est le meilleur porc frais qu'on puisse manger au monde, parce qu'ils se nourrissent de noix de cacao, et d'un fruit qui sert de pain aux habitans. L'indigo y croît en grande abondance, et il y est presque inutile ; l'argent y est très-rare, et le commerce peu de chose. Environ deux cents soldats y reçoivent annuellement leur paye de Manille, par la voie d'un petit vaisseau qui leur apporte des habits, du sucre, du riz et du vin, et en remporte ainsi une somme égale à celle qu'il y apporte. Aujourd'hui ils sèment du riz

dans les vallées, ils cultivent la terre, et leur sort s'améliore. Le fruit qui leur sert de pain ressemble à de très-grosses oranges : l'arbre qui les porte est gros, ses feuilles ressemblent un peu à celles du figuier, mais d'un vert plus brun. On donne aussi de ce fruit aux cochons pour les engraisser; il n'a point de noyau.

Le gouverneur demeure au nord de l'île, dans un village où il y a un couvent. Les Espagnols s'y marient avec les Indiennes. Les habitans naturels sont d'une taille avantageuse, d'un teint brun olivâtre; ils sont vigoureux; leur seul habit est une espèce de torchon qui leur pend au derrière : les femmes ont des petits jupons : ils sont si adroits à tirer de la fronde, que rarement ils manquent leur but, et jettent une pierre d'argile pétrie et séchée avec tant de roideur, qu'ils peuvent tuer un homme à une assez grande distance : ils se servent aussi d'une lance faite d'un bois très-pesant. Leurs pirogues font, disent les Espagnols, vingt lieues par heure; je crois qu'elles en peuvent faire six ou sept; elles semblent aller comme un trait; elles ont trente pieds de long, deux de large et trois de creux, et n'ont qu'une voile de nattes : elles ne la porteroient pas, s'il n'y avoit, au côté opposé au vent, des solives attachées à un gros bloc contigu, de la forme de la pirogue, et qui a la moitié de sa longueur. Ces

solives sont couvertes de planches, et c'est là que l'on met les marchandises ou les passagers : la difficulté est d'aller vent arrière avec cette pirogue sans renverser, ce qui arrive quelquefois.

Nous partîmes de Guam le 20 mars par un bon vent ; dans ce climat, nous avions beau tems tout le jour, la nuit il faisoit des bourrasques de pluie avec une chaleur étouffante ; nous cinglâmes vers Ternate. Le 11 avril, nous vîmes une île basse, plate, couverte d'arbres et de verdure : elle est vers le 2e degré 54 minutes de latitude septentrionale, et n'est point marquée dans nos cartes : le 14, nous découvrîmes une terre fort haute ; nous la laissâmes à douze lieues de nous, et le lendemain nous en vîmes une autre que nous crûmes faire partie de Celebes. Le 23, le tems fut orageux, ce qui ajouta aux travaux de mon équipage ; à peine quatre hommes, avec la pompe, pouvoient balancer l'effet de la voie d'eau. Nous vîmes ensuite différentes îles, et le 12 mai, nous nous assurâmes quelles étoient celles qui forment le détroit de la Nouvelle-Guinée, et nous envoyâmes une chaloupe vers l'une d'elles : elle nous rapporta qu'elle y avoit vu des traces d'hommes et de tortues, avec des restes de feux. Là, nous pensions être absolument sans ressources pour vivre, mais on trouva dans

le Bachelier beaucoup plus de riz qu'on ne croyoit : après sa distribution, il se trouva que nous avions des vivres pour subsister sur mer pendant trois semaines. Nous avancions toujours à la vue des hautes terres de la Nouvelle-Guinée; durant la nuit, la Duchesse alloit devant nous avec sa pinasse à la tête, car ce parage nous étoit inconnu, et les courans y sont très-variables. Nous aperçûmes une autre île longue, élevée, que nous crûmes être l'île de Ceram; mais, incertains de ce qu'elle étoit et de ce qu'on y trouve, nous résolûmes de ne pas perdre de tems, et de tendre directement vers le détroit de Bouton, où peut-être nous trouverions assez de vivres pour nous rendre à Batavia. Nous entrâmes, sans le chercher, dans une grande baie fermée par des îles; mais nous n'y trouvâmes point d'ancrage, quoique nos vergues pussent toucher la terre; quelques-uns des habitans s'approchèrent dans un canot, et nous firent entendre qu'ils avoient des vivres en abondance. J'y envoyai ma pinasse et ma gabarre pour voir ce qu'on y trouveroit; elles furent bientôt environnées de canots remplis de cocos, de citrouilles, de maïs, de volailles et autres provisions. On présenta mes officiers au roi et à ses nobles qui, tous simplement vêtus d'un morceau d'étoffe autour des reins, furent empressés à nous obliger.

obliger. Nous ne pûmes en profiter beaucoup ; ne pouvant y mouiller, ni nous y soutenir contre le courant : nous résolûmes de nous approcher de la terre que nous voyions à l'ouest, à neuf lieues de distance. Les habitans nommoient *Vanseal* la plus orientale de ces îles ; *Capota*, celle qui est entre elle, et celle de *Cambaver*, qui est au levant. Leur latitude y est de 5 degrés 13 minutes, leur longitude de 220 degrés 31 minutes. La terre où nous tendîmes, se trouva être l'île de Bouton, et nous en avions passé le détroit : il fut résolu de rebrousser ; une brise de l'est nous favorisa ; nous approchâmes de la terre ; elle nous parut bien habitée, garnie de forêts, pourvue de toute sorte de vivres ; mais je n'y trouvai point d'ancrage : le lendemain 29 mai, je trouvai fond, et nous jetâmes l'ancre. Les gens de ma chaloupe m'amenèrent des Malais qu'ils avoient gagnés à force de présens, et que nous ne pûmes entendre faute d'interprète ; ils se bornèrent à nous indiquer la terre qui étoit au nord. Nous envoyâmes une de nos pinasses pour chercher la ville dont parle le capitaine Dampier dans ses voyages, où réside le roi de Bouton. Ils la trouvèrent. Ce roi a plusieurs galères construites singulièrement, et sur lesquelles il peut embarquer huit mille hommes. Les bourgs de cette île sont bâtis sur des préci-

pices ; il est très - difficile d'y atteindre. La capitale est sur une montagne, où l'on ne parvient que par un sentier escarpé. Nous y vîmes une source qui descendoit des rochers ; mais la marée qui s'élève ici à quinze pieds, ne nous permit pas d'y prendre de l'eau.

Des officiers du roi vinrent le lendemain nous apporter une lettre de nos officiers, qui nous annonçoit que nous trouverions des vivres, si l'on convenoit du prix ; mais cette apparence de succès ne produisit rien ; nous eûmes lieu de craindre d'y essuyer quelques malheurs, et il nous fallut retenir l'interprète du roi pour faire relâcher nos gens qu'on retenoit à la ville. Heureusement, les habitans nous avoient fourni des vivres pendant la négociation ; nous avions fait du bois et de l'eau, et nous pouvions au moins arriver à Batavia, sans craindre la disette. Nous partîmes le 8 juin, n'ayant pu obtenir un pilote du roi de cette île. On dit qu'il domine sur toutes les îles du voisinage, et peut lever cinquante mille hommes : celle où il réside peut avoir trente lieues de long ; elle est sous le 5° 20′ de latitude méridionale. Ses sujets parlent la langue malaise, sont courageux ou disent l'être ; et vivent dans la sécurité, surtout parce qu'ils sont pauvres : ils sont assez bien faits, d'une taille presque au dessous de la médiocre, d'un

teint olivâtre; ils ont les traits grossiers. Ils se disent mahométans, et tout ce qu'ils en savent, c'est qu'on peut prendre plusieurs femmes, qu'on doit se baigner souvent, s'abstenir de porc, et pratiquer quelques autres petites cérémonies. On y trouve des noix muscades : les Hollandais n'y ont point de comptoir, mais ils en tirent des esclaves et un peu d'or.

Le 9, nous vîmes la terre à huit lieues de nous; c'étoient les îles Zaleyer : plus loin, nous aperçûmes un vaisseau qui nous parut hollandais, et nous cherchâmes à le joindre; le calme nous surprit; j'y envoyai ma pinasse, qui nous rapporta que le vaisseau alloit à Macassar, dans l'île Celebes, que son maître étoit un Malais, qui promettoit de nous conduire à Batavia, pourvu que les Hollandais ignorassent le service qu'il nous auroit rendu. Il nous fit enfiler le détroit de Zaleyer; nous côtoyâmes Celebes, dont les terres sont basses près de la mer; mais au-delà on voit s'élever de hautes montagnes. Nous marchâmes entre des petites îles qui en sont voisines, toujours la sonde à la main : bientôt nous perdîmes Celebes de vue; nous passâmes près de Maduré, île qui peut avoir quarante lieues du levant au couchant, et est située au nord de Java, que nous découvrîmes le lendemain près de la haute terre de Japara. Autour de nous étoient des

bateaux de pêcheurs, dont aucun ne voulut s'approcher. Le 17, nous vîmes à trois lieues de distance les îles de Caraman Java. Un gros vaisseau parut devant nous, j'envoyai ma pinasse pour en apprendre des nouvelles. C'étoit un navire hollandais, du port de six cents tonneaux, monté de cinquante pièces de canon, qui étoit parti de Batavia. Il nous apprit que la guerre continuoit en Europe, que nous avions eu de grands succès en France, et qu'il n'y avoit plus de danger dans notre route jusqu'à Batavia.

Le 20, nous aperçûmes trente ou quarante vaisseaux rassemblés dans la rade de Batavia, où nous mouillâmes heureusement après le coucher du soleil. Nous allâmes ensuite visiter le gouverneur, et lui parlâmes de la nécessité de radouber nos vaisseaux, et on nous l'accorda, mais après de longs délais. Pour le faire, nos vaisseaux allèrent mouiller près de l'île Horn, parce qu'on ne voulut pas embarrasser l'île Onrust, où l'on répare les vaisseaux hollandais. Pendant ce tems, je demeurai à Batavia, où j'espérois me rétablir : le chirurgien y parvint à me tirer la balle funeste qui m'étoit restée dans la gorge depuis six mois; ce fut avec peine, parce que j'avois la mâchoire si fracassée, que je ne pouvois ouvrir la bouche; il me tira aussi plusieurs esquilles de mon pied, et j'eus enfin

l'espérance de me rétablir. Notre équipage cependant se dédommageoit de la disette que nous avions soufferte, il ne pensoit qu'au plaisir, il regardoit avec horreur la peine et le travail; mais il fallut pourtant s'y remettre.

Notre vaisseau le Marquis se trouva hors d'état de se rendre en Europe : ses côtés et son plafond étoient criblés de vers, et nous résolûmes de le vendre. Le 23 juillet, fourni enfin d'un pilote et d'un ponton, nous passâmes sur l'île Horn, et y mouillâmes à un jet de pierre du rivage. Là, nous nous occupâmes à réparer promptement nos vaisseaux, à mieux emballer nos marchandises, et nous n'y parvînmes pas sans peine. Plusieurs de nos gens étoient attaqués de fièvre et de dyssenterie; quelques-uns moururent. La saison étoit avancée, et le vent souffloit avec violence dans l'île où nous étions; ce qui me fit chercher à hâter notre départ. D'ailleurs, tout ici est chargé de prohibition; l'on visite les petits bateaux avec une exactitude rigoureuse; et c'est en partie pour éviter des tracasseries, que nous avions interdit le commerce à tous nos gens. Nous ne pouvions obtenir des charpentiers hollandais, ni d'aller à l'île d'Onrust, puisqu'il n'étoit pas possible de radouber à l'île Horn. En vain voulûmes-nous aller au gouverneur pour nous plaindre, nous ne pûmes parvenir

jusqu'à lui; il ne nous resta de parti à prendre que celui de nous hâter pour nous rendre au cap de Bonne-Espérance. Nous vendîmes le Marquis pour cinq cent soixante-quinze rixdalles, et quittâmes Batavia le 12 octobre.

Cette ville est située au nord-ouest de l'île Java : la chaleur y est tempérée par les brises de mer et de terre qui s'y font sentir tous les jours, et par les vents du levant et du couchant qui soufflent alternativement toute l'année le long de la côte. L'été y règne de mai à la fin d'octobre; alors le ciel est serein, l'air est rafraîchi par les vents du levant. L'hiver lui succède et s'annonce par de grosses pluies : en décembre, le vent souffle du couchant avec violence et en éloigne le commerce : en février, on éprouve des changemens brusques, des orages subits accompagnés de tonnerre. On y sème en mars; juin y est la fleur de l'année; on récolte le riz et le sucre en septembre; et le mois suivant, la terre est embellie de toute sorte de fleurs et de fruits. La ville est carrée, ceinte d'un mur et de vingt-deux bastions : un tremblement de terre qui renversa des montagnes, détourna le cours des rivières, vers le commencement de ce siècle, y rendit les canaux moins commodes qu'ils ne l'avoient été. La baie est environnée de dix-sept à dix-huit îles, qui rompent les vagues

et en font la sûreté. Les canaux qui traversent la ville sont revêtus de pierres jusques à l'estacade qu'on ferme tous les soirs, et où l'on tient un corps de garde qui reçoit un droit de passage, payé par les vaisseaux qui y entrent : le rues sont tirées au cordeau, et ont trente pieds de large de chaque côté ; des canaux qui les traversent, sont au nombre de quinze, et sur lesquels il y a seize ponts, presque tous bâtis de pierre. L'hôtel de ville est magnifique : il y a une cour environnée de murailles, avec un double rang de colonnes de pierre : c'est là que sont les appartemens des officiers de la justice. Il y a divers hôpitaux, diverses maisons de discipline où l'on occupe les catins à filer, les mauvais sujets à râper du bois de teinture. Les Chinois y ont un hôpital pour eux, et ses revenus sont si bien administrés qu'on n'y en voit point qui mendient. Les criminels condamnés à mort, y sont rarement exécutés ; on les employe à nettoyer les canaux et les fossés de la ville. Les femmes peuvent aisément s'y séparer de leurs maris, et un avocat m'a dit que de cinquante-huit causes qui pendoient à la fois devant le conseil, il y en avoit cinquante-deux pour cause de divorce. La ville, le château, l'île Onrust sont bien fortifiés, et munis d'une nombreuse artillerie. Les ouvrages du dehors, répandus dans la campagne

à quatre lieues au loin, sont faits de terre, environnés de fossés et de haies vives; ils ressemblent à des berceaux de verdure; quelques-uns sont revêtus de brique. Les Chinois qui sont habitués dans l'île, jouissent de grands priviléges : les autres n'y peuvent demeurer que six mois. On verra plus de détails sur Java, dans le voyage de Roggewin, tome VI. Les Hollandais exercent sur eux un pouvoir despotique; ils leur préfèrent les Chinois, plus industrieux, qu'ils craignent moins, et dont ils retirent davantage : ils payent un gros loyer pour leurs boutiques, des taxes considérables, et un intérêt de seize à trente pour cent, de l'argent qu'ils leur empruntent. J'ai ouï dire qu'il y en avoit quatre-vingt mille dans l'île qui payoient chaque année une rixdalle pour le droit de porter leurs cheveux : ils vont tête nue, en robe longue et un éventail à la main : ils fournissent aux Hollandais toutes les marchandises de la Chine à meilleur compte que s'ils les transportoient eux-mêmes. Il y a dans Batavia une imprimerie et des colléges publics où l'on enseigne le latin, le grec, les humanités et les sciences.

Quelques-uns de nos hommes désertèrent de nos vaisseaux, pour rester ici; d'un autre côté, chacun de nos vaisseaux fit seize à dix-sept recrues; il le falloit, afin de pouvoir nous défendre,

puisque la guerre duroit encore. Nous restâmes quatre jours dans l'île du Prina, pour faire de l'eau et du bois, et nous y résolûmes d'aller droit au Cap, de nous y attendre vingt jours en cas de séparation, et de partir de là pour Sainte-Hélène. Le 31, nous fûmes en danger de couler à fond, et fîmes le signal de détresse : nous avions trois pieds d'eau, et nos pompes étoient engorgées; heureusement nous parvînmes à les dégager. Dix jours après il se fit une nouvelle voie d'eau, et nous ne pûmes parvenir à la boucher. Le 15 décembre, nous vîmes la côte d'Afrique, et le 27, la montagne de la Table; nous jetâmes l'ancre le lendemain; mais je fis amarrer mon vaisseau, afin de pouvoir résister aux bouffées violentes que nous y éprouvions. On résolut d'aller en Angleterre, de conserve avec la flotte hollandaise. Cette résolution étoit contraire à mon sentiment, car je voulois aller au Brésil vendre avec avantage nos marchandises, qui ne pouvoient manquer de souffrir dans le long trajet qui nous restoit à faire, ou du moins d'y envoyer dans ce but un des trois vaisseaux; je cédai à la pluralité des voix. La nécessité d'attendre jusqu'en mars la flotte avec laquelle nous devions partir, m'en faisoit une de caréner mon vaisseau; mais les officiers des autres vais-

seaux s'y opposèrent : c'étoit un reste de la dissention élevée entre nous.

La flotte arriva en février, et je me préparai au départ. J'étois toujours retenu dans ma chambre, et hors d'état d'agir : pour payer nos provisions, nous vendîmes une partie de nos marchandises ; je vendis aussi une douzaine de mes nègres : presque tout fut tiré de mon vaisseau, parce qu'on n'y pouvoit rien tenir à sec nulle part. Nous ne partîmes que le 6 avril, au nombre de seize vaisseaux hollandais et de neuf anglais. Nous avions reçu nos ordres de l'amiral, et nous devions les suivre à la rigueur.

La ville du Cap renferme deux cent cinquante maisons et une église ; il y a plusieurs villages répandus à vingt ou trente lieues de distance ; il n'y a du gros bois de charpente qu'à cinquante milles de là. On y observe de si bonnes lois, il y règne tant d'industrie et de propreté, qu'on ne peut que louer cette colonie, et désirer de l'imiter ; peut-être la justice y est trop sévère. Le château est fort vaste, et bâti de pierre de taille : on y compte soixante-dix pièces de canon, et environ cinq cents hommes qui y sont fort bien logés ; mais ce château est trop éloigné de la rade, pour défendre les vaisseaux. La rade elle-même est dangereuse en hiver. A plus de

cent milles de là, les Hollandais ont trouvé une source chaude, excellente pour les malades qui boivent ses eaux, et s'y baignent. (Voy. tome Ier, page 489).

Le 30 avril, nous vîmes l'île Sainte-Hélène; le 7 mai, celle de l'Ascension. Un mois après, les amiraux hollandais arborèrent des flammes à la tête de leurs grands mâts, et les autres vaisseaux les imitèrent, afin de paroître tous des vaisseaux de guerre. A mesure qu'ils approchent de leur pays, ils grattent et nettoyent leurs vaisseaux; ils y mettent des voiles neuves, et l'on diroit qu'ils sortent tout fraîchement du port. Des brouillards épais nous environnèrent pendant plusieurs jours, et pour que l'escadre ne se dispersât point, l'amiral tira deux coups de canon toutes les demi-heures, et chaque vaisseau lui répondoit par un coup. Le 15 juillet 1711, nous rencontrâmes un vaisseau danois qui alloit en Irlande, et nous apprit que dix vaisseaux de guerre hollandais croisoient pour nous attendre à la hauteur de Schetland. Nous les découvrîmes en effet bientôt après : ils nous joignirent tous, le 16 juillet, vers ces îles, dont les habitans fort pauvres vinrent nous offrir le peu de provisions qu'ils avoient; leur seule richesse est la pêche. Nous les quittâmes le lendemain. L'amiral de la

flotte marchande commanda les vaisseaux de guerre comme ses propres vaisseaux ; ce qui, je crois, n'a lieu qu'en Hollande. Il fit observer la plus sévère discipline, et aucun n'alloit de son bord à un autre, sans qu'il l'eût permis. Le 23, nous vîmes la terre, et tous les vaisseaux arborèrent leur pavillon. Tous les vaisseaux hollandais, à la vue de leur chère Patrie, ainsi qu'ils l'appellent de bon cœur, déchargèrent tous leurs canons. Nous mouillâmes à la rade du Texel, où nous restâmes jusqu'à la fin de septembre, tems où nous quittâmes les ports de la Hollande pour venir mouiller aux Dunes, après un voyage pénible de trois ans et un mois.

Nous ne donnerons point ici la relation que le capitaine Cook a donné du même voyage ; il diffère par quelques circonstances et quelques observations ; mais ces différences sont trop peu importantes pour répéter le reste, dans la vue de ne point les perdre. Il ne faut point, s'il est possible, faire de double emploi.



VOYAGE
DU
CAPITAINE WALLIS.

Le capitaine Wallis fit voile de Plimouth le 22 août 1766, ayant sous lui le sloup le Swallow et la flûte le Prince Frédéric. Le 7 septembre il vit l'île de Madère, et passa entre cette île et les Déserteurs : près de là est une petite île basse, plate, et sur ses bords un rocher en aiguille : la partie qui regarde Madère est pleine de roches brisées, qui en rendent l'approche dangereuse aux vaisseaux. Sur le soir il mouilla dans le port de Madère, y prit de l'eau, du vin, du bœuf, des oignons, et en repartit le 12 : le 16 il découvrit l'île de Palme, et le lendemain les autres îles de Canaries (1) ; et il jeta l'ancre au port Praya, dans celle de San-Yago, où l'on prit quelques rafraîchissemens ; mais il ne permit qu'à quelques-uns de ses gens de descendre à

(1) Voyez, sur ces îles, pages 3 et 6 de ce volume.

terre, parce que la petite vérole qui y étoit alors épidémique, y faisoit de grands ravages : dans la vallée où l'on alloit chercher de l'eau, on cueillit beaucoup de pourpier sauvage, utile contre les maladies contractées sur mer ; déjà on s'en apercevoit, et le capitaine ordonna qu'on ne garderoit pas plus de vingt-quatre heures le poisson qu'on auroit pris, parce que l'odeur qu'il répandoit corrompoit l'air du vaisseau : dès le 1er. octobre on perdit les vents alisés ; et sur la fin du mois, la vue de quelques herbes, et d'oiseaux tels que les fregates, les albatros, les tourterelles, firent penser que la terre n'étoit pas éloignée ; mais l'on sonda plusieurs fois sans trouver de fond : ce ne fut que le 18 novembre qu'on le trouva à cinquante-quatre brasses ; alors on vit des bécassines, des pluviers, des veaux marins, des baleines, et un météore enflammé qui, s'élançant avec la rapidité de l'éclair, laissa sur ses traces une traînée de lumière, dont le tillac fut éclairé comme en plein midi ; il étoit alors huit heures du soir. On découvrit la terre le 8 décembre ; c'étoient les terres voisines du cap Blanc qu'on découvroit à l'ouest-nord-ouest, puis l'île des Pingoins, et on se dirigea sur le port Saint-Julien ; des chevrettes rouges étoient si abondantes près de ces côtes, que la mer en étoit colorée. On

reconnut successivement le cap Beachy-Head, le cap Beautems, celui des Vierges (1) : près de celui-ci, des hommes à cheval parurent sur le rivage, invitant les Anglais à descendre; et en effet, bientôt après ils mouillèrent, et les naturels du pays passèrent la nuit vis-à-vis d'eux, jetant souvent de grands cris, autour des feux qu'ils avoient fait : le jour vint, et ils renouvelèrent leurs invitations : les trois vaisseaux y envoyèrent chacun un bateau armé : avant de débarquer, le capitaine fit signe aux habitans de se retirer à quelque distance; ils le firent : les soldats se rangèrent sur le rivage, ayant les canots prêts à s'élancer; alors on invita les habitans à s'avancer; on leur distribua des couteaux, des ciseaux, des boutons, des grains de verre, des peignes, d'autres bagatelles encore : les femmes reçurent des rubans, avec un mélange décent de plaisir et de respect : il s'agissoit d'en obtenir des vivres; on nous montra des guanaques ou lamas, et des autruches mortes qui étoient auprès d'eux; nous leur offrîmes en échange des haches et des serpes ; mais ou ils n'entendirent pas, ou ne voulurent pas entendre ce qu'on désiroit d'eux.

Ces hommes ont la couleur d'un cuivre foncé, les cheveux droits et durs, liés avec une ficelle

---

(1) Voyez la carte de l'Amérique méridionale.

de coton ; la taille bien faite, haute d'environ six pieds jusqu'à six pieds sept pouces; ils sont robustes ; leurs os sont gros, mais leurs mains et leurs pieds sont petits : hommes et femmes ont la tête découverte, et vont sur des chevaux bien faits, légers, hauts de quatre pieds huit pouces, suivis de chiens de race espagnole : les femmes n'ont pas d'éperons : les hommes en ont de bois; leurs selles sont propres ; ils ont des brides et des étriers. Ils sont vêtus de peaux de guanaques, cousues ensemble; ils s'en enveloppent le corps, le poil en dedans, et se les attachent avec une ceinture; au dessous ils ont un caleçon serré, et des brodequins qui descendent du milieu de la jambe jusqu'au cou du pied : les guanaques ou lamas ressemblent au daim pour la forme, la grandeur, la couleur; mais ils sont sans cornes, et ont une bosse sur le dos.

Ces Américains avoient les bras et des parties du visage peintes : quelques-uns avoient le tour de l'œil gauche teint en rouge; les jeunes femmes avoient les paupières peintes en noir : ils parlent beaucoup, imitent facilement les mots qu'ils entendent prononcer, et sembloient saluer en prononçant le mot *chevow* ou *chaoua :* chacun avoit à sa ceinture deux pierres rondes pesant une livre, couvertes de cuir, attachées aux deux bouts à une corde de huit pieds : ils s'en servent

en

en tenant une des pierres dans la main, alors ils font tourner l'autre rapidement autour de la tête, et les lancent contre l'objet qu'ils veulent atteindre : à la distance de quinze verges, ils savent frapper des deux pierres à la fois un but qui n'est pas plus grand qu'un scheling : ils lancent cette arme contre le guanaque et l'autruche, de manière qu'elle enveloppe leurs jambes, les arrête et les fait devenir la proie du chasseur : ils mangent leur chair crue. (Voyez tome II, page 93.)

En s'en retournant, les Anglais en invitèrent quelques-uns à se rendre à bord : tous vouloient s'y rendre ; on ne voulut en recevoir que huit, qui s'élancèrent dans les canots avec la joie d'enfans qui vont à la foire ; ils chantèrent, en naviguant, plusieurs chansons de leur pays : arrivés au vaisseau, ils parurent peu surpris et peu curieux ; ils regardoient autour d'eux avec indifférence ; un miroir seul sembla les amuser ; ils avançoient, reculoient, sautoient, tournoient de différentes manières devant la glace ; ils rioient et se parloient entr'eux avec beaucoup de chaleur : on leur donna à manger des provisions du vaisseau ; ils mangèrent de tout, mais ne voulurent boire que de l'eau : les cochons, les moutons vivans excitèrent aussi leur attention ; ils s'amusèrent des poules de Guinée et des din-

dons, ne parurent désirer pour eux que les vêtemens des Anglais, et un vieillard osa en demander : on lui donna une paire de souliers avec des boucles ; on fit présent à chacun des autres d'un sac de toile avec quelques aiguilles toutes enfilées, de morceaux de draps, un couteau, des ciseaux, un miroir, des pièces de monnoie percées et d'autres bagatelles : on voulut leur faire fumer du tabac, mais ils n'y prirent pas plaisir ; on leur montra des canons ; on exerça des soldats devant eux ; ils furent frappés d'étonnement et de terreur au bruit de la mousqueterie, dont le vieillard seul parut connoître les effets redoutables ; ils se remirent de leur frayeur en voyant la gaieté des Anglais, et qu'ils n'avoient reçu aucun mal : d'autres décharges les émurent peu : ils se retirèrent avec peine ; le vieillard surtout paroissoit vouloir rester sur le vaisseau ; il fit divers mouvemens, prononça un discours avec des accens, un air et des gestes différens de ceux qu'il avoit en conversant ; élevoit les yeux et les mains vers le ciel, et paroissoit plutôt chanter que parler : enfin il descendit dans la chaloupe où les autres étoient déjà : tous s'éloignèrent en donnant des marques de joie ; et lorsqu'ils furent débarqués, on eut de la peine à empêcher les autres de se jeter dans la chaloupe. Elle revint, et bientôt après on leva

l'ancre : en voguant le long de la côte, on vit des guanaques poursuivis par des chasseurs qui ne purent les atteindre : sur le soir, on ancra encore à une lieue de la côte : les Américains allumèrent de grands feux pendant la nuit, et le matin on en vit environ quatre cents dans un vallon verdoyant où leurs chevaux paissoient : on s'avança le lendemain sur ces côtes où la marée monte de trente pieds ; cependant le calme arrêtant la petite flotte, on envoya la chaloupe vers le rivage pour visiter les Américains : c'étoit là que le commodore Byron avoit vu de grands Patagons, et on vouloit s'assurer si ceux qu'on voyoit devant soi étoient les mêmes hommes : c'étoient ceux qu'on avoit vu la veille, avec d'autres qui s'étoient joints à eux : ils firent les mêmes invitations, reçurent les mêmes présens, désirèrent venir sur les vaisseaux, et parurent ne pas comprendre la demande des rafraîchissemens : la chaloupe n'ayant pas même découvert de ruisseau en suivant la côte, revint à bord. Les vaisseaux avancèrent lentement dans ces parages qui font partie du détroit de Magellan ; ils virent la baie de Possession, les Oreilles d'âne, le cap de Possession ; les marées étoient fortes ; elles montoient à vingt-quatre pieds. Cependant le vent s'éleva, on traversa avec des précautions attentives, des lieux où l'eau bouillonnante, un

fond inégal, annonçoient des écueils ; on enfila des goulets au milieu de courans rapides qui entraînoient des amas d'herbes qui s'étendoient au loin ; on parvint à l'île Saint-Barthelemi, puis à celle de Sainte-Elisabeth, où l'on mouilla : le céleri qu'on y trouva, donné aux matelots le matin avec du froment bouilli et des tablettes de bouillon, leur fut salutaire. Des officiers descendus à terre avec leurs fusils, virent deux petits chiens, des restes de feux éteints, des coquilles, des lépas (1) et des moules encore fraîches, des huttes formées de branches d'arbres enfoncées en terre, en forme circulaire et réunies au sommet, mais aucun habitant : les montagnes étoient élevées et couvertes de bois, de leur pied jusqu'aux trois quarts de leur hauteur : l'herbe ou la neige étoient au sommet. C'étoit le seul lieu du Continent où l'on eût vu encore des bois. Les vaisseaux avancèrent plus loin ; ils virent l'île Saint-George, le cap Purpoise, la baie d'Eau-douce, enfin le Port-Famine : ce lieu doit son nom à une colonie de quatre cents Espagnols, qui y périrent presque tous de disette : l'Anglais Cawendish en trouva un qui étoit là avec vingt-trois autres (2). On dressa deux

(1) Ou patelles, genre de molusques.

(2) Voyez tome II, page 174.

tentes sur le rivage pour les malades, on les y descendit; on y répara les voiles, on y fit de l'eau: chacun s'occupa; quelques-uns pêchèrent; parmi les poissons qu'ils prirent, on remarqua des éperlans longs de vingt pouces: le poisson devint assez abondant, pour qu'on en pût faire un repas par jour avec du céleri, des tiges de pois, des fruits semblables à la canneberge, des feuilles acides d'un arbuste; ces secours joints à l'air de la terre, à l'exercice, à la propreté, rendirent la santé aux malades, et firent disparoître les traces du scorbut.

Le capitaine fit arracher dans ce lieu plusieurs milliers de jeunes arbres, pour les faire transporter dans l'île Falkland qui n'en avoit pas: le Prince Frédéric étoit destiné pour ce voyage; on en tira les provisions nécessaires pour les deux autres vaisseaux, et il partit.

Entre le lieu où les vaisseaux mouilloient et le cap Froward, on voit quatre abris où les vaisseaux peuvent être en sûreté; et sur la côte on trouve de l'eau douce, du bois, du céleri, des canneberges, des groseilliers, des arbustes couverts de fleurs, dont les couleurs étoient variées de rouge, de pourpre, de jaune et de blanc; beaucoup d'écorces de Winter, espèce d'épicerie et de cannelle; des canards sauvages, des mouettes, des oies et d'autres oiseaux: on laissa ces lieux derrière soi,

et doublant le cap Froward, on s'avança vers celui de Holland, où une bande de rochers, une terre élevée, un torrent qui descend avec rapidité des montagnes, obligèrent de s'éloigner du rivage : à côté du cap il y a un havre sûr, où l'eau douce, le bois, les rafraîchissemens peuvent se trouver plus commodément qu'au Port-Famine : on s'approcha du cap Gallant et des îles de Monmouth et de Rupert : là étoit le havre le plus commode qu'on eût trouvé encore; il étoit vaste, et recevoit trois grandes rivières ; on y trouve du poisson, des canards, des poules sauvages, du céleri : les montagnes y sont très-élevées, mais de plus élevées encore ne permettent pas de voir la mer du Sud de leurs cimes : on y éleva une pyramide, dans laquelle une bouteille renfermée pouvoit indiquer les vaisseaux qui avoient abordé à leur pied; mais cet indice sera détruit peut-être avant d'être jamais aperçu. Près de là est la baie Descordes, dont le fond est de roches, et l'entrée embarrassée : on y vit un animal semblable à un âne, qui avoit le pied fourchu, et couroit avec la vîtesse du daim; le pays qui l'environne est aride et sauvage, les monts d'une hauteur prodigieuse, couverts d'arbres dans leur partie la plus basse, et n'offrant dans la haute que des arbustes desséchés, des rocs brisés, des tas de neige, surmontés par des

rochers nus entassés les uns sur les autres, et cachant dans les nuages leurs cimes ruinées et dévouées à une stérilité éternelle : au-delà, le détroit devient dangereux par ses rochers, ses courans et les vents qui y règnent : les deux vaisseaux furent obligés de se réfugier dans la baie Elizabeth : une grande fumée qu'on vit sur la côte méridionale, annonça qu'elle étoit habitée, et bientôt on vit trois pirogues amener seize Américains sur le rivage où les Anglais s'étoient retirés ; on se fit de part-et-d'autre des signes d'amitié, on se frappa dans les mains, on fit des présens aux sauvages qui étoient couverts de peaux de veaux marins très-puantes, et mangeoient avec plaisir de la viande pourrie et du poisson cru : leur teint étoit cuivreux ; le plus grand n'avoit que cinq pieds six pouces : tous étoient transis de froid, et s'occupèrent à allumer de grands feux ; ils tirèrent du caillou une étincelle reçue sur de la mousse ou du duvet mêlé d'une terre blanchâtre, et mettant la mousse allumée dans des herbes sèches qu'ils agitèrent dans l'air, ils les enflammèrent rapidement. Ils étoient armés d'arcs, de flèches, de javelines armées d'une pointe de caillou taillée en langue de serpent, et qu'ils lançoient avec beaucoup de force et d'adresse : trois d'entr'eux vinrent dans le vais-

seau : rien ne les y frappa que les habits d , Anglais et un miroir ; ils se regardoient, se montroient, regardoient en arrière, et s'imaginoient trouver au-delà du miroir les figures qu'ils y découvroient : ils sourioient, et voyant leur image les imiter, ils firent de grands éclats de rire ; ils mangèrent de tout ce qu'on leur offrit, et abandonnèrent tout sans regret : on donna quelques bagatelles aux femmes et aux enfans, en échange de quelques armes ou de morceaux de mondic, matière qu'on trouve dans les mines d'étain, et sans doute il en est dans leurs montagnes. Ces hommes paroissent très-misérables ; leur stupidité peut seule leur rendre leur situation supportable. Lorsqu'ils se rembarquèrent, ils élevèrent en l'air une peau de veau marin pour leur servir de voiles, et se rapprochèrent de leurs huttes dispersées sur le rivage opposé, sans qu'aucun tournât ses regards vers les vaisseaux ou les hommes qu'ils quittoient : le moment présent est tout pour ces enfans de la nature.

Le 3 février 1757, on parvint à la rade d'York, et on visita le canal Saint-Jérôme où l'on vit remonter trois canots américains ; mais la force et l'incertitude des marées, les violentes rafales qui tombent de ces monts élevés rendent tous les ports voisins dangereux : on visita aussi la

rivière Batchelor, qui a une barre (1) à son entrée, est très-poissonneuse, mais son lit est embarrassé d'herbes et de troncs d'arbres : sur ses rivages on voit des huttes, des autruches qui échappèrent aux chasseurs, des poules sauvages, des orties et du céleri, dont on fit une provision, ainsi que de moules, de lépas et d'œufs de mer : à une certaine distance, entre deux montagnes élevées, elle forme une cataracte : on la voit se précipiter de plus de quatre cents verges de haut, dont la moitié est un plan escarpé, l'autre est perpendiculaire : sa vue augmente l'effroi qu'inspire le bruit qu'elle fait entendre.

Les vents retinrent les vaisseaux dans ce lieu jusqu'au 14 fevrier : alors on leva l'ancre ; mais le courant jeta le Dauphin vers un banc de sable, dont il s'éloigna avec peine ; il fallut revenir à la rade d'York : trois jours après, aidé d'un vent favorable, on s'avança dans le détroit ; mais un courant rapide entraîna le vaisseau vers les rochers de la côte méridionale, et on s'attendoit à chaque instant de l'y voir brisé : tous les efforts étoient inutiles ; il fallut attendre son sort ; le

---

(1) On appelle *barre* le flot qui amène et qui charrie quantité de vase, ou encore le montant des grandes marées dans la pleine et la nouvelle lune, qui renverse alors les plus fortes pirogues.

désespoir rendoit les matelots immobiles ; mais un nouveau courant rejeta quelque tems après le Dauphin au milieu du canal ; la marée le fit entrer ensuite dans la Bulter : elle étoit peu sûre, mais on n'en trouva pas d'autres du cap Quade à celui de Notch. On y resta jusqu'au 20, qu'une tempête effroyable vint les assaillir ; elle émut les eaux du détroit, au point d'y faire rouler des ondes qui s'élançoient sur le tillac : les ancres, quatre cables arrêtés sur les rochers, garantirent le vaisseau qui, s'ils se fussent rompus, auroit été brisé en mille pièces ; le jour s'écoula au milieu du danger ; la nuit ramena lentement le calme : les jours suivans on compléta ses provisions, on s'exerça sur la terre, pour réparer l'engourdissement qu'avoient donné l'humidité et le travail forcé. On pêcha, et parmi les poissons qu'on prit, il en étoit un remarquable pour sa fermeté et sa couleur rouge : il pesoit quatre ou cinq livres, et ressembloit au gurnau, du genre des grondins. On fit visiter le canal où l'on alloit naviguer ; on n'y trouva point de bons havres, et du haut d'une montagne qui s'élève dans une île qui le partage, on vit que le détroit conservoit sa largeur, que le pays devenoit toujours plus sauvage, plus horrible, qu'il n'offroit que des monts dépouillés, dont le sommet se cachoit dans les nues, séparés par des

vallons couverts de couches profondes de neige, sillonnées par des torrens qui s'échappoient avec fureur des crevasses des montagnes, et ne laissoient voir sur la terre qu'ils découvroient, aucune trace de verdure ; c'étoit par ce pays qu'il falloit s'avancer : on leva l'ancre, et l'on vint mouiller sur la côte septentrionale, au pied d'une montagne, dont le sommet ressemble à la tête d'un lion : on en donna le nom à cette anse; l'eau y étoit profonde très-près du rivage; une rivière d'eau douce s'y jette; le lendemain on en sortit pour se rendre à la baie de Goodluch; des rochers en défendent l'abord; le terrain y est stérile, mais des ruisseaux y rendent l'eau douce abondante.

On y passa quelques jours exposés à des coups de vents rapides qui ne permettoient pas de se tenir sur le tillac, et l'on étoit au milieu de roches et de bas-fonds, sur un lit de rochers; on se hâta d'en sortir pour entrer dans une baie où le Swallow avoit trouvé sa sûreté et le repos, après avoir couru les plus grands dangers : elle est sur la côte méridionale, et reçut le nom du vaisseau qui l'avoit découverte : aucun vent n'y peut être redoutable, et l'on a deux canaux étroits pour en sortir : le bois y est petit; on n'y trouve aucun rafraîchissement; les montagnes y sont horribles : le tems étoit très-froid; il fallut

envelopper les matelots sous de longues capotes de laine, afin de leur conserver des forces pour le travail : on voulut arriver à la baie du cap Upright; on y parvint, après avoir couru le danger de se briser sur les côtes, sur des rocs cachés, sur des îles; environnés d'un brouillard, on ne pouvoit échapper à l'un sans se jeter sur l'autre : dans cette nouvelle station on retrouva les végétaux salutaires, dont on avoit usé, et ils eurent les mêmes effets; on y vit arriver deux canots américains, aussi tremblans de froid que les premiers, dévorant indistinctement tous les alimens qu'on leur présentoit, portant les mêmes armes, les mêmes vêtemens, exhalant la même odeur : tous avoient mal aux yeux, effet de l'habitude qu'ils ont de s'environner de la fumée des feux qu'ils allument : leurs canots étoient faits d'écorces d'arbres, cousues ensemble avec des nerfs d'animaux ou des lanières de cuir; ils étoient calfatés avec des joncs et enduits de résine; des branches d'arbres courbées en arcs en fortifioient le fond et les côtes; des pièces droites en assuroient les extrémités; mais tout y étoit fait grossièrement : on donna un poisson vivant à l'un d'eux; il en mangea d'abord la tête, puis continua jusqu'à la queue, avalant nageoires, boyaux, écailles et jusqu'aux arêtes : on leur fit un présent de haches, de grains de

verre, d'autres bagatelles; ils reçurent tout, se dirigèrent au midi et ne reparurent plus; mais, en cherchant de bons havres en avant, les gens de la chaloupe furent sur le point de combattre contre trente hommes de ce même peuple, parce qu'ils s'opposèrent aux vols qu'ils vouloient faire. On ne trouva d'asile sûr que dans le port Dauphin. A la grêle, au tonnerre, aux rafales, à une mer violemment agitée, succéda enfin un tems plus doux; on en profita pour sécher les voiles qu'on n'avoit osé déployer depuis plusieurs jours; on les répara, et on rétablit les cheminées qui avoient été mises en pièces : on revit presque tous les jours des Américains; ils se montrèrent paisibles, et on put reconnoître en eux les sentimens de la nature : quelques-uns avoient des enfans, sur lesquels ils veilloient avec une tendresse attentive : des colliers et des bracelets, dont on les décora, firent grand plaisir à ces bons pères; mais, tandis qu'ils s'occupoient à les considérer, ils virent la chaloupe ramer vers le rivage; alors ils s'élancèrent avec leurs enfans dans les canots qui les avoient amenés, et ramèrent avec la plus grande vigueur pour atteindre les Anglais. On ne pouvoit imaginer la cause de ce changement soudain; bientôt on la découvrit; on vit leurs femmes entre des rochers où elles ramassoient des coquillages, et

on comprit qu'ils craignoient pour elles la violence ou la séduction : la chaloupe cessa de ramer pour les tranquilliser ; ils abordèrent : leurs cris avoient mis leurs femmes en fuite, et ils les suivirent avec la plus grande célérité.

Les capitaines défendirent de ramasser des moules, auxqueells on attribuoit la dyssenterie qui régnoit dans les équipages : ils partirent ensemble ; il faisoit peu de vent, et on mit toutes les voiles pour sortir du détroit ; le Dauphin, aussi bon voilier que le Swallow l'étoit peu, le devança de quelques milles ; il voulut l'attendre en pliant ses voiles ; un courant rapide qui le jetoit sur les îles de Direction, le força de les garder pour le vaincre ; des brouillards, une mer très-grosse l'empêchèrent de rentrer dans le détroit pour se réunir à lui ; tous les officiers furent d'avis de gagner le large, de s'éloigner d'une contrée sauvage où l'été même est froid, nébuleux, orageux, où chaque jour, pendant quatre mois, avoit fait craindre le naufrage, où la terre ne présente que ruines et que désolation. On ne revit plus le Swallow.

Le Dauphin continua donc seul sa route vers le couchant : des vents violens inondèrent continuellement son tillac pendant plusieurs semaines, et le forcèrent de ne conserver que ses basses voiles : les habits, les lits étoient mouillés ;

cette humidité répandit les rhumes et les fièvres dans l'équipage. Le 27 avril fut le premier beau jour dont il jouit; on en profita pour sécher ses habits, pour transporter les malades sur le tillac; et tous les matins on leur donna pour déjeûner du salep et du blé bouillis avec des tablettes de bouillon portatives; on en mêla aux pois et au gruau des matelots; et on n'épargna ni la moutarde ni le vinaigre : ce beau jour fut suivi de nouvelles tempêtes qui firent craindre de voir les mâts emportés, qui mouillèrent tout dans le vaisseau, et le chirurgien annonça que l'équipage affoibli par les maladies, ne pourroit plus bientôt suffire à la manœuvre si le mauvais tems continuoit : sous le 277° 30′ de longitude et le 32° 30′ de latitude méridionale, on se dirigea vers le nord : dans cette course on vit un oiseau du Tropique, des hirondelles de mer, des marsouins, puis de grandes troupes d'oiseaux bruns qui voloient à l'orient, où l'on crut voir une terre élevée qu'on ne put atteindre : cependant le beau tems ramenoit la santé avec la joie dans le vaisseau; mais ceux que le rhume et la fièvre avoient travaillés, commencèrent à se ressentir du scorbut; pour en retarder les progrès, on leur donna du vin, du moût avec de la drêche, des choux marinés. Le 29 mai, différens oiseaux firent espérer de voir la terre; elle devenoit

nécessaire; malgré tous les soins du capitaine, les matelots devenoient languissans et pâles, le scorbut augmentoit; on redoubla de soin pour les alimens et la propreté; tous les jours les hamacs furent apportés sur le tillac, on les lava, ainsi que les lits; on arrosa les ponts avec du vinaigre, on se servit du ventilateur pour rendre l'eau plus saine. Le 3 juin, un tems incertain; une tortue, des mouettes firent revivre l'espérance de voir la terre; on la vit enfin le 6, c'étoit une île qui étoit à cinq lieues du vaisseau, puis on en vit une autre; la joie devint générale, les malades voyoient sur ces rivages la santé et la vie; les hommes sains y voyoient le plaisir, la sûreté, l'assurance que tout l'équipage étoit sauvé. On s'approcha des îles; les canots y abordèrent; ils en rapportèrent des cocos, des hameçons faits d'écailles d'huîtres : ils avoient vu des huttes, des hangars, mais point d'habitans, point d'eau douce, point de bon mouillage : le lendemain on s'en assura mieux encore; cette île qu'on nomma *de la Pentecôte*, parce qu'on la découvrit ce jour-là, étoit entourée de rochers où la mer brisoit avec violence : il fallut donc tourner vers la seconde île : en s'en approchant, on vit une troupe d'hommes border le rivage; les canots ramèrent vers eux en leur faisant des signes d'amitié, en leur montrant des rubans, des

des grains de verre, des couteaux; les insulaires les regardoient avec plaisir; mais paroissoient désirer qu'on s'éloignât : on leur fit entendre qu'on vouloit de l'eau et des cocos; ils en apportèrent en petite quantité, et on leur donna en échange les bagatelles qu'on leur avoit montrées; les clous étoient d'un plus grand prix pour eux que tout le reste : l'un d'eux déroba le mouchoir de soie où étoient les petites marchandises, avec tant d'adresse qu'on ne put s'en apercevoir; on le redemanda, ils parurent ne rien comprendre; on ne put rien obtenir de plus. Le lendemain on descendit à terre; la nécessité des secours ne permettoit pas de s'éloigner sans en avoir trouvé; et on vit avec étonnement les insulaires assemblés s'embarquer sur sept grandes pirogues à deux mâts, et voguer vers le couchant : l'île abandonnée offrit aux Anglais des noix de cocos, des fruits de palmier, des plantes antiscorbutiques, des citernes remplies de bonne eau; le sol en étoit uni et sablonneux, couvert d'arbres, de broussailles, de végétaux. Les Anglais prirent possession de l'île, en cueillirent les fruits avec l'attention de n'y rien détruire, de ne point toucher aux huttes des habitans : ils l'appelèrent *île de la reine Charlotte*; elle n'a point de mouillage; des rochers en défendent l'abord; elle ne renferme point de mé-

taux ; tous les outils y étoient faits de coquillages ou de pierres façonnées : ses habitans étoient d'une taille moyenne et bien prise ; ils avoient le teint brun, leurs cheveux noirs épars sur leurs épaules ; leurs femmes étoient belles ; une étoffe grossière attachée à leur ceinture étoit leur vêtement unique : leurs canots ou pirogues avoient environ trente pieds de long et quatre de large ; ils étoient formés de planches liées à des pièces de bois qui en faisoient le fond, en remontant sur les côtés : deux de ces canots étoient joints ensemble par des traverses qui les assujétissoient, à trois pieds l'un de l'autre : on y vit encore des espèces de tombeaux où les cadavres exposés sous un dais, pourrissoient à l'air libre. On abandonna cette île en laissant aux habitans des haches, des clous, des bouteilles, des grains de verre, de petites monnoies, pour les dédommager des fruits qu'on avoit pris, et un pavillon flottant sur la côte pour marque de la possession, dont on avoit gravé l'acte sur des arbres. Cette île a deux lieues de long : celle de la Pentecôte est moins grande encore : la première est sous le 239° 30' de longitude et le 19° 18' de latitude méridionale.

Un bon vent faisoit enfler les voiles, et bientôt on découvrit une île qui sembloit partagée par un golfe profond, fermé de rochers ; elle étoit

longue de deux lieues, basse, sablonneuse et couverte d'arbres : on n'y aperçut point de cabanes ; mais on y vit rassemblés les habitans de l'île Charlotte, avec leurs femmes et leurs enfans, armés de torches et de piques, et dansant d'une manière étrange ; on lui donna le nom d'*Egmont :* une autre île parut vers le couchant, environnée de rochers, longue de deux lieues, couverte d'arbres, mais sans cocotiers ; on y vit seize hommes ayant en main de longues perches : une nouvelle île, dont les brisans défendoient les bords, parut à quelque distance : la précédente reçut le nom de *Gloucester*, celle-ci celui de *Cumberland :* une plus petite et plus éloignée eut celui du prince *Guillaume Henri :* toutes ces îles étoient basses, aucune n'offroit un abordage facile ; le vent étoit bon, et on ne s'y arrêta pas ; on espéroit en trouver une plus considérable (1). On en découvrit le 17 juin une autre, elle n'avoit que deux milles de tour ; mais son sol montueux annonçoit des sources d'eau douce, et elle étoit couverte de cocotiers : le canot y chercha inutilement un mouillage ; mais ses habitans échangèrent un cochon, un coq, des cocos, des bananes,

(1) Toutes ces îles sont au sud de l'équateur, dans la mer Pacifique.

contre des outils de fer et des grains de verre ; on conversa avec eux ; ils étoient au nombre de cent, mais sans armes : quelques-uns avoient en main un bâton blanc qui paroissoit une marque d'autorité ; ils étoient vêtus : quelques - uns parurent vouloir amener le canot à terre contre la volonté des Anglais ; le bruit d'un coup de fusil leur fit abandonner cette entreprise : l'île fut nommée *Osnabrug* (1) ; ses habitans plus nombreux qu'elle ne pouvoit en nourrir, donnèrent l'espérance d'en découvrir d'autres encore, et de plus abondantes ; on continua donc de voguer au couchant. On découvrit en effet le lendemain une terre élevée ; on en fut très-voisin le 19 ; un brouillard empêchoit le vaisseau de s'en approcher davantage, dans la crainte de donner contre un écueil ; mais, lorsqu'il se dissipa, on se vit environné d'un grand nombre de pirogues qui portoient environ huit cents hommes : elles s'écartèrent à quelques toises du vaisseau ; les hommes qu'elles portoient paroissoient étonnés, ils se regardoient, se parloient, se montroient le bâtiment d'où on leur faisoit des signes d'amitié, et on leur offroit différentes bagatelles : ils tinrent conseil, puis

(1) Elle est au sud de la Pentecôte, et à l'orient d'Otahiti, vers le tropique du Capricorne.

s'approchèrent, et plusieurs montèrent sur le vaisseau, après avoir fait une longue harangue, et jeté une branche de bananier dans la mer: ils regardoient avec plaisir ce qu'on leur offroit, mais cherchoient à le dérober; l'un d'eux enleva le chapeau bordé d'or d'un des officiers, puis s'élança dans la mer : on leur montra des cochons, des poules; ils parurent en posséder de semblables; mais ils n'avoient jamais vu de chèvres, ni de moutons, et l'une des chèvres ayant heurté avec ses cornes un des insulaires, par derrière, il se retourna, fut frappé de terreur à la vue de l'animal, et s'enfuit dans sa pirogue; les autres, aussi effrayés que lui, l'y suivirent : cependant on parvint à les réconcilier avec la vue de ces animaux : on leur demanda des cochons, de la volaille, des fruits; ils parurent ne rien entendre, et s'en retournèrent. Cependant le vaisseau ne trouvoit point de lieu où il pût ancrer, et il suivoit la côte : le pays offroit le coup d'œil le plus pittoresque : le sol étoit plat près du rivage, couvert d'arbres à fruits qui ombrageoient les maisons des Indiens: à une lieue de la côte, le pays s'élevoit en petites collines couronnées de bois : on en voyoit descendre des rivières qui serpentoient jusqu'à la mer. On découvrit enfin une large baie, et on voulut l'aller sonder; les chaloupes s'y ren-

doient ; mais comme les Indiens sembloient se préparer à les attaquer, on les rappela : en se rendant à bord, la petite chaloupe passa près de quelques pirogues d'où on lui lança des pierres qui blessèrent des matelots ; un coup de fusil qui blessa l'un d'eux à l'épaule, termina le combat : ils entendirent le bruit, ils virent la blessure, et se jetèrent dans la mer remplis d'épouvante ; toutes les pirogues s'enfuirent : peu de tems après on en vit une s'approcher à la voile, on l'attendit ; l'un de ceux qu'elle portoit se leva, fit une harangue, et la finit en jetant dans le vaisseau une branche de bananier ; on l'imita, et on lui fit présent de quelques colifichets ; tous parurent satisfaits ; cependant on suivoit toujours la côte, sans trouver de fond ; sur le soir on découvrit une belle rivière, et l'on se proposa d'y entrer le lendemain : on sonda, on trouva un fond excellent, on y jeta l'ancre à un mille de la côte ; la joie étoit vive parmi l'équipage ; elle fut augmentée encore par des pirogues qui apportèrent des cochons, de la volaille, beaucoup de fruits, qu'on échangea pour des quincailleries : les chaloupes approchèrent du rivage ; mais les Anglais se voyant environnés par des pirogues, croyant qu'on alloit les assaillir avec des bâtons et des rames, firent une décharge qui tua un Indien, et en blessa un autre : tous les

deux tombèrent dans la mer, les autres s'y jetèrent; cependant, voyant qu'on ne les poursuivoit pas, ils revinrent, tirèrent de l'eau les deux hommes blessés, qu'ils essayèrent de faire tenir droits, puis assis; et s'apercevant que l'un d'eux étoit mort, ils l'étendirent au fond de leur bateau qui retourna à bord, tandis que d'autres se rendirent au vaisseau pour trafiquer : sans doute, ils crurent que leur malheur venoit de leur imprudence, et que ces étrangers redoutables n'avoient que des intentions pacifiques. Bientôt on ne leur permit plus de venir sur le Dauphin; les vols qu'ils y commettoient rendoient cette précaution nécessaire : on se pourvut de viandes fraîches, de fruits et d'eau; mais on craignit de descendre à terre, car le rivage étoit couvert d'une multitude d'Indiens, et le vaisseau étoit trop éloigné pour protéger ceux qui s'y hasarderoient : on résista donc aux invitations des hommes, et même à celles des femmes, qui, par des gestes très-libres, paroissoient devoir être très-attrayantes pour des matelots qui, depuis un an, n'avoient pas vu de femmes.

Le 23, comme le vaisseau s'approchoit de l'aiguade, on découvrit à deux lieues de là une baie qui parut commode; on chercha à l'atteindre, mais, en s'en approchant, on donna contre un écueil de corail que l'eau couvroit, et l'avant

du vaisseau y demeura engagé : on se hâta de replier les voiles, de le décharger du poids des chaloupes, de tout ce qu'il y avoit de plus pesant; de se faire un point d'appui avec des ancres; mais malheureusement on ne trouva pas de fond; cependant le vaisseau frappoit avec violence contre le roc, une centaine de pirogues l'environnoient, attendant son naufrage qui sembloit inévitable : une heure s'écoula dans cette situation terrible, un vent léger qui s'éleva de terre vint éloigner le danger; on déploya toutes les voiles, et bientôt on fut en pleine mer, d'où l'on conduisit le vaisseau dans un havre sur un fond de sable noir : des vagues qui s'élevèrent peu de tems après, firent mieux sentir encore combien le secours du vent avoit été heureux : on répara facilement le dommage causé par les coups du rocher, après qu'on eut amené le bâtiment dans le fond de la baie.

D'abord on fit un commerce paisible avec les habitans; mais à chaque instant on voyoit le nombre des pirogues augmenter, et le capitaine remarqua qu'il en étoit de fort grandes, et préparées plus pour la guerre que pour le commerce, n'ayant presque à leur bord que des cailloux ronds; et de toutes parts on entendoit le son des instrumens mêlé à la voix rauque des Indiens : il crut devoir faire tenir une partie de

ses gens sous les armes; d'autres pirogues venoient de la côte, chargées de femmes qui prenoient différentes postures lascives. Une autre pirogue portant un homme couché sur une espèce de canapé, s'approcha du vaisseau; l'homme couché donna à un Anglais une aigrette de plumes rouges et jaunes, et fit signe de la porter au capitaine : à peine celui-ci eût-il préparé quelques bagatelles pour lui offrir en retour, qu'il vit la pirogue s'éloigner en jetant dans la mer une branche de cocotier, signe qui fit jeter un cri général à tous les Indiens, qui jetèrent sur les Anglais une grêle de pierres : une décharge les mit en désordre, mais ils revinrent bientôt à la charge, plus nombreux et plus animés. Trois cents pirogues portant environ deux mille hommes, arrivoient de tous les côtés; les grosses pièces d'artillerie et le feu des mousquets forcèrent cette troupe d'Indiens à s'éloigner. Les pirogues s'écartèrent, puis se rassemblèrent, élevèrent des pavillons, et de nouveau on vit les insulaires lancer avec force et adresse des pierres pesant deux livres, par le moyen de leurs frondes : plusieurs Anglais furent blessés; un plus grand nombre l'auroit été, si une toile étendue pour préserver du soleil, et les hamacs mis à l'air, n'avoient préservé de leurs coups : c'est surtout vers l'avant du vaisseau qu'ils dirigeoient leurs

efforts ; mais on y transporta deux canons, et un boulet lancé par l'un d'eux sépara une double pirogue qui portoit un des chefs : cet événement eut une suite heureuse ; dès que les autres s'en furent aperçus, elles se dispersèrent avec vîtesse, et le peuple qui couvroit le rivage s'enfuit sur les collines voisines. Dès-lors il n'y eut plus de combats, quoiqu'on s'y préparât toujours ; le vaisseau fut mis en sûreté par sa situation et ses ancres ; les chaloupes ne trouvèrent plus d'opposition pour faire de l'eau ; on s'établit dans un bon terrain protégé par le feu du bâtiment, et on ne manqua pas de faire la cérémonie inutile et presque ridicule de prendre possession de l'île au nom du roi d'Angleterre : on lui imposa le nom de *George III*. Otahiti est son véritable nom.

Pendant qu'on visitoit la rivière, qu'on s'assuroit si l'eau en étoit bonne à boire, on découvrit deux Indiens âgés, qui, se voyant découverts, parurent très-effrayés : on leur fit des signes d'amitié, on les invita à s'approcher, et l'un d'eux vint en rampant sur ses mains ; il étoit tremblant ; on le rassura, on s'efforça de lui faire entendre que les Indiens n'avoient rien à craindre s'ils n'attaquoient pas ; on chercha à lui faire comprendre qu'on désiroit des provisions, et on lui fit quelques présens ; rassuré par ces

caresses, cet homme qui avoit une longue barbe blanche, vint rendre une sorte d'hommage au pavillon qu'on avoit élevé, en dansant autour, en y répandant auprès des branches vertes; puis il s'éloigna, et revint avec d'autres Indiens qui amenèrent deux cochons au vaisseau : le vieillard les y remit, après avoir fait un discours suivi, et présenté des feuilles de bananier : on vouloit lui faire aussi un présent, mais il refusa tout, et revint au rivage. La nuit qui suivit fut obscure; elle fut troublée par le son du tambour et des instrumens à vent que les Indiens firent entendre, par les lumières qu'on voyoit errantes sur la côte; cependant le matin tout parut tranquille, mais le pavillon avoit été enlevé : les matelots remplirent d'eau leurs tonneaux; le vieillard, suivi de quelques autres hommes, apporta de nouveaux présens; on croyoit pouvoir descendre en paix, tandis que les Indiens se préparoient à une nouvelle attaque. On les vit descendre en foule d'une colline, et s'emparer des futailles que les chaloupes abandonnèrent pour revenir au vaisseau, tandis que de nombreuses pirogues s'avançoient sur le rivage, et qu'on chargeoit des sacs de pierres : les Anglais crurent devoir prévenir cette attaque : le canon mit en pièces un grand nombre de pirogues rassemblées, les bois fracassés par les boulets furent abandonnés

des Indiens, qui s'y étoient cachés; ils se retirèrent sur une colline où ils se croyoient être en sûreté; mais là même, les boulets déchirèrent un arbre, et tous s'enfuirent remplis d'effroi : cinquante pirogues doubles, longues de soixante pieds, furent détruites, en partie par le canon, en partie par la hache des Anglais, après le combat. Quelques heures s'écoulèrent, des Indiens vinrent planter des branches vertes le long de la rivière, et se retirèrent; ils reparurent avec des cochons, des paquets d'étoffe, des chiens dont les pattes de devant étoient liées au dessus de la tête, et qui, marchant sur celles de derrière, paroissoient de loin des animaux étrangers et inconnus : les Anglais vinrent dans leur bateau, ils prirent les cochons, délièrent les chiens, laissèrent l'étoffe, et mirent auprès en échange des haches, des clous, du verre, que les Indiens ne voulurent pas emporter; on soupçonna qu'il falloit prendre l'étoffe pour les satisfaire; on le fit, et alors ils emportèrent avec joie ce qu'on leur avoit donné : on alla ensuite, sans être inquiété, faire une nouvelle provision d'eau; on retrouva ses futailles, on revit sur le bord de la rivière le vieillard qui, après une harangue, traversa l'eau et vint trouver les Anglais; on lui montra les pierres qu'on avoit prises dans les pirogues, on tâcha de lui faire entendre que les

siens avoient été les agresseurs ; il parut n'en pas convenir ; mais montrant à ses compatriotes, les frondes, les pierres, les sacs, il s'adressa aux insulaires, et leur parla tantôt d'une voix émue, tantôt avec un ton effrayant ; il se calma ensuite, et l'officier anglais chercha à lui persuader qu'on n'avoit que des intentions pacifiques ; on le caressa, on l'embrassa, on frappa dans sa main, et il parut satisfait : les Anglais lui firent connoître qu'ils avoient besoin de provisions, mais qu'ils désiroient que les Indiens ne vinssent qu'en petit nombre, et laissassent la rivière entr'eux et les étrangers : un commerce régulier s'établit de cette manière, et les provisions devinrent abondantes : on débarqua les malades près de l'aiguade, sous une tente qui les garantissoit du soleil et de la pluie ; le chirurgien veilla sur eux, le canon du vaisseau les protégeoit, et peut-être n'en avoient-ils plus besoin : le bruit et les effets des armes à feu avoient intimidé les insulaires ; la vue de quelques canards, que cet instrument meurtrier sembloit aller chercher dans la nue, et faire tomber à leurs pieds, les intimida plus encore ; depuis ce moment le commerce fut paisible : celui des Anglais se faisoit sous l'inspection du canonnier, qui prit soin qu'on ne fît ni fraude ni violence aux Indiens : il étoit chargé de punir avec sévérité les Anglais

coupables; l'amitié du vieillard qu'on sut gagner, prévint encore des inconvéniens qui pouvoient naître; il faisoit rapporter ce que ses compatriotes trouvoient le moyen de dérober; la punition, le pardon même de ces vols, les fit cesser, et le capitaine qui étoit malade d'une colique bilieuse, ne fut troublé par aucune plainte; les provisions ne manquèrent point; les malades se rétablirent; dans quinze jours tous reparurent frais et bien portans.

Ce tems fut employé par les hommes sains à calfater le vaisseau, à raccommoder les agrès, à rétablir tout ce qu'un long voyage avoit ébranlé ou détruit; on pêcha, mais on ne prit aucun poisson; on trouva dans les environs de l'aiguade, un morceau de salpêtre gros comme un œuf, sans qu'on pût s'assurer s'il y en avoit dans l'île. Cependant les environs, épuisés de provisions, n'en apportoient plus au marché que rarement: le vieillard, sans qu'on l'en priât, en fit venir des cantons plus éloignés; il fit renaître l'abondance; lui-même porta au capitaine un cochon tout rôti, et l'Anglais récompensa son honnêteté par le don d'un pot de fer, d'un miroir, d'un verre à boire, etc. Mais le commerce des matelots avec les femmes de l'île, donna lieu à quelques désordres; elles offroient leurs faveurs, et les faisoient payer: une nuit étoit l'équivalent

de quelques clous, que souvent leurs amans n'avoient pas, et ils alloient arracher les clous du navire pour se satisfaire; ces moyens furtifs, en multipliant les objets d'échange, le rendirent moins avantageux pour les Anglais; ceux-ci employèrent même la fraude pour augmenter les richesses; ils faisoient des clous de plomb; les Indiens les rapportoient, et en demandoient d'autres en échange; leur demande étoit juste, et la crainte de faire augmenter de prix les provisions en rendant le plomb monnoie, la fit rejeter. Un autre mal naissoit de la familiarité des gens de l'équipage avec les femmes de l'île; ils en devenoient moins dociles, plus insolens et plus mutins; il fallut en venir aux châtimens pour les retenir. En vain on rechercha ceux qui mettoient le vaisseau en danger, en ôtant les clous pour se procurer un plaisir passager; on ne put y réussir: on se borna à fouiller tous ceux qui alloient à terre, et à défendre qu'aucune femme ne passât la rivière.

Cependant les Indiens respectés des Européens se rapprochoient des Anglais: ils vinrent visiter le capitaine qui, cherchant ce qui pouvoit leur plaire pour le leur offrir, mit devant eux diverses monnoies d'or et d'argent, des pinces, des clous, en leur montrant qu'ils pouvoient choisir; les clous furent préférés, les pinces leur parurent

d'un plus grand prix que les monnoies d'or. Une femme d'une taille haute et majestueuse, âgée d'environ quarante-cinq ans, respectée des Insulaires, voulut voir le vaisseau; on l'y conduisit; elle montra dans ses actions une liberté qui annonçoit en elle l'habitude de commander; sans crainte, sans défiance, elle reçut avec plaisir un manteau bleu, un miroir, d'autres bagatelles; et à son tour elle invita le capitaine à se rendre dans sa maison, en lui faisant entendre que la promenade convenoit à sa santé encore languissante; il s'y rendit : elle vint au devant de lui, suivie d'un cortége nombreux, et s'apercevant qu'il étoit foible encore, elle le fit porter sous les bras jusqu'à sa maison : la multitude se jetoit sur son passage, elle l'écartoit du seul mouvement de sa main; sa maison étoit vaste; sa façade avoit plus de trois cents pieds de long; son toit étoit couvert de feuilles de palmier; il étoit soutenu par cinquante-trois piliers; sa cime avoit trente pieds de haut. On appela cette femme *la Reine*, parce qu'elle paroissoit en avoir l'autorité; elle fit frotter légèrement partout, le corps du capitaine et de tous ceux qui sembloient malades encore. Cet exercice fut interrompu par les exclamations des Indiens, qui virent le chirurgien ôter sa perruque pour se rafraîchir : ils admiroient comment on pouvoit

ôter

ôter sa chevelure à son gré. La reine fit présent au capitaine de quelques paquets d'étoffe et d'une truie pleine; elle le reconduisit en le soutenant avec vigueur par le bras : après l'avoir quittée, il lui envoya six haches, six faucilles et d'autres présens; celui qui les lui porta, la trouva donnant un festin à un millier de personnes ; elle distribuoit elle-même les mets arrangés dans des noix de cocos ou dans des augets de bois ; puis elle s'assit sur une estrade, où deux femmes venoient mettre les mets dans sa bouche avec les doigts; le messager eut sa part comme les autres, et trouva les mets de bon goût. Cette liaison du capitaine avec la reine ramena l'abondance dans les marchés, mais non le premier prix qu'on avoit mis aux denrées.

Un jour, une femme âgée parut au bord de la rivière; un jeune homme la traversa, vint faire un long discours au canonnier qui étoit directeur du marché, et mit à ses pieds une branche de bananier. La femme vint ensuite, amenant deux cochons gros et gras; elle regarda les Anglais, puis fondit en larmes, et le jeune homme joignit à ses pleurs un long discours : on comprit enfin que son mari et trois de ses fils avoient été tués dans le dernier combat. Elle ne put le faire entendre, sans s'affecter encore davantage; elle tomba et perdit la voix; deux jeunes

gens auprès d'elle partageoient sa peine; on chercha à les consoler; on voulut lui donner un présent qui valoit dix fois celui qu'elle offroit, mais elle refusa tout.

Un jour, un de ces Indiens remarqua qu'en tournant un robinet, l'eau bouillante tomboit de la théière : ignorant l'effet de l'eau chaude, parce qu'ils n'ont pas de vase pour la mettre sur le feu, il imita ce qu'il avoit vu faire, et reçut l'eau sur sa main; bientôt il poussa des cris, et sauta avec les marques les plus extravagantes de l'étonnement et de la douleur : on l'adoucit par des applications, mais il ne se calma que quelque tems après. La reine vint visiter encore le vaisseau plusieurs fois, fit des présens, et jamais d'échanges; un jour elle invita le capitaine, le reçut dans sa maison, et le faisant asseoir, attacha à son chapeau une aigrette de plumes de différentes couleurs, orna ceux des officiers qui l'accompagnoient de guirlandes de tresses de cheveux faites par ses mains, et leur donna des nattes travaillées avec art : elle les accompagna jusqu'au rivage, et apprenant que le vaisseau devoit partir dans quelques jours, elle versa des larmes; on lui fit de nouveaux présens pour reconnoître les siens, et entr'autres, des oiseaux et des semences inconnues dans l'île, tels étoient le coq d'Inde, l'oie, une chatte pleine. Elle

admira le télescope, dont le capitaine se servit pour observer une éclipse de lune ; en voyant par lui, comme sous sa main, des objets qu'elle distinguoit à peine à l'œil simple, elle recula d'étonnement, quitta l'instrument, y revint, et ne pouvoit se lasser d'admirer qu'un objet lui parût dans le même instant éloigné ou voisin, selon qu'elle le regardoit ou ne le regardoit pas au travers d'un tuyau. Sa présence, ses visites aux Anglais faisoient que le marché étoit toujours mieux rempli.

Un détachement, portant du fer travaillé pour servir au commerce, fut envoyé pour observer le pays : le capitaine étoit à la tête, le bon vieillard servit de guide. Par-tout il trouva le sol gras et fertile, couvert d'habitations, de jardins, de plantations d'arbres fruitiers, arrosé par des canaux, partagé par des haies, coupé par des collines surmontées dans le centre de l'île par de hautes montagnes; mais on n'y découvrit aucune trace de métaux ni de minéraux ; tous les outils des habitans étoient de pierre, de coquille ou d'os ; on remarqua dans les jardins une plante semblable à l'épinard d'Amérique, dont le goût étoit agréable, des tiges de cannes à sucre qui croissent sans culture (1), du gingembre, du ta-

(1) Selon M. de Humboldt, Bligh a transporté

marin, un arbre qui ressemble à la fougère par ses feuilles et son extérieur. On n'y vit d'autres quadrupèdes que des cochons et des chiens; ni d'autres oiseaux que des perroquets, des pigeons, des canards et de la volaille; on y sema des noyaux de cerise, de prune, de pêche, de citron, d'orange, quelques graines potagères; du haut des premières montagnes on jouit du coup d'œil le plus riche, le plus varié et le plus agréable; une multitude d'habitations le rendoit vivant; derrière étoient des monts plus élevés, où des colonnes tortueuses de fumée annonçoient des cultivateurs; par-tout les Anglais reçurent des marques de bonté de la part du peuple : dès que le vieillard avoit parlé à ses compatriotes, ils prévenoient leurs besoins, préparoient leurs repas, semoient des branches vertes sur leurs pas, leur frayoient des chemins plus faciles au travers des ronces et des épines;

---

cette canne à sucre et l'arbre à pain à la Jamaïque : de là, ces deux végétaux se sont répandus à Saint-Domingue, à Cuba et à la Trinité, où la culture de la canne est devenue d'une grande importance. Sur un territoire d'étendue égale, elle produit un tiers de plus de sucre que l'autre, à laquelle on donne généralement l'Asie pour patrie : celle d'Otahiti offre en même tems un bois plus dur, plus épais, et est d'un vert plus clair et plus agréable.

on les récompensa, mais ils ne paroissoient pas s'y attendre; tous se séparèrent contens.

On se prépara enfin à partir; on reçut de nouveaux présens de la reine; elle montra les mêmes regrets sur le départ prochain des Anglais, et donna des marques les plus touchantes de sensibilité; on ne la consola qu'en lui promettant de revenir dans cinquante jours. Le vieillard vouloit d'abord que son fils s'embarquât avec eux, mais au moment du départ, il ne put s'en séparer, et le cacha. La reine les voyant s'éloigner, voulut les voir encore; elle vint dans une pirogue, que d'autres suivirent; elle monta sur le vaisseau, pleura, les embrassa avec tendresse, se retira dans sa pirogue où le capitaine, pour la consoler, lui fit présent de choses qui pouvoient lui être utiles, et de quelques-unes qui servoient à la parure : elle reçut tout en silence et sans y faire beaucoup d'attention; enfin, le vent s'étant levé, on se sépara des Otahitiens avec regret, et les Anglais mêlèrent leurs larmes à celles que versoient ces insulaires.

Disons un mot d'eux et de leurs mœurs. Ils sont grands, bien faits, agiles, d'une figure agréable; leur teint est basané; blonds dans leur jeunesse; leurs cheveux deviennent ordinairement noirs ou châtains; ils les assemblent et les

nouent au sommet de la tête, ou les laissent flottans en boucles; ils les oignent d'huile de cocos, dans laquelle est infusée une racine qui lui donne l'odeur de la rose. Les femmes sont jolies; la continence ne paroît pas y être une vertu; leur habillement a des graces; il est d'une étoffe qui n'est point tissue, qu'on fabrique comme le papier avec les fibres ligneuses d'une écorce intérieure mise en macération, étendues et battues ensuite les unes sur les autres: les femmes s'ornent avec des plumes, des fleurs, des coquilles, des perles; hommes et femmes se peignent les cuisses et les fesses; ceux qui sont en autorité ont les jambes peintes en échiquier. Un homme d'entr'eux, qui aimoit à imiter les manières anglaises, reçut en don du lieutenant Furneaux, un habit complet, et il paroissoit fier de sa nouvelle parure; il vouloit se servir de couteau et de fourchette comme ses nouveaux amis, mais sa main se dirigeoit habituellement vers sa bouche, et la fourchette passoit au-delà vers l'oreille. Leurs alimens ordinaires sont les animaux, quelques racines, le fruit à pain, les bananes, les pommes, un fruit aigre qui donne un goût agréable au fruit à pain grillé, avec lequel ils le mangent; ils aiment le poisson avec passion, et le prennent avec le hameçon et au filet; ils allument leur feu en frottant un mor-

ceau de bois sec contre un autre; c'est avec les cailloux qu'ils font chauffer, qu'ils font cuire leur viande en la plaçant dessus, et la couvrant de feuilles, de charbons et de pierres chaudes : une marmite fut pour eux un objet étrange, et on accouroit de loin pour la voir; le jus des fruits, l'eau salée forment toutes leurs sauces : ils découpent avec des tranchans faits de coquilles.

On ne put découvrir s'ils avoient un culte religieux; ils entroient en silence et à pas lents dans des hangars où ils déposoient les morts (1) : leurs arts sont médiocrement perfectionnés; ils ont quelque connoissance de la chirurgie: leurs pirogues sont diverses; les plus petites sont formées d'un tronc d'arbre, et ils s'en servent pour la pêche; d'autres, construites de planches bien jointes, portent de dix à quarante hommes, et n'ont qu'un mât; d'autres encore sont formées de deux liées ensemble, entre lesquelles ils élèvent deux mâts : avec elles, ils commercent et voyagent dans les îles voisines; il y a encore une sorte de grande pirogue sans voile, qui n'est destinée qu'aux parties de plaisir : leur forme est celle des gondoles, au milieu s'élève un pavillon sous lequel on s'asseoit; ils semblent

(1) Ils appellent ces hangars des *moraïs*.

s'en servir pour des espèces de fêtes ou de processions, où les rameurs sont habillés de blanc et les autres de blanc et de rouge; deux l'étoient entièrement de rouge. Ils font des planches en fendant un tronc préparé avec des coins de bois dur; les haches dont ils se servent sont de pierres qu'ils aiguisent avec une autre pierre mouillée; ils joignent les planches avec des cordes arrêtées à des os fichés dans le bois, calfatent les coutures avec du jonc sec et les enduisent d'une gomme; leur principal bois de construction est une espèce de pommier : leurs armes sont la massue, l'arc, et la flèche qui est armée à son extrémité d'une pierre longue.

Le climat est bon, le pays sain et agréable: malgré la chaleur, la viande s'y conserve deux jours, et le poisson vingt-quatre heures; les fourmis y sont les seuls animaux incommodes qu'on y remarqua. Il paroît que la maladie vénérienne n'y étoit pas connue; et le capitaine Wallis montre, par le registre exact de ses malades, qu'aucun des siens n'étoit infecté de cette maladie, arrivant à Otahiti, qu'aucun n'en fut attaqué en s'en éloignant; le premier qui en fut atteint, la prit au cap de Bonne-Espérance. On trouvera de plus grands détails sur cette île dans les voyages suivans. Wallis en partit le 27 juillet 1767.

En s'éloignant de l'île d'Otahiti, qu'on nomma *île de Georges III*, on côtoya celle du *Duc d'Yorck*, qui n'en est séparée que par un canal d'une lieue; elle a des havres et un bon port; des montagnes s'élèvent au centre; le rivage est bordé de cocotiers, d'arbres à pain, de pommiers et de planes. Le lendemain, on découvrit une île nouvelle, ceinte de brisans et de rochers, peu habitée, n'ayant que de petites huttes dispersées, couverte d'arbres dont le sommet étoit abattu, longue de deux lieues, remarquable par un mont élevé et fertile; on la nomma *Charles Saunders*. Le 30, on découvrit encore une île, à laquelle on donna le nom du *Lord Howe*; on ne put y aborder; la fumée annonça qu'elle étoit habitée; des cocotiers y végètent : elle a dix milles de long, quatre de large. Plus loin parurent de petites îles liées par des brisans : on les nomma *îles de Scilli*; ce sont des écueils dangereux. Deux autres îles se montrèrent ensuite : on leur donna les noms de *Boscawen* et de *Keppel*; on vit des habitans dans cette dernière : la difficulté d'y faire de l'eau, l'incertitude des dispositions des insulaires, la crainte des brisans firent qu'on n'aborda dans aucune. Le vaisseau parut à tous les officiers n'être pas en état de revenir par le cap Horn, ou le détroit de Magellan; ils crurent qu'il n'étoit pas en état

de soutenir, dans la saison la plus dangereuse, les tempêtes et la mer agitée qu'on y trouve. On résolut donc de se rendre en Europe par le cap de Bonne-Espérance, d'aborder d'abord à l'île Tinian, puis à Batavia; c'étoit le chemin le plus court pour revenir en Europe : c'étoit le moins dangereux, puisqu'on trouvoit, à différentes distances, des ports où l'on pouvoit être reçus comme amis. On se dirigea donc vers l'île Tinian, et on passa près de celle de Boscawen, qui est ronde, élevée, abondante en bois et bien peuplée. Le 16 août, on découvrit la terre : c'étoit une île que des rochers environnoient encore; la côte unie et basse étoit couverte de cocotiers et de grands arbres sans fruits; de la fumée, des cabanes annoncèrent d'abord ses habitans; divers petits ruisseaux y serpentoient; bientôt on aperçut des pirogues qui s'approchoient; les Indiens paroissoient robustes et actifs, n'ayant pour tout vêtement qu'une natte qui leur couvroit les reins; ils étoient armés de massues : pendant que les Anglais dans leur canot, essayoient de s'en faire entendre, ils cherchèrent à tirer le bateau vers les rochers; l'explosion d'un coup de fusil les mit en fuite : les Anglais eurent de la peine à revenir au vaisseau, parce que la mer devenue plus basse, s'étoit hérissée de pointes de rochers : ils en

sortirent cependant heureusement. On donna à cette île le nom de *Wallis*. On remarqua, comme une chose singulière, que les métaux paroissant inconnus dans toutes ces îles, on y cherchoit d'abord à aiguiser le fer; opération qu'on ne faisoit point sur le cuivre, parce qu'il ressembloit moins à la pierre.

Le Dauphin repassa la ligne le 28 août, sous le 190e degré de longitude. On vit alors plusieurs oiseaux, et l'on en prit un semblable au pigeon par la forme, la grandeur, la couleur; ses pieds étoient rouges et plats. Des feuilles, des noix de cocos flottantes, faisoient conjecturer qu'une terre étoit dans le voisinage; on n'en vit que le 3 septembre, et peu de momens après on découvrit un *pros* indien, tel que le lord Anson les décrit : le Dauphin arbora pavillon espagnol, croyant l'inviter à s'approcher, et on le vit fuir avec vîtesse. On voyoit alors deux îles, qu'on crut être du nombre des Piscadores. On continua sa route : le 18 on vit l'île de Saypan, puis celle de Tinian (1), où l'on jeta l'ancre le lendemain. On y descendit des tentes, des provisions, les malades, une forge, des outils : on y cueillit des cocos, des oranges, des limons,

(1) Une des Mariannes : Gemelli la nomme *Anatan*; voyez tome III, page 438.

des fruits à pain ; et les chasseurs y tuèrent un jeune taureau pesant quatre cents livres. Le vaisseau fut calfaté, les voiles réparées, le gouvernail raffermi, le doublage raccommodé ; une recherche plus exacte y fit trouver tous les rafraîchissemens annoncés par le lord Anson ; on s'y pourvut de bœuf, de cochon, de volaille, de papaies, de diverses sortes de fruits : les malades s'y rétablirent, quoique l'air y fût moins sain qu'à Otahiti, où la viande même se conservoit un jour de plus. Sur le bord on trouve des cocotiers, mais on en avoit coupé le pied pour cueillir le fruit, et on n'en trouva qu'à une lieue de là. Les chasseurs furent très-fatigués : il leur falloit traverser des buissons épais, et les animaux qu'ils poursuivoient étoient très-sauvages : souvent sur la fin du jour, ils n'avoient ni la force de tuer le gibier, ni celle d'apporter celui qu'ils avoient pris.

Le 15 octobre, les malades furent guéris, les provisions de bois et d'eau faites, le vaisseau réparé ; on s'embarqua ; il n'y avoit pas un matelot qui n'eût une provision de cinq cents limons, dont le suc mêlé à l'eau empêcha le scorbut de paroître sitôt ; on mit à la voile le lendemain à la pointe du jour : la longitude de Tinian est de 163 degrés 30 minutes. On vogua heureusement jusqu'au 23, que les vents furent violens,

la mer agitée, le ciel couvert et sillonné par des éclairs : la pluie pénétra les matelots ; le vaisseau fut tourmenté : le 25, une partie des voiles furent déchirées et emportées, des voies d'eau accrurent le travail des pompes, une vague entra dans le bâtiment par la proue, et emporta les dunettes qui sont les étages les plus élevés de la poupe, les harpons, tout ce qui étoit sur le château d'avant ; cependant la crainte d'une terre et des îles Bahées ou Bashi, contre lesquelles on pouvoit se briser, força de tenir déployées toutes les voiles qui restoient encore ; le tems étoit sombre, la pluie forte et les vagues toujours hautes : l'une d'elles enfonça une partie des sabords, et emporta dans la mer tout ce qui se trouva sur le pont. Enfin, le tems se calma le 28, et on vit les îles Bahées (1) : toutes sont hautes. Plus loin sont deux bancs de brisans qu'on évita ; un banc de sable se montra plus avant ; puis on découvrit successivement quatre îles, auxquelles on donna les noms de *Sandy*, *Smal-Key*, *Long-Island* et *New-Island* ; après les avoir passées, on vit la mer couverte de bois, de feuilles de cocotier, de pommes de sapin, d'algues marines, et on

---

(1) Les îles Bahées ou Bashi sont vers le 20e degré de latitude nord, au nord de Luçon et au sud de Formose.

trouva fond sans voir la terre, qu'on ne découvrit que deux heures après ; c'étoit l'île de Condor ou Pulo-Condor ; puis on aperçut celles de Timon, d'Aros, de Pisang, de Pulo-Toté, de Pulo-Weste. Le tems étoit très-obscur et brumeux, le vent souffloit par bouffées violentes. Un éclair peut-être préserva le Dauphin du naufrage ; il fit apercevoir un grand bâtiment qui alloit le heurter, l'action du gouvernail le fit passer à côté, et ce vaisseau, le seul qu'on eût vu depuis qu'on eut quitté le Swallow, continua sa route sans danger ; mais le vent étoit si violent, qu'on ne put s'en faire entendre. Le tems s'éclaircit, et l'on vit l'île Pulo-Taya, et devant soi deux bâtimens ; on voulut jeter l'ancre, pour éviter d'être entraîné par les courans ; le fond avoit paru bon, mais des rochers qu'on ne voyoit pas, usèrent et coupèrent le cable, l'ancre fut perdue ; il fallut continuer sa route avec lenteur. Le 22 novembre, on découvrit l'île de Sumatra, et le 30, on parvint à jeter l'ancre dans la rade de Batavia, au milieu de quatorze vaisseaux de la compagnie hollandaise, d'un grand nombre de petits bâtimens, et du Falmouth, vaisseau anglais qui étoit sur la vase. Bientôt après on reçut des provisions fraîches ; et le capitaine, craignant les fièvres mortelles dans ce climat, défendit, sous des peines sévères, qu'on

apportât sur le vaisseau aucune liqueur forte ; il prit soin qu'on ne laissât aller à terre que ceux que leurs affaires y appeloient, et veilla à ce qu'ils ne s'occupassent que d'elles : cette précaution fut salutaire, et le vaisseau, en quittant ces bords, n'avoit point de malade.

Ce fut avec peine que le capitaine rejeta une requête que lui présentèrent les officiers non brevêtés du Falmouth, pour qu'il leur fût permis de passer en Europe : leur vaisseau délabré menaçoit d'une ruine prochaine ; les mâts, les vergues, les cables étoient en pièces, leurs munitions étoient perdues, leur canonnier mort, leur contre-maître fou, leur charpentier mourant, leur cuisinier estropié par ses blessures, leur équipement pourri, le plancher de leur magasin écroulé ; ils représentèrent que divers maux les accabloient ; qu'ils étoient sans cesse exposés à être volés par les Malais, et massacrés par les pirates ; que ceux qui étoient sains, ne pouvoient descendre à terre, et que leurs malades périssoient sans secours ; que depuis dix ans ils n'avoient point reçu de paye ; qu'ils consentoient à la perdre, et préféroient les emplois les plus vils dans leur patrie à la continuation de leur misère actuelle. Tout ce que le capitaine Wallis put leur promettre, c'étoit de faire tous ses efforts pour leur procurer du sou-

lagement. Il partit le 8 décembre; mais à peine fut-il arrivé dans le détroit, formé par les îles de Java et de Sumatra, que les rhumes et les dyssenteries travaillèrent son équipage : il vint faire de l'eau et du bois dans l'île du Prince qui n'en est pas loin, et acheta des naturels du pays des tortues, de la volaille, un sanglier; ce qui n'empêcha pas les maladies d'augmenter : un des matelots tomba de la grande vergue, se fracassa le corps, en tua un autre en le froissant par sa chute, brisa un orteil à un second; la dyssenterie et les fièvres putrides couchèrent quarante hommes sur leurs hamacs; George Levis, quartier-maître, marin actif, laborieux, utile, mourut avec deux autres matelots : pour arrêter les progrès de la maladie, il fallut élever une chambre pour les malades; elle étoit couverte d'une toile, on l'arrosoit de vinaigre, et on y faisoit de fréquentes fumigations; on ventiloit l'eau avant de la donner à boire; on y plongeoit une marmite de fer rougie au feu; on donnoit aux malades du salep, du sagou, du bouillon de mouton deux jours de la semaine, de la volaille les autres jours, du riz, du sucre dans tous les tems, de la drêche fréquemment : le chirurgien étoit infatigable pour veiller sur eux; et pendant que les maladies augmentoient, le navire se remplissoit de trois pieds d'eau toutes les six heures, et les parties

qui

qui le composoient s'ouvroient et se relâchoient. A force de soins, les maladies commencèrent à être moins fortes dès le 10 janvier : le 24, un coup de vent mit en pièces les grandes voiles, et la mer rompit une partie du gouvernail : dès que la tempête fut calmée, il fallut sécher les lits des malades, et réparer tout le désordre ; le 30, on aperçut la terre d'Afrique ; et le 4 février, on jeta l'ancre dans la baie de la Table, au cap de Bonne-Espérance, où l'on trouva seize vaisseaux de la compagnie hollandaise, un français et un paquebot anglais. On s'y procura du mouton et des légumes : la cherté des loyers, les incommodités qu'on prévoyoit, firent demander au capitaine la permission de dresser des tentes au milieu d'une plaine spacieuse, et d'y envoyer les gens de son équipage pendant le jour, sous l'inspection d'un officier, qui les empêcheroit de s'écarter : il l'obtint ; on ne permit à aucun d'aller à la ville, ni qu'on leur apportât des liqueurs fortes : l'air de cette terre et les soins attentifs redonnèrent bientôt de la vigueur aux malades, mais il ne procura aucun soulagement au capitaine lui-même qui étoit très-malade. Pendant ce tems, les hommes sains qui se trouvoient dans l'équipage, réparoient dans le vaisseau tout ce qui avoit besoin de l'être ; et l'on permit ensuite à ceux qui avoient eu la petite

vérole, d'aller dans la ville, où cette maladie faisoit de grands ravages; on permit aux autres de s'ébattre dans la campagne : bientôt l'équipage fut plus sain, plus vigoureux même que lorsqu'il quitta l'Angleterre. Pour montrer aux officiers de l'Inde que la distillation offroit un secours utile dans un besoin d'eau pressant, on mit cinquante-cinq galions d'eau de mer dans une cucurbite, et dans cinq heures on en tira trente-six d'une eau douce, sans mauvais goût, sans qualité nuisible : il n'en coûta que neuf livres pesant de bois et soixante-neuf de charbon. Cette expérience pouvoit leur être utile en diverses occasions : le capitaine l'avoit pratiquée lui-même dans son voyage, dès que sa provision d'eau diminuoit jusqu'à un certain point; il se servoit de l'eau distillée pour faire cuire les légumes, pour le thé, le café, etc., et on épargnoit toujours l'autre avec le plus grand soin.

Tout étant prêt, les malades guéris, les provisions embarquées, le Dauphin mit à la voile le 3 mars 1768 : on découvrit Sainte-Hélène le 16, et on jeta l'ancre le lendemain dans le port. Le Northumberland, vaisseau de l'Inde, s'y trouva : on y reçut tous les secours, tout l'accueil qu'avoient droit d'en attendre des hommes qui revoyoient leurs compatriotes venant de faire le tour du Globe. Mais leur séjour n'y fut pas

long : le 18 ils partirent, et après avoir remarqué des frégates qui voltigeoient autour du vaisseau, on découvrit l'île de l'Ascension, où l'on ne s'arrêta pas : le vent étoit favorable, il falloit en profiter. Le 19 avril, le goémon qu'on avoit vu, des troupes d'oiseaux, la mer devenue sans couleur, fit croire qu'on étoit voisin de la terre ; mais on ne trouva point de fond : le 24, on vit l'île de Pico ; le 11 mai, on poursuivit et arrêta un vaisseau anglais sonpçonné de contrebande ; le 13, on vit les îles de Sceilly, et le 19 on débarqua à Hastings, dans le comté de Sussex, après un voyage de six cent trente-sept jours, pendant lesquels le vaisseau avoit toujours passé la nuit en panne, pour ne laisser échapper aucune découverte, car elles étoient l'unique objet de ce voyage.



Nous terminerons ce volume en faisant diversion aux courses lointaines, au spectacle de la mer en courroux ; nous délasserons un moment le lecteur en lui offrant le tableau de la nation anglaise, et en le promenant sur les rives de la Tamise : nous n'en parlerons que d'après M. Baert, auteur d'un ouvrage récent, intitulé : *Tableau de la Grande-Bretagne*. Cet écrivain judicieux dessine à grands traits, sans passion et d'une

manière impartiale, les mœurs, les usages, le caractère de ces insulaires, au milieu desquels il a vécu assez long-tems. La vérité de son pinceau et de ses couleurs lui a mérité les éloges de M. de Saint-Constant et des autres voyageurs qui ont écrit après lui sur le même sujet.

Selon cet auteur estimable, le climat est loin de fixer à lui seul le caractère général des nations, il en forme la base; la religion et le gouvernement le modifient, et l'éducation, les usages, la société lui donnent la dernière teinte. L'Angleterre en offre l'exemple. Un climat nébuleux, humide, changeant, un air épais que le soleil perce rarement, y affectent trop fortement le physique et le moral pour ne pas y former un caractère fortement prononcé. Le caractère des Anglais en général est sombre, brusque et réfléchi. L'éducation toujours publique et presque entièrement la même pour les personnes de toutes les classes au dessus du commun du peuple, en entretient l'uniformité dans le premier âge, que modifient ensuite une constitution combinée de monarchie, d'aristocratie, de démocratie et un genre de vie retirée et solitaire. On remarque chez eux une grande différence dans l'air servile des personnes attachées à la cour, et la morgue des gens puissans qui s'en tiennent éloignés, soit par goût soit par des circonstances; dans la

bassesse des personnes qui, pour parvenir, s'attachent aux grands, et la fierté, l'orgueil méprisant de la partie de la nation qui vit indépendante, et les dédaigne. De là résulte une grande diversité dans les principes de morale, depuis le catholique zélé et intolérant pour le culte, jusqu'au quaker tolérant et le plus austère de tous les êtres.

L'habillement des hommes y est extrêmement simple, d'après l'usage d'aller beaucoup à pied dans les villes. Il est le même pour tout le monde, depuis l'artisan jusqu'au plus grand seigneur, lorsqu'il ne se rend pas à la cour, et alors il ne sort pas de sa chaise ou de sa voiture. A quelques habits habillés près qui paroissent rarement, la garde-robe de l'homme le plus riche n'est composée que de deux ou trois fraques qu'il renouvelle souvent. Cette manière adoptée par ceux qui sont au dessus de l'aisance, l'est par habitude et par orgueil par ceux qui sont au dessous. Les garçons de boutique, des cafés, tavernes et auberges, sont vêtus et coiffés aussi proprement que les personnes qu'ils servent. L'habitant des campagnes n'est pas, dans son genre, plus mal vêtu que celui des villes. Son habit d'une étoffe un peu plus grossière, est un peu moins bien fait. Sa femme porte une bonne robe, avec un petit chapeau de soie noire, et

souvent un mantelet de drap rouge. Les ouvriers, les domestiques se vêtissent souvent de velours de coton extrêmement durables. Les enfans sont tenus avec le plus grand soin. La beauté du linge est un luxe qu'on retrouve dans toutes les classes de la société. L'habillement des femmes riches beaucoup moins simple, dans lequel entre des toiles peintes, des mousselines, des gazes, des soieries qu'une grande propreté et le besoin de laver souvent rend dispendieux, n'en est pas moins adopté par toutes les personnes au dessus du commun, et même par celles des classes inférieures, les jours de fête. Cette imitation dans les habillemens s'étend à tout, de proche en proche. On monte beaucoup à cheval, même les femmes en Angleterre, et tout le monde veut y avoir des chevaux. A peine est-il un commis qui n'ait le sien, ou ne prétende au moins en louer un le jour où il est libre. L'homme de la fortune la plus médiocre qui habite la campagne, a son cheval de selle, et rougiroit d'aller à pied à une certaine distance. Aussi on est étonné de voir un Français aux environs de Londres, faire à pied des promenades de cinq à six milles.

Excepté quelques grands seigneurs ou des gens immensément riches qui ont à la campagne de vastes et somptueuses habitations,

souvent même au dessus de leurs moyens, on est logé et meublé en Angleterre d'une manière assez uniforme et assez simple, surtout dans les villes, dont les édifices, même ceux de Londres, n'ont ni noblesse ni élégance, et n'annoncent que les demeures d'une bourgeoisie aisée. Quelques tableaux, quelques lustres, beaucoup de bois d'acajou, des stucs et des plafonds en arabesques décorent les maisons opulentes. Les autres ameublemens sont par-tout les mêmes, excepté dans les classes les plus basses. On y voit des boiseries peintes en gris, des portes imitant le bois d'acajou, des tapisseries de papier peu cher, parce que la fumée du charbon oblige d'en changer souvent; un tapis plus ou moins beau, d'assez belles cheminées de marbre, des feux ou fourneaux de fonte ou d'acier bien polis et bien soignés, des meubles, chaises, tables, commodes, bois de lit en acajou, communément fort lourds; des fenêtres brisées par le milieu, et s'élevant par des contre-poids; des planchers de sapin fréquemment lavés: tout cela relevé par une extrême propreté qui donne aux maisons anglaises un air d'ordre et de décence qui plaît à l'œil et à la raison.

La manière de se nourrir y est en général d'une économie très-marquée: dans les différentes classes de la société, dans presque toutes les

familles, excepté dans les maisons opulentes, on mange toute la semaine des viandes bouillies ou rôties, le dimanche est un jour distingué par un pouding, espèce de farce et de pâtisserie que l'on fait de mille manières; des sauces achetées toutes faites, de la salade, des légumes cuits à l'eau, pommes de terre, choux, navets, carottes en forment l'assaisonnement; du fromage, quelquefois une tarte qu'on envoie chercher chez le pâtissier voisin, servent de dessert à ce repas frugal qu'arrose une grande quantité de bierre.

Dans les dîners d'apparat tout abonde avec profusion : non-seulement la table où l'on dîne est bien servie, quoique rarement de mets apprêtés au goût des étrangers, mais il est d'autres tables à côté couvertes de viandes froides et de légumes. Dans de grandes occasions, qui à la vérité se renouvellent rarement, on se procure à grands frais du daim, mets fort recherché en Angleterre : on achète au poids de l'or les plus beaux poissons, les primeurs, les fruits les plus rares, et l'on paie jusqu'à vingt-cinq louis une tortue. Le repas fini, la nappe extrêmement longue, qui presque par-tout tient lieu de serviette, disparoît, et laisse voir une table magnifique de bois d'acajou, sur laquelle se pose un dessert souvent mesquin, et roulent des flacons

de cristal remplis de vins de Porto, du Rhin, de Bordeaux, de Madère : chacun a deux beaux verres à vin de cristal devant soi, tandis qu'une seule carafe d'eau et deux gobelets servent pour tous les convives. On a en général très-peu d'argenterie en Angleterre, et on l'étale avec une puérile ostentation sur une table de marbre dans la salle à manger. Les plats et les assiettes d'argent y sont fort rares. Dans les auberges, et même dans beaucoup de maisons, on n'a que des fourchettes de fer à deux ou trois pointes, dont le commun des Anglais ne se servent que pour couper les viandes, mangeant avec un couteau dont la pointe est fort arrondie, et se change à chaque mets. La porcelaine n'y est guère en usage que pour les plats et le dessert : la jolie poterie anglaise sert pour le reste du repas.

Le maître et la maîtresse du logis se placent toujours aux extrémités opposées de la table, pour en faire les honneurs : celle-ci découpe presque toutes les viandes. La bierre se sert dans de grands verres, qu'un laquais porte successivement aux personnes qui en demandent ; car cette communauté de verres n'a rien de répugnant en Angleterre ; et, dans les maisons qui ont conservé les mœurs antiques, c'est le pot de bierre qui passe ainsi. Vers la fin du dîner,

la bierre forte se substitue au vin. Au dessert on recommence les santés générales, et les femmes ne tardent pas à se retirer pour préparer dans le salon du thé très-fort et du café très-foible. Les hommes se rapprochent : les bouteilles et les santés circulent avec rapidité. Un vase placé dans un coin de la chambre, quelquefois derrière un rideau, sert à satisfaire les petits besoins qui doivent naturellement survenir dans d'aussi longues séances; mais l'usage commence à s'en abolir dans ce qu'on nomme la bonne compagnie, qui nulle part n'offre l'image vraie des mœurs nationales. Chaque convive porte des *toasts* ou santés à la personne désignée par le maître de la maison, ou le président si c'est dans un club. On boit beaucoup dans les repas : il y règne cependant assez de décence. Les étrangers qui y sont invités, y ont la plus grande liberté; égards qu'on n'avoit pas pour eux autrefois. Les domestiques, cochers, palefreniers des grands seigneurs ou maisons opulentes, remplissent sans cesse les cabarets d'Angleterre, et y boivent une inimaginable quantité de bierre ou porter. Beaucoup s'enivrent : leur ivresse est froide, rarement bruyante et jamais gaie. Au reste, cette habitude de boire beaucoup, qu'à peu d'exception près on retrouve dans la classe la plus relevée comme chez le peuple,

paroît tenir au climat, à un besoin impérieux de chasser la mélancolie qu'occasionne un air humide et épais.

Les gens riches et oisifs se lèvent tard, déjeûnent en famille avec du thé, ou seuls, et quelquefois au café s'ils sont garçons; lisent deux ou trois papiers publics, montent à cheval pendant deux ou trois heures, ou parcourent à pied les rues pour faire quelques visites fort froides et fort courtes, rentrent pour faire une seconde toilette, et dînent à cinq heures soit en famille, soit à leur club où les pousse l'ennui domestique, et où la politique, la chasse, les chevaux font le sujet de la conversation. Le dîner fait, ils vont un moment au spectacle, ou, s'ils ont dîné chez eux, ils se rendent au club, et y jouent, soupent et boivent une grande partie de la nuit. Beaucoup de jeunes gens vont de là chez les premières filles venues, et les hommes mariés retournent joindre leurs femmes à qui tous cependant ne se font pas scrupule de faire infidélité.

La vie des membres du parlement est la même, si ce n'est que vers quatre heures ils se rendent à ses séances, d'où ils reviennent presque tous souper à leurs clubs. Celle des gens d'affaires, des gens de loi n'en diffère qu'en ce qu'ils passent la matinée dans leurs bureaux, dans les tribunaux ou à la bourse. Les négocians qui

peuvent avoir une maison de campagne, s'y rendent l'été, le samedi soir, y restent le dimanche, et reviennent le lundi à leurs affaires. Quant au peuple dont le travail occupe tous les instans, il passe les momens libres qui lui restent, dans les cabarets à boire du porter, du punch, de l'eau de vie, du genièvre : il y parle politique, s'enivre et s'endort tristement. Le dimanche, les ouvriers s'habillent proprement, vont avec leurs femmes ou amies dans quelque guinguette, boire de la bierre ou du thé, et manger quelques tranches de viandes froides, et s'en retournent chez eux, souvent sans avoir proféré dix paroles, et sans que la moindre gaieté ait chassé pour un moment leur sombre mélancolie.

Les Anglaises en général vivent beaucoup dans leur intérieur. Quelques petits ouvrages, des visites courtes et froides, la lecture des romans, le soin du ménage, sans en chasser l'ennui, y remplissent tous leurs momens. Lorsqu'elles peuvent sortir, elles courent à pied, à cheval ou en voiture, font quelques visites, entrent dans beaucoup de boutiques, s'y font tout montrer, et achètent peu : elles passent tristement la soirée entre elles, à moins qu'elles n'aillent au spectacle, ou l'été à la promenade. Rassemblent-elles quelque société, c'est-à-dire un grand nombre de femmes et très-peu d'hommes, elles

y font longuement les honneurs d'une table de thé, que remplacent quelques parties de wisk, quelquefois un peu de musique : c'est pour l'ordinaire un violon qui accompagne une jeune personne chantant au clavecin quelques airs languissans. Un ton de réserve, de la roideur, une sorte d'étiquette règnent dans ces sociétés, même les plus intimes. Les grandes assemblées de la première classe de la société à Londres, nommées *Routs* ou *Foules*, ne commencent qu'entre neuf et dix heures du soir : il est du bon ton de n'y arriver que tard, dût-on, en attendant, s'ennuyer chez soi. Il n'y a ni gêne ni cérémonies, mais beaucoup de confusion : on y sert des rafraîchissemens et des glaces avec assez d'abondance. Si le local le permet, on y établit quelques tables de jeu, et souvent un pharaon tenu par un banquier de profession, et dont un assez grand nombre de femmes s'emparent, pour ne le quitter qu'à cinq ou six heures du matin. Quelquefois on danse; et le bal, suivi d'un grand souper, manque toujours de ce qui fait le charme de la danse, la grace et la gaieté.

Nulle part l'enfance n'est plus heureuse, et ne voit plus de plaisirs éclorre sous ses pas. Sainement nourris, bien habillés, très à l'aise dans leurs vêtemens, rarement les enfans font

entendre ces cris plaintifs, compagnons de leur âge. Ils courent, se vautrent sur l'herbe ou sur des tapis, sautent en pleine liberté sans se faire mal. Leur propreté, leur fraîcheur, leurs graces enfantines, leur beauté sont une des choses qui frappent le plus en Angleterre. Presque tous sont nourris par leurs mères, ou le sont au moins sous leurs yeux. Dans les campagnes, les mères commencent elles-mêmes leur première éducation : dans les villes, on les envoie, vers six à sept ans, dans des écoles tenues par des femmes. Les corps très-durs et les colliers qu'on donne aux jeunes filles à mesure qu'elles grandissent, pour les faire tenir droites, ne sont pas une des moindres causes de la roideur qu'elles contractent. Au sortir de ces écoles, vers dix ans, l'éducation des deux sexes prend une marche différente. Les filles, dont l'éducation pour tout ce qui tient aux choses d'agrément est plus soignée que celle des garçons, sont placées dans des pensions où elles apprennent le français, l'histoire, le dessin, la musique, la danse, etc. Vers seize à dix-sept ans, elles rentrent dans leurs familles où elles sont bien, mais froidement reçues, et où elles rapportent de la timidité, de la réserve, de l'embarras, que n'ont pas au même degré les filles des personnes riches, élevées chè-

rement sous les yeux de leurs mères, par des gouvernantes françaises et des maîtres à douze francs par leçon.

Ces jeunes personnes font alors leur entrée dans le monde, suivent leurs mères aux assemblées, aux promenades, aux spectacles, où l'ennui les gagne vîte : la lecture des romans leur forme un caractère romanesque et mélancolique, et leur fait prendre un air de langueur qui va bien à leur figure, et inspire plus d'intérêt que des désirs. Tous leurs vœux tendent alors vers un mari. Comme il n'y a pas de couvens en Angleterre, et qu'une vieille demoiselle ne sauroit guères où se retirer, quoique même la dot des filles n'y soit pas très-forte en général, presque toutes tôt ou tard finissent toujours par se marier.

Quant aux garçons, vers douze ans on les envoie dans quelques colléges à Westminster, Eton, etc., pour y apprendre le latin et le grec, qui sont fort cultivés en Angleterre. On les met souvent dans des pensionnats qui les avoisinent, et ceux qui sont riches y ont avec eux leur gouverneur. Au sortir de ces universités, ils embrassent les différentes fonctions auxquelles ils sont destinés : les plus riches voyagent pendant deux à trois ans, avec leur gouverneur, en France, en Suisse, en Italie. L'effervescence

de leur âge les fait courir par-tout après la dissipation et le plaisir, qu'ils ne se piquent pas toutours de chercher dans la bonne compagnie. Aussi, à leur retour, se logent-ils souvent dans des hôtels garnis, ne vivant plus que de loin en loin avec leur famille. Ce n'est pas que les Anglais ne soient susceptibles de bien voyager dans l'âge mûr : peu de nations possèdent un esprit plus solide, plus observateur, plus réfléchi; et il existe en Angleterre une grande masse de lumières et de talens en tout genre. Les hommes de goût admireront toujours les écrits de Shakespear, Pope, Newton, Milton, Ferguson, Bruce, Coxe, Bacon, Turner, Browne, Makensie, Dampier, Anson, Wallis, Carteret, Cook, Vancouver, Symes, Forster, Mungo-Park, Locke, etc. etc. On est forcé de convenir que dans l'architecture ils ont même rivalisé avec la France et l'Italie. L'hôtel du Banquet, l'hôtel de Greenwich, destiné aux invalides de la marine; l'église de Saint-Paul à Covent-Garden, la Bourse royale, bâtimens qu'on doit au célèbre Inigo Jones; l'église cathédrale de Saint-Paul, le monument de l'église de Saint-Etienne de Walbroek, le collége de Chelsea, les bâtimens ajoutés à l'hôtel de Greenwich, le théâtre d'Oxford, élevés par Wréen; les belles gravures du célèbre Hogarth,

le

le grand nombre de statues antiques de marbre qu'on voit dans les maisons de plusieurs lords et d'autres riches particuliers, sont des preuves incontestables de leurs progrès dans les beaux arts.

Les femmes sont sages en Angleterre; elles le sont par tempérament, par principe, par l'habitude des choses honnêtes, même, si l'on veut, par défaut d'occasion, qui tient au peu de galanterie des hommes, à la disposition des étroites maisons anglaises, peu favorables à des intrigues amoureuses. Soumises d'ailleurs à des maris de leur choix, elles préviennent en tout leurs désirs, et s'en laissent entièrement maîtriser. L'état habituel de dépendance paroît leur coûter peu, et leurs maris en font un devoir. Cette autorité se fait au reste sentir de proche en proche, et pèse très-fortement sur les domestiques, dont on exige la soumission la plus prompte. Il est vrai qu'on les nourrit, habille et paye bien. Le prix commun d'un domestique à Londres est de seize livres sterling, deux habits par an, et une veste du matin; d'un valet de chambre, de vingt-cinq à trente livres sterling; s'il est étranger, quarante à cinquante louis; d'une simple servante, de huit livres sterling ou huit louis. (1) On ne sau-

(1) On a aboli il y a quelques années, non sans

roit raisonnablement douter qu'en Angleterre où l'on se marie par choix, il n'y ait beaucoup de bonheur domestique et beaucoup de bons ménages, mais on y en voit aussi de mauvais, remplis de discorde, comme dans les autres parties de l'Europe.

On attache souvent l'idée des sentimens tendres au caractère des Anglais, quoiqu'il n'y ait pas de pays où l'égoïsme soit plus général; le sentiment n'y est que dans les romans. On s'y sépare tous les jours avec indifférence d'un père, d'un frère, d'un fils, d'un époux qui part pour un voyage dangereux, et dont on parle avec un sang-froid révoltant; un fils à sa majorité, une fille même unique lorsqu'elle se marie, y souffrent constamment que leur mère, souvent dans un âge avancé, quitte sa maison où elle leur a donné le jour, où elle a soigné leur enfance, le train d'une fortune opulente, pour aller se retirer, avec un mince douaire, dans une maison solitaire, et y finir ses jours dans le délaissement et l'ennui.

La cupidité et l'orgueil sont, bien plus que la

---

peine, l'ancien abus de donner pour boire aux gens d'une maison où l'on avoit dîné. Les maîtres convinrent unanimement de le supprimer : plusieurs d'entre eux furent grièvement insultés par les laquais au sortir de l'Opéra.

sensibilité, les traits marquans du caractère des Anglais. On les retrouve par-tout, même dans leurs plaisirs, dans leurs combats, dans leur manie des paris qui y est portée à un point dont il est difficile de se faire une idée. C'est l'orgueil qui multiplie, dans la classe supérieure de la société, les combats au pistolet, et dans la classe inférieure, les combats à coups de poings. Les premiers se passent avec beaucoup d'ordre et de décence; des témoins chargent les armes, mesurent les distances, règlent les différends qui pourroient survenir, et font ensuite la relation du combat. Des personnes y périssent quelquefois sur le champ de bataille, d'autres y sont grièvement blessées. Les combats du peuple à coups de poings, *boxing*, sont d'autant plus communs, qu'ils ont deux motifs différens, la réparation d'une injure, et un simple défi, un pari. Ils rappellent, par leur cruauté sanguinaire, par le courageux sang-froid des combattans et l'impassibilité des spectateurs, les combats atroces des gladiateurs de l'ancienne Rome. *Je parie un petit écu de vous battre*, est une phrase banale parmi le peuple, qui se porte en foule et avec délices à ces sortes de combats. Les athlètes se choisissent des seconds, se déshabillent, ôtent leur chemise, et se mettent en garde pour parer les coups de leur adversaire.

Le plus dangereux est au flanc gauche; on en souffre souvent toute la vie; et s'il est bien appliqué, on en meurt dans l'année : celui dans le creux de l'estomac ne l'est guère moins, et celui qui ensuite l'est le plus, est sous la mâchoire inférieure. Les combattans, pour cacher les coups qu'ils méditent, remuent continuellement les poings qu'ils tiennent étroitement serrés : ordinairement le plus foible se laisse fréquemment tomber pour éviter les atteintes de son adversaire, qui perdroit son pari s'il le frappoit dans cette situation : un des seconds relève alors le combattant qui est par terre, et qui lui passe ses bras autour du cou pour ménager ses forces en faisant peu d'efforts, tandis qu'un autre second lui rafraîchit le corps et la figure avec un mouchoir et de l'eau, lui lave le sang dont il peut être couvert, et lui présente à boire, dans une bouteille, un mélange d'eau et d'eau de vie. Le combat recommence, et dure jusqu'à ce qu'un des deux athlètes s'avoue vaincu ou reste étendu sans forces, souvent les dents brisées et les yeux hors de la tête. Le combat fini, le vainqueur prend l'argent, secoue en signe de paix la main du vaincu, et oublie son offense. Les spectateurs, soit qu'ils parient ou ne parient pas, prennent le plus vif intérêt à l'un ou à l'autre des combattans. Leurs amis les

conduisent dans un cabaret pour boire l'argent du pari, ou, si le combat a été sanglant, chez un chirurgien pour panser leurs plaies. Le peuple se disperse très-froidement. Le pugilat n'a rien de noble, et n'a de célébrité qu'en Angleterre. On y trouve des écoles où l'on démontre les principes de l'art. Le combat des coqs donne lieu aussi à des paris considérables. On arme ces animaux de longs éperons de fer, et on les fait combattre dans des arènes entourées d'amphitéâtres. La course des chevaux est un autre spectacle chéri des Anglais. Ces courses se font toujours à des époques fixes ou dans des terrains destinés à cet exercice. Cette passion leur occasionne beaucoup de dépenses, et a ruiné plusieurs familles. La beauté de ce spectacle dépend du grand nombre de spectateurs, de paris, de chevaux et d'équipages. Le lord Barymore vient de payer trois mille livres sterling, ou trois mille louis le *Rockingam*, cheval très-célèbre. On a donné jusqu'à cent guinées, et on en paye encore trente pour faire couvrir une jument par l'*Eclipse*, le plus fameux cheval de course qui ait existé : il a fait la fortune de son maître, nommé *Okelli*, en lui faisant gagner des paris considérables. Les Anglais aiment beaucoup leurs chevaux, passent leur vie avec eux, et les caressent sans cesse. Ces animaux y sont

aussi d'une extrême douceur. On en voit tous les jours abandonnés à eux-mêmes à la porte d'une maison, attendre tranquillement le retour de leur maître. Les beaux chevaux commencent à y être très-rares, depuis que les étrangers viennent y en acheter en grand nombre. Les beaux chevaux de carrosse y sont plus communs que ceux de selle. Les gens riches mettent un grand luxe à leur équipage de chasse, et les gens aisés se réunissent pour nourrir en commun une meute dont ils se servent ensemble à des jours marqués. C'est cette passion pour la chasse qui retient les Anglais à la campagne jusqu'à la fin de janvier, et leur fait différer jusqu'alors l'ouverture du parlement, qui les retient à Londres jusqu'au milieu de l'été.

Cette nation entièrement adonnée au commerce, aux spéculations de tout genre, doit nécessairement avoir beaucoup de considération pour les richesses; aussi, pour désigner la fortune de quelqu'un, se sert-elle de ces mots, *il est digne de tant*. Cette considération est d'ailleurs fondée en Angleterre sur ce que l'argent y ouvre l'entrée au parlement, et conduit même à la pairie. La pauvreté, de son côté, y est méprisée. Un ministre étranger, depuis longtems à Londres, peignoit parfaitement le sentiment qu'elle y inspire, en disant à un autre

diplomate nouvellement arrivé : « Par-tout ailleurs la pauvreté est un *vice*, ici c'est un *crime* ». Cette crainte méprisable de paroître pauvre engage souvent à dépenser au dessus de ses moyens, fait mêler à une économie intérieure, souvent sordide, un faste extérieur et coûteux en chevaux, en équipages, en parcs et jardins, dont la manie est poussée très-loin.

Il y a en Angleterre des fortunes considérables en biens-fonds. Les ducs de Bedford et de Northumberland passent pour avoir plus de cinquante mille livres sterling de rente. Plusieurs familles en ont de vingt-cinq à trente mille, et on regarde comme peu riche un pair qui n'a que cinq à six mille livres sterling de rente. L'Anglais n'est pas cruel ; rarement le voit-on battre les animaux ; et il s'opposeroit à ce qu'une personne en maltraitât une autre en sa présence : il a de l'élévation, de la force, de la grandeur d'ame. On le voit aimer et applaudir au théâtre les sentimens nobles et généreux. Les nombreuses associations de bienfaisance, dispersées dans toute l'Angleterre, prouvent l'intérêt qu'il prend au sort de ses semblables. A travers toute leur brusquerie, il règne dans tous les rangs un peu au dessus du commun, surtout chez les hommes, une espèce d'égalité dans la manière d'être, de parler, de se vêtir, qui a l'air de les

rapprocher tous, et les fait aimer du peuple, qui en Angleterre veut être compté pour quelque chose : cette popularité donne de l'influence dans le canton qu'on habite, et cette influence donne du crédit auprès de la cour, qui souvent a besoin de se servir des personnes qui ont su l'acquérir.... L'orgueil national, qui dérive d'un pareil ordre de choses, est sans contredit le caractère dominant des Anglais. On le retrouve dans tous les âges, dans toutes les classes de la société. L'enfant le puise dans sa famille, dans les écoles publiques; il s'accroît ensuite dans les clubs, au théâtre, dans les voyages, au point que les Anglais se croient la première nation du Monde, la seule libre, ingénieuse et capable de faire de grandes choses. Ils méprisent les Ecossais, parce qu'ils sont pauvres, et viennent chercher fortune en Angleterre. Ils font moins de cas encore des Irlandais, auxquels, outre la pauvreté, ils reprochent un esprit bas et rampant. On remarque que, outre les suicides qui sont très-communs dans cette île nébuleuse, il se commet beaucoup de crimes en Angleterre. Le libertinage des jeunes gens abandonnés de bonne heure à eux-mêmes, les porte à mille excès, de jeu, de débauche, et les entraîne souvent à leur perte, quand ils tombent en mauvaise compagnie. Les lois d'ailleurs de la Grande-

Bretagne ne cherchent qu'à découvrir et punir le crime, et non à le prévenir. Aussi les forfaits s'y commettent avec beaucoup de hardiesse et de courage. On y voit sur les grands chemins des voleurs fort bien montés, pour chercher à prouver l'alibi, qui se contentent presque toujours de ce qu'on leur donne. Les voyageurs savent qu'ils en sont quittes à peu de frais, sans courir le danger de se défendre. Souvent même à l'entrée de la nuit, ils font la bourse pour le voleur, qui de son côté ne cherche pas à faire violence. On n'y entend presque jamais parler d'assassinat. Les grands chemins ont aussi leurs voleurs à pied, qui vont souvent par troupes, et maltraitent fortement les personnes qui semblent vouloir offrir de la résistance.

Dans tous les quartiers de Londres, dans tous les spectacles, les filous y abondent; on en voit à la porte de tous les lieux publics : ce sont ordinairement des jeunes gens de douze à quatorze ans qui volent avec une impudence rare. Quand ils en ont acquis les moyens, ils achètent un cheval, et deviennent voleurs de grands chemins. Il y a quelques années qu'au sortir des spectacles, ils voloient jusqu'aux souliers des femmes; ils les leur arrachoient des pieds au moment qu'elles les levoient pour monter en voiture. La police de Londres évaluoit la valeur

des objets volés en 1800 à sept cent mille livres sterling, non compris les objets volés sur la Tamise, qu'on évaluoit en 1798 à cinq cent mille livres sterling. On porte à cent soixante-treize millions quatre cent mille livres de France les pertes et les gains qui se font annuellement dans les maisons de jeu des diverses classes, et à cinquante mille au moins, le nombre des filles publiques ; sans y comprendre les femmes entretenues qui forment une classe assez nombreuse.

Telle est cette nation justement célèbre, qui a voulu s'arroger le trident de Neptune et le sceptre des mers, qui, étonnant labyrinthe, réunit souvent les qualités les plus opposées et les plus contraires, de la hauteur et de la servitude; de la prodigalité et une économie quelquefois sordide; un grand luxe extérieur, et de la mesquinerie dans la vie domestique ; des femmes sages, modestes, timides, et des hommes effrontés, débauchés, crapuleux; des maris qui estiment leurs femmes, et qui les traitent avec mépris ; chez laquelle la propreté est poussée au plus haut degré, et où le même verre est commun à plusieurs personnes, où un vase de nuit est un meuble de salle à manger : l'apparence de la plus parfaite égalité, et tous les rangs, toutes les places marquées et vivement disputées, même dans les plaisirs publics ; une

aisance généralement répandue qui semble bannir la misère, et tous les visages portant par-tout l'empreinte de la tristesse et de la mélancolie : nation active et courageuse dans les entreprises, froide et impassible dans le plaisir ; qui avec de l'énergie, de la réflexion, de l'amour même pour l'indépendance, adopte aveuglément, dans les affaires publiques, l'opinion d'un chef de parti ; qui parlant sans cesse de sentiment, de bonheur domestique, abandonne ses enfans à eux-mêmes dès leur adolescence, et délaisse ses parens dans leur vieillesse ; qui en aimant exclusivement son pays, ses mœurs, ses usages, enseigne aux autres peuples l'amour de la patrie, et dont tant d'individus sortent volontairement pour s'établir ailleurs : nation vraiment hospitalière pour l'étranger, mais qui voudroit envahir le commerce de l'Univers : nation dont le penchant pour la mer, pour les navigations lointaines et périlleuses, entretient le courage au milieu de l'opulence et du luxe ; où tous enfin savent commander et obéir, et où nul homme, d'après la sagesse des lois, n'en peut opprimer un autre.

Pitt, ainsi que tous les orateurs actuels du parlement, portent la population de l'Angleterre à six millions cinq cent mille ames, celle de l'Ecosse à un million cinq cent mille ; celle d'Ir-

lande, selon le lord Sheffield, s'élevoit en 1784 à plus de trois millions ; ce qui fait, dans les trois royaumes, un total de onze millions d'habitans.

Nous finirons cet article par la description d'un phénomène bien remarquable en histoire naturelle, qu'on remarque sur la côte nord de l'Irlande, dans le comté d'Antrim. C'est une réunion immense de colonnes de basalte, dont le nombre est de plus de trente mille. Ces prismes, de grosseur et de forme très-variées, sont poreux et percés de petits trous. Leur couleur, un peu noire par-tout où ils sont baignés par les eaux de la mer, devient blanchâtre dans les endroits qui restent toujours exposés à l'action de l'air et du soleil. Ce lieu célèbre, nommé *la Chaussée des Géans*, forme sans contredit la plus imposante de toutes les productions volcaniques. Cette chaussée prend naissance au pied d'un des caps de la côte, et s'avance à une grande distance dans la mer. Plusieurs rangs de colonnes s'élèvent ensuite les uns sur les autres à une hauteur immense, comme une espèce d'amphithéâtre. Ces prismes, dont les plus gros ont de dix-huit à vingt pouces de diamètre, sont divisés dans leur hauteur par des articulations arrondies, convexes et concaves, qui s'emboîtent les unes dans les autres à huit et dix pouces.

de distance. Une même suite de colonnes plus ou moins régulièrement placées, décorent cette côte dans une étendue de plusieurs milles, et viennent se terminer à Fair-Head, pointe énorme. D'autres prismes, aussi variés dans leurs formes et leurs combinaisons, s'élèvent du milieu de la mer autour de la petite île de Rhagery, et terminent cette scène majestueuse qui, par sa richesse et sa variété, l'emporte sur l'île de Staffa, mais qui n'a rien de comparable à la régularité de la grotte de Fingal.

L'île de Staffa n'est habitée que par une seule famille : on est quelquefois plusieurs mois sans pouvoir l'aborder, tant est grande la violence des vagues qui viennent s'y briser. Elle est une des Hébrides, qui forment un long archipel à l'ouest de l'Ecosse et au nord de l'Irlande. Nul doute qu'elles ne doivent toutes leur naissance à quelque convulsion de la nature, qui les a séparées de ces deux terres : les eaux et le feu se sont réunis pour leur donner le jour. Les Anglais les appellent *Wester-Islands*, îles de l'ouest. Ces îles nombreuses ne forment qu'une population d'environ soixante mille ames : elles sont humides, très-montueuses, fort nues; mais les côtes sont très-poissonneuses. On y voit surtout quantité de harengs et de morues. Ces climats nébuleux fournissent aussi du kelp, résidu du

varech, sorte d'algue marine qu'on fauche tous les trois ans, et qu'on brûle ensuite. L'alcali qui en résulte sert aux manufactures de savon et aux verreries. Les habitans des Hébrides en vendent annuellement à l'Angleterre pour vingt-cinq mille livres sterling.

Staffa est enveloppée de prismes de basalte. Tantôt ce sont d'immenses colonnes posées sur leurs bases, et surmontées de leur entablement : tantôt ces colonnes, portées par d'énormes rochers, paroissent couronner l'île. Mais la nature n'offre rien de plus parfait que la grotte de Fingal dans cette île. Des colonnes décroissantes en ornent les côtes. Le long de leurs bases règnent de nombreux degrés de basalte, restes d'autres prismes brisés par les flots, et dont le sommet forme une belle voûte que des stalactites jaunes semblent décorer de caissons et de rosasses dorées. La mer forme le pavé de ce temple auguste, dont l'aspect tantôt riant, tantôt sévère et terrible, varie au gré du plus inconstant des élémens. Tout l'art et tout l'effort des hommes ne sauroient élever un monument aussi durable, aussi majestueux, et ce qui est plus admirable encore, ajouteroient à peine à sa régularité. Staffa n'a qu'un mille de long sur demi-mille de large, et n'étoit connu, il y a vingt ans, que de M. Macquary, son propriétaire, qui vient de le

vendre à M. Macdonald dix mille livres sterling. En 1772, le chevalier Banks, qui voyageoit dans les Hébrides, en donnant au public les dimensions suivantes de cette grotte, la rendit célèbre.

Longueur	371 pieds.
Largeur à l'entrée	53
Largeur au fond	20
Hauteur à l'entrée	117
Hauteur au fond	70
Profondeur de l'eau à l'entrée,	18
Profondeur de la mer au fond,	9

Fin du quatrième Volume.

DE L'IMPRIMERIE DE J.-L. CHANSON, rue et Maison des Mathurins, n° 10.

TABLE

Des matières du Tome quatrième.

Détails

Fin de la Table.



